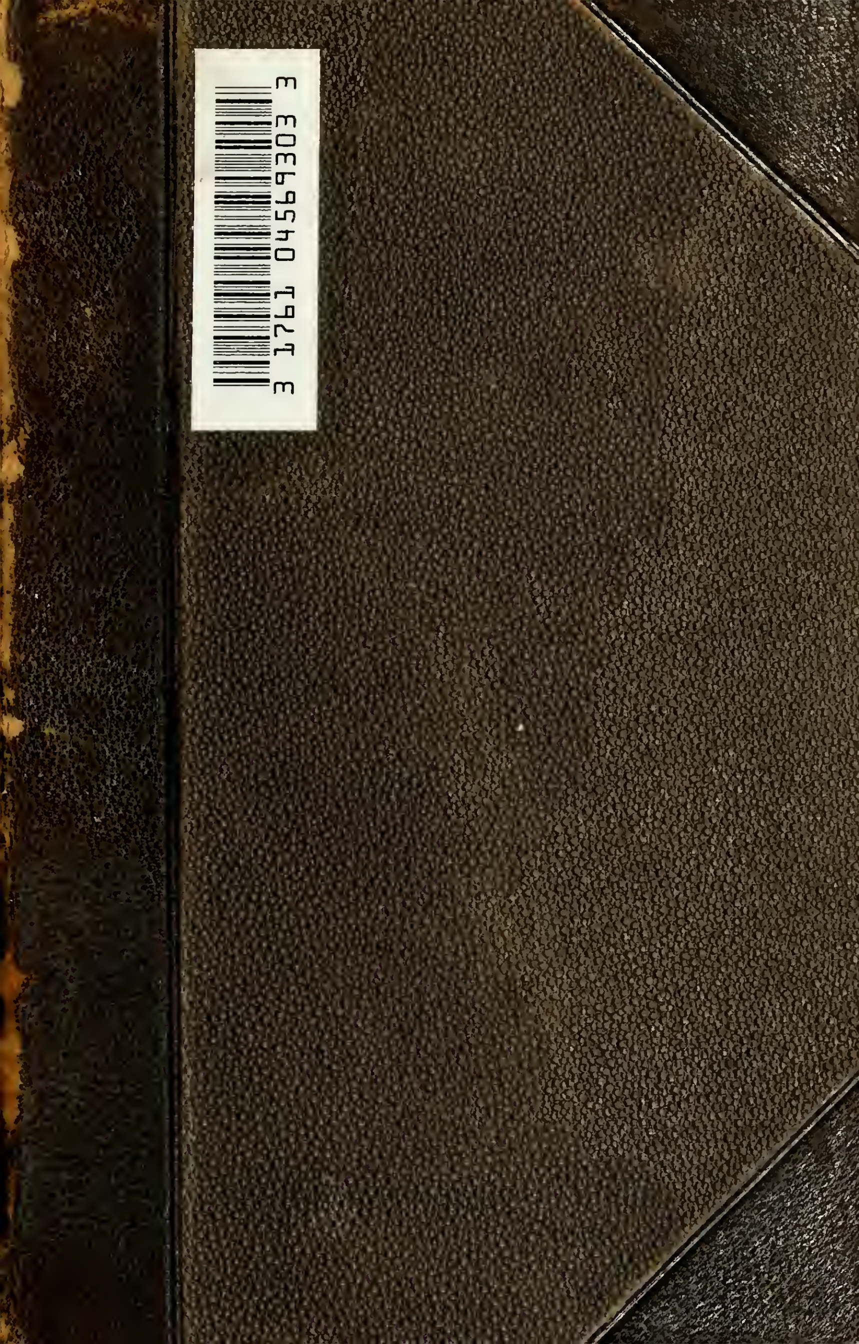
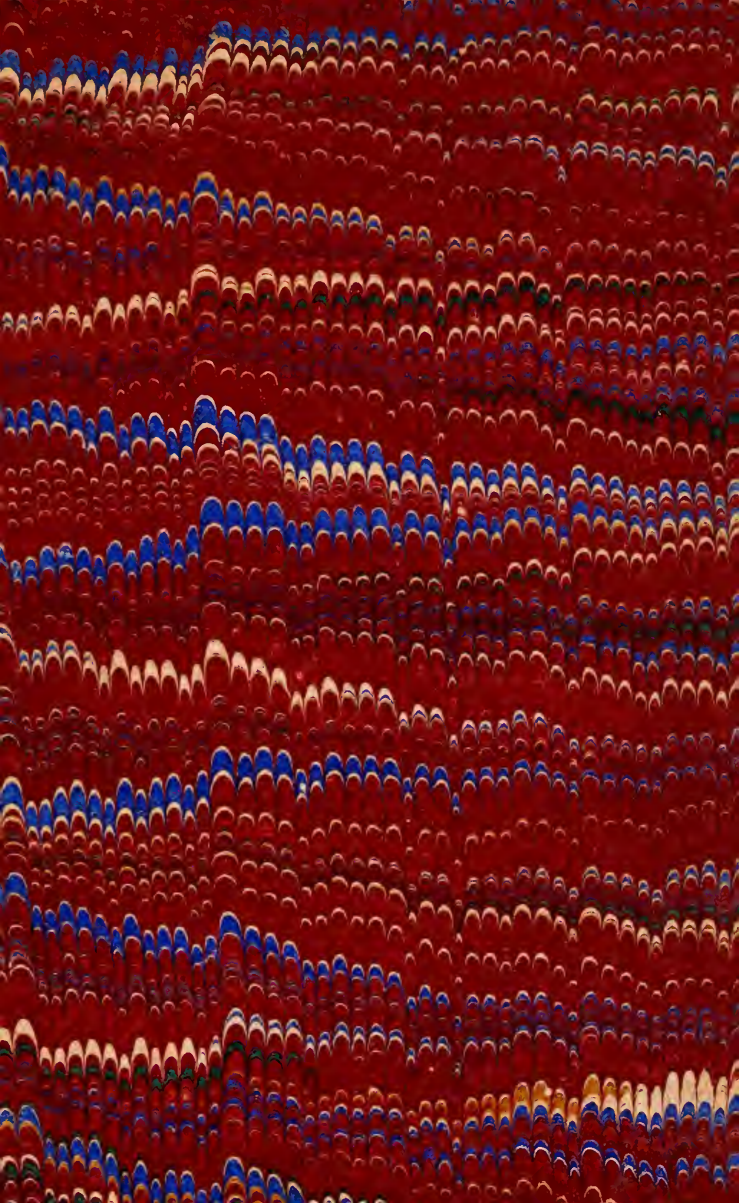
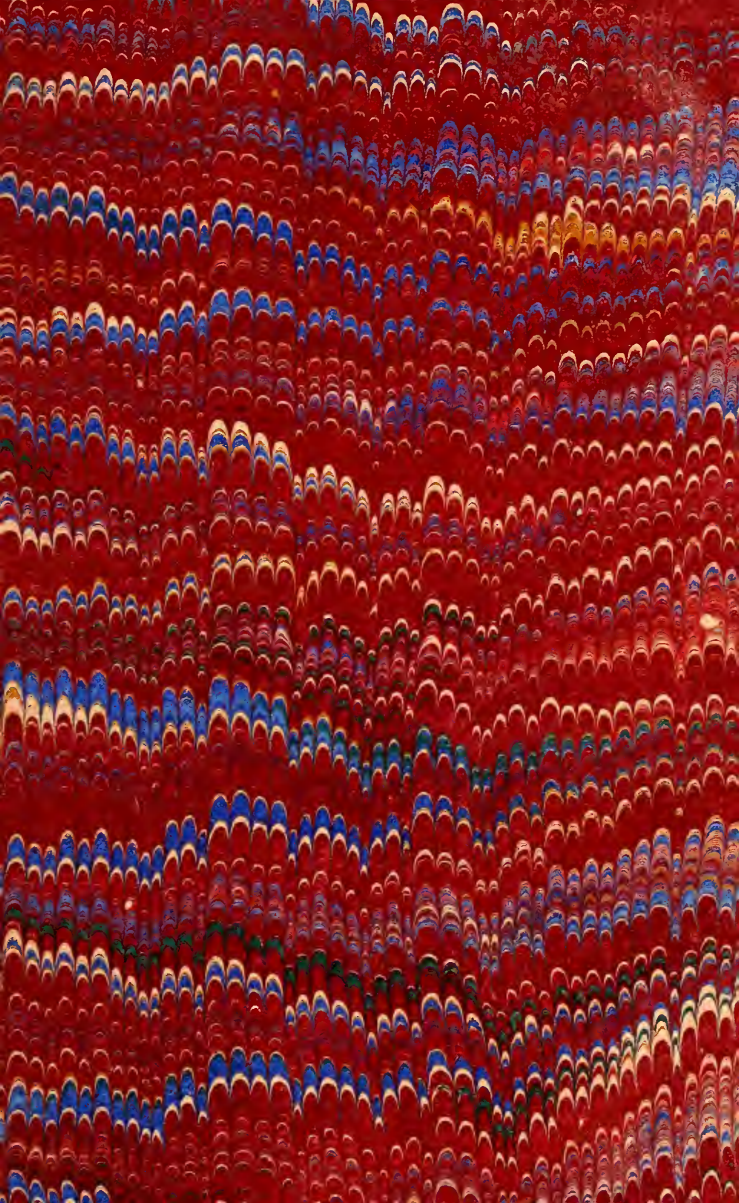

3 1761 04569303 3







L'ÉGLISE ET L'EMPIRE

AU IVe SIÈCLE

CONSTANCE ET JULIEN

CHAPITRE V

JULIEN EN GAULE.

SOMMAIRE.

État de la Gaule et conduite de Julien dans cette province, pendant les agitations religieuses de l'Orient. — Invasions fréquentes des Germains en Gaule, de 355 à 360. — Leurs causes. — Formation de l'empire des Goths, qui rejette les tribus nomades sur l'ouest de la Germanie. — Inquiétude et désolation des Gaulois — Leur joie à l'arrivée de Julien. — Son entrée à Vienne. — Il apprend le métier de soldat pendant l'hiver. — Il se met à la poursuite des barbares, à l'entrée de l'été. — Campagne de 356. — Victoires remportées par Julien près d'Auxerre, puis à Strasbourg. — Cologne est repris. — Commencements de saint Martin, alors soldat de l'armée de Julien. — Julien prend ses quartiers d'hiver à Sens. — Il est assiégé par les barbares. — Trahison du maître de l'infanterie Marcellus. — Il accuse Julien auprès de Constance. — Julien se défend et gagne sa cause. — Marcellus est remplacé par Barbation. — Panégyrique de Constance et d'Eusébie par Julien. — Campagne de 357. — Elle est combinée entre Julien et Barbation. — Barbation trahit et laisse les Alamans s'échapper d'Helvétie. — Julien les rejoint et les bat sur le Rhin supérieur. — Les Alamans défaits par Julien battent et dispersent le corps d'armée de Barbation. — Nouvelle et grande victoire de Julien à Strasbourg. — Déplaisir que Constance en éprouve : il s'en attribue le mérite. — Julien est victorieux des Francs en rentrant en Gaule, et vient prendre ses quartiers d'hiver à Lutèce. — Situation de cette ville. — Vie que Julien y mène. — Son gouvernement. — Ses démêlés avec le préfet du prétoire Florentius. — Son amitié avec Salluste. — Discours sur le départ de son ami. — Campagne de 358. — Les Alamans sont vaincus, et la frontière pacifiée et assurée. — L'année 359 est paisible, et Julien achève de consolider la sécurité de la Gaule. — Constance mande subitement auprès de lui, sans prévenir Julien, les meilleures troupes de Gaule. — Motifs de cet ordre : jalousie de Constance : ses embarras politiques et religieux : mauvais succès de la guerre de Perse. — Julien obéit : mécontentement des légions qui doivent partir. — Julien leur fait ses adieux à Lutèce. Dans la nuit, elles se soulèvent. — Julien est proclamé Auguste, malgré sa résistance. — Son discours aux soldats — Il fait proposer à Constance le partage du rang suprême. — Trouble de Constance. — Il refuse le partage. — Julien se prépare à la guerre. — Dernières campagnes contre les Germains, dans l'année 360. — Mort de l'impératrice Eusébie, et d'Hélène, femme de Julien. — Pratiques superstitieuses et hypocrisie de Julien. — Il marche vers l'Orient au printemps de 361. — Il descend le Danube, s'empare de l'Illyrie et du pas de Suques. — Il se déclare païen. — Cette déclaration produit peu d'effet. — Sa lettre au sénat de Rome. — Mauvais accueil fait à cette épître. — Sa lettre aux Athéniens. — Constance part d'Antioche pour aller à sa rencontre. — Il tombe malade et meurt à Mopsucrène. — Julien est reconnu seul empereur sans contestation.

CHAPITRE V

JULIEN EN GAULE.

(356-361).

Tandis que les discussions religieuses, réveillant chez les peuples un esprit de résistance depuis longtemps inconnu, livraient la réputation de l'empereur et la dignité impériale aux débats d'une publicité bruyante, le nom du César qui régnait en Gaule n'était pas prononcé dans ces querelles. Non cependant que, depuis quatre ans qu'il gouvernait, il eût usé du pouvoir en souverain fainéant, et fût demeuré dans l'obscurité et dans l'inaction : chaque jour, au contraire, il avait fait un pas dans la voie de la renommée. Mais, concentrant avec soin toute son activité dans les bornes de sa province, fuyant tout contact avec le pouvoir d'un parent qu'il redoutait tout en le méprisant, et avec l'autorité d'une Église qu'il détestait intérieurement, il avait transformé la Gaule en un royaume isolé dont l'histoire, pendant ces quatre années, se détache entièrement des annales du reste du monde.

Rien n'était, au reste, plus conforme aux tendances

naturelles des peuples qu'il avait à gouverner. La Gaule, après avoir d'abord très-vaillamment défendu, mais ensuite très-promptement abdiqué ses mœurs, sa langue et ses dieux, ne conservait de son ancien esprit d'indépendance que le goût très-prononcé d'exister pour son compte et d'être régie chez elle par un souverain qu'elle pût connaître et voir à l'œuvre. Nulle part peut-être la civilisation romaine n'avait plus fortement marqué son empreinte ; nulle population n'avait subi, à un plus haut degré, la transformation de la conquête ; mais en prenant les mœurs, elle avait voulu prendre aussi tous les droits des conquérants. Elle imitait Rome avec la prétention, toujours persistante et souvent exprimée, de la remplacer. A la différence de l'Orient hellénique qui subissait servilement le joug de ses vainqueurs, mais gardait sous leurs yeux et même leur communiquait ses molles coutumes, la Gaule, en se dépouillant de la barbarie, n'avait perdu ni le souvenir ni l'espoir de la liberté. Au sein de chacune de ses cités florissantes, une curie, composée de citoyens riches dont les noms, bien qu'allongés par une terminaison romaine, trahissaient leur origine celtique, présentait, par la dignité de ses délibérations, l'image d'un véritable sénat. Vers le milieu du troisième siècle, au moment où l'anarchie et l'invasion rendaient à chaque province le soin de sa propre défense, la Gaule avait usé de l'interrègne pour porter à sa tête des soldats nés sur son territoire, et créer un véritable empire gaulois

qui put se maintenir treize années. Elle n'avait été ni moins prompte ni moins habile à tourner à son profit la division de la dignité impériale, devenue si habituelle depuis Dioclétien. Constance Chlore, Constantin, dans sa jeunesse, n'avaient pu gagner le cœur de leur province qu'en prenant l'attitude de souverains gaulois par excellence. Julien, subissant la même influence, ou suivant la même politique, était sûr d'arriver au même succès.

Ce n'était pas tout, d'ailleurs, de gouverner la Gaule : il fallait aussi la défendre, et cette tâche suffisait amplement à l'apprentissage, même de la plus heureuse intelligence. Jamais les invasions des Barbares, fléau toujours redoutable de cette région, du reste aimée du ciel, n'avaient été plus fréquentes et n'avaient porté des coups plus terribles. La ligne du bas Rhin, qui formait, au nord et à l'occident, la limite supérieure des provinces gauloises, bornait, du côté du sud et de l'est, cette immense étendue de territoire où flottaient, comme les vagues d'une mer, les courants des tribus germaines et sarmates. Ce bassin, toujours rempli d'hommes et toujours orageux, était mal contenu par les parois artificielles que lui opposait la résistance savamment organisée de l'empire. La moindre interruption dans la continuité de la digue, ou seulement une agitation inaccoutumée des flots qu'elle contenait à peine, suffisaient pour déterminer un débordement. Une guerre civile dans l'empire, qui dégarnissait des places fortes;

un conflit entre quelques-unes des tribus barbares, qui forçait les vaincus à chercher leur salut dans l'émigration : c'étaient là les causes ordinaires d'attaques toujours renaissantes. Une invasion était la suite immédiate de toute lutte de prétendants dans le monde romain, ou de toute bataille livrée entre deux roitelets du monde barbare. Le repos des provinces limitrophes en sentait également et inévitablement le contre-coup.

Or, dans les dix dernières années que notre récit vient de parcourir, ces deux causes réunies avaient agi de concert pour troubler la prospérité et la paix des Gaules. D'une part, l'insurrection de Magnence, qui avait eu la Gaule pour point de départ et pour dernier théâtre, avait affaibli la défense de la frontière. Magnence, en s'avançant vers l'Orient, pour accabler Constance du poids de toutes les troupes qu'il avait pu réunir, dégarnissait systématiquement, on l'a vu, les provinces occidentales : soit que, grâce à son origine germaine, il crût n'avoir rien à craindre sur ses derrières, soit tout simplement que son ambition peu patriotique courût d'abord au plus pressé. On lui reprochait même d'avoir levé des recrues parmi les tribus qui habitaient les bords du Rhin et de leur avoir enseigné ainsi lui-même à franchir la borne fatale de l'empire. En revanche, quand il était revenu sur ses pas, repassant les Alpes, en pleine déroute, mais mollement pressé par Constance, ses partisans accusaient

l'empereur d'avoir déchaîné les Germains pour l'achever. Toutes ces récriminations avaient probablement un côté de vérité, et ce n'était que l'éternelle répétition du spectacle que donnaient toutes les guerres civiles. Chacun des compétiteurs avait pensé à son intérêt plus qu'au salut de Rome, et acceptait, de bonne grâce, le secours que pouvait lui prêter, même sans combinaison préméditée, une diversion faite par les Barbares. Puis les rapports fréquents favorisés par Constantin entre l'empire et ses voisins, ceux qui subsistaient naturellement entre les Barbares établis sur le sol romain ou engagés dans les armées romaines et leurs anciens compatriotes : toutes ces relations suggérées par une politique chrétienne étaient sans inconvénient, tant que l'autorité impériale se maintenait dans toute sa force. Mais dès que le lien se détendait, elles favorisaient de dangereuses trahisons, comme ne l'avait que trop tristement prouvé l'étrange défection dans laquelle l'épouvante et la calomnie venaient de précipiter le malheureux général Sylvain. Et ce qu'il y avait eu de curieux dans cette circonstance, c'est que pendant qu'un général, Franc d'origine, prenait ainsi la pourpre, en présence et avec l'appui des Barbares, c'étaient aussi d'autres Barbares, les Francs Malaric et Mellobaud, qui s'étaient chargés, au nom de Constance, d'instruire sa cause et de poursuivre son châtiment [1]. Toutes ces agitations, toutes ces allées et venues, auxquelles la Gaule servait

1. Voir dans le volume précédent, p. 291-299.

nécessairement de passage, familiarisaient ses rudes voisins avec l'habitude d'envahir à leur gré, sur le moindre prétexte, le territoire sacré de l'empire.

Une révolution intérieure, survenue à l'extrémité opposée de la Germanie, ne contribuait peut-être pas moins à précipiter ces invasions. Parmi toutes les nations germaines avec qui l'empire avait à combattre, et dont les historiens latins défigurent les noms en les traduisant, une en particulier avait pris, dans ces dernières années, un développement inattendu qui fixait sur elle tous les regards. Elle le devait, suivant toute apparence, aux principes civilisateurs du christianisme que lui avaient communiqués, dès la fin du siècle précédent, des prêtres et des captifs chrétiens. Les Goths, établis de longue date au nord du Pont-Euxin, vainqueurs des Sarmates qui leur avaient disputé quelque temps les bords du Tanaïs et des Palus-Méotides; entrés, depuis un traité conclu avec Constantin, dans l'alliance régulière de l'empire, venaient de prendre, sous l'habile administration d'un de leurs rois, le vieil Hermanaric, l'assiette d'un gouvernement régulier. Hermanaric avait soumis rapidement et ses plus proches voisins et les diverses tribus de son peuple. Ses conquêtes, parties du Danube et s'avançant jusqu'à la Baltique, comprenaient une grande partie des régions que gouverne aujourd'hui le sceptre des czars et de celles qui forment la confédération germanique. On l'appelait l'Alexandre du Nord. A ses côtés siégeait un évêque chrétien, Ulphilas, héri-

tier de ce Théophile qui avait déjà figuré à Nicée, mais doué de facultés plus rares et d'une éloquence plus persuasive. Soit qu'Hermanaric eût ou non favorisé la propagation de la religion chrétienne, qu'il ne professait pas lui-même, toujours est-il que, sous la double influence et d'une autorité protectrice et d'une foi plus éclairée, le royaume des Goths sortait un peu de la barbarie. Pour la première fois, on voyait sur la rive gauche du Danube, et hors de la puissance romaine, quelque chose qui ressemblait à l'ordre d'une société policée [1].

1. Le règne d'Hermanaric chez les Goths n'est raconté que par Jornandès, et l'on sait combien les récits de cet historien doivent être admis avec défiance, surtout relativement aux origines de sa race. Cependant le règne d'Hermanaric ayant duré, suivant lui, jusqu'à la veille de l'invasion des Huns et du passage des Goths en Europe, on commence à marcher ici sur un terrain un peu plus solide. L'extrême vieillesse qu'il prête à Hermanaric au moment de cette invasion (en 375), ne permet pas de douter que ce prince gouvernât déjà et eût fait ses principales conquêtes à l'époque où nous sommes ici parvenu. L'épiscopat d'Ulphilas devait aussi avoir commencé peu auparavant, puisqu'il assistait au concile de Constantinople en 360 (Philost., II, 5.—Soc., II, 41.—Soz., VI, 37); mais il n'est pas sûr qu'il eût encore publié sa traduction de la Bible, ni qu'il fût encore entré dans l'hérésie arienne. Tous les points relatifs à l'origine, l'histoire et l'état social des diverses tribus barbares avant la conquête ont été en tous temps l'objet de nombreuses spéculations, et, de nos jours, ont donné lieu à des travaux approfondis que les bornes de notre sujet ne nous permettent pas d'analyser ici. L'intérêt que ces recherches présentent est grand pour ceux qui écrivent l'histoire des peuples modernes, la plupart sortis des tribus germaniques : il n'est qu'accessoire pour le sujet que nous traitons, qui s'arrête à la chute de l'empire. Nous indiquerons parmi les meilleurs travaux à consulter sur ce point : Ozanam, *les Germains avant le christianisme,* ch. 1er, et *la Civilisation chrétienne chez les Francs,* ch. 1 et 2; l'historien italien Troja, *Storia d'Italia del medio evo,* vol. I, l. XII, XIII, XIV; et relativement aux Goths en particulier, *Histoire de Théodoric le Grand,* par le marquis du Roure, vol. I, ch. 1 et 2.

La conséquence naturelle de cette pression régulière qui se faisait sentir à l'une des extrémités du continent germanique était de refouler vers l'autre toutes les tribus nomades qui ne consentaient point à la subir. Quades, Vandales, Boiens, Marcomans, Burgondes, toutes ces populations échelonnées le long des barrières romaines, trouvant leurs mouvements gênés à l'Orient par la présence d'un obstacle inaccoutumé, refluaient vers l'Occident, se poussant l'une l'autre, comme les colonnes d'un liquide. C'était la frontière du Rhin qui supportait le dernier contre-coup de cette longue agitation, et l'extrême limite de cette frontière se trouvait occupée par une confédération plus hardie, plus entreprenante qu'aucune autre, celle-là même dont les soldats romains, déjà un siècle auparavant, célébraient la puissance dans ce chant fameux : « Nous avons tué mille Francs : un milliard de Perses ne sauraient nous effrayer. » Les Francs étaient le nom générique d'une énergique association de plusieurs peuples établis entre le Rhin, le Mein et le Weser. C'étaient donc eux qui subissaient toute la force accumulée du mouvement dont l'extension de la puissance des Goths était l'origine, et le poids de cette impulsion les aurait poussés, malgré eux, sur les plaines de Gaule, quand même leur courage et leur convoitise, toujours en éveil, n'auraient pas trouvé dans ces riches provinces l'appât le plus séduisant [1].

1. Nous suivons ici, pour déterminer l'établissement géographique

Aussi, dès la fin de l'année 355, la destruction de quarante villes ruinées en peu de mois et le siége mis devant l'importante forteresse de Cologne n'avaient pas permis aux Gaulois de méconnaître qu'ils devaient s'attendre, de la part de leurs voisins barbares, à un redoublement de fureur. Leur effroi avait été d'autant plus grand que, depuis la mort de Sylvain, les légions étaient fort débandées et que la Gaule semblait oubliée par l'empereur. Mais quand ils apprirent qu'un prince impérial arrivait pour les commander, le soulagement fut général, et de toutes parts on s'apprêta à le recevoir avec allégresse. Julien mit le pied sur le territoire des Gaules dès les premiers jours de l'année 356, et c'est jusqu'à cette date que, pour reprendre la suite des faits, notre récit doit maintenant rétrograder.

La première ville gauloise où le nouveau César fit son entrée fut celle de Vienne sur le Rhône. Il paraissait triste et soucieux, et son petit corps d'armée, composé en tout de trois cent soixante soldats, était livré au plus profond abattement. Sur la route, en effet, et même avant qu'on eût franchi les Alpes, une déplorable nouvelle avait circulé dans les rangs. Cologne était pris, et la tête de pont du Rhin ainsi livrée à la puissance des Barbares. Le jeune prince s'étonnait que

des Francs avant la conquête, l'opinion généralement adoptée et discutée dans M. Guizot, *Second essai sur l'histoire de France*. Elle s'appuie principalement, comme on sait, sur une indication de la carte de Peutinger. Elle est, du reste, parfaitement en conformité avec les mouvements que les historiens prêtent aux Francs pendant cette époque.

Constance, informé de ce désastre avant leur séparation, lui en eût fait un secret. L'esprit toujours assiégé de méfiances, il voyait dans ce silence une preuve nouvelle que, sous prétexte de le couronner, on ne voulait, en réalité, que le faire tuer dans une partie désespérée. Pourtant, la joie qui éclatait partout sur son passage, l'empressement des populations, les fêtes et les arcs de triomphe préparés en tous lieux, ne tardèrent pas à dissiper sa mélancolie. Deux faits de bon augure vinrent aussi rassurer son esprit superstitieux. Le temps, très-brumeux en Italie, s'adoucit et s'éclaircit subitement de l'autre côté des Alpes, malgré l'époque avancée de la saison; et le jour de l'entrée du cortége impérial dans Vienne, le soleil se montra brillant à l'horizon, comme par une belle matinée de printemps. Dans la première rue où Julien passa, une couronne de feuillage, suspendue à une fenêtre, se détacha et vint se poser d'elle-même sur sa tête, aux acclamations de la foule. On raconte aussi qu'une vieille femme aveugle, entendant ce bruit, demanda ce qui se passait. « C'est, lui dit-on, le césar Julien qui fait son entrée. — Ah! reprit-elle, c'est donc celui-là qui rétablira le culte des dieux[1]. »

L'aspect des choses, en réalité, n'était pas riant, et il n'y avait pas de temps à perdre en fêtes. La moitié de la Gaule était ravagée, et les Francs, ne trouvant aucune

1. Amm. Marc., XV, 8. — Liban., *Or.* 10, p. 270. — Soc., III, 1.

résistance devant eux, s'étaient avancés jusque dans les plaines de Bourgogne. Julien n'amenait pas de troupes avec lui, et celles qu'il trouvait en Gaule étaient livrées à l'indiscipline. On lui avait enjoint de ne rien faire sans l'avis des généraux qui les commandaient. Mais malgré son ignorance complète de l'art de la guerre, il ne lui fallut pas longtemps pour s'apercevoir que tous ces seconds qu'on lui donnait pour maîtres étaient des hommes incapables, qui ne se souciaient nullement de marcher au péril et qui avaient pour instructions secrètes de le tenir sévèrement en bride. Ils le traitaient sans beaucoup de considération, comme un apprenti tout fraîchement sorti des écoles, et ne cherchaient qu'à l'endormir dans une fausse sécurité. Julien sentit donc, sans le dire, qu'il n'avait de conseil à prendre que de lui-même. Par bonheur, il avait l'hiver devant lui avant de pouvoir se mettre en campagne. Ce fut un temps de constantes études et d'infatigables exercices, la nuit dans les livres, le jour dans les camps. A la surprise universelle, et au grand déplaisir de ses surveillants, son ardeur suffit à tout. Les recherches savantes de l'écolier servirent à guider et à éclairer l'activité passionnée du nouveau général. Sa bonne grâce et son désir d'apprendre eurent bientôt séduit tout le monde. Il était le premier à rire de son inexpérience dans toutes les parties matérielles et pour ainsi dire mécaniques de son métier. Quand il lui fallait, par exemple, comme une simple recrue, apprendre à marcher au pas au son

d'un instrument qui marquait la cadence : « J'ai l'air, disait-il en riant, d'un bœuf qui porterait le bât[1]. » Puis il ajoutait de bonne humeur : « Voyez, Platon, ce que l'on fait d'un philosophe! »

Une si noble ardeur ne tarda pas à toucher même le cœur dur de quelques-uns des fonctionnaires qu'on lui avait donnés pour tuteurs. Des chambellans, des officiers, deux entre autres nommés Euthérius et Salluste, se mirent rapidement en bonne intelligence avec lui. Le trésorier Ursule, qui avait ordre de lui donner peu d'argent pour empêcher qu'il ne s'attachât les troupes par des largesses, voyant son zèle pour le bien public, lui ouvrit en secret tous les crédits qu'il put désirer[2]. Aidé de ces appuis et surtout de son génie naturel, en moins de six mois, lui qui ne savait auparavant de quoi se composait une légion, il eut réformé et rééquipé une partie de l'armée, et plein d'un feu qui se communiquait autour de lui, il sollicitait déjà humblement de Constance la permission d'aller montrer à l'ennemi l'*image de l'empereur*[3].

Les premiers jours de juin le virent en effet en marche vers la ville d'Autun, devant laquelle les

1. Clitellæ bovi impositæ sunt : nostrum non est onus. (Amm. Marc., xvi, 5.) — Il s'agissait de danser la *Pyrrhique*, sorte de danse faite sous les armes, qu'on enseignait au soldat pour lui apprendre à porter légèrement l'armure et à marcher avec grâce et régularité. (Voir note de Valois sur Ammien Marcellin, xvi, 5, et Lebeau, *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. xxxv, p. 262.)

2. Amm. Marc., xxii, 3.

3. Liban., *Or*. 10, p. 271. — Jul., *ad Athen.*, p. 510. — Soz., v, 1, 2. — Amm. Marc., xvi, 2

Barbares avaient mis le siége. Quand il y arriva, le 24 de ce mois, les Barbares avaient disparu et la ville était libre. Le seul bruit de son approche, en effet, avait rendu le courage aux vétérans qui défendaient la cité, et plusieurs sorties heureuses avaient fait reculer les troupes assiégeantes qui s'éloignaient par la route d'Auxerre. Julien n'hésita pas à se mettre à leur poursuite. Deux routes pouvaient être suivies pour les atteindre : la grande voie romaine qui passait par Sidoleucum et Cora (Saulieu et Saint-Moré, le long de l'Yonne), et un chemin de traverse qui coupait au plus court en s'enfonçant dans les bois. Julien choisit sans balancer la voie la plus rapide et la plus périlleuse. Accompagné de deux corps de cavalerie et d'infanterie légère, il traversa la forêt et se trouva à Auxerre au moment où l'ennemi sortait de cette ville pour se diriger sur Troyes (Tricassini). Après quelques instants de repos, la poursuite fut reprise. Entre Auxerre et Troyes on atteignit enfin les Barbares, et Julien se vit même environné par eux de toutes parts. Un combat engagé dans un lieu habilement choisi lui permit de frapper un grand coup sur une de leurs bandes isolées, qu'il fit captive presque tout entière. Le reste de la troupe, très-effrayé, continua son mouvement rétrograde, et Julien, ne se souciant pas de commettre son petit corps d'armée avec une foule désordonnée, laissa à dessein les fugitifs s'échapper. Tous ces mouvements avaient été accomplis pourtant avec tant de célérité, que quand

il arriva aux portes de Troyes, les gens de la ville, distinguant mal la masse d'hommes qui s'avançait, ne pouvaient croire que ce fussent les troupes romaines et hésitaient à ouvrir leurs portes [1].

L'audace qui, dans cette première attaque, lui avait réussi, faillit le perdre quelques jours après. De Troyes il se rendit à Reims pour faire sa jonction avec le gros de l'armée de Gaule qui était sous le commandement de Marcellus, successeur d'Urficin. Confiant dans cet accroissement de ses troupes, il reprit avec un nouvel élan sa poursuite; et, malgré les avertissements de son conseil, il s'engagea, pour atteindre un parti d'Alamans, dans le pays qui s'étend entre la Sarre et la Moselle, aux environs de Decempagi (aujourd'hui Dieuze). Un brouillard s'éleva autour de lui dans cette région marécageuse et le couvrit d'une ombre si épaisse, qu'au moment où il s'y attendait le moins il se trouva complétement tourné par les Barbares, qui attaquaient déjà son arrière-garde. Deux légions eussent été ainsi entièrement détruites si, au bruit de la mêlée, un corps d'auxiliaires, probablement germains, ne fût accouru et ne les eût dégagées. Cet accident acheva l'éducation militaire de Julien. Il était audacieux, il devint prudent; il cherchait le combat, il apprit à craindre les embûches. S'avançant dès

1. Amm. Marc., xvi, 2. — Le chemin suivi par Julien entre Autun et Auxerre n'est indiqué que par ces mots inachevés: Per arbor... qu'on ne sait comment interpréter. (Voir le commentaire sur Ammien, de Henri Valois, dans l'excellente édition de Wagner, Leipzig, 1808, t. II, p. 178; et Katanich, *Orbis antiquus ex tabula itineraria,* t. I, p. 103.)

lors avec plus de circonspection, mais non avec moins de courage, en peu de mois il eut poussé devant lui les Barbares jusqu'à Strasbourg ; et de là, descendant le cours du Rhin, il put rétablir successivement la puissance romaine à Coblentz, puis enfin à Cologne. Une seule bataille, livrée dans une plaine d'Alsace, décida la fortune. Un des rois francs demanda la paix; les fortifications de Cologne furent réparées; puis Julien n'osant ni se fier à ces traités, ni passer l'hiver sur une frontière encore si dégarnie de troupes, eut le temps de traverser de nouveau la moitié de la Gaule et de venir dans un lieu plus sûr, aux environs de Sens, non pas jouir de ses victoires, mais en préparer de nouvelles [1].

Pendant les derniers jours de cette heureuse campagne, un incident assez singulier fit le sujet des conversations de l'armée. On distribuait un matin aux soldats, sous les yeux du César lui-même, la solde extraordinaire de campagne, et chacun venait à l'appel pour la recevoir. On appela à son tour Marin, fils de vétéran, et à ce nom on vit sortir des rangs un tout jeune homme, de bonne mine, qui, au lieu de s'approcher du payeur, marcha droit au prince et lui dit : « César, jusqu'aujourd'hui j'ai servi pour vous : souffrez que désormais je serve Dieu. Que celui qui veut porter les armes prenne votre solde : pour moi, je ne veux plus être soldat que du Christ, et les combats ne me sont plus permis. » A cette demande inattendue,

1. Amm. Marc., *loc. cit.* — Liban., *Or.* 10, p. 271, 272.

suivie de cette profession de foi qui ne lui plaisait guère, Julien fronça les sourcils, d'assez mauvaise humeur : « Quel est le lâche, dit-il, qui veut se retirer la veille d'un combat ? » — « Si l'on prend ma foi pour de la peur, reprit le jeune cavalier sans se troubler, qu'on me mette demain sans armes devant les rangs, et au nom du Seigneur Jésus, et avec le signe de la croix pour toute défense, je saurai traverser les bataillons ennemis. » Soit qu'il voulût ou non accepter l'épreuve, Julien fit toujours, en attendant, mettre l'importun pétitionnaire aux arrêts. Puis le hasard fit qu'il n'y eut plus de combat, les Barbares ayant demandé la paix dès le lendemain. Alors, si Julien voulut examiner les états de service du jeune homme, il put apprendre qu'il était originaire de Pannonie ; qu'on l'avait enrôlé de force cinq ans auparavant, à peine âgé de seize ans, en vertu de la loi qui obligeait les fils de vétérans à embrasser la carrière de leurs pères. On ne parlait dans la légion que de son inépuisable charité ; ses camarades l'aimaient vivement ; il distribuait aux pauvres ce qui ne lui était pas strictement nécessaire pour subsister, et ce nécessaire était peu de chose, car sous l'uniforme il vivait avec l'austérité d'un moine. On racontait de lui, entre autres choses, un trait touchant. Un jour, par un grand froid, il avait rencontré sur sa route un pauvre à moitié nu : lui-même était fort mal couvert, ne portant d'autre vêtement que le simple manteau militaire ; et n'ayant d'ailleurs nul argent sur lui, il n'avait rien imaginé de

mieux que de partager son manteau par la moitié avec son épée, et d'en donner une partie au mendiant. Puis il était rentré au camp dans cet accoutrement bizarre au milieu des plaisanteries de ses camarades. Mais, ajoutaient les soldats chrétiens, dans la nuit, le Christ lui était apparu couvert du lambeau qu'il avait donné au pauvre, en disant : « C'est Martin qui m'a vêtu de la sorte. » Depuis lors il n'avait plus songé qu'à quitter le camp pour se rendre auprès de l'évêque Hilaire de Poitiers, dont la renommée croissante l'attirait. Rien de tout cela, sans doute, ne touchait beaucoup Julien; mais Martin était dans son droit, son temps de service était fini. On le laissa partir sans autre observation, et bientôt personne ne pensa plus à lui [1].

Malgré l'enthousiasme qu'excitaient dans l'armée les succès inattendus de la première campagne, personne mieux que le jeune César ne sentait combien ils étaient incomplets. « Les affaires allaient mal la première année », écrivait-il lui-même plus tard : il avait raison. Les Barbares n'étaient nullement découragés. Des transfuges, partis probablement des rangs des troupes auxiliaires, les informaient régulièrement de tout ce qui se passait dans le camp romain. Ils apprirent ainsi que, pour subvenir à la subsistance de l'armée sans trop fouler des populations déjà épuisées par l'invasion, Julien avait disséminé ses troupes à d'assez grandes distances autour de Sens. Ils surent même en par-

1. Sulp. Sév., *Vita Beati Martini*, I, 3.

ticulier que les deux corps qui portaient les noms de *Scutarii* et de *Gentiles*, les meilleurs dont Julien pût disposer, n'étaient point avec lui en garnison dans la ville. Profitant de cet avertissement, ils prirent subitement les armes au milieu de l'hiver, et on les vit arriver devant Sens, au moment qu'on s'y attendait le moins. A peine eut-on le temps de fermer les portes et de mettre les murailles en défense. Julien, surpris, ne perdit pas pourtant courage : il ne s'agissait, après tout, que de tenir quelques jours, car on ne pouvait douter que le maître de la cavalerie, Marcellus, campé à peu de distance, n'accourût à la première nouvelle du péril qui menaçait une personne impériale. Fortifiant le mieux qu'il put la muraille intérieure, Julien rangea sa petite troupe en armes sur le rempart, et en prit lui-même le commandement. Plusieurs nuits, plusieurs jours s'écoulèrent dans une attente infructueuse. Marcellus n'arrivait pas. La troupe tombait de fatigue et de sommeil; Julien se promenait sur le rempart avec rage et regardait en grinçant des dents la plaine, très-irrité de ne voir rien paraître. Aucun retard ne put pourtant le déterminer à céder la place, et trente jours se passèrent ainsi, au bout desquels les Barbares, fatigués eux-mêmes, et ne trouvant plus de quoi se nourrir, s'en allèrent comme ils étaient venus [1].

C'était alors à Marcellus d'expliquer sa coupable inaction. Julien le cita à comparaître; mais l'offi-

1. Ces faits doivent s'être passés dans l'hiver de 356 à 357.

cier insolent, au lieu de se conformer à cet ordre, prit tout droit, sans autre explication, la route de Milan, annonçant qu'il allait rendre ses comptes à Constance. Il n'était pas embarrassé pour trouver de quoi remplir, dit Ammien Marcellin, ces oreilles toujours ouvertes à la délation. Arrivé au séjour de l'Auguste, Marcellus demanda à être introduit dans le consistoire sacré, et là se mit à dénoncer avec une grande chaleur le César de Gaule comme se livrant à des manœuvres criminelles pour gagner la confiance des troupes et les détourner de leur devoir. « Ses ailes croissent, disait-il, en suivant sur le visage de Constance l'effet de ses insinuations, et il ne tardera pas à prendre son vol plus haut encore. » Il en était là, quand on annonça qu'un envoyé de Julien demandait à son tour à être admis. Il n'y eut pas moyen de fermer la porte à la défense après l'avoir ouverte à l'accusation.

Julien, en effet, avait envoyé, à la suite de Marcellus, un député chargé de justifier sa conduite, et il avait fait choix pour cette mission d'un des eunuques mis auprès de lui en qualité de chambellans, et chez qui il avait démêlé un esprit et un cœur supérieurs à sa condition. C'était un Arménien du nom d'Euthérius, noble d'origine, mais que le sort de la guerre avait réduit dès son enfance en captivité. Bien qu'il fît partie de ce cortége imposé où Julien ne voyait que des espions, le prince et lui s'étaient promptement liés par une sympathie de goûts littéraires. Euthérius avait l'esprit cul-

tivé, et Julien avait trouvé du charme à reprendre avec lui ses lectures favorites. Peu à peu, touché de ses bons procédés, il s'était laissé aller à épancher dans le sein de ce confident inattendu les peines qu'il devait cacher à son entourage suspect. En retour, le chambellan lui donnait ses conseils et corrigeait même assez hardiment en lui ce qui pouvait rester encore de la mollesse des habitudes asiatiques. Cet excellent ami s'acquitta dignement de sa mission : mis face à face avec Marcellus, il raconta, preuves en main, comment l'agent infidèle avait compromis par sa défection le sort de la domination romaine en Gaule. Sa défense énergique trouva un auxiliaire dans l'impératrice Eusébie, qui gardait toujours pour son jeune parent une tendre prédilection. Sous l'influence de cette douce voix, Constance fit taire, au moins en apparence, sa jalousie naissante, et Marcellus fut banni et remplacé. La cavalerie fut confiée à Sévère, et l'infanterie renforcée de vingt-cinq mille hommes sous le commandement d'un général du nom de Barbation. Si ce Barbation était le même officier qui avait arrêté autrefois Gallus en Istrie, c'était un étrange serviteur qu'on donnait au frère même de ce malheureux prince [1].

Satisfait cependant de ce résultat qui lui fut connu probablement dans l'hiver de 357, avant qu'il pût reprendre le cours de ses opérations militaires, Julien en

1. Amm. Marc., XVI, 7. — Liban., *Or.* 10, p. 272. — Zos., III, 2. — Voir aussi dans le volume précédent, p. 247-248.

témoigna sa reconnaissance à l'empereur, et, avec plus de vivacité encore et de sincérité, à l'impératrice. C'était le moment où Constance se disposait à ce voyage de Rome, dont nous avons raconté en détail les ridicules incidents. De toutes parts, on se le rappelle, les sénats des grandes cités envoyaient leurs députations pour assister à l'entrée de l'empereur dans la ville éternelle, et lui offrir leurs hommages[1]. Partout les écrivains étaient à l'œuvre: dans tous les ateliers de rhétorique on fabriquait des panégyriques. Julien, aussi dissimulé qu'ardent et habitué dès l'enfance au mensonge par l'oppression, quitta aussitôt l'épée pour la plume, et se mit à l'ouvrage comme les autres; appelant à son aide tous ses souvenirs classiques, feuilletant de nouveau son Virgile et son Homère qui ne le quittaient pas dans ses campagnes, il tira de sa veine deux morceaux de déclamation verbeuse, où il compare Constance à tous les héros de l'Iliade, et Eusébie à Andromaque et Pénélope. Nous avons encore ces deux pièces curieuses, composées, avec beaucoup d'art, d'après toutes les traditions de l'école. Le texte en a pu être un peu retouché par l'auteur, à une époque postérieure, car l'invocation aux dieux du paganisme y dépasse vraiment la mesure de ce que la fiction poétique[2] pouvait permettre sous un empereur

1. Voir le volume précédent, p. 371 et suiv.

2. Le ton général de ce discours est païen et philosophique : il n'y a pas un mot qui indique une croyance chrétienne. Dans un endroit même, l'auteur se sert à plusieurs reprises du mot « les Dieux » (*Or.* 2, p. 159). Cette singularité a justement étonné les éditeurs. Comment

chrétien. Mais l'esprit général n'a pu être altéré. C'est une suite de citations classiques, entrecoupées d'aphorismes philosophiques, tout empreints des souvenirs de Platon et des interprétations de l'école d'Alexandrie. Libanius n'eût fait ni mieux, ni même aussi bien ; mais en fait de basses flatteries, l'élève ne reste pas non plus au-dessous du maître. Constance a la valeur d'Ajax, mais n'a pas sa violence ; il n'a pas fui, comme Hector, devant Achille ; son éloquence est plus heureuse que celle de Nestor et d'Ulysse, car elle a apaisé une guerre civile, et les orateurs grecs n'ont pu empêcher leurs princes de se quereller. Suivent les récits obligés des exploits de Nisibe et de Murse, et pas un mot ne fait soupçonner que Constance était absent à la première de ces affaires, et se cachait à la seconde. Vient enfin un tableau d'un bon prince, d'un prince coura-

Constance pouvait-il se laisser dire par son subordonné, qu'il était un serviteur des Dieux (οὐκ ὀλίγωρος θεραπείας θεῶν), et cela l'année même où il rédigeait des lois contre le paganisme et où il faisait enlever la statue de la Victoire du sénat? — Les commentateurs Spanheim, Pétau, et plus récemment M. Desjardins, inclinent à penser que Julien retoucha ce discours plus tard, pour le faire figurer dans ses œuvres. Mais cette conjecture elle-même n'est pas sans difficulté. Comment croire que Julien, une fois empereur, c'est-à-dire quand il ne se gênait pas pour accabler d'invectives la mémoire de son prédécesseur, ait pris plaisir à retoucher un panégyrique qui devait lui rappeler des temps d'humiliation et de bassesse? — Nous avouons n'avoir pas de réponse satisfaisante à cette question. Peut-être cependant, dans l'habitude des écoles, l'éloge du souverain régnant était-il une chose tellement de style, une affaire tellement de convention, que Julien n'éprouvait vis-à-vis de ses conseillers habituels, les rhéteurs, accoutumés à ce genre d'exercices, et en connaissant les conditions, aucun embarras de l'excès de flatterie auquel il était descendu.

geux dans l'adversité et clément dans la victoire, et Constance est encore prié de se reconnaître dans ce tableau si ressemblant [1].

Un accent plus vrai se fait entendre dans l'éloge d'Eusébie. Il y a de la grâce et du sentiment dans ce début. « Je m'étonnerais, en vérité, si nous, qui louons si volontiers les hommes de bien, nous regardions comme indignes de louanges les vertus des femmes, qui ne sont pas moindres que celles des hommes. Nous voulons qu'une femme soit chaste, prudente, juste pour tous, courageuse dans le danger, magnanime, libérale. Nous exigeons d'elle, en un mot, toutes les vertus, et nous la privons de toute louange, comme si nous craignions de paraître flatteurs. Mais Homère n'a pas rougi de louer Pénélope et l'épouse d'Alcinoüs... Nous ne rougissons pas de recevoir d'une femme un bienfait. Hésiterons-nous à lui en rendre grâce? Et si l'on dit qu'il est ridicule d'attendre quelque chose d'une femme, trouverons-nous donc que le sage Ulysse a manqué de courage, lorsqu'il est venu supplier la vierge royale qui jouait avec ses compagnes sur le rivage de la mer [2]? »

L'auteur s'attendrit tout à fait lorsqu'il vient à raconter l'inépuisable charité d'Eusébie et à vanter ses bontés pour lui-même. Il ne s'abandonne pourtant pas complétement à son émotion, car l'allusion aux malheurs qu'il a soufferts est toujours conçue dans un esprit de

1. Jul., *Or*. 2, p. 185 et suiv.
2. Jul., *Or*. 3, p. 194-195.

dissimulation prudente. « Dès mon enfance, dit-il[1], l'empereur s'était montré pour moi très-humain et tout à fait amical. Il m'avait arraché à des périls dont un homme, même parvenu à l'âge viril, n'aurait pu se tirer sans la protection divine. Ma famille était comme abandonnée dans un désert, quand il m'enleva de la main des puissants qui me persécutaient, et me rendit ma première fortune; et j'aurais encore à raconter bien d'autres bontés de lui, dignes d'une grande reconnaissance. Plein du souvenir de tels bienfaits, je lui portai toujours une fidèle affection. Mais je m'aperçus un jour, je ne sais pour quelle cause, qu'il était irrité contre moi. Alors Eusébie, remarquant ces soupçons qui ne reposaient sur aucun tort de ma part, l'engagea à ne pas admettre sans examen ces fausses et injustes calomnies; et elle ne cessa point de le supplier jusqu'à ce qu'elle eût obtenu de lui que je parusse en sa présence et qu'il m'entendît. Quand elle me vit justifié, elle s'en réjouit avec moi et décida le prince à m'accorder une escorte sûre pour me ramener dans mon pays. Puis, la suite de mon mauvais sort, ou quelque autre accident, ayant empêché mon départ, elle me fit envoyer vers la Grèce..., sachant que je trouvais tout mon plaisir dans l'étude, et que ce lieu était favorable à l'éducation de l'esprit. Quelles grâces n'ai-je point rendues alors, d'abord à l'empereur, puis à elle, parce qu'ils avaient accordé, l'un et l'autre, à mon

1. Jul., *Or.* 3, p. 219 et suiv.

vif désir le bonheur de voir ma véritable patrie? » A ce mot de Grèce, l'imagination de l'écolier s'enflamme. « La Grèce, dit-il par une gracieuse comparaison, est pour la philosophie ce que le Nil est pour l'Égypte. C'est un réservoir d'eaux vives que le soleil ne peut tarir. » Suit le récit de son élévation à l'empire, de sa surprise, de ses craintes, de son agitation, à la veille d'un si grand changement dans son existence. « Songeant à ces choses nuit et jour, continue-t-il, j'errais triste et sombre. Mais d'abord le noble et divin empereur, m'honorant par ses actes et ses paroles, m'enleva une part de mon souci. Puis il m'ordonna d'aller saluer l'impératrice : grand encouragement pour moi, et grand témoignage de sa confiance. Lorsque je parus en présence d'Eusébie, il me sembla que j'entrais dans un sanctuaire et que je contemplais la statue de la Chasteté. Le respect saisit mon âme et mes yeux restèrent fixés vers la terre. Mais elle : «Rassure-toi, me dit-elle; tu as déjà reçu quelque chose de nous; tu recevras le reste de Dieu, pourvu que tu sois fidèle et juste envers nous. » Elle n'en dit pas davantage, se servant de peu de paroles, quoiqu'elle sache faire des discours qui ne le céderaient point à ceux des meilleurs orateurs. Après cette entrevue, je restai frappé de surprise, comme si la Sagesse elle-même venait de me parler. Le son harmonieux de sa voix retentissait encore à mes oreilles. Voulez-vous que je vous dise ce qu'elle fit ensuite, et que je vous raconte en détail tous ses bienfaits?... combien de mes

amis éprouvèrent sa bonté, et l'alliance qu'elle m'a fait contracter avec l'empereur? Peut-être voulez-vous aussi que je vous énumère ses riches présents et, comme dit Homère :

« Sept trépieds qui n'ont point vu le feu, deux fois cinq talents d'or et vingt aiguières.

« Mais je n'ai point de temps pour raconter de pareilles choses. Peut-être cependant faut-il que je vous parle d'un présent qui m'a comblé de joie plus que tout autre. Ce sont les livres des philosophes, des meilleurs historiens, des rhéteurs, des poëtes, qu'elle m'a donnés, sachant que j'avais apporté peu de volumes avec moi, parce que j'avais le désir et l'espérance de retourner bientôt dans ma maison; et le nombre de ceux qu'elle m'a remis est si grand qu'il satisfait même ma soif de lecture qui auparavant ne pouvait se rassasier. Grâce à elle, la Gaule, la Germanie, sont devenues pour moi comme un musée de livres grecs; et toutes les fois que j'ai quelque loisir, je saisis ce don précieux, et je ne puis oublier de qui je le tiens. Toutes les fois même que je pars en expédition, un de ces livres me suit, comme un compagnon de guerre[1]. »

L'empereur, comme on le voit, n'avait point à se troubler de ces éloges donnés à l'impératrice, dans lesquels on lui faisait si généreusement sa part. Une seule personne aurait pu se plaindre; c'était la pauvre Hélène, si froidement mentionnée par Julien au

1. Jul., *ibid.*, p. 228 et suiv.

nombre des bienfaits de sa protectrice, et qu'il paraissait mettre, dans sa reconnaissance et ses prédilections, si loin derrière sa bibliothèque. On dirait qu'en prononçant seulement son nom, l'orateur craindrait d'émouvoir la jalousie de sa noble souveraine. Ce fut pourtant cette princesse si dédaignée qui dut, suivant toute apparence, être chargée de porter à la cour les deux morceaux d'éloquence. Car elle fit partie, comme on l'a vu, du cortége qui accompagna Constance à Rome. Elle venait de mettre au jour un fils mort dès sa naissance, et relevait à peine de cette couche malheureuse. On disait dans l'armée que la sage-femme qui l'avait délivrée avait fait périr son enfant par ordre supérieur. Plus tard, lorsqu'elle revint, on répandit aussi le bruit qu'Eusébie, stérile elle-même, et jalouse de sa cousine peut-être encore à un autre titre, lui avait fait prendre un breuvage qui devait l'empêcher de concevoir de nouveau. Ammien Marcellin, avec la naïve immoralité d'un païen, rapporte même le fait comme avéré, sans qu'il paraisse croire diminuer en rien par là la haute estime qu'il professe pour les vertus d'Eusébie. Il est certain que, quel qu'en soit le motif, et peut-être uniquement par l'effet des froideurs de son époux, Hélène n'eut point d'autre fruit de cette union si peu tendre[1].

Une des deux pièces que nous venons de citer se termine brusquement par ces paroles brèves : « Mais le temps manque pour pousser plus loin le culte des

1. Amm. Marc., XVI, 10.

Muses; il faut maintenant retourner à mon ouvrage[1]. »

En effet la saison du loisir et des Muses s'écoulait; celle des armes était venue. Maître maintenant de deux armées, Julien avait conçu pour les employer une combinaison de manœuvres dont il se promettait le plus heureux succès. Les Francs étant momentanément réduits par la prise de Cologne et la défense du Rhin supérieur, c'était contre les bandes alamanes, refoulées dans les Alpes helvétiennes et rhétiques, que l'effort principal devait porter. D'après le plan de Julien, le général Barbation arrivant d'Italie devait s'avancer dans ces régions montagneuses en suivant le Rhin qui en sort, jusqu'au pays des Rauraques (le canton de Bâle). Julien, de son côté, à la tête de son corps d'armée, devait remonter le Rhône jusqu'au lac Léman. Les Barbares se trouvaient ainsi enserrés de toutes parts, coupés de la Germanie et obligés, pour échapper à cette tenaille (comme parle Ammien Marcellin), de livrer bataille, soit à l'une, soit à l'autre des deux armées romaines[2].

L'effet répondit d'abord aux espérances de Julien. Il rencontra l'avant-garde barbare dans les plaines de la Saône et sur le territoire de Lyon, qu'elle était en train de ravager. Devant l'apparition des aigles romaines, les Barbares reculèrent à l'instant et rentrèrent dans l'Helvétie, non sans éprouver de grandes pertes sur les routes

1. Jul., *Or.* 2, p. 189.
2. Amm. Mart., XVI, 11.

où Julien avait disposé de toutes parts des embuscades pour les accabler. Ils se trouvaient ainsi chassés du côté où Barbation devait les attendre; et, pour être plus sûr de les faire tomber dans les mains de ce général, Julien envoya sur leurs derrières un corps de cavalerie commandé par Bainobaude et Valentinien, tous deux tribuns, et le dernier destiné plus tard à une grande fortune. Ils avaient ordre de presser l'ennemi, l'épée dans les reins. Mais, au milieu de leur course, les deux officiers se trouvèrent arrêtés subitement par un tribun du corps des *Scutaires*, appartenant à l'armée de Barbation, qui vint leur interdire de passer outre, attendu que les Barbares étaient déjà hors de portée. En effet, bien que très-fortement posté sur le Rhin, où il avait établi un pont de bateaux, Barbation, par une négligence affectée, avait laissé passer l'ennemi sous ses yeux, et les Barbares s'acheminaient tout à leur aise vers la Germanie, en suivant les deux rives du fleuve [1].

Victime une seconde fois de la trahison, et voyant s'échapper de ses mains la proie qu'il croyait tenir, Julien ne se découragea pas. Suivant de son côté, à marches forcées, une ligne parallèle à celle des Barbares, il les atteignit dans les campagnes qui s'étendent entre le Rhin et les Vosges. Leurs masses étaient considérables; ils avaient occupé toutes les îles du fleuve. Avertis de l'approche de l'armée romaine, ils fortifiaient, par des abatis

1. Amm. Marc., *ibid.*

de grands chênes, l'entrée des défilés des montagnes. Cette barricade improvisée fut rapidement emportée; mais ce ne fut pas sans un grand effroi que les Romains aperçurent alors le vaste fleuve chargé de barques toutes pleines d'hommes, de femmes et d'enfants, et entendirent retentir de toutes parts des cris de fureur et de sauvages hurlements.

Pour attaquer toute cette foule qui se réfugiait dans les embarcations et dans les îles, Julien n'avait pas un navire à mettre à flot. Il envoya sur-le-champ ordre à Barbation de rompre le pont dont il avait fait si peu d'usage et de mettre à sa disposition les bateaux qui le composaient. Par une complication plus que suspecte, il se trouva que le feu avait pris au pont la veille, et que les bateaux étaient consumés. Tout se réunissait donc pour perdre Julien; son audace fit tête à la fortune. Quelques mots échappés à des prisonniers lui firent supposer que, grâce à l'extrême sécheresse de la saison, le fleuve pourrait à la rigueur être guéable. Il donna ordre de faire entrer dans l'eau un corps de troupes légères, et d'attaquer ainsi directement l'île principale, qui servait de retraite au gros de l'armée barbare. Les vélites auxiliaires sous la conduite de Bainobaude, se risquèrent à l'aventure, et on vit ces braves, entrant sans sourciller dans le fleuve, ayant de l'eau jusqu'aux épaules, tantôt nageant, tantôt marchant, monter en quelque sorte à l'assaut de l'île. Ils firent un grand carnage sur la foule prise à l'improviste, et, détachant les nacelles qui étaient

amarrées à l'île, ils les ramenèrent au rivage, où elles purent servir à embarquer le reste de l'armée. Le massacre des Barbares culbutés dans le Rhin fut épouvantable. Une partie cependant put regagner l'autre rive et rentrer en désordre en Helvétie [1].

Ce n'était pas tout ce qu'avait rêvé Julien ; c'était un résultat pourtant dont il crut devoir momentanément se contenter. Il se retira vers un établissement militaire nommé *Tres-tabernæ* (aujourd'hui Saverne), et se mit en devoir de constituer là une place de guerre bien fortifiée et régulièrement ravitaillée, qui pût tenir tête de ce côté aux incursions de l'ennemi. Il voulait y former un approvisionnement de vingt jours de vivres, et comptait, pour remplir ses greniers, sur un convoi qu'il attendait des provinces méridionales. Le convoi n'arriva pas ; Barbation l'avait retenu au passage. Il fallut y suppléer en entrant en armes sur les terres cultivées par les Germains et en faisant main basse sur leurs moissons L'irritation était grande dans les légions contre ces trahisons successives de Barbation, et on disait tout haut qu'il avait ordre de l'empereur d'entrainer le césar dans un piége et de l'y faire périr [2].

Mais ce fut bien pis quand on apprit que l'arrière-garde des Barbares, échappée des ondes du Rhin et re-

1. Amm. Marc., *Ibid.* — Liban., *Or.* 10, p. 272. Il y a fort peu de chose à tirer du récit emphatique et confus de Libanius. Mais les principaux traits concordent avec la narration lumineuse d'Ammien-Marcellin.

2. Amm. Marc. — Liban., *loc. cit.*

foulée en Helvétie avait rencontré l'armée de Barbation, et que ce perfide officier, joignant l'incapacité à la trahison, s'était laissé mettre en déroute par des bandes elles-mêmes vaincues et en retraite. Il avait tout perdu dans cette attaque inopinée, bagages, chevaux et gens de suite. N'osant, après un tel désastre, affronter la sévérité de Julien, il fit rentrer précipitamment ses troupes en Gaule, et, après les avoir dispersées dans leurs quartiers d'hiver, il prit, comme son prédécesseur, le chemin de Milan pour s'y justifier, suivant le mode ordinaire, en accusant son général.

Un si grand échec rendit aussitôt courage aux Barbares. Un transfuge leur fit connaître que l'armée de Julien était, par cette défection, réduite à treize mille hommes. Le moment leur parut donc favorable pour tenter un nouveau coup, et cette fois avec toutes leurs troupes rassemblées. Un de leurs rois, Chnodomaire, qui avait envahi déjà une fois la Gaule, au moment de l'usurpation de Magnence, guerrier d'une valeur éprouvée, d'une haute stature, redoutable surtout par un visage sévère que surmontaient d'épais sourcils, se rendit au quartier général des Alamans, accompagné de quatre autres princes. L'un d'entre eux, Agénarich, fils d'un frère de Chnodomaire, avait été longtemps retenu en otage dans la Gaule, où même il avait changé son nom contre la dénomination orientale de Sérapion. L'oncle et le neveu étaient des Barbares un peu dégrossis, qui mettaient de l'affectation à imiter les habitudes et

les façons d'agir des souverains civilisés. Chnodomaire prétendait même avoir eu avec Constance des rapports de puissance à puissance, et montrait des lettres scellées du seing impérial qui lui conféraient le droit de s'établir dans les provinces voisines du Rhin. Ce fut en vertu de ce titre qu'il envoya une ambassade régulière pour se plaindre des moissons enlevées sur son territoire, et sommer Julien d'avoir à s'abstenir désormais d'y mettre le pied. Pour être juste envers la mémoire de Constance il faut ajouter que Libanius seul parle de ces lettres, et qu'Ammien Marcellin, témoin bien informé, et peu discret sur lès torts de l'empereur, n'en dit pas un mot[1].

Vrais ou faux, en tout cas, ces documents ne devaient pas même obtenir de Julien l'honneur d'un instant d'examen. Les députés barbares le trouvèrent à *Tres-tabernæ*, occupé à visiter les murailles qu'il faisait construire. Il les reçut avec beaucoup de hauteur, et se borna à répondre que jamais prince barbare n'ayant poussé l'insolence jusqu'à envoyer de tels messages à un empereur, il tenait leur mission pour une imposture et les faisait arrêter comme espions[2]. Puis, réunissant ses troupes dès le point du jour, et les rangeant devant lui en bataille sous la forme d'une espèce de coin dont il occupait le milieu, il leur proposa hardiment de se mettre en marche et de franchir en une journée les

1. Amm. Marc., xvi, 12. — Liban., *ibid.*, p. 269, 273
2. Liban., *ibid.*, p. 274

quatorze lieues gauloises ou vingt et un milles romains qui les séparaient du fleuve. Son généreux langage, le mâle accent de sa voix et le souvenir de ses victoires remplirent les soldats de confiance. Un cri d'enthousiasme s'éleva; on entendit de toutes parts le son des piques frappant sur les boucliers. « Marchons! s'écria un porte-enseigne en levant son étendard. Pars devant nous, heureux César; suis la fortune qui te guide. Enfin nous trouvons en toi la prudence et la valeur qui vont combattre pour nous. » La marche commença sur-le-champ [1].

Elle fut rapide, mais prudente. Julien ne cessait de regarder autour de lui pour s'assurer s'il ne découvrirait pas quelque embûche. En effet, sur le sommet d'une petite colline chargée de moissons, d'où le Rhin s'apercevait déjà, on vit trois vedettes ennemies à cheval qui prirent sur-le-champ le galop pour aller annoncer l'arrivée des Romains aux Barbares. Un piéton, ne pouvant les suivre, tomba entre les mains des Romains, qui apprirent par lui que les Barbares avaient mis trois jours et trois nuits à franchir le Rhin. Les avant-postes de ces deux armées si inégales en nombre étaient en vue; la bataille était inévitable, et chacun s'y prépara.

Julien rassembla toute sa grosse cavalerie, bardée de fer, sur sa droite, où il devait commander lui-même. La

1. Amm. Marc., *loc. cit.* : Perge, felicissime omnium Cæsar, quo te fortuna prosperior ducit. Tandem per te virtutem et consilia militare censemus.

cavalerie légère eut la gauche, sous le commandement de Sévère : les légions formaient le centre. Chnodomaire, pleinement informé de toutes ces dispositions, leur en opposa de semblables. Il se mit lui-même à la tête de son aile gauche, couvert d'une riche armure, le casque surmonté d'une aigrette brillante, et brandissant un large sabre. Il était monté sur un cheval tout écumant. Le Germain civilisé, Sérapion, se chargea de la conduite de la droite. La cavalerie formait le gros de ces deux corps, mais on avait eu soin de répandre entre les cavaliers quelques fantassins légèrement armés et exercés à ramper en quelque sorte, dans la poussière, de manière à pouvoir, dans les charges, se glisser sous le ventre des chevaux ennemis et leur percer le flanc. Dans les fossés qui bordaient la plaine, et que cachaient les moissons déjà hautes, des embuscades avaient été placées.

Aux premiers sons du clairon, Sévère se mit en mouvement, mais il n'eut pas fait deux cents pas, qu'apercevant l'embuscade cachée dans les fossés, il craignit de s'aventurer et s'arrêta tout à coup. L'hésitation se répandit dans les rangs de l'infanterie. A cette vue, Julien, se détachant de la droite avec deux cents cavaliers, se porta immédiatement vers le centre intimidé, et, parcourant les rangs, adressant à chacun des paroles brèves, mais ardentes, il se mit en devoir de ranimer les courages. « Voici le jour, amis, disait-il aux uns, que vous avez tant désiré : les Barbares courent d'eux-

mêmes entre vos mains. — Il faut laver notre honte, disait-il à d'autres; je n'ai consenti à être César que pour cela. » Et, tout en parlant, il étendait son front de bataille, pour faire face à l'infanterie ennemie qui avançait[1].

Dans les rangs de cette infanterie des troubles assez vifs s'élevaient. Les Barbares n'étaient point accoutumés aux dispositions que leurs chefs avaient adoptées pour résister aux Romains en les imitant. En voyant le roi Chnodomaire parcourir les rangs de son armée, monté sur un cheval, ils crurent qu'il avait voulu se pourvoir d'un moyen de fuir à temps en cas d'échec, et de les laisser dans le péril. De tous les rangs on cria que les princes devaient mettre pied à terre, pour partager le sort des soldats. Chnodomaire ne se le fit pas dire deux fois, et sautant à bas de son cheval, donna l'exemple à tous les autres chefs. L'attaque commença alors des deux parts avec une égale fureur.

Les charges de la cavalerie alamane contre les Cataphractes (bardés de fer), furent terribles. Jamais les troupes romaines n'avaient vu de si près, et dans une si chaude mêlée, l'horrible aspect des Barbares, avec leurs crinières flottantes au vent et le feu qui sortait de leurs yeux verdâtres. Puis, au moment où les cavaliers romains levaient tous ensemble leurs boucliers pour

1. Amm. Marc., *loc. cit.* : Advenit, ô socii, justum pugnandi tempus..... En, commilitones, diu speratus præsto est dies... Hi sunt Barbari quos rabies et immodicus furor ad perniciem rerum suarum cogit accurrere.... quæ contemplans Cæsaris nomen cunctando suscepi.

former une muraille qui pût résister à la grêle des piques et des traits, plus d'un se trouva subitement jeté à terre par les coups que les piétons germains, se glissant sous des nuages de poussière, allaient porter dans le ventre des chevaux. Une surprise de ce genre coûta la vie à un des officiers principaux, et ce fut le signal d'une déroute dans l'escadron entier, qui se rejeta en désordre vers les légions qui formaient le centre de l'armée.

C'était là que Julien se trouvait encore, n'ayant pas voulu quitter ce point d'abord menacé. Se reporter en hâte sur sa droite ébranlée fut l'affaire d'un bond et d'un instant. A la vue de son étendard bien connu (c'était un dragon de pourpre, glorieusement mutilé dans les combats), les fuyards s'arrêtèrent, et les officiers, tour à tour pâlissant de crainte et rougissant de honte, se mirent en devoir de reformer les rangs. Ce temps d'arrêt vint à propos, car les ennemis, suivant le mouvement de recul de la colonne des Cataphractes, s'étaient déjà précipités sur le centre, et les légions se trouvaient ainsi pressées à la fois par les assaillants et par les fugitifs. Les corps qui soutenaient ce nouvel assaut étaient les Cornutes illyriens et les Bracates gaulois, excellentes troupes, depuis longtemps aguerries. Sans s'émouvoir, ces braves gens entonnèrent un chant national, nommé *barrit*, sorte de clameur d'abord assez basse, puis grossissant par degrés, qui commençait comme le murmure d'un vent léger, et finissait par gronder comme le mugisse-

ment des flots dans la tempête [1]. Ils formaient en même temps, en élevant leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, la fameuse manœuvre de la tortue. La lutte acharnée qui s'engagea sur ce point dura plusieurs heures avec un succès incertain, les Germains ayant l'avantage du nombre et de la force, et les Romains leur opposant toutes les ressources de l'adresse et de l'agilité. A la fin, cependant, les légions semblaient plier, et une brèche se faisait dans les rangs. Le groupe des princes barbares crut le moment venu pour porter un dernier coup, et se lança, Chnodomaire en tête, dans la mêlée. Ils chargeaient sur le point central, qu'on nommait le camp prétorien, et où ils croyaient trouver le trésor de l'armée. Ce fut une manœuvre imprudente qui les perdit; car c'était aussi le point le mieux défendu. Ils y rencontrèrent un gros de troupes encore fraîches qui avaient peu donné dans la journée, et qui les reçurent sur la pointe de leurs épées. Cette résistance inattendue et la perte de plusieurs des leurs les poussèrent à une retraite un peu brusque, qui eut aux yeux de leurs soldats, déjà inquiets de leur fidélité, l'apparence d'une fuite. La terreur se mit dans les rangs, et en un clin d'œil toute cette puissante armée était en déroute et regagnait précipitamment les bords du Rhin. Les Romains se lancèrent à sa poursuite avec des cris de

1. Amm. Marc., *loc. cit.* : *Barritum* civere vel maximum, qui clamor ipso fervore certaminum a tenui susurro exoriens paulatimque adolescens ritu extollitur fluctuum cautibus illisorum.

triomphe, et vainqueurs et fugitifs arrivèrent ensemble sur le bord du fleuve.

L'armée romaine comptait, on l'a vu, dans ses rangs d'habiles nageurs. Ils demandèrent avec instance à Julien la permission de se mettre à l'eau pour suivre les Barbares qui fuyaient de toutes parts comme ils pouvaient, les uns à la nage, les autres assis sur leurs boucliers, d'autres enfin sur les esquifs qui avaient servi, deux jours auparavant, à leur passage. Julien ne consentit pas à exposer à de nouveaux périls ses troupes déjà fatiguées. Il les rangea au contraire sur la rive, et leur permit seulement d'accabler de leurs traits les fugitifs. Ce fut alors, dit Ammien Marcelin, comme au théâtre, où on a de grandes émotions sans péril[1]. On voyait le fleuve couvert de nageurs qui paraissaient à la surface, puis disparaissaient, les uns plongeant pour éviter les coups, les autres s'engloutissant pour ne plus revenir. Les flots roulaient une écume sanglante. Ce spectacle, à peine terminé, fut suivi d'un autre plus touchant. C'était l'arrivée du roi Chnodomaire, qu'on avait trouvé à peu de distance de là, renversé par son cheval dans un marais. Une nombreuse escorte, également captive, l'accompagnait ; ces braves soldats auraient pu s'échapper, mais ils avaient voulu mourir avec leur roi. Le vieux chef s'avançait, pâle, défait, la tête basse, et demandant merci.

1. Amm. Marc., *loc. cit.* — Et velut in quodam theatrali spectaculo... multa licebat jam sine metu videre.

Lorsque l'armée romaine regagna le soir ses quartiers, en traversant la plaine que couvraient six mille cadavres germains[1], l'enthousiasme fut au comble. Au moment où passait Julien, suivi de son royal captif, on entendit des voix s'élever qui ajoutaient à son nom celui d'Auguste. Le prince se retourna vers ces imprudents : « Je ne prétends pas à ce titre, et je ne l'espère pas, » dit-il sèchement. Et dès le lendemain il faisait partir Chnodomaire pour la cour de Milan, avec le messager qui portait le récit de sa victoire.

Constance attendait les nouvelles avec impatience. Il était à peine de retour de son voyage triomphal à Rome et passait dans le nord de l'Italie pour se rendre à Sirmium, où il allait porter un coup terrible à la foi en déterminant la chute d'Osius et de Libère[2]. Il eût été fort épouvanté si Julien avait été vaincu;

1. C'est Ammien Marcellin qui donne ce chiffre et évalue la perte des Romains seulement à deux cent quarante hommes. Ce nombre nous paraît d'une faiblesse incroyable. En revanche, Zosime (III, 3) évalue à soixante mille le nombre de morts de part et d'autre, ce qui ôte toute vraisemblance au reste de son récit. Aussi, à l'exemple des autres biographes de Julien, passons-nous sous silence l'historiette que cet écrivain raconte; à savoir, que Julien, pour punir ceux de ses cavaliers qui avaient fui dans le combat, les fit habiller en femmes le lendemain et défiler dans ce costume devant l'armée. En général, tous les détails militaires qui ne sont pas mentionnés dans le récit si détaillé d'Ammien ne méritent aucune confiance.

2. L'exacte chronologie des faits de cette année n'est pas facile à déterminer. La bataille de Strasbourg a dû être livrée dans le courant d'août 357, puisque Ammien Marcellin dit un peu plus loin que, quand Julien passa le Rhin, l'équinoxe d'automne était passé. A cette époque, d'après la chronologie du *Code Théodosien*, Constance devait être encore à Milan, où on le trouve dans les derniers jours de novembre. (*Cod. Theod.*, *Chron.*, p. 57.)

il n'était guère moins contrarié qu'il fût vainqueur. En attendant, ses courtisans, sûrs de lui plaire, se moquaient volontiers, à l'arrivée de chaque dépêche, des succès partiels dont Julien tenait modestement mais fidèlement registre. Ils lui avaient donné par dérision le sobriquet de *Victorinus*[1]. Cette fois, cependant, il n'y avait pas moyen de contester que le *petit vainqueur* eût remporté une grande victoire. Aussi Constance ne crut-il pouvoir mieux faire que de se l'approprier. Il envoya Chnodomaire à Rome, où on lui assigna une demeure sur le mont Cœlius, que ce barbare ne devait pas habiter longtemps, car il mourut, peu après, de consomption. Puis l'empereur fit savoir à ses sujets d'Orient qu'il avait gagné lui-même une grande bataille sur les bords du Rhin, vanta les savantes mesures qu'il avait prises, et décrivit dans un édit tous les incidents de la journée, y compris la soumission de Chnodomaire, qui était venu, dit-il, se mettre à genoux devant lui. Tout était vrai, à cela près que le nom de Julien était partout remplacé par celui de Constance. Le sénat de Constantinople, dupe ou complice de la fraude, complimenta l'Auguste en toute hâte par l'organe de son panégyriste à gages, Thémistius, et le félicita d'avoir vengé l'empire des outrages des Barbares[2].

1. Amm. Marc., *loc. cit.*—Victorinum ideo nominabant, quod, verecunde referens quoties imperaret, superatos indicebat sæpe Germanos.

2. Amm. Marc., XVI, 12. — Zos., III, 2. — Liban., *Or.* 10, p. 272-276. — Aurél. Vict., *de Cæs.*, 42, *Epit.*, 42. — Eutr., X, 14.—S. Jér., *Chronic.* — Thém., *Or.* 4, p. 57. — Jul., *Ad Athen.*, p. 522.

Mais Julien savait de reste que la gloire ne s'achète pas par des compliments officiels, et il n'en continuait pas moins à la chercher obstinément sur les champs de bataille. S'il avait arrêté ses troupes sur le bord du Rhin, c'était pour modérer leur ardeur, non pour laisser échapper l'ennemi. Après quelques jours de repos pris à *Tres-tabernæ*, il se dirigea vers Mayence, pour y passer le fleuve sur un pont de bateaux. Ses troupes, dont le courage était maintenant refroidi, hésitaient à s'avancer dans les profondeurs mystérieuses de la Germanie. Ce fut au tour de Julien de les exciter; et, pour leur donner cœur à l'ouvrage, il les autorisa à tout piller et à tout détruire sur leur passage. Les soldats usèrent largement de la permission, et répandirent autour d'eux une telle terreur que les Barbares se croyant mal en sûreté dans les forêts qui avoisinent le Mein, où les Romains tentaient déjà de pénétrer, vinrent humblement demander la paix. Julien ne l'accorda qu'après avoir relevé sur leur territoire un fort autrefois construit par Trajan, depuis longtemps abandonné, et où il laissa un corps de troupes, pour répondre de la tranquilité du pays. Il exigea des Barbares la promesse de ne point attaquer cette citadelle, et de la ravitailler même à leurs frais, si elle venait à manquer de vivres. Puis, pressé par la neige qui commençait à tomber, il regagna en toute hâte les plaines de Gaule.

Un dernier péril l'y attendait, dont il se tira aussi

hardiment et aussi facilement que des autres. C'étaient des Francs, au nombre de six cents (Libanius dit même mille), qui s'étaient répandus dans les campagnes voisines de la Meuse, pour profiter de l'absence des troupes romaines et faire diversion sur leurs derrières. A l'arrivée de Julien, ne sachant comment s'échapper, ils s'enfermèrent dans deux châteaux situés sur le bord de la rivière, et délaissés depuis longtemps par les troupes romaines, pour l'usage desquelles ils avaient été construits. Leur espoir était que, le froid croissant tous les jours, le fleuve se prendrait et qu'ils pourraient s'échapper sur la glace. Mais Julien devina leurs calculs, et chaque nuit il fit casser les premières croûtes de glace qui se formaient sur la rivière. Pressés par la famine, les Francs durent enfin se rendre : fait presque sans exemple chez cette tribu héroïque et opiniâtre. C'était une si grande nouveauté de voir des Francs prisonniers, que Julien crut devoir les envoyer sans autre commentaire à Constance, et le jaloux souverain, devant ce témoignage vivant qui valait mieux qu'aucune dépêche, ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah ! ceci est pourtant un cadeau. » Puis il incorpora ces braves dans ses légions, croyant, dit Libanius, y faire entrer autant de tours invincibles [1].

1. Amm. Marc., XVII, 1, 2. — Liban., *Or.* 10, p. 278 : λαβὼν ὁ βασιλεὺς, δῶρα ὠνόμασε. Nous avons donné à cette phrase le sens naturel adopté par l'abbé de la Bletterie, *Vie de Julien*, p. 118. Valois l'avait interprétée autrement ; il suppose que Constance, voulant rabaisser le mérite de l'envoi de Julien, dit : « C'est sans doute quelque cadeau d'un

L'année 358 était déjà commencée et l'hiver dans toute sa rigueur, lorsque Julien revint enfin prendre tranquillement ses quartiers en Gaule. L'expérience de l'année précédente lui apprenait assez que le lieu qu'il choisirait pour s'établir n'était point indifférent. Il fallait se placer dans une plaine assez vaste pour nourrir aisément ses troupes, et pourtant à portée d'une place assez bien gardée pour qu'on pût s'y retirer et s'y défendre en cas de surprise. Son choix s'arrêta sur une ville placée au confluent de deux rivières, déjà importante comme entrepôt de commerce et de navigation, et d'où il croyait pouvoir avantageusement observer et contenir les Barbares. C'était Lutèce, cité gauloise, fondée par la tribu des Parisiens.

Lutèce, à proprement parler, n'était qu'une île de la Seine, située au-dessous du point où ce fleuve reçoit les eaux de la Marne. Habitée par une petite tribu gauloise, qui avait rejoint l'île aux deux rives par des ponts de bois, cette bourgade avait joué un rôle considérable dans la défense des provinces septentrionales des Gaules, tentée par Camulogène contre le lieutenant de César, Labiénus. Le héros de l'indépendance gauloise paraissait avoir senti l'importance qu'elle pouvait présenter comme place de guerre, car quand il eut renoncé à la défendre, il y avait mis lui-même le feu pour qu'elle ne tombât pas entre les mains des enne-

roi barbare. » Cette traduction est forcée et sans rapport avec l'esprit général du passage d'Ammien Marcellin, xvii, 3.

mis. Mais ces jours de gloire, en même temps que de péril, avaient été courts, et, pendant les premiers temps de la conquête romaine, le nom de Lutèce n'avait guère été connu que de quelques commerçants. Une corporation de *nautes* (mariniers) s'y était établie sous le règne de Tibère, et y avait bâti, à la pointe de l'île, un temple de Jupiter, orné de riches bas-reliefs, où figuraient, accolées l'une à l'autre par un mélange bizarre, les divinités grecques et gauloises. On y voyait, à côté des statues de Vulcain, de Castor et de Pollux, le celtique Hésus coupant un chêne, Siviéros exorcisant un serpent, et Cernunnos, coiffé d'un bois de cerf. Le taureau aux trois grues, *Le Tarv Trigaran* des Druides, y apportait ses hommages à Jupiter. Non loin de là, une petite chapelle chrétienne s'était bientôt élevée, gardant les ossements du martyr Denys et de ses compagnons, immolés dans une persécution, sur un des coteaux de la rive droite. On nommait le lieu de leur supplice le mont de Mars, et les chrétiens, jouant sur le mot en l'altérant, en avaient déjà fait le mont des Martyrs. Ainsi se pressaient et s'entassaient l'une sur l'autre les trois religions successivement maîtresses de la Gaule. La corporation des *nautes*, enrichie peu à peu, avait fini par prendre rang parmi les municipes, et c'étaient ses richesses sans doute, aussi bien que sa forte position, qui lui avaient valu le triste honneur de devenir, lors de la révolte des Bagaudes, sous Maximien-Hercule, une des premières prises des insurgés, et une

des dernières qu'il fut possible de leur enlever. Quoi qu'il en soit, à partir de ce moment, Lutèce était devenue une des places d'armes favorites des empereurs de Gaule. En face de la ville, sur la rive gauche de la Seine, Constance-Chlore avait fait bâtir pour son habitation un vaste palais, dont les constructions, jardins et dépendances diverses s'étendaient depuis la rive du fleuve jusqu'au pied de la colline qui le surmonte de ce côté, alors appelée Locatitius, et aujourd'hui consacrée par le souvenir de sainte Geneviève. Autour du palais, un vaste faubourg avait été bientôt construit et peuplé; un camp retranché en gardait l'entrée; la grande voie militaire venant d'Autun et d'Orléans (Augustodunum et Genabum), y aboutissait; c'était le point de départ de belles promenades qui longeaient le cours de la Seine, et venaient se terminer à un grand canal; des cirques, des basiliques, y avaient apporté tout le luxe des mœurs romaines. Mais ce quartier neuf pouvait toujours être abandonné en un clin d'œil en cas d'alarme, et, le pont de bois une fois coupé, la cité proprement dite restait imprenable derrière la double barrière de son fleuve et sous la garde de ses braves mariniers[1].

1. Au sujet de la situation de Paris à cette époque voir la note de Valois sur Ammien Marcellin; Dulaure, *Histoire de Paris;* Amédée Thierry, *les Gaules sous l'administration romaine*, t. III, et une dissertation de Bonamy, *Mém. de l'Acad. des inscr.,* t. XV, p. 656 et suiv. — Ce dernier auteur nous paraît avoir fort bien prouvé qu'il y avait déjà, à cette époque, un vaste faubourg sur la rive gauche de la Seine, et probablement un autre aussi sur la rive droite du côté du nord. — Les ruines du temple construit sur l'emplacement actuel de Notre-Dame, se voient dans la salle conservée des Thermes de Julien

Ce fut là que Julien s'établit, et il prit bientôt un goût très-vif pour cette résidence et ses habitants. Tout lui plaisait : la simplicité vive du caractère national, la pureté des eaux, le climat même qu'il trouvait doux, et le vin du voisinage qu'il trouvait savoureux [1]. Il y goûtait avec délices les premières jouissances d'une renommée déjà grande et d'un pouvoir désormais affranchi de toute entrave; mais il les goûtait sans en être enivré. L'exaltation naturelle de son âme était séduite par d'autres objets. Nourri, dès l'enfance, dans les leçons de la philosophie stoïque, prenant au sérieux, avec la candeur d'un néophyte, toutes les prescriptions sévères tracées par Porphyre, pour la purification et même la déification de l'âme humaine, il avait conçu sérieusement la pensée de se les appliquer à lui-même. Faire voir un philosophe sur le trône, c'était le rêve de son imagination. Épaminondas, Caton et Marc-Aurèle étaient les images qu'il ne perdait point de vue; c'était l'idéal vers lequel tendait l'essor d'une âme jeune, ardente et orgueilleuse, et s'il se mêlait à cette ardeur vertueuse une ambition secrète de grandir et de briller, il se la déguisait à lui-même, et ne s'y abandonnait pas sans contrainte.

Sa vie n'avait point cessé, à partir du jour de son ar-

au Musée Dusommerard. Ces Thermes ne sont autre chose que le palais construit par Constance Chlore, mais où Julien habita et qui garda son nom.

1. Jul., *Mis.*, p. 62, 63.

rivée dans les Gaules, d'être sévèrement réglée d'après les modèles qu'il trouvait dans les livres de philosophie. Rien n'égalait sa sobriété et sa vigilance. Constance avait cru faire merveille de régler d'avance, par écrit, pour le mieux tenir en bride, tout son régime et jusqu'à l'ordinaire de sa table. Julien se fit montrer le menu de ses repas, tracé par la main impériale. Il y avait des mets délicats, des faisans, des viandes de porc exquises, découpées avec ces raffinements qu'a seule inventés la sensualité antique[1]. Julien raya de sa main tous ces articles, et commanda qu'on lui servît la ration ordinaire du soldat. Son lit fut formé d'un simple tapis recouvert d'une peau de bête. C'était là qu'on le voyait tous les soirs (au dire de son biographe), sans doute pour empêcher le sommeil d'allanguir ses sens, invoquer à genoux Mercure, le plus agile des Dieux, celui qui représentait dans les symboles philosophiques l'esprit vivant du monde, et qui était chargé de communiquer le mouvement à tous les êtres animés[2].

Un tel repos n'était pas long et n'employait qu'une faible partie de la nuit. De ses heures de veille il faisait deux parts distinctes, l'une pour les affaires,

1. Amm. Marc., xvi, 5 : Phasianum et vulvam et sumen exigi vetuit et inferri, munificis militis vili et fortuito cibo contentus. On peut voir dans Pline l'explication de ces mets divers, inventés par la recherche de la cuisine antique.

2. Amm. Marc., xvi, 5 : ex tapete et σισύρα..... occulte Mercurio supplicabat, quem mundi vel ociorem sensum esse, motum mentium suscitantem, theologicæ prodidere doctrinæ.

l'autre pour l'étude. Quand il avait examiné toutes les pétitions qui lui étaient remises et donné toutes les signatures qui lui étaient demandées, écrit ou dicté toutes ses lettres, avec une rapidité telle que ses secrétaires n'y pouvaient suffire, il fermait ses dossiers et prenait ses livres. Philosophie, poésie, rhétorique, histoire nationale et étrangère, tout l'occupait et l'absorbait successivement. L'étude approfondie de la langue latine, qu'il n'avait pas parlée dans son enfance, lui prenait aussi une part d'attention. Il arriva assez vite à la posséder suffisamment, sans jamais, à ce qu'il semble, y prendre beaucoup de goût et sans faire grand cas de ses chefs-d'œuvre. Il était Grec de cœur comme de naissance, et son imagination restait attachée aux rives dorées de l'Attique. Des nuits ainsi employées écartaient, dit Ammien Marcellin, jusqu'au moindre soupçon de voluptés sensuelles[1].

1. Amm. Marc., xvi, 5. — La chasteté de Julien a été l'objet de beaucoup de dissertations. Au témoignage si explicite d'Ammien Marcellin et au silence des Pères, dont s'autorisent les défenseurs de Julien, on oppose généralement un texte d'une de ses lettres Ep. lx, (éd. Span.), p. 417, où il parle du précepteur de ses enfants, ce qui suppose qu'il en avait d'illégitimes, puisqu'il est avéré qu'il n'en eut point d'Hélène; et un texte du *Misopogon*, p. 69, où il fait dire aux habitants d'Antioche, dans leurs invectives contre lui : Dormis *fere* singulas noctes solus; d'où l'on conclut que l'habitude n'était pas chez lui sans exception. Mais le mot qui signifie enfants dans le premier texte, παιδίων, peut très-bien se traduire aussi par esclaves, et rien n'empêche de supposer que Julien ait eu des esclaves destinés à lui servir de secrétaires, à l'aider dans ses recherches littéraires, et auxquels par conséquent il aurait donné un précepteur. Et dans le second texte, Julien exprime plutôt l'effet qu'il produisait sur les habitants d'Antioche, qu'il ne dépeint lui-même au naturel ses mœurs. Il n'y a donc rien à conclure ni de l'une ni de

La chambre où il poursuivait ces travaux nocturnes était habituellement sans feu, même dans la plus grande rigueur de la saison, bien qu'elle fût pourvue d'une cheminée, sorte de construction qu'il n'avait pas rencontrée en Orient et dont l'aspect paraît lui avoir causé au premier moment quelque surprise. Une fois pourtant, le froid fut si vif qu'il permit qu'on lui apportât quelques charbons enflammés; mais il les déposa maladroitement dans le milieu de sa chambre, et la vapeur se répandant autour de lui, il ne tarda pas à être pris d'une forte oppression et d'un sommeil pesant. Ses esclaves s'aperçurent du danger qu'il courait, comme il était déjà en défaillance, et l'entraînèrent hors de l'appartement. On lui fit vomir son léger repas, et on l'arracha ainsi à un péril dont on ignorait généralement autour de lui la nature. Il était remis au travail dès le lendemain [1].

Ses journées appartenaient à la politique. Il donnait beaucoup de temps à l'administration, accordait beaucoup d'audiences, écoutait patiemment toutes les réclamations. Et pourtant son administration en Gaule, comme plus tard à Constantinople, paraît avoir été intègre et scrupuleuse, plutôt qu'active et féconde. On ne lui

l'autre citation. D'autre part, Ammien, en sa qualité de païen et d'homme du monde, pouvait bien n'être pas très-délicat sur ce chapitre, et prendre pour une chasteté complète simplement une vie d'extérieur grave et rarement adonnée au plaisir. Ce qu'il y a de certain, c'est que la sensualité ne fut pas le vice dominant de Julien, et que s'il y céda parfois, il n'en fit point d'étalage et évita les scandales.

1. Jul., *Mis.*, p. 62, 63.

attribue aucune loi importante, aucune mesure d'organisation ou d'innovation considérable, ni même aucun de ces grands monuments qui laissent sur le sol la trace du passage d'un souverain. Rien qui rappelle l'activité, souvent intelligente, parfois trop hâtive, mais toujours passionnée, de Constantin. Solitaire, méfiant, et, hors du champ de bataille, livré à d'enthousiastes spéculations, il semblait plutôt contempler un idéal abstrait de justice, toujours présent devant ses yeux, que poursuivre avec l'instinct du génie un grand but de gouvernement. Ses efforts tendaient surtout à faire régner le droit autour de lui, et à contenir l'avidité des fonctionnaires. L'horrible corruption qui régnait parmi eux le révoltait. Grâce à cette probité intraitable, il devint rapidement l'épouvantail de tous les concussionnaires, et de tous les spoliateurs officiels. Il ne leur épargnait ni châtiments, ni railleries. « Voyez, disait-il un jour, en regardant un *agent d'affaires* qui se précipitait pour toucher ses appointements dans le creux de sa main, au lieu d'étendre un pan de sa robe, suivant l'usage; ce n'est pas recevoir, cela, c'est prendre; ces gens-là ne savent pas faire autre chose [1]. » Cette rigueur ne tarda pas à le mettre aux prises avec le préfet du prétoire de cette partie de l'empire, Florentius, qui ne se piquait pas des mêmes scrupules. C'était à Florentius, en vertu de sa charge, qu'il appartenait de proposer le contin-

1. Amm. Marc., XVI, 5.

gent d'impôts de la province, et d'en faire la répartition entre les divers services. Cette année 358, malgré le poids énorme de la taxe ordinaire, le préfet ne craignit pas de demander un tribut supplémentaire. Quand il vint en faire la proposition à Julien, celui-ci ne lui laissa pas achever sa phrase. « Plutôt mourir, s'écria-t-il, que d'y consentir ! » Florentius, très-piqué de cet accueil, lui demanda avec beaucoup d'humeur s'il mettait en doute l'intégrité d'un ministre qu'Auguste lui-même s'était choisi. Julien, reprenant alors le compte avec plus de calme, lui fit voir par chiffres que la capitation ordinaire, non-seulement couvrait, mais excédait les besoins. Florentius se retira sans se tenir pour battu, et, peu de jours après, avec le dédain d'un vieux praticien pour les scrupules d'un débutant, il lui renvoyait sans autre commentaire l'ordonnance à signer. Cette fois Julien, très-irrité, froissa le papier et le jeta par terre devant tout le monde.

L'affaire ne pouvait être terminée de la sorte, et des deux parts on réclama auprès de Constance : Florentius se plaignant de l'humiliation qui lui était imposée; Julien refaisant ses calculs pour montrer que la taxe était inutile et que la Gaule n'avait pas de richesse superflue à céder au trésor. Constance ne donna ni tort ni raison à personne; il blâma Julien d'appeler par sa conduite les soupçons sur les fonctionnaires; mais il lui laissa faire à lui seul le recouvrement de l'impôt de la seconde Belgique, qui était en retard. Julien se

chargea en effet de la perception et la mena à fin sans recourir aux violences ordinaires du fisc, avec un heureux mélange de douceur et de fermeté. Bientôt, moyennant cette habile administration, la capitation, qui était de vingt-cinq pièces d'or à l'arrivée de Julien, fut réduite à sept dans toute l'étendue de la Gaule[1].

Pareils incidents se renouvelaient tous les jours. Une fois, c'était un gouverneur accusé de péculat et absous par Florentius, que Julien, après avoir évoqué l'affaire en seconde instance, ne craignait pas de condamner. Une autre fois, c'était un délateur[2] qui dénonçait un magistrat mal vu de ses supérieurs, et qui ne trouvait pas que Julien accueillît sa dénonciation avec assez d'égards. « Qui serait coupable, César, s'écriait-il, si, pour être absous, il suffisait de nier ses crimes? — Qui serait innocent, reprit Julien, s'il suffisait d'être accusé pour être condamné? » Parfois aussi il mitigeait, lui-même, de sa propre autorité, la sévérité des lois, et notamment de ces dispositions excessives que Constantin, dans un excès de zèle, avait portées contre le rapt. « Que la justice, disait-il alors, accuse, si elle veut ma clémence, un souverain généreux doit être au-dessus des lois[3]. » Il n'était question dans les rangs du peuple que de la justice de César, tandis que les gens d'affaires souriaient au contraire de cette vertu niaise qui

1. Amm. Marc., XVII, 3, XVI, 5.
2. Liban., *Or.* 10, p. 280-281.
3. Amm. Marc., XVI, 5.

tenait, à leurs yeux, de la duperie. On le raillait en haut, on le bénissait en bas.

Il se consolait de ces vaines tracasseries avec deux ou trois confidents de prédilection, dans le sein desquels il épanchait les secrets de son âme : c'étaient, outre le chambellan Euthérius, le médecin Oribase, l'Africain Evhémère et un officier gaulois, du nom de Salluste. A Oribase, par exemple, momentanément absent, il écrivait, au plus fort de ses démêlés avec Florentius, pour les lui raconter en détail. « Que pouvait faire en telle occurrence, ajoutait-il, un disciple d'Aristote et de Platon? Fallait-il laisser des malheureux entre les mains des larrons? Ne devais-je pas les défendre de tout mon pouvoir? Les infortunés, sous l'oppression de ces impies, chantent déjà le chant du cygne. Ne serait-il pas honteux de condamner les tribuns militaires, quand ils quittent leur poste, d'aller jusqu'à les priver de sépulture, eux qui ont la mort à braver ; tandis que nous, nous déserterions la protection de ces victimes et le devoir que Dieu nous a imposé de combattre avec son aide contre ces larrons? S'il faut souffrir quelque chose pour cela, ce ne sera pas une médiocre consolation que de partir d'ici avec une bonne conscience... Si un successeur m'est donné, j'espère que je n'en éprouverai pas trop de chagrin. Mieux vaut peu de temps bien employé que beaucoup d'années occupées à faire le mal. C'est là de la philosophie péripatéticienne, qui n'est nullement, comme quelques-uns le prétendent, moins noble que la stoïque. A

mon sens, ces deux écoles ne diffèrent qu'en ceci : c'es que l'une est plus ardente et plus inconsidérée; l'autre est plus réfléchie, mais plus persévérante dans les choses qu'elle a résolues[1]. »

Ces paroles étaient empreintes d'un désintéressement)nable, mais il faut ajouter qu'elles étaient précédées du récit d'un songe, que Julien donnait à interpréter à son ami, en sa qualité de savant. Il avait vu deux arbres croissant l'un près de l'autre, l'un élevé, altier, placé sur une vaste éminence, l'autre attaché à la même racine, mais petit encore et humble, quoique déjà chargé de fleurs. Chose étrange, peu d'instants après, le grand arbre était par terre, et le petit survivait encore. Sans être aussi érudit qu'Oribase, Constance peut-être aurait compris le sens de l'apologue, et il est heureux pour Julien que la lettre n'ait pas été interceptée.

En retour de ces confidences politiques, Oribase soumettait à Julien toutes ses idées scientifiques, et en disputait avec lui. Il avait reçu de lui la mission de réunir en un vaste traité toutes les idées médicales de Galien, et de les mettre en regard de celles des médecins illustres qui l'avaient précédé[2]. Avec les amis et les savants qu'il avait laissés en Grèce et en Asie Mineure, Julien entretenait aussi une correspondance active et amicale. Il leur envoyait ses ouvrages et leur demandait leurs

1. Jul., *Ep.* XI, p. 385 et suiv.

2. Oribase, Œuvres publiées par MM. Coussemaker et Daremberg. Paris, 1851, 1 vol., p. 1. — L'ouvrage est précédé d'une dédicace à Julien.

conseils. Quelques-uns venaient le voir, et il les recevait avec empressement [1]. Mais c'était avec Salluste surtout que son cœur s'ouvrait. Tout était commun entre eux, le goût des armes, la passion des lettres et la croyance religieuse. Plus heureux que son souverain, Salluste n'avait pas l'obligation de feindre pour la foi chrétienne un respect qu'il n'éprouvait pas. Tandis que Julien était encore obligé de laisser mettre son nom en tête des édits qui consacraient les immunités épiscopales, ou proscrivaient les augures [2], Salluste, n'étant pas roi, avait la liberté d'être païen. Nul doute qu'il n'en usât pleinement, et que ce ne fût là le principal attrait qui lui valait la confidence intime de son jeune maître. Comme il se trouvait toujours à ses côtés, au camp comme à l'étude, cette communication constante avait fait naître entre eux une de ces amitiés à la mode antique, que Julien aimait à mettre sous l'invocation d'Oreste et de Pylade, d'Achille et de Patrocle, d'Épaminondas et de Pélopidas. Quelques mots feraient croire que Salluste joignait aux croyances païennes ordinaires ce culte bizarre de Mithra qui s'adressait particulièrement à l'astre du jour, et semblait vouloir éclairer l'âme de ses rayons. Ce serait alors dans ces longs épanchements de l'amitié que Julien aurait puisé la dévotion qu'il

1. Jul., *Ep.*, p. 383, 414, 446. En approchant de Besançon, écrit-il à Maxime, j'ai vu arriver un cynique avec une besace et un bâton: j'ai cru que c'était toi; c'était bien un ami, en effet, puisqu'il venait de ta part; mais c'est bien au-dessous de mon attente.

2. *Cod. Theod.*, XVI, t. 2, l. 14, 15, 16; t. 8, l. 7; t. 10, l. 6.

manifesta plus tard pour le *Roi-Soleil*, « régulateur des mondes intelligible et matériel, premier type des idées, émanation du Bien absolu et semblable à lui [1]. » Abreuvées ainsi aux mêmes sources d'enthousiasme et d'illusion, ces deux âmes se fondaient l'une dans l'autre et mettaient en commun, dans d'interminables entretiens, leurs actes d'adoration, leurs rêves de grandeur, leur inimitié contre les puissants du jour, et leurs chimères de bien public [2].

Les malveillants qui les entouraient se firent un plaisir de rompre leur doux commerce. Florentius, dont l'orgueil blessé ne pardonnait pas, écrivit à Constance que Salluste disposait en maître de l'esprit du jeune César; de la part d'un païen, cette influence devait être nécessairement suspecte. Mais il eut soin d'ajouter aussi que Salluste était un habile homme, versé dans l'art de la guerre, et que c'était à ses conseils qu'étaient dus les succès improvisés du nouveau héros [3]. Quant à Julien lui-même, ajoutait le calomniateur, dans un langage auquel tous les courtisans de Constance faisaient écho, « avec sa grande barbe mal peignée et son petit corps grêle, c'était une chèvre plus qu'un homme; il avait l'air d'un singe vêtu de pourpre; ce n'était qu'une taupe bavarde, à vue courte et à langue bien pendue. Cet écrivailleur grec n'aimait au fond que son cabinet;

1. Jul., *Or.* 4, *ad Solem regem*, p. 248, 249.

2. Jul., *Or.* 8, *ob Discessum Sallustii*, p. 444. A la page 455, il parle des actions de grâces fréquemment rendues au Soleil par lui et Salluste.

3. Jul., *Or.* 8, *passim*. — Liban., *Or.* 10, p. 281.

il était timide sur le champ de bataille, et n'avait d'art que pour tourner des phrases à sa propre louange : on verrait bien le peu qu'il valait, si on le laissait faire tout seul. » Il n'en fallut pas davantage pour qu'un ordre de rappel fût envoyé sur-le-champ à Salluste, qui reçut un commandement en Thrace; et Julien apprit avec une douloureuse surprise qu'il était privé de son ami[1]. La haine avait frappé juste. Son désespoir fut violent, bien que contenu. Il l'exhala dans une lettre, qui servit à la fois d'épanchement à sa douleur et d'exercice à sa rhétorique. Les souvenirs classiques s'y mêlent étrangement à l'accent d'un sentiment vrai et au cri d'un cœur navré.

« O cher ami, s'écrie-t-il, si je ne te disais ce que je ne cesse de me dire à moi-même depuis que j'ai appris ton départ, je me priverais de toute la consolation qui me reste... Nous avons tout partagé, douleurs, plaisirs, actions, discours, affaires privées et publiques, repos du foyer et agitation des camps : il faut que nous trouvions, en commun, un remède au mal présent, quelque grand qu'il soit. Mais qui saurait imiter la lyre d'Orphée, ou répondre aux chants des sirènes? Qui pourrait découvrir un nouveau *népenthès*, pour verser l'oubli des maux?.... Je ne sais en vérité comment il

1. Amm. Marc., XVII, 11. — In odium venit cum victoriis suis, capella, non homo : ut hirsutum Julianum carpentes, appellantes loquacem talpam et purpuratum simium et litterionem græcum...., ut segnem incusantes et timidum et umbratilem, gestaque secus verbis comptioribus exornantem.

se fait que le chagrin et la peine naissent toujours de la même source, et se succèdent l'un à l'autre. Mais c'est l'opinion du sage que les événements les plus tristes et les travaux les plus laborieux doivent apporter à l'homme de sens autant de jouissances que de peine. Les abeilles du mont Hymette tirent des herbes acides une douce rosée dont elles font du miel. Les corps sains et robustes se nourrissent de tous les aliments qu'ils rencontrent, et ceux qui paraissent le plus nuisibles, non-seulement ne leur nuisent pas, mais se tournent pour eux en nouvelles forces... Et de même les âmes qui ont une santé forte (je ne parle même pas de la vigueur d'Antisthène ou de Socrate, ou du courage de Callisthène, ou de la patience de Polémon) parviennent à trouver quelque joie dans l'âpreté même du malheur. Mais, pour moi, j'ai fait une triste expérience de moi-même, lorsque j'ai appris ton départ. Ma douleur fut égale à celle que j'éprouvai le jour que, tout enfant, on m'enleva mon précepteur. Tout m'est revenu à la fois en mémoire : les fatigues que nous avons partagées, ces affectueux saluts de chaque jour d'une tendresse si sincère, ces entretiens tout pénétrés de vérité et de justice, cette communauté d'efforts pour le bien, cette même ardeur, ce même courage à résister contre les méchants, une telle union des cœurs, une telle ressemblance des mœurs, une telle confiance d'amitié, et je me suis rappelé le vers d'Homère : Ulysse est maintenant abandonné! — C'est

à ce héros que je suis semblable. Pour toi, un Dieu t'a retiré, comme autrefois Hector, du milieu des traits que dirigeaient contre toi les sycophantes. A vrai dire, pourtant, c'était moi qu'ils cherchaient à travers toi, car ils ont su que je n'avais qu'un point vulnérable, et qu'ils ne pouvaient m'atteindre qu'en me privant d'un ami fidèle, mon défenseur intrépide et le compagnon infatigable de tous mes périls... Que ma douleur soit juste, privé que je suis, non d'un ami seulement, mais de quel appui, Dieu le sait! je pense que Socrate lui-même, le héraut et le maître de toute justice, ne le contesterait pas, du moins autant que je le puis conjecturer d'après les discours de Platon qui nous le font connaître. Platon dit, en effet : « Gouverner la chose « publique m'a toujours paru la plus difficile de toutes « les tâches, car on ne peut gouverner sans amis et « sans compagnons fidèles, et de telles gens ne se « trouvent pas aisément. » Que si cette tâche a paru à Platon plus difficile que de percer le mont Athos, que faut-il que j'en pense, moi qui suis plus éloigné de sa sagesse et de sa prudence qu'il n'était lui-même de Dieu?... Vers quel ami bienveillant me tournerai-je aujourd'hui? A qui permettrai-je de me traiter avec une noble franchise? Qui est-ce qui me conseillera avec prudence, me réprimandera avec douceur, et tournera mon âme sans faste et sans arrogance vers toutes les choses honnêtes [1] ? »

1. Jul., *Or.* 8, p. 444, 450 *passim.*

L'ami affligé continue sur ce ton moitié déclamatoire, moitié sensible ; et, après avoir comparé successivement sa douleur à celle de tous les héros de l'antiquité, il se console aussi par leurs maximes et par leurs exemples. Puis il souhaite à Salluste un bon voyage vers la Grèce (on l'envoyait en Thrace pour le service militaire) : ce séjour sera un nouveau lien entre eux. Julien, Grec par le cœur, se fait Gaulois pour plaire à Salluste : Salluste, Gaulois de naissance, sera bienvenu parmi les Grecs en l'honneur de Julien. D'ailleurs, ils peuvent parler à loisir de leur amitié. « Sur tout le reste, ajoute le prudent philosophe, il faut être plus silencieux que Pythagore[1]. » Il prend congé de lui avec deux vers d'Homère.

Une consolation plus efficace encore pour l'âme de Julien que la philosophie, ce fut la distraction des camps et du commandement militaire. Dès le commencement de l'été de 358, en effet, il était pressé de rentrer en campagne, et supportait impatiemment le retard que lui imposait une année très-rigoureuse. On attendait les convois de vivres ordinaires d'Aquitaine, et l'état des routes ne permettait pas d'espérer qu'ils fussent prêts avant le mois de juillet. Ne pouvant se résigner à une si longue patience, Julien tira des greniers ordinaires des garnisons une provision de biscuit suffisante pour vingt jours de nourriture. Puis, confiant dans la rapidité accoutumée de ses succès et dans les ressources que la guerre pourrait fournir, il se mit en marche sans plus

1. Jul. *Or.* 8, p. 463-464.

tarder. C'était, cette fois, vers le nord de la Gaule qu'il marchait, et contre les Francs qu'il voulait déployer la même énergie avec laquelle il avait assuré, en dépit des efforts des Alamans, la sécurité des provinces orientales. Il avait en vue principalement une tribu franque, les Saliens, qui, récemment poussés hors de Germanie par les Saxons, étaient venus occuper les îles qui ferment l'embouchure du Rhin, et se répandaient sur toute la partie méridionale de la Belgique[1]. A peine avait-il fait deux jours de marche, qu'il fut rencontré à Tongres par une députation de ce peuple qui venait, tout effrayée, demander la paix. Julien discuta leurs propositions, exigea quelques conditions de plus que celles qu'on lui offrait, et renvoya les députés chercher de nouveaux pouvoirs, en leur laissant croire qu'il les attendrait. Dès qu'ils furent partis, il fit passer la Meuse à sa cavalerie avec Sévère, et lui-même arriva sur leurs derrières avec la rapidité de l'éclair. La soumission des Saliens suivit immédiatement. Ils se rendirent avec leurs biens et leurs enfants[2]. Julien leur assigna un territoire pour leur habitation, avec l'obligation de fournir un corps de milice pour la cavalerie romaine. Une autre tribu franque, les Chamaves, sentit aussi le poids de ses armes foudroyantes. Un barbare établi sur le territoire de Trèves et qui portait le nom de Charietton,

1. Zos., III, 6.
2. Amm. Marc., XVII, 8. — Jul., *ad. Athen.*, p. 524. — Zos., III, 5. — Liban., *Or.* 10, p. 279.

rendit à l'armée romaine de grands services dans cette nouvelle attaque, en pénétrant la nuit dans les tentes de ses anciens compatriotes par des passages qu'il connaissait et en massacrant, sans bruit, tous les hommes ivres et endormis qui tombaient sous ses mains. Puis quand le soleil, en se levant, éclairait ces scènes de meurtres, les Barbares croyaient à quelque intervention miraculeuse. Réduit enfin à demander la paix, le roi des Chamaves se rendit lui-même à la tente de Julien. Avant de rien conclure, le vainqueur exigeait des otages et ne demandait pas moins que la personne même du fils du roi. « Plût à Dieu que je pusse le remettre entre vos mains, disait en pleurant le pauvre roi vaincu, mais il était mon fils unique, et il est mort sous vos coups. » Ses larmes touchaient tout le monde, et Julien paraissait prendre part à sa douleur. Mais tout à coup, sur un signal donné comme à la comédie, le rideau de la tente se leva, et on vit paraître le petit prince barbare lui-même, qui avait été fait prisonnier dans un combat, sans que son père sût ce qu'il était devenu. Prenant alors la parole au milieu de la surprise universelle : « Vous le croyiez mort, dit Julien, Dieu et la clémence des Romains vous le rendent. Je le garderai près de moi, et il ne manquera de rien tant qu'il vivra dans mon amitié. Mais ce sera pour vous le gage de ma vertu, et vous saurez qu'avec les Romains et leur empereur on n'a jamais l'avantage ni dans la guerre, ni dans la paix. » Les Chamaves se soumirent et Chariettou obtint le prix

de son utile concours en étant promu à la dignité de comte[1].

Pour assurer le résultat de tous ces succès, Julien faisait élever sur la Meuse trois châteaux forts. Mais, pendant qu'on les construisait, les conséquences de la précipitation de son départ se faisaient sentir; les vivres manquaient, et pourtant il en fallait en abondance, tant pour nourrir les travailleurs que pour approvisionner les nouvelles citadelles. On avait compté sur les moissons de l'année, et la saison continuant à être retardée, elles n'étaient pas encore mûres. Pour la première fois, le soldat commençait à murmurer contre son général. On l'accusait d'avoir trompé l'armée par de fausses espérances, et les noms de Grec et d'Asiatique, qui, parmi les Gaulois, étaient synonymes de menteur, circulaient à voix assez haute dans les rangs. La solde faisait aussi défaut, car il n'était sorte de chicane que les trésoriers du fisc, sous l'influence de Florentius, ne suscitassent à ceux de l'armée. Pour contenir ces mécontentements toujours dangereux dans des armées peu fidèles, comme l'étaient alors celles de Rome, Julien s'avisa qu'en Bretagne la récolte était meilleure et plus avancée, et prit le parti de faire venir du blé de cette île. Mais les moyens de transport étaient difficiles à réunir, car la mauvaise administration de la Gaule avait laissé à peu près périr la flotte qui devait être entretenue constam-

1. Eunap., *Excerpta Legationum,* Collection des historiens de France, t. III, p. 567. — Amm. Marc., *loc. cit.*

ment dans les ports de la mer du Nord. Il fallut faire construire à neuf 600 bâtiments. C'était sur le Rhin qu'on devait les mettre à flot, et c'était ensuite en remontant ce fleuve que les transports devaient revenir approvisionner l'armée. De là, de nouvelles difficultés. Comme les Francs occupaient toutes les eaux inférieures du fleuve, il était douteux qu'ils laissassent circuler sans opposition la flotte qui ravitaillait leurs ennemis. Florentius, accoutumé aux manières de faire de Constance, proposait déjà d'acheter, au prix de mille livres d'or, la liberté du passage, et Constance lui-même écrivait à son collègue pour l'engager à entamer cette négociation. Mais Julien repoussa la proposition avec indignation, et se confia hardiment à la terreur inspirée par son nom. Le succès justifia son audace. Le premier voyage s'opéra, en effet, sans encombre, sous les yeux des Barbares qui n'osaient bouger[1].

La campagne fut enfin terminée, pour cette année là, par une pointe que Julien se décida à pousser au delà du Rhin, dans les derniers jours de l'automne, afin de s'assurer par lui-même de l'impression qu'avait laissée chez les Alamans le coup porté à Strasbourg. A peine fut-il de l'autre côté du fleuve (qu'il traversa sur un pont de bateaux) que deux des souverains qui avaient assisté à la bataille de l'année précédente, Suomaire et Hortaire, vinrent se rendre à discrétion. Julien les reçut dans l'alliance romaine, en exigeant d'eux des prestations de

1. Amm. Marc., XVII, 9. — Zos., III, 5. — Liban., *Or.* 10, p. 280. — Jul., *ad. Athen.*, p. 513-514. — Eunap, *Exc. leg.*, *loc. cit.*

vivres, de bois, de fer et des transports pour la réparation des villes gauloises qu'ils avaient ruinées dans leur première expédition ; en outre, la liberté de tous les captifs romains qui étaient encore entre leurs mains. Le plus grand soin fut apporté à l'accomplissement exact de cette dernière condition. Julien avait fait dresser, d'après des renseignements recueillis dans chaque localité et dans chaque famille, la liste de tous les soldats gaulois qui n'avaient pas reparu à la suite de la dernière guerre. Le jour où les captifs libérés lui furent solennellement remis, des notaires placés auprès de lui contrôlaient exactement ces listes, tenant note à la fois des présents et des manquants. Puis Julien fit lire à haute voix les noms de tous ceux qui n'avaient pas répondu à l'appel, et insista pour qu'on représentât, ou leurs personnes vivantes, ou les preuves de leur décès. Les Barbares, ne comprenant rien à cette perfection de la statistique romaine, croyaient que l'empereur avait le don de divination, et plusieurs d'entre eux qui avaient gardé, sans en rien dire, quelques esclaves pour leur usage, tout terrifiés de se les voir réclamer, se hâtèrent de les restituer. Il y eut ainsi plus de vingt mille captifs rendus à leur patrie, qui défilèrent devant la tente de Julien, en le saluant par des cris de reconnaissance et d'allégresse. Mais, avec tant de nouvelles bouches à nourrir, les précautions prises par Julien pour se procurer des vivres ne devenaient que plus nécessaires, et n'étaient que mieux appréciées [1].

1. Zos., III, 4. — Amm. Marc., XVII, 10. — Liban., *loc. cit.*

L'année suivante fut moins occupée : Julien dut un peu de repos à la crainte qu'il inspirait. La Gaule présenta un aspect de fêtes et de joie inaccoutumé. L'hiver s'écoula dans les plaisirs. Avec l'été, Julien se remit en mouvement. Mais ses expéditions, quoique constamment renouvelées, n'étaient plus guère que des promenades triomphales. Il parcourait incessamment les places fortes qu'il avait fait élever, s'assurant que leur approvisionnement était au complet, et que les Barbares reçus à merci s'acquittaient des contributions qu'ils avaient promises. A son tour, il se piquait à leur égard de la plus exacte fidélité, et toutes les fois qu'il faisait une excursion au delà du Rhin, il avait soin d'éviter de toucher le territoire des provinces soumises. En revanche, il punissait sévèrement ceux qui, comme le roi Hortaire, après avoir engagé leur parole avec Rome, avaient l'audace d'y manquer. Tant d'équité, tant de sagesse et en même temps de fermeté, remplissait ces populations naïves d'une religieuse surprise. Julien se laissait approcher, admirer tout à l'aise, lui et son armée : « Quelles merveilles ! quelles belles armes ! quels beaux hommes ! que ces aigles sont terribles ! » disait un petit souverain germain du nom de Macrien, passant dans les rangs avec le prince des Rauraques, Vadomaire. Et Vadomaire, qui avait été ami de Rome dans sa jeunesse, se joignait à l'admiration de son collègue, tout en disant qu'il connaissait déjà toutes ces belles choses et avait vu mieux encore. Ainsi se rétablissait

au delà du Rhin le prestige déjà affaibli, mais encore si puissant, du nom romain [1].

Julien probablement ne se serait pas longtemps contenté de cette paisible gloire. Voyant la Gaule pacifiée, la Germanie refoulée dans ses limites, il jetait les yeux d'un autre côté, et c'était vers cette Bretagne qui avait si récemment servi de grenier d'abondance à ses troupes, qu'il songeait à tourner ses pas. Déjà vers la fin de 355, craignant une invasion des Pictes et des Scots qui, réfugiés habituellement dans leurs montagnes, en sortaient souvent pour dévaster la partie méridionale de l'île soumise aux Romains, il avait fait franchir le détroit à son maître de la cavalerie, Lupicinus, successeur de Sévère, avec deux légions de Mœsie et un corps d'auxiliaires Hérules et Bataves [2]. Il avait reçu des nouvelles satisfaisantes des premiers faits d'armes de ce général, bon militaire, mais d'un caractère arrogant, et qu'il n'était pas fâché d'employer utilement loin de sa personne. Peut-être se proposait-il de le rejoindre lui-même, lorsqu'il apprit subitement que des lettres de Constance étaient arrivées à l'adresse de ce même Lupicinus. Quant à Julien lui-même, le messager (c'était le notaire Décentius) n'était chargé d'aucune dépêche qui le concernât. Il avait seulement commission verbale de le prier de ne point s'opposer à l'exécution des ordres de l'empereur. Quels étaient ces ordres? c'est ce qu'on ne tarda pas à

1. Amm. Marc., XVIII, 2.
2. *Ibid.*, XX. 1.

savoir, car Lupicinus étant absent, il fallut bien ouvrir la dépêche. Julien y apprit avec surprise que l'empereur demandait qu'on lui envoyât sur-le-champ tous les auxiliaires des corps hérules, celtes et bataves, plus une excellente légion qu'on appelait les *Pétulants*[1], et trois cents hommes d'élite choisis dans toutes les divisions de l'armée transalpine. La marche de ces troupes vers l'Orient devait être conduite par le chef des écuries de Julien, Sintula : du César lui-même, pas un mot. Julien demeura stupéfait, et du procédé et de la demande : on le privait de ses meilleures troupes, sans daigner l'en prévenir. Il vit là un nouveau coup, cette fois mortel, de la haine de son cousin et de la perfidie du préfet[2].

Il n'avait pourtant raison qu'en partie. L'insulte partait bien, en effet, de l'esprit jaloux et haineux de Constance; mais le besoin que cet empereur éprouvait de bonnes troupes était réel. Tous les embarras à la fois tombaient sur sa faible tête. C'était le moment où finissaient les fameux conciles de Rimini et de Séleucie, et Constance devenu, par la faiblesse de ces deux assemblées, le juge suprême du différend qui se plaidait devant lui à Constantinople, sentait pourtant tout le monde chrétien frémir et s'ébranler sous sa main usurpatrice Pour appuyer la sentence équivoque qu'il allait rendre,

1. Amm. Marc., éd. Lipsiæ, 1838, t. I, p. 466; *Index aulicus civilis et militaris.*

2 *Ibid.*, XX, 4. — Liban., *Or.*, 10, p. 282, 283. — Zos., III, 8. — Jul., *ad Athen.*, p. 518.

et pour assurer le succès de tous les coups d'autorité qu'il avait à frapper, un immense déploiement de forces lui était nécessaire. Mais, par une complication à laquelle sa maladresse n'était pas étrangère, les mauvais succès de la guerre récemment rallumée contre les Perses venaient mettre en même temps dans un extrême péril la sécurité des provinces orientales.

A plusieurs reprises déjà, inquiet de ce côté, il avait essayé d'obtenir des Perses une paix durable. Mais ces efforts ne faisaient qu'accroître l'orgueil du despote du Haut-Orient. Sapor, enhardi par la timidité visible de son adversaire, ne mettait plus de bornes à ses prétentions. Il écrivait à Constance pour lui réclamer les provinces, situées au delà du Tigre, que Galère avait autrefois enlevées au roi Narsès, son aïeul, et il croyait encore lui faire grâce en ne demandant pas à s'étendre jusqu'à la limite du Strymon, en Macédoine. Le ton des lettres était aussi arrogant que le fond. C'était le roi des rois, allié des astres et frère du soleil et de la lune, qui voulait bien envoyer le salut de paix à son frère le césar Constance. Mais derrière ces forfanteries ridicules il y avait des armées qui ne prêtaient pas à rire; et Constance, bien que très-blessé dans son orgueil, n'avait négligé aucun moyen d'éviter une rupture ouverte. Il envoyait ambassade sur ambassade, choisissant pour la députation ses conseillers les plus affidés, les orateurs les plus habiles, le notaire Spectat et même le sophiste Eustathe, merveilleux

artisan de persuasion, dit Ammien Marcellin[1]. Mais, malgré tous les triomphes oratoires que Libanius et Eunape prêtent au sophiste ambassadeur, et bien qu'au dire de ce dernier, peu s'en fallût que Sapor, ravi de tant d'éloquence, n'eût quitté la tiare pour revêtir le manteau des philosophes, tous les arguments avaient été inutiles ; et, dès l'été précédent, Sapor venait montrer, en assiégeant et en prenant, après un siége lent et cruel, la ville d'Amide, sur le Tigre, qu'il n'était pas encore prêt à renoncer au métier de guerrier, pour embrasser la rhétorique et la sagesse[2].

Ce qui accroissait encore la force de Sapor dans cette victorieuse attaque, c'est qu'il avait accueilli dans son camp un transfuge romain qui avait occupé une place importante dans l'administration militaire de l'empire. C'était un marchand enrichi, du nom d'Antonin, devenu intendant par ses intrigues, et ensuite banni pour quelques méfaits ou par suite de quelque délation. Antonin avait apporté à Sapor un état exact des places et des armées romaines, et le tenait au courant des rivalités intérieures qui existaient entre les généraux. Par lui Sapor avait su que Constance, jaloux du seul homme de mérite qu'il eût à son service dans son armée d'orient, le général Urficin, lui avait donné pour collègue et pour rival un vieil officier sans capacité, ami de l'eunuque Eusèbe. Il avait su également où il devait porter ses

1. Opifex suadendi. XVII, 5.
2. Amm. Marc., XVII, 5. — Eunap., *Vit. Soph. Ædesius,* p. 465.

coups pour surprendre Urficin au dépourvu, et la chute d'Amide après deux mois de siége était le résultat de ce merveilleux gouvernement des eunuques, qui semblait prendre à tâche de décourager tous les serviteurs de l'empire et de ne leur donner le choix qu'entre la désertion et la mort. C'était aussi probablement aux avertissements d'Antonin que Sapor devait la connaissance des profonds ressentiments que les vexations de Constance laissaient dans le cœur des populations chrétiennes, et ce farouche persécuteur, profitant de cet avis, ne dédaignait pas de faire, dans les provinces romaines, appel aux sympathies des mêmes hommes qu'il envoyait au supplice dans son propre pays. Ayant trouvé dans un château-fort, dit Ammien, des vierges consacrées au service de Dieu d'après le rit des chrétiens, il ne leur fit aucun mal et les laissa continuer leurs dévotions accoutumées [1].

A. D. 360. Il fallait donc des troupes à Constance pour remplacer celles qu'il venait de perdre dans une campagne malheureuse, et ses propres provinces, livrées à une effroyable confusion, ne pouvaient pas les lui fournir [2]. Partout le trouble des populations rendait la présence des légions

1. Amm. Marc., XVIII, 3-10; XIX, 1.

2. A. D. 360. — Indictio. III. — U. C. 1113. — Constantius. X, et Julianus. III. Coss. — La date de l'envoi des ordres de Constance dut coïncider avec les dernières séances du concile de Séleucie (fin de 359), et leur arrivée avec les déterminations prises de concert à Constantinople par Constance et les prélats de la suite d'Acace de Césarée (commencement de 360). C'est donc ici que nous reprenons la suite du récit, arrêtée à la fin du chapitre précédent.

nécessaire. A Rome, le pape Libère venait de regagner l'affection du monde chétien et l'estime d'Athanase, en refusant son assentiment à la formule de Rimini, et sa sanction aux actes du concile. Mais il se débattait péniblement contre les partisans de l'usurpateur Félix, et des violences en sens divers ensanglantaient les rues de la capitale[1]. A Alexandrie, le farouche Georges déployait sans pudeur ses instincts tyranniques et cupides, se faisait le délateur des innocents et le spoliateur des familles, mettait des taxes énormes sur toutes les actions de la vie, depuis le baptême jusqu'à l'enterrement, et profitait de la permission, si étrangement donnée par Constance aux ecclésiastiques, de faire le commerce, pour s'arroger le monopole du salpêtre, du sel et du papier. Il soulevait ainsi l'indignation de tous, sans distinction de païens et de chrétiens, et excitait à plusieurs reprises des séditions graves[2] dont l'une même le réduisit à quitter momentanément la ville. A Constantinople, enfin, le nouvel archevêque, Eudoxe, mettait en rumeur tous les habitants, le jour même de son intronisation, par un discours plein de blasphèmes ariens.

Enfin il fallait des troupes aussi à Paul-la-Chaîne, le fameux inquisiteur, qui parcourait les provinces d'Asie Mineure et de Palestine, pour tenir note et tirer ven-

1. Théod., II, 22.—Bar., *Ann. eccles.*, 355-57.—Tillemont, *les Ariens*, note LIX, LX et LXIX.

2. S. Athan., *ad Sol.*, p. 847.—S. Épiph., *Hær.*, LXXVI, 1.—Amm. Marc., XVII, 11.—Maffei, *Osservazioni litterarie*, t. I, p. 12. — *Vie de saint Athanase*, par un auteur anonyme.

geance de tous les païens de distinction qui consultaient les oracles. Partout où il passait, des jeunes filles, des vieillards, des philosophes étaient traînés au supplice pour faits de lèse-majesté[1]. En un mot, il n'y avait pas un point de la partie du monde soumise à l'empire de Constance où la force armée ne fût tenue sur pied et en éveil pour maintenir l'ordre matériel au sein de la confusion religieuse. On était donc porté tout naturellement à chercher du secours dans la seule région de l'empire qui fût encore paisible, et la Gaule était à peu près l'unique province où Constance pût se procurer les forces qui lui étaient nécessaires.

Mais en Gaule on ignorait ou on ne voulait pas savoir tous ces besoins factices que s'était créés une politique artificieuse. Julien ne vit donc qu'une chose dans l'ordre étrange qui lui était adressé; c'est qu'on lui demandait le sacrifice de ses meilleures troupes. Les cohortes auxiliaires ne comprirent aussi qu'un seul fait, c'est qu'elles avaient été levées avec la promesse de ne pas quitter leur sol natal, et qu'on voulait les entraîner vers une partie lointaine du monde. Les paisibles habitants de la Gaule, en voyant partir leurs plus braves défenseurs, se croyaient menacés du retour de ces mauvais jours dont Julien seul avait arrêté le cours. On murmurait très-haut aux camps et dans les cités. Julien seul ne donna aucun signe d'impatience. Il fit des représentations modérées à Décentius, qui ne les écouta pas et qui

1. Amm. Marc., XIX, 12.

se mit à l'œuvre pour opérer sans délai le triage des hommes d'élite qu'il devait choisir dans les légions. Le prince manda alors auprès de lui Florentius, pour le faire juge lui-même si l'opération demandée par l'empereur était praticable, sans mettre en danger la sûreté de la province ; il aurait voulu s'autoriser de son avis pour décliner, ou du moins, pour retarder l'exécution des ordres : « C'est votre devoir, lui écrivait-il, de venir m'aider de vos conseils. Si vous ne me prêtez pas appui, je vais jeter le manteau impérial, car j'aime mieux mourir que de consentir à la perte des provinces qui me sont confiées. » Mais Florentius était à Vienne pour veiller à l'approvisionnement de la province, et il refusa obstinément de se rendre à cet appel.

Le mécontentement grossissait pourtant dans l'armée. On faisait circuler des écrits à la main, intitulés : *Les plaintes de la Gaule abandonnée*, et remplis d'invectives contre Constance. Les femmes des soldats qu'on voulait emmener arrivaient par bandes, sur toutes les routes, les vêtements déchirés et souillés, portant leurs enfants dans leurs bras et poussant des cris de désespoir. « On nous enlève comme des criminels et des condamnés, disait un de ces pamphlets répandus par des mains inconnues dans les rangs de la *Pétulante*; on nous mène aux extrémités de la terre. Les objets de notre tendresse, déjà une première fois asservis par les Alamans et délivrés par de sanglants combats, vont retomber en servitude. » La pièce fut saisie et portée au quartier-général

de Julien. Celui-ci ne parut pas s'en émouvoir, ce qui serait assez aisé à comprendre, si comme l'insinuent quelques historiens et en particulier le païen Eunape, elle émanait de personnes de sa connaissance telles que le médecin Oribase et le philosophe Évhémère. Seulement pour adoucir la rigueur des mesures prises, Julien donna ordre qu'on préparât de vastes chariots, ordinairement destinés aux bagages et aux malades, et qu'on les mît à la disposition des soldats pour emmener avec eux leurs familles[1]. Décentius, qui prit connaissance aussi de l'écrit, en éprouva une impression toute différente. Craignant de laisser durer l'explosion de tels sentiments, il résolut de presser le départ des troupes, sans attendre le retour du maître de la cavalerie. Julien opposa quelques difficultés à cette précipitation. On lui répondit par des regards soupçonneux et des menaces équivoques. Il se tut à l'instant. Sur la route à faire suivre aux troupes, un nouveau débat s'éleva. Julien, peut-être pour attester combien il était étranger à cette mesure imprudente et impopulaire, ne voulait pas faire passer les légions par Lutèce, où était sa résidence. Décentius, au contraire, pour lui faire ostensiblement partager la responsabilité, décida qu'elles traverseraient la ville sous ses yeux[2].

1. *Clabularis cursus.* Sur la valeur de cette expression et sur ce genre de transport, qui différait de la *voiture publique* ordinaire, consulter Amm. Marc., note de Valois sur ce passage, et *Cod. Theod.*, VIII, t. 5, l. 23, note de Godefroy.

2. Amm. Marc., XX, 4. — Jul., *ad Athen.*, p. 520. — Zos., III, 9. —

Le défilé eut donc lieu dans un des premiers jours de mars 360 [1]. Le prince vint au-devant de ses fidèles soldats jusque dans le faubourg de la ville[2], disant un mot aimable à tous ceux qu'il rencontrait, nommant chacun par son nom, rappelant à chacun ses faits d'armes : « Allez sans crainte, leur disait-il ; Auguste est généreux et puissant, et ne vous laissera pas sans récompense. » Les soldats ne répondaient que par un morne silence, et le regardaient d'un air plein d'angoisse ; des habitants de la ville et des campagnes voisines se jetaient à travers les rangs en sanglotant, embrassaient les genoux de leurs défenseurs et les suppliaient de ne pas les abandonner. La fin du jour termina seule cette scène déchirante. Les soldats se retirèrent dans leurs quartiers, mais César, rassemblant auprès de lui à dîner les principaux officiers, les tint encore une partie de la soirée réunis, les faisant causer de leurs souvenirs communs et de leur triste avenir, et promettant lui-même de les servir par tous les moyens qui seraient en son pouvoir [3].

Liban., *Or.* 10, p. 283. — Eunap., *Vit. Soph. Maximus*, p. 476 et *Oribasius*, p. 498.

1. Cette date se conclut du temps qui dut s'écouler entre la promotion de Julien au rang d'Auguste et l'arrivée de ses députés à Césarée en Cappadoce, auprès de Constance, puis l'établissement de Constance à Édesse en Mésopotamie. Ce n'est pas trop de six mois pour ces mouvements, et Ammien Marcellin (xx, 11) dit que Constance arriva à Édesse avant l'équinoxe d'automne de cette année 360.

2. Ce faubourg ne peut être celui où s'élevait le palais de Julien, puisque les troupes arrivaient du nord et se trouvaient par conséquent sur la rive droite de la Seine. Bonamy, *Mém. cit.*

3. Amm. Marc., xx, 11.

On venait à peine de se séparer, quand un grondement sourd se fit entendre du côté des quartiers où campaient les troupes. C'était l'éclat longtemps contenu de la fureur des soldats. Tout à coup, en effet, des bandes d'hommes, demi vêtus, mais tout armés, se répandent dans la ville en poussant des cris, et, en peu d'instants, accourent de divers côtés vers le palais. On ne tarda pas à distinguer, parmi les clameurs qui s'échappaient de leur bouche, ces mots d'abord timidement prononcés, puis répétés en concert : « Julien Auguste! Nous voulons Julien pour Auguste! » — Ils établirent autour de la demeure impériale comme une sorte de siége, montant la garde à la porte, pour que personne n'en pût sortir, et tenant le prince prisonnier pour être plus sûrs de le faire empereur. Personne ne répondant à leur appel, ils demeurèrent toute la nuit dans la même agitation, et le point du jour les trouva encore en armes. Mais la porte ne s'ouvrait pas, et Julien, vainement appelé, persistait à ne point paraître[1].

Il entendait pourtant; et, de l'appartement de sa femme où, par hasard, il s'était retiré cette nuit-là, il distinguait son nom et l'appellation à la fois flatteuse et redoutable dont on le faisait suivre. Par une ouverture de la pièce placée à l'étage supérieur on apercevait la voûte du ciel. « Levant alors les yeux, j'adorai, dit-il, Jupiter; et comme le tumulte s'accroissait, grossi par

1. Amm. Marc. — Jul., *loc. cit.* — Liban., *loc. cit.* et p. 284.

les échos du palais, je priai ce dieu de m'envoyer quelque signe de sa volonté. » Ce signe, racontait-il plus tard à un de ses confidents, fut le génie même de l'empire qui lui apparut sous la forme que les médailles lui prêtent d'ordinaire. « Julien, lui dit la vision, je me tiens à ta porte depuis longtemps; tu m'as déjà plus d'une fois refusé l'entrée. Si tu me repousses encore, aujourd'hui, quand tant de gens me conduisent vers toi, je m'en irai triste pour ne plus revenir. Cependant, écoute bien ceci : en aucun cas je ne demeurerai longtemps avec toi. » Était-ce invention préparée? Était-ce hallucination? Nul ne le sait; Julien, peut-être, ne le sut jamais bien lui-même. Tout à la fois enthousiaste et dissimulé, vivant, depuis tant d'années, d'exaltation et d'hypocrisie, dans les filets d'erreur où il s'engageait chaque jour, il ne distinguait déjà plus bien les mensonges qu'il adorait de ceux qu'il forgeait lui-même [1].

Il sortit, ayant son parti pris, mais se gardant bien de le laisser soupçonner. Plusieurs heures durant, on le vit parcourir les rangs, repoussant le titre d'Auguste avec une indignation assez bien jouée pour paraître sincère, et suppliant les soldats de ne pas le contraindre à ternir leur gloire commune. Il offrait d'intercéder auprès de Constance pour faire rétracter l'ordre de départ. Mais les choses avaient été poussées trop loin pour reculer. Vers neuf heures du matin, le drame se dénoua enfin;

1. Amm. Marc., xx, 5. — Jul., *ad Athen*, p. 521.

on saisit le césar de force, on le plaça debout sur le bouclier d'un fantassin, et les airs retentirent du cri de : « Vive Julien Auguste ! » Puis on chercha un diadème pour lui ceindre le front. Comme on n'en trouvait pas au palais, quelqu'un proposa d'y suppléer par le collier de l'impératrice. « Non, dit le nouvel auguste, déjà assez maître de lui pour plaisanter : je ne veux point commencer à régner, paré comme une femme. » Il refusa également de se servir d'une aigrette de cheval qu'on lui proposa. Alors un porte-étendard de la *Pétulante*, arrachant une plaque de cou qui distinguait son grade, se fit hisser auprès de lui pour l'en couronner ; et Julien, se laissant faire, promit à chacun des assistants cinq pièces d'or et une livre d'argent [1].

1. Amm. Marc., xx, 4. — Jul. — Liban. — Zos., *loc. cit.* — Tous ces écrivains donnent la résistance de Julien à sa proclamation comme sincère ; mais tous sont païens et favorables à Julien. Nous croyons que, malgré toute l'habileté de dissimulation qui n'abandonna Julien dans aucune des phases de sa vie, il lui est échappé ici une contradiction qui ne permet pas de croire à sa sincérité. Si les dieux lui avaient ordonné de prendre l'empire, comment aurait-il hésité ? Il faut donc, ou qu'il ait simulé la résistance, ou qu'il ait inventé l'apparition. Nous croyons mieux comprendre son caractère à la fois exalté et dissimulé en supposant qu'il se croyait véritablement poussé par le ciel à prendre la couronne, mais qu'il voulut jusqu'au dernier moment garder le moyen de se justifier auprès de Constance. Quant aux écrivains chrétiens, ils accusent tous Julien d'avoir pris la couronne lui-même (Conf. S. Grég. Naz., *Or.* IV ; Zon., XIII, 10 ; Soz., V, 1). — Il faut consulter aussi, pour mémoire, le récit d'Eunape, dans la vie de Maxime, p. 476, qui fait venir en Gaule sur l'ordre exprès de Julien l'hiérophante d'Éleusis pour combiner avec Oribase et Évhémère la *destruction de la tyrannie de Constance*. Eunape avait sans doute donné quelque preuve à l'appui de cette singulière assertion dans son histoire générale que nous avons perdue.

Il lui convenait pourtant de paraître contraint jusqu'au bout. A peine rentré au palais, il ferma la porte sur lui, ôta le diadème, et resta plongé dans de profondes réflexions, couvrant des apparences d'une douleur feinte une émotion qui ne l'était pas, et ne voulant même pourvoir à aucune des affaires courantes du gouvernement. Cette reclusion dura plusieurs jours, au milieu de la surprise et bientôt de l'inquiétude universelles. Enfin on commença à murmurer dans l'armée que les amis de Constance avaient fait tuer ou disparaître le prince. Il n'en fallut pas davantage pour renouveler l'émotion à peine calmée, et les soldats, quittant de nouveau leurs campements, vinrent une seconde fois forcer en désordre l'entrée du palais, où ils trouvèrent toutes choses dans le calme le plus parfait. Sur l'interrogation des gens de garde qui leur demandèrent ce qu'ils voulaient : « Nous voulons voir Auguste, » s'écrièrent-ils. On leur ouvrit à l'instant la porte de la salle où se tenait le consistoire, et Julien leur apparut alors tout à point, assis sur le siége impérial et dans son brillant costume d'empereur [1]. La foule ravie demandait encore justice des assassins prétendus. Julien, qui savait sans doute à quoi s'en tenir sur la réalité du complot, contint ces fureurs aveugles, et l'on applaudit à sa clémence.

Dès le lendemain, une revue fut convoquée au champ

1. Amm. Marc., *loc. cit.* — Jul., *ad Athen*, p. 523.

de Mars où furent réunies les troupes qui avaient fait la sédition, et d'autres qui, déjà en marche, s'étaient mises à rétrograder sur la nouvelle des événements de Lutèce. Une tribune fut dressée avec un appareil inaccoutumé, et Julien y monta en grande pompe, au milieu des aigles et des drapeaux. C'était la première fois qu'il haranguait solennellement les troupes, car il s'était jusque-là abstenu d'user de cette prérogative du pouvoir suprême. Son discours fut simple et grave. Peu de mots lui suffirent pour rappeler aux troupes leurs exploits communs, et remercier cette armée de Gaule qui, après l'avoir adopté presque enfant, avait fait de lui un général et venait de le faire empereur. « Après de si grandes choses, dit-il, la postérité, je pense, ne se taira point sur les services que vous avez rendus à la république, si l'homme que vous avez élevé à un si haut rang, vous savez le défendre par vos vertus et la sévérité de vos mœurs. Afin donc de maintenir l'intégrité de la discipline, d'assurer au courage la récompense qui lui est due, et de contenir les entreprises de l'intrigue, je déclare, en présence de votre respectable assemblée, que désormais ni magistrat civil, ni officier ne sera élevé à un grade supérieur, au-dessus de son mérite, par la recommandation de qui que ce soit, et que celui qui sollicitera pour un sujet indigne sera marqué lui-même d'une note d'ignominie[1]. »

Ces paroles qui condamnaient le long favoritisme

1. Amm. Marc., xx, 5.

de l'administration de Constance, furent reçues avec transport; et, pour ne pas laisser refroidir les bonnes dispositions de l'auguste, des intendants militaires [1] de la *Pétulante* et de la *Celtique* firent demander sur-le-champ, par leurs soldats, à être élevés, en raison de leurs mérites longtemps méconnus, au grade de gouverneurs de province. Mais Julien tint sa parole encore plus fidèlement qu'on n'avait cru; il n'accueillit pas ces recommandations faites à main armée, et, dans la joie commune de la journée, on ne songea pas à lui en vouloir [2].

Le défi une fois jeté, il se prépara à le soutenir avec sa prudence et son courage accoutumés. Il ne se porta à aucune violence contre ses ennemis secrets ou publics. Il se borna à s'assurer de la personne du maître de la cavalerie, Lupicinus. Décentius était en fuite. Florentius aussi avait quitté la Gaule précipitamment, à la nouvelle de l'élévation de son ennemi. Julien envoya un brevet de voitures publiques à sa femme et à ses enfants, et leur permit d'emporter toutes leurs richesses. Il ne mit aucun empressement à entrer en correspondance avec Constance, qu'il connaissait trop bien pour espérer le fléchir après l'avoir offensé; mais, quand il crut toutes ses mesures de défense bien prises, il mit les bons pro-

1. *Actuarii.* — C'étaient ceux qui recevaient les vivres pour les troupes, de la main des percepteurs. — Conf. Note de Valois sur ce passage, et *Cod. Theod.*, VII, t. 4, l. 1.

2. Jul., *ad Athen.*, *loc. cit.*, et p. 515.

cédés de son côté, en lui envoyant une députation pour solliciter de lui une reconnaissance officielle. Le maître des offices, Pentadius, dont il avait eu à se plaindre, mais qui s'était rallié à son pouvoir, et son vieil ami, le chambellan Euthérius, furent envoyés, en qualité d'ambassadeurs, porteurs de deux dépêches, l'une ostensible, l'autre secrète. Dans la première, où, par égard, il ne prenait encore que le titre de César[1], il racontait, avec des détails dont l'exactitude matérielle était incontestable, la violence dont il avait été l'objet, et la pression à laquelle seule il avait cédé. « J'ai opposé longtemps à ces furieux le rempart de ma poitrine... Je n'ai cédé que quand tout m'a convaincu que, moi mort, un autre serait déclaré prince à ma place. Voilà les faits : je vous prie, examinez-les d'un œil favorable... Voici maintenant mes conditions. Recevez-les de bonne foi, considérant en vous-même qu'après tout il est utile à la république qu'unis comme nous sommes par les liens du sang, nous soyons associés au rang suprême... Je vous fournirai des chevaux de trait espagnols, et de jeunes *Læti* descendant d'une bonne race de Barbares établis de ce côté du Rhin, pour les faire entrer dans vos corps de *Scutarii* et de *Gentiles*... Je recevrai de Votre Clémence, pour préfets du prétoire, des hommes distingués par leur intégrité et leurs talents. Quant aux magistrats ou officiers de l'armée, il est juste

1. Jul., *ad Athen*, p. 523. — Zos., *loc. cit.*

que ce soit moi qui les nomme : car y a-t-il rien de plus insensé que de mettre auprès d'un empereur des gens dont il ignore les caractères et les volontés?... J'estime que ces propositions et ces offres sont faites dans votre interêt. Je ne veux point parler en empereur ; mais je sais combien de fois des affaires perdues par la discorde ont été rétablies par l'union et les concessions réciproques [1]. »

L'autre lettre était sur un ton différent : « Elle était, dit Ammien, mordante et sarcastique. Nul ne la vit ; et, si on la connaissait, il ne conviendrait pas de la publier [2]. » Sans doute, jouissant de sa force, mais voulant effrayer Constance sans l'humilier publiquement, Julien s'y donnait le plaisir d'exhaler, par quelques allusions piquantes, une haine concentrée pendant vingt années, et avertissait, à mots encore couverts, son timide parent de ne pas hâter lui-même le jour de la vengeance.

Les députés ne se pressèrent pas : arrivés probablement dans les premiers jours de l'été de 360, ils ne trouvèrent plus Constance à Constantinople. Les succès réitérés de Sapor devant Singare et devant Bézabde,

1. Amm. Marc., xx, 8.

2. Secretiores alias offerendas clanculo misit, objurgatorias et mordaces : quarum seriem nec scrutari licuit, nec, si licuisset, proferre decebat in publicum. — Zonare met cette lettre injurieuse à une époque postérieure, quand la rupture fut ouverte. Cet ordre serait plus vraisemblable, mais Ammien Marcellin est généralement bien mieux informé que Zonare, et il n'y a pas moyen de lui prêter une pareille méprise. Il faut donc croire que Julien ne comptait pas sur l'acceptation de ses offres par Constance.

la soumission presque entière de la Mésopotamie, l'avaient enfin arraché à la théologie[1]. Il s'était mis en marche contre les Perses avec ce qu'il avait pu ramasser de troupes et d'auxiliaires levés parmi les Goths, espérant être rejoint en route par les renforts de Gaule. Il était déjà à Césarée en Cappadoce, quand, au lieu des troupes qu'il attendait, on lui annonça l'arrivée des ambassadeurs de Julien, précédés par la redoutable nouvelle de l'usurpation. Il les fit entrer, saisit leurs dépêches d'une main tremblante, les parcourut en pâlissant, et, fixant sur eux des regards furieux, leur ordonna de sortir de sa présence, sans vouloir ni faire aucune question, ni entendre aucune explication[2].

Resté seul, sa perplexité fut affreuse. Julien sur ses derrières et Sapor devant lui, de quel côté se tourner? Partager le trône avec un rival, ou céder une province aux Perses, c'étaient deux alternatives également odieuses. Dans cette cruelle indécision, le péril le plus pressant l'emporta. Il résolut de continuer sa marche contre les Perses, en essayant de gagner du temps avec son autre adversaire. Sans rendre de réponse aux députés, il dépêcha lui-même le questeur Léonas avec une lettre qui refusait péremptoirement, mais sans colère, tout assentiment à la promotion décrétée par les soldats. Il engageait Julien, dans l'intérêt de sa sûreté, à ne pas persévérer dans une entreprise dangereuse, à se con-

1. Amm. Marc., xx, 6, 7.
2. *Ibid.*, 9.

tenter du pouvoir régulier, déjà considérable, qu'il lui avait conféré; et, pour bien attester qu'il se regardait toujours comme souverain des Gaules, il renouvela tous les fonctionnaires et donna des successeurs à Florentius et à Lupicinus. Puis il se remit en campagne, reçut sur sa route les hommages du petit roi d'Arménie, Arsace, avec qui il assura l'alliance de l'empire en lui donnant en mariage la veuve de l'empereur Constant, Olympias, fille du préfet Ablave. Il passa l'Euphrate à Samosate et ne s'arrêta qu'à Édesse, pour attendre l'ennemi et compléter ses armements[1].

Léonas cependant faisait route en toute vitesse vers la Gaule. C'était un agent habile, le même qui avait présidé l'année précédente le concile de Séleucie, et qui s'était acquitté de cette mission à la satisfaction de l'empereur. Mais cette fois il avait affaire à plus forte partie, et sa commission était plus difficile. Il trouva Julien à Lutèce, n'ayant rien changé à son genre de vie et usant avec mesure, mais sans timidité, de ses nouveaux droits. Le prince le reçut très-poliment, mais différa de l'entendre jusqu'au lendemain. Dans la nuit, une grande assemblée de troupes et de peuple fut convoquée, et Julien, montant sur son trône, donna ordre qu'on fît lecture de la lettre de Constance. C'était un rouleau assez épais, ayant la forme des édits officiels. On le déplia et on commença de lire. Quand on en vint au passage où Constance, après en avoir appelé au

1. Amm. Marc., xx, 9, 11.

souvenir de leur parenté et des bontés qu'il avait eues pour Julien orphelin, dans sa jeunesse, lui enjoignait solennellement de se contenter du titre de César, un violent murmure s'éleva : « Julien, cria la foule, vous êtes Auguste. Qu'il en soit comme l'ont voulu les provinces, les soldats et l'autorité de la république, à peine sauvée des incursions des Barbares. — Vous le voyez, dit Julien à Léonas; ce n'est pas moi qui refuse d'obéir. » Il chargea alors Léonas lui-même de porter sa réponse. Fidèle aux conditions qu'il avait proposées, il acceptait le nouveau préfet du prétoire, Nébridius, et refusait sa sanction à tous les autres choix. Puis, sans qu'il s'écartât encore des égards officiels, l'amertume de son langage s'accrut cependant d'un degré. Répondant aux reproches d'ingratitude : « Je conviens, disait-il, que quand Constance est monté sur le trône j'étais orphelin, et il en doit savoir quelque chose [1]. »

La guerre était au bout d'un pareil langage ; mais elle n'était pas déclarée, et, avec les embarras qui gênaient l'action de Constance, elle pouvait tarder plus d'un jour. Il ne convenait à Julien, ni d'en prendre l'initiative, ni de paraître trop s'en préoccuper. La saison, quoique déjà avancée, était encore belle ; pour tenir ses troupes en haleine, il les conduisit de l'autre côté du Rhin à une petite expédition contre les Francs Attuariens, si facile qu'elle ne fut qu'un jeu. Puis il revint, comme en

1. Amm. Marc., xx, 9. — Liban., *Or.* 10, p. 286. — Zon., xiii, 10.

triomphe, remontant le fleuve et visitant toutes les frontières jusqu'à Bâle. De là, par Besançon, il se rendit à Vienne sur le Rhône, où il comptait séjourner l'hiver. Il y fit célébrer des jeux publics, où il parut pour la première fois ceint d'un diadème impérial tout chargé de pierreries. C'était une première étape vers l'Orient. On était à la fin de novembre, et presque au même moment Constance, après quelques faits d'armes insignifiants, qui ne changeaient rien à la situation réelle des armées perses et romaines, rétrogradait, en versant lâchement des larmes sur ses villes ruinées et ses provinces abandonnées, et rentrait à Antioche pour y passer aussi la mauvaise saison [1].

Pendant que les deux souverains du monde demeuraient ainsi s'observant l'un l'autre, aux deux bouts de leur empire, un même malheur domestique les frappa et compléta l'exacte parité de leurs situations, en même temps qu'il creusait plus profondément l'abîme qui les séparait. Hélène acheva en Gaule sa triste vie. Son mari la pleura si peu, que ses ennemis, plus tard, purent l'accuser de l'avoir empoisonnée. Il fit pourtant porter avec honneur sa dépouille mortelle au sépulcre de la famille Flavienne, à Rome, sur la voie Nomentane. Mais un deuil plus sensible fut la mort de l'aimable Eusébie, qui s'éteignit à la fleur de l'âge. Elle échappait, par une fin prématurée, à la douleur de voir aux

1. Amm. Marc., xx, 10, 11.

prises son époux et l'objet de sa tendre prédilection. C'était l'ange de paix qui se retirait de l'empire et l'abandonnait aux fureurs de la guerre civile [1].

Mais Julien n'avait plus ni loisir ni pensée à donner à des regrets. L'imminence de la crise qui menaçait l'absorbait tout entier. Attaquerait-il, comme Magnence? Attendrait-il, comme Gallus? Ces deux exemples, tour à tour présents à sa pensée, n'avaient rien de rassurant ni l'un ni l'autre. Par nature, d'ailleurs, il n'avait de sang-froid que sur le champ de bataille ; hors de là, son âme était le théâtre d'une constante agitation. Le calme d'esprit qu'il trouvait dans l'action l'abandonnait dans le repos. Après avoir tout fait avec prudence et résolution pour dominer l'avenir, son imagination inquiète cherchait encore avec angoisse à le pénétrer. Il n'y avait sorte de conjurations magiques, d'artifices divinatoires, qu'il ne mît en œuvre pour deviner l'issue de la lutte, ou en mieux diriger le cours. Augures, vol des oiseaux, entrailles des victimes, cours des astres, voix de la foudre, visions des songes, il interrogeait tout et croyait à tout. Son confident et son admirateur, Ammien, pense même devoir placer à ce moment de sa biographie une petite dissertation de philosophie mystique sur la vérité de l'art divinatoire, comme s'il voulait demander grâce pour la mémoire de son héros à la risée des lecteurs chrétiens. Puis, en

1. Amm. Marc., XXI, 1-6, et note de Valois sur ce passage. — Zon., XIII, 10.

sortant de ces cérémonies mystérieuses, dont le bruit, sans doute, transpirait au dehors, Julien était pris de la crainte d'être vu en compagnie de magiciens et de scandaliser la foi vive et simple des Gaulois chrétiens. Alors, pour faire compensation, il faisait avec apparat quelque acte bien éclatant de dévotion et d'hypocrisie. Le jour de l'Épiphanie, par exemple (6 janvier 361)[1], il se rendit en A. D. 361.
grande pompe à l'église, et fit avec componction et à haute voix sa prière devant tout le peuple assemblé [2]. Peu de jours après, on lui annonçait le retour en Gaule d'Hilaire de Poitiers, à qui Constance avait permis de rentrer dans sa patrie, soit pour empêcher qu'il ne prît en Orient, sur les semi-Ariens persécutés, une trop grande autorité, soit dans l'espoir que l'ardeur de son zèle causerait quelque trouble dans les Gaules. Hilaire rentrait au milieu des flots d'une population empressée qui lui apportait de toutes parts des enfants à bénir et des malades à guérir. Il était accompagné du jeune Martin, ce soldat de la charité, devenu diacre, qui ne le quittait pas, et dont la renommée croissait à l'ombre de la sienne [3]. Julien vit leur retour sans inquiétude, et leur permit même de tenir à Paris un concile des évêques de Gaule, où Saturnin d'Arles fut excommunié, et la formule de Rimini rejetée avec mépris.

1. A. D. 361. — Indictio. IV. — U. C. 1114. — Taurus et Florentius. Coss.
2. Amm. Marc., XXI, 1, 2.
3. Sulp. Sév., *Hist. eccl.*, II, 45. — *Vita. b. Mart.*, 6, 7. — S. Hil. *Fragm.*, p. 1353, 1354.

Ces concessions, dit l'historien Zonare, non sans quelque vraisemblance, avaient surtout pour but de garder la faveur des soldats, dont un grand nombre étaient chrétiens. Par suite de la même politique de conciliation, Julien rappela aussi sous ses drapeaux d'autres victimes de la persécution de Constance, les soldats de l'armée de Magnence, licenciés depuis près de dix ans [1].

L'hiver se passait dans cette activité extérieure et ces angoisses secrètes, lorsqu'à l'entrée du printemps on apprit que les Alamans avaient tenté de nouvelles incursions du côté du pays des Rauraques. Les agresseurs étaient des sujets du roi Vadomaire, l'un de ceux que Julien avait honorés de son alliance, et celui même qui paraissait y attacher le plus grand prix. Cette trahison troubla fort l'empereur; mais son inquiétude fut plus vive encore lorsqu'on lui apporta une lettre interceptée de ce petit prince lui-même, où il se plaignait auprès de Constance du César des Gaules, et offrait à l'Auguste de l'en délivrer. Vadomaire ne porta pas loin la peine de sa défection. Sans faire semblant d'être averti, Julien lui dépêcha le comte Philagre, qui fut reçu en allié. Puis, au milieu d'un festin qu'on lui offrait, le comte fit saisir au corps le roi lui-même par des gardes apostés, et le ramena au camp des Romains. Julien lui montra les lettresqui étaient tombées entre ses

1. Zon., XIII, 10. — Liban., *loc. cit.*

mains, le convainquit de trahison, et l'envoya finir obscurément ses jours en Espagne. Une courte et terrible expédition fit aussitôt rentrer tous les Alamans dans le devoir[1].

Cette alerte précipita les événements. Le bruit, en effet, s'était généralement répandu dans le camp que Constance, suivant avec Julien la même tactique qu'autrefois avec Magnence, voulait lâcher les Barbares sur ses derrières. Julien lui-même avait, sinon la preuve, comme il le dit plus tard, au moins la crainte de cette lâche manœuvre. Et, en tout cas, cette rumeur lui fournissait un excellent moyen d'enflammer les esprits. Pour achever de confirmer ces soupçons, on vit bientôt arriver une lettre de Constance, écrite sur un ton si orgueilleux, que chacun pouvait se demander d'où venait, à un ennemi si éloigné et si impuissant, un retour si inattendu de confiance. Elle était portée par l'évêque Épictète, un des prélats favoris de la cour d'Antioche, et toujours adressée au *césar* Julien. On ne lui promettait plus, cette fois, que la vie sauve, et encore au prix d'une soumission immédiate. Zosime assure qu'en recevant cette insolente missive Julien en éprouva une si forte émotion, qu'il s'écria : « Non, ce n'est pas à Constance à prendre soin de ma vie : c'est *aux Dieux* que je remets ce soin » ; ce pluriel inaccoutumé dut exciter autour de lui quelque surprise. On ne tarda pas à savoir également que les pas-

1. Amm. Marc., XXI, 3, 4. — Liban., *Or.*, 10, p. 286, 287, 288. — Jul., *ad Athen.*, *p.* 524.

sages des Alpes étaient soigneusement mis en défense. La peur d'être enfermés en Gaule, coupés du reste de l'empire, et livrés en proie aux Barbares, s'empara de tous les soldats, et le cri public fit sentir à Julien que le moment était venu de se décider à combattre[1].

Avant de prendre un parti si solennel, il interrogea une dernière fois ses dieux. Depuis plusieurs jours les augures se montraient à lui de plus en plus favorables. Une vision aperçue en songe lui avait même annoncé, en quatre vers grecs fort bien faits, la mort prochaine de Constance pour une date fixe de l'automne suivant. Cette fois, ce fut Bellone, la déesse de la guerre, à qui Julien adressa une dernière interrogation. Bellone s'étant montrée bienveillante, il rassembla ses soldats et leur demanda s'ils étaient prêts à se mettre en marche. Il ne parlait point encore de faire la guerre, mais seulement de s'avancer jusqu'aux extrémités de la Dacie et de l'Illyrie, pour effrayer Constance et briser le cercle de fer qu'on formait autour des Gaules. La demande était faite *au nom du Dieu céleste*, expression ambiguë, qui rappelait les premiers jours du règne de Constantin[2]. Les soldats répondirent par des transports de joie et jurèrent de mourir pour leur général. Les habitants des Gaules offraient tous leur argent et leurs provisions. Un seul homme, le préfet Nébridius, ne crut pas pouvoir rompre le serment

1. Jul., *ad Athen.* — Liban., *loc. cit.* — Soc., III, 1. — Soz., V, 2. — Zos., III, 9.

2. Arbitrio Dei cœlestis.

qui l'attachait à Constance. Tombant aux genoux de l'empereur et baisant le bout de sa robe, il lui demanda pardon de ne pouvoir le servir, et comme il voulait même prendre sa main pour la baiser : « Ma main est pour mes amis, lui dit Julien en se reculant; mais vous pouvez vous retirer. » Son choix était tout fait pour remplacer Nébridius. C'était son ami Salluste qui, d'Illyrie où il campait, était venu précipitamment le rejoindre. Julien le laissa dans les Gaules, avec cette nouvelle qualité. Puis l'ordre du départ fut donné, et l'itinéraire indiqué par la route de Pannonie[1]. Un détachement dut traverser l'Italie sous la conduite de Jovinus : un autre la Rhétie, sous les ordres de Névitta. Julien lui-même, parti de Bâle, n'emmenait avec lui que trois mille hommes. Mais ses troupes se montaient à plus de vingt mille, et leur rendez-vous général était à Sirmium.

Dès que la nouvelle de son départ se répandit de l'autre côté des Alpes, la terreur et la défection devinrent générales. Les deux consuls, préfets d'Italie et d'Illyrie, et dont l'un était Florentius lui-même, l'ancien ennemi de Julien, prirent la fuite bien avant d'être en péril; et, à partir de ce moment, Julien, en conservant dans les actes officiels leurs noms qui indiquaient la date de l'année, eut soin de les faire suivre de cette qualification épigrammatique : Florentius et Taurus, consuls en fuite. Mais il ne songea point à s'emparer de

1. Amm. Marc., XXI, 5. — Liban., *loc. cit.*

ces riches plaines d'Italie qui lui étaient ainsi livrées sans combat. C'était par les âpres contrées qui bordent le Danube qu'il s'avançait à marches forcées, tantôt longeant le fleuve, tantôt même s'embarquant sur ses ondes, quand il trouvait des moyens de transport. Sur les deux rives du fleuve, Barbares et Romains accouraient pour voir le héros et son cortége. « O sainte divinité, s'écriait, dans le langage déjà équivoque des courtisans, son panégyriste Mamertin, qui occupait auprès de lui la place de comte des largesses sacrées, quelle ne fut pas la pompe de cette navigation, où l'on voyait sur la rive droite de ce fleuve illustre une foule non interrompue de gens de tout sexe, de tout rang, armés ou désarmés, et sur le rivage de gauche tous les Barbares à genoux, faisant entendre des prières et des gémissements lamentables! Tant de villes parcourues! tant de décrets rendus! tant d'injustices réparées! tant d'inquiétudes calmées! tant de pardons accordés aux Barbares : partout les bienfaits de la paix répandus. Si l'on ne regarde qu'au temps employé, on dirait que l'empereur n'a fait qu'une course; si l'on considère la quantité des choses accomplies, on dirait qu'il s'est attardé partout[1]. » Julien, en effet, ne perdait pas un jour : il ne s'arrêtait de loin en loin que pour faire lire à haute voix au peuple assemblé les correspondances, vraies ou fausses, qu'il disait avoir surprises entre Constance et les Barbares, et pour justifier ainsi son agression.

1. Pan. vet. *Mamert. in Jul* 7.

De ce train rapide, il ne tarda pas à arriver aux environs de Sirmium. Ses généraux, de leur côté, se trouvèrent rendus au lieu de réunion au jour indiqué, après avoir fait main basse de toutes parts sur les provisions préparées par Constance pour l'envahissement de la Gaule. Le gouverneur de Sirmium, Lucilien, qui ne s'attendait pas à tant de précipitation, fut surpris par l'avant-garde, au moment où il rassemblait ses troupes. Il fit mine, au premier moment, de résister avec fanfaronnade, puis se soumit peu après avec une promptitude et une humilité ridicules. On l'admit en présence de Julien, qui lui permit de baiser sa robe de pourpre, en signe de pardon. « Quelle imprudence à vous, empereur, lui dit le magistrat captif, de vous aventurer avec si peu de troupes dans des pays ennemis! — Gardez ces conseils prudents pour Constance, répondit Julien. Ce n'est pas pour vous prendre comme conseiller que je vous ai laissé toucher cet insigne de la majesté souveraine, mais pour vous guérir de vos craintes. » L'entrée dans la ville fut un triomphe et entraîna la soumission de toute la province. Peu de jours après, Julien avait mis garnison au Pas de Sucques; et, maître ainsi de la moitié de l'empire, il était venu s'établir à Naïsse[1].

Il y attendait la concentration de ses troupes, les nouvelles de l'effet que sa marche produirait sur Constance, peut-être aussi la date fatale, annoncée par ses songes, où la Parque, se chargeant de sa défense, devait trancher

1. Amm. Marc., XXI, 9.

elle-même la destinée de son rival. Plus il avançait, en effet, plus sa confiance en ses dieux secrets, justifiée par la fortune, s'accroissait et se manifestait hautement. Enfin, quand il se sentit maître de tout l'Occident, quand de toutes parts des députations de Macédoine, de Grèce, d'Italie, vinrent lui offrir les hommages des provinces soumises, ou les vœux de celles qui l'attendaient comme un libérateur, il prit son parti et jeta le masque. Dans les régions qu'il parcourait, beaucoup de temples avaient été fermés et dévastés : il permit de les rouvrir et encouragea même à les orner de nouvelles offrandes. Ce n'était encore que de la tolérance. Ce fut bientôt de l'apostasie. Il parut dans les temples rouverts et sacrifia une hécatombe[1]. On prétend que dans la nuit qui précéda cette manifestation solennelle, pour rompre à jamais avec le Dieu qu'il quittait, il voulut effacer de son front le sceau du baptême ; et qu'il se soumit à l'étrange cérémonie d'initiation connue sous le nom de Taurobole que le culte de Mithra avait popularisée dans l'empire. L'initié couché tout de son long dans une fosse recouverte d'un tamis, recevait sur ses membres mis à nu le sang d'une victime immolée. « Julien, dit saint Grégoire, voulut laver dans ce bain horrible ses mains qu'il croyait

1. Liban., *Or.*, 10, p. 288. — Soc., III, 1. — Le silence d'Ammien Marcellin sur ce fait important est plus que singulier. Il faut pourtant bien le placer ici, puisqu'à Vienne, au commencement de 361, Julien avait fait encore ses dévotions chrétiennes et que sa lettre à Maxime, datée d'Illyrie, parle de ses sacrifices publics aux dieux.

souillées pour avoir touché le sacrifice non sanglant par lequel nous participons à la passion du Christ. » Le même saint Grégoire affirme encore qu'en ouvrant les entrailles de la première victime qui fut sacrifiée, on y trouva très-clairement figurée l'image d'une croix environnée d'une espèce de cercle et de couronne. Et comme tous les assistants regardaient avec effroi le symbole du Christ ainsi surmonté de celui de l'empire : « vous n'y entendez rien, dit le maître de l'impiété (c'est-à-dire sans doute Julien lui-même) : ce cercle signifie que les chrétiens sont pris de toutes parts et ne peuvent plus nous échapper. » Voilà, dit le saint docteur, le prodige qu'on m'a raconté ; s'il est faux, que le vent l'emporte[1]. Chose étrange, cette défection si longtemps méditée, ajournée, redoutée, ne paraît avoir causé autour de Julien ni indignation, ni surprise : ses historiens mêmes en ont à peine gardé la trace. Toute sa personne respirait le paganisme depuis tant d'années ! Puis on était si fatigué de querelles religieuses ; les esprits, au milieu de tant de luttes, étaient devenus si incertains et si dégoûtés ; les courtisans, les fonctionnaires, étaient si accoutumés à suivre en fait de dogme tous les caprices du maître, et à ne considérer la religion que comme un moyen d'intrigue et d'ambition : tant de chrétiens de commande, que Constantin et Constance avaient faits à leur fantaisie, étaient si prêts à vendre leur apostasie au même prix que leur conversion ! Parmi les chrétiens

1. S. Grég. Naz. *Or.*, IV, 52, 54.

sincères (ils étaient nombreux dans l'armée), l'horreur du joug tyrannique de Constance était extrême ; et, par cette disposition naturelle qui fait toujours oublier le mal passé pour ne penser qu'au mal présent, un maître étranger à l'Église leur paraissait peut-être moins à craindre qu'un chrétien qui voulait en être le tyran. Ils espéraient beaucoup de la douceur de l'esprit de Julien ; et, au pis aller, ils redoutaient moins encore d'être persécutés qu'asservis. L'événement se passa donc sans bruit, tout le monde s'entendant par instinct pour n'y pas donner trop d'éclat. S'il y eut des protestations, elles furent silencieuses : s'il y eut des murmures, ils circulèrent à voix basse ; et Julien pouvait écrire à son ancien maître, Maxime, avec un transport d'enthousiasme :

« Vous méritez entre tous de savoir que nous avons des marques sensibles et nombreuses de la protection des dieux... Aussi les adorons-nous sans crainte et à visage découvert. La masse de l'armée qui nous environne partage notre piété : nous sacrifions publiquement. Nous avons offert aux dieux de nombreuses hécatombes, en reconnaissance de leurs bienfaits. Ces dieux me demandent de vivre saintement autant que je le puis, et je leur obéis d'un cœur empressé. Ils me promettent de grands fruits de mes peines, si j'agis avec diligence [1]. »

Ce n'était pas la seule lettre qu'il écrivît dans ces sentiments. Tandis qu'il s'établissait à Naïsse avec tout l'appareil d'un souverain, rendant la justice, réparant, souvent

1. Jul., *Ep.* XXXVIII, p. 415.

avec trop de précipitation et de rigueur, les torts de l'administration de Constance, il se mit aussi en devoir de répondre par des morceaux d'éloquence aux hommages qu'on lui envoyait de toutes parts. Il écrivit aux plus grandes cités de l'empire, pour incriminer Constance et justifier sa propre élévation. Il ne s'attendait pas sans doute à trouver un juge bien sévère dans ce public de l'empire accoutumé depuis si longtemps aux entreprises des ambitieux et aux rivalités des prétendants, et qui n'était pas difficile en fait de légitimité ; mais il lui importait de mettre d'accord l'audace de son entreprise avec le type abstrait de justice et d'impassibilité stoïque qui convenait à un philosophe couronné. Se posant, comme le modèle du sage, devant la postérité et devant les déclamateurs de toutes les écoles, il lui importait de faire comprendre comment il pouvait concilier ce caractère avec la prétention à l'empire, et l'ardeur qu'il mettait à venger ses injures [1].

Ces pièces d'éloquence, dont une seule nous est parvenue, furent très-diversement accueillies. A Rome l'envoi réussit très-mal : on trouva que le philosophe s'était oublié, et que l'invective contre Constance, qui s'étendait même à la mémoire de Constantin, passait la mesure. Quand le préfet Tertullien donna lecture de la lettre en plein sénat, il y eut un soulèvement général : « Montrez plus de respect, lui cria-t-on, pour celui qui vous

1. Liban., *Or.* 10, p. 280. — Zos., III, 10.

a fait ce que vous êtes. » D'où venait cette lueur d'indépendance dans un corps asservi? Était-ce seulement un élan de reconnaissance pour les bontés que, quatre ans auparavant, Constance avait témoignées à la capitale du monde? Quelque dépit, on peut le supposer, se mêlait à ce sentiment honorable. Rome était blessée de voir que ce jeune homme, qui voulait restaurer l'empire et le culte des dieux, ne fût pas venu tout d'abord se retremper chez elle aux traditions nationales : elle sentait en lui le Grec plus que le Romain, un lettré antiquaire plutôt qu'un fils du vieux monde latin. Ses héros, on le voyait, étaient au Parthénon, au Portique, à l'Académie, partout, excepté au Capitole. La république, du sein de sa tombe, regardait donc avec indifférence les dernières luttes de la philosophie. Julien, informé de cette mauvaise grâce, n'en prit point d'humeur : au contraire, comme il sut en même temps que le blé manquait à la capitale, et qu'on y était menacé de la disette, il prit avec un soin tout particulier de sages mesures pour assurer la subsistance du peuple romain. Il donna la place de Tertullien à un sénateur, païen de distinction, Symmaque, très-versé dans la rhétorique, en même temps qu'il accordait le gouvernement de la grande Pannonie à l'historien Aurèle-Victor. Le gouvernement des théologiens finissait, et faisait place à celui des lettrés [1].

Aussi ce fut à la capitale des lettres qu'il adressa son

1. Amm. Marc., XXI, 10, 12.

épître la plus parfaite, la plus étudiée, la seule qui, jugée digne d'être conservée, reste encore entre nos mains. Sa lettre au sénat et au peuple d'Athènes, exact et touchant récit des malheurs de sa jeunesse, est une œuvre d'art achevée. On sent que l'auteur parlait là à son public de prédilection. « Il savait, dit Libanius, que les dieux mêmes ont voulu être jugés par les Athéniens, et c'est pourquoi il prit les fils d'Érechthée pour ses juges. » — « C'est à vous, leur disait-il, à vous qui avez conservé jusqu'à nos jours les restes et comme l'étincelle des vertus de vos aïeux, c'est à vous à considérer, non la grandeur des choses, mais leur justice. Et quand même quelqu'un traverserait le monde avec une incroyable rapidité et une force infatigable, comme s'il volait à travers les airs, vous devriez encore vous demander s'il fait tout cela avec le droit de son côté. Et si vous trouviez qu'un tel homme est juste, alors seulement vous auriez le droit de le louer en public et en particulier. Mais s'il avait manqué à la justice, vous le priveriez, avec raison, de tout honneur ; car la justice est la sœur de la prudence. Ceux qui la méprisent, chassez-les justement comme des impies qui outragent votre déesse. Et voilà pourquoi je veux vous raconter tout ce qui me touche [1]. » Le messager qui porta cette lettre était sans doute cet hiérophante d'Éleusis, appelé, suivant Eunape, à la cour de Julien, et qu'il renvoya à Athènes avec ordre de présider à la reconstruction des temples.

1. Jul., *ad Athen.*, p. 496, 497.

On juge avec quelle émotion un tel langage fut reçu dans ces écoles d'Athènes dont Julien avait été l'élève et demeurait l'honneur. Des étudiants, pourtant, et des professeurs chrétiens s'en alarmèrent. A la porte des temples rouverts, devant les statues des dieux, qu'on s'empressait d'orner et de relever, il y eut des querelles assez vives entre les jeunes gens et les maîtres. Julien l'apprit et en fut inquiet. Il ne lui convenait pas, tant que Constance était debout, que les deux religions en vinssent aux prises. Il se hâta donc, par une nouvelle lettre, d'apaiser les esprits, en engageant chacun à adorer en paix ses dieux, d'après le rit de ses pères[1], et il écrivit en même temps à l'illustre rhéteur chrétien Proærèse, pour lui offrir de lui raconter tous les motifs de son élévation à l'empire et de lui fournir les documents nécessaires pour en faire l'histoire et l'apologie[2].

Si Constance eût été doué de la moindre intelligence politique, les incertitudes de son adversaire lui eussent clairement tracé son chemin. Faire résolûment trêve aux divisions dogmatiques, et appel aux sentiments chrétiens, s'entourer à l'instant des héros de l'épiscopat, et inviter toutes les fractions de l'Église à s'unir contre l'ennemi commun : c'était le conseil du bon sens comme de la foi. Mais il n'y eut point de courtisans pour le lui faire entendre, et lui-même, enivré de sa toute-

1. Liban., *Or.* 10, p. 288. Ce passage de Libanius est très-obscur, mais ne paraît pas susceptible d'un autre sens.

2. Jul., *Ep.* II, p. 373.

puissance, ne paraît pas avoir eu le soupçon d'une telle politique. Pendant qu'à Naïsse on rouvrait des temples, que faisait à Antioche l'empereur chrétien? Il avait passé tout l'hiver à tenir des réunions d'évêques et à condamner ses frères dans la foi. Fidèle à son système de politique à double face, il frappait tour à tour, à droite et à gauche, les Ariens extrêmes et les orthodoxes. Un jour, c'était Eunome, le disciple chéri d'Aétius, qu'il envoyait rejoindre son maître en exil, après l'avoir dépouillé du siége épiscopal de Cyzique, auquel il avait été nommé par mégarde [1]. Le lendemain, c'était Mélèce, nouvel évêque d'Antioche, qu'il trouvait trop dévoué au *consubstantiel*, et qu'il faisait remplacer d'autorité par un vieillard arien et fidèle ami d'Arius lui-même, le diacre Euzoïus [2]. A chaque nouvelle décision, c'était une victime de plus qui appelait involontairement de ses vœux un libérateur, quel qu'il fût. Et pendant que de toutes parts ces gémissements s'élevaient autour de lui, il célébrait les fêtes d'une troisième noce avec une dame romaine, nommée Faustine [3].

L'été venu, il avait paru un instant se mettre en mouvement pour aller combattre Sapor. Mais à peine arrivé sur les bords du Tigre, et n'ayant pas encore rencontré l'ennemi qui paraissait craindre de s'avancer contre lui, il avait été rejoint par les nouvelles de la marche forcée

1. Soc., IV, 7. — Soz., VI, 26. — Théod., II, 29. — Philost., VI, 1.
2. Soz., IV, 28. — Théod., II, 31. — Philost., V, 5.
3. Amm. Marc., XXI, 6.

de Julien et de la prise du Pas de Sucques. Il rétrograda alors précipitamment, pour courir au plus pressé. Pendant les premiers jours de sa route, il paraissait faire bonne mine, se montrait plein d'une confiance qu'il faisait partager à ses troupes, et les haranguait même avec sa faconde accoutumée : il répétait que jamais insurrection tentée contre lui n'avait réussi. Peu à peu, cependant, son humeur s'assombrit ; le bruit se répandit dans l'armée qu'il avait eu des songes funestes et vu de mauvais présages, rencontré un cadavre, entendu de sombres avertissements de la part de son ange gardien ou de son génie familier. Quand il quitta Antioche pour la seconde fois, afin de se mettre en route pour l'Asie Mineure, il était tout découragé, et l'abattement s'était communiqué par contagion à l'armée [1]. Un malaise sourd, présage de grands désastres, parcourait tous les rangs. Chacun sentait instinctivement que les situations naturelles étaient renversées, et que personne n'était dans son rôle. Le représentant du vieux culte, du culte de l'orgueil et des sens, était un jeune homme de mœurs austères et simples, modestement éclairé d'un rayon de gloire. Vieilli avant l'âge par la vie des cours, le défenseur de l'Évangile s'avançait, comme une idole fardée, au milieu d'une pompe ridicule, et portait sur ses vêtements la tache du sang des chrétiens.

Arrivé à Tarse, en Cilicie, dans les derniers jours

1. Amm. Marc., XXI, 6, 7, 12, 13.

d'octobre, il fut saisi d'un léger mouvement de fièvre. Il crut que l'exercice la dissiperait, et s'avança par un chemin fort difficile jusqu'à Mopsucrène, au pied du mont Taurus. Le lendemain, voulant se lever, il tomba en faiblesse et fut contraint de se remettre au lit. La fièvre devint très-violente, et tout son corps brûlait d'un feu intérieur. Il reprit pourtant connaissance et comprit la gravité de son état. Comme son père, il avait retardé jusqu'au dernier jour, pour se livrer plus en liberté à ses passions, le sacrement de la régénération chrétienne. En toute hâte, on manda d'Antioche le nouvel évêque, Euzoïus, qui arriva à temps et lui administra le baptême. Puis il donna une dernière pensée à l'empire, jeta ses regards autour de lui, et, ne voyant d'autre héritier que son ennemi, mais plus attaché à sa race qu'obstiné dans sa haine, il désigna d'une voix mourante Julien pour son successeur. Sa nouvelle femme Faustine était enceinte : il ne songea à faire aucune réserve en faveur du fils qui pouvait lui naître. Il expira le 3 novembre 361, à l'âge de 45 ans. Ainsi mourut, dans un bourg d'Arménie, le dernier fils de Constantin, au milieu des malédictions des chrétiens, entre les bras d'un hérétique, et laissant le trône à un apostat. « Le Seigneur se réveille, dit rudement saint Jérôme : la bête meurt et la tranquillité revient. » Ammien Marcellin est moins dur : « Ce souverain mêla, dit-il, à la religion chrétienne une superstition de vieille femme : plus occupé de la discuter avec subtilité que de l'établir avec gravité, il

fit naître beaucoup de querelles, et il les envenima par des disputes de mots [1]. »

Ses favoris, ses eunuques, ses prélats étaient consternés. Ils perdaient, par un coup imprévu, l'amitié d'un souverain encore jeune, sur qui ils avaient fait reposer leur fortune. Un autre arrivait, ennemi, inconnu, méditant des choses nouvelles. Un instant, l'eunuque Eusèbe eut la pensée de faire un empereur de son choix : mais le temps manquait, et le candidat à l'empire ne se trouvait pas. La terreur fit taire l'intrigue, et on fit partir avec empressement les deux comtes Théolaïphe et Aligilde (sans doute quelques Barbares engagés au service de Rome), pour aller porter à Naïsse les hommages de la cour d'Antioche.

Julien n'avait pas quitté ce poste, maintenant son armée dans un repos que son âme ne goûtait pas. D'assez graves nouvelles venaient même de lui causer un surcroît d'inquiétude. Deux légions illyriennes, qu'il avait renvoyées en Gaule, parce qu'il n'était pas sûr de leur fidélité, s'étaient mises en révolte sur la route ; et, se jetant dans la ville d'Aquilée, s'y étaient si bien fortifiées que, malgré un siége en règle, on ne venait pas à bout de les en faire sortir. Ce pouvait être là le noyau d'une dangereuse diversion sur ses derrières. Les présages annonçaient toujours la chute d'un grand, d'un homme puis-

1. Amm. Marc., XXI, 16. — S. Athan., *de syn. Ar. et Sel.*, p. 907. — Soc., II, 47. — Philost., VI, 6. — S. Jér., *in Luc.*, ch. 7, t. 11, p. 191. — Tillemont, *Constance*, LXI.

2. Amm. Marc., *loc. cit.*

sant ; mais ces termes ambigus ne le rassuraient pas complétement. Toutefois, quand les députés arrivèrent et lui apprirent qu'il n'avait plus de rival, il eut assez de puissance sur lui-même pour paraître à la fois, et s'affliger de la nouvelle, et s'y attendre. Il pleura son parent et remercia les dieux. L'oracle lui tenait parole, et la Providence lui livrait le monde[1].

1. Amm. Marc., XXII, 1. — Jul., *Ep.* XIII, p. 382. La coïncidence des prédictions faites à Julien et de la mort de Constance, a fait depuis croire aux chrétiens que Julien l'avait fait empoisonner. Il n'y a aucune preuve de ce crime.

CHAPITRE VI

JULIEN AUGUSTE.

(361 — 362.)

SOMMAIRE.

Julien se rend sans délai à Constantinople. — Sa lettre au rhéteur Thémistius. — Accueil empressé qui lui est fait à Constantinople. — Habileté de sa conduite. — Choix des consuls de l'année 362, et cérémonies de leur installation. — Panégyrique prononcé par le consul Mamertin. — Cérémonie des funérailles de Constance racontée par S. Grégoire et par Libanius — Premier sacrifice célébré à Constantinople. — Zèle de Julien pour le paganisme et sa modération envers les chrétiens. — Discours sur le *Soleil-Roi*, adressé au préfet des Gaules, Salluste. — Il rappelle les exilés chrétiens des diverses sectes. — Il veut les faire venir discuter à sa cour. — Les orthodoxes ne viennent pas, les hérétiques accourent. — Donatistes; Circoncellions : leurs crimes et leur châtiment sous Constance. — Ils recourent à Julien et sont accueillis. — Vengeance tirée des favoris de Constance : elle porte principalement sur les chrétiens. — Commission de justice instituée à Chalcédoine. — Ses exécutions iniques et sanguinaires. — Julien ne les réprime que trop tard. — Réformes somptuaires à la cour. — Suppression des emplois de police, des immunités, et des brevets de course publique. — Succès de ces diverses mesures. — Conversions et apostasies intéressées des courtisans. — Premières difficultés de Julien. — Ridicules et torts des sophistes appelés à sa cour. — Constantinople est envahi par des bandes de prêtres païens voleurs et débauchés. — Irritation de Julien contre eux. — Son austérité. — Il se fait *cynique* et plusieurs païens avec lui. — Désordres et scandales causés par les prétendus cyniques — Julien s'irrite davantage. — Ses deux discours contre les faux cyniques et contre Héraclius. — Première tentative de persécution à Constantinople contre les soldats de la garnison. — Mauvais succès de cette tentative. — Les partis s'irritent et s'exaltent. — Désordres causés dans les provinces par l'exécution de la loi qui restitue aux païens les monuments de leur culte enlevés par les chrétiens. — Supplice de Marc d'Aréthuse. — Cruautés exercées contre des chrétiens, à Héliopolis. — Les chrétiens résistent en plusieurs lieux à l'application de la loi. — Supplice de S. Emilien. — Résistance de la ville de Césarée. — Irritation de Julien. — Elle est principalement dirigée contre les Cappadociens Grégoire et Basile, anciens camarades de Julien. — Histoire de Basile et de Grégoire, depuis leurs études à Athènes — Leur amitié. — Basile se consacre à la vie solitaire, mais ne peut entraîner Grégoire à imiter son exemple. — Faiblesse du père de Grégoire. — Basile, invité à la cour de Julien, ne s'y rend pas. — Césaire frère de Grégoire, médecin de la cour, demeure auprès de Julien. — Julien entreprend de le convertir, sans y réussir. — Colère de Julien. — Il craint que les chrétiens ne deviennent trop savants. — Edit qui interdit aux professeurs chrétiens l'enseignement des lettres grecques. — Effet de cet édit. — Des professeurs chrétiens abandonnent leur chaire. — Quelques-uns approuvent l'édit. — Jugement de l'historien Socrate sur cette approbation.

CHAPITRE VI.

JULIEN AUGUSTE.

(361-362).

L'empire était une possession si précaire qu'un homme prudent ne devait pas perdre un seul jour pour la prendre en main. Julien fit donc aussitôt ses préparatifs de départ, sans attendre même la soumission des légions d'Aquilée, qu'il ne craignit pas de laisser derrière lui en pleine révolte. Ordre fut donné aux troupes de se mettre en marche sans délai vers la Thrace.

Mais, quelque diligence qu'il fît, il trouvait pourtant le loisir de répondre, et non sans recherche et sans étude, aux adresses de félicitation qui lui arrivaient de toutes parts, surtout à celles des rhéteurs émérites qui remplissaient les sénats des grandes villes et qui saluaient en lui un confrère couronné. Thémistius, l'orateur de profession de toutes les grandes solennités de Constantinople, lui ayant écrit pour le comparer à Hercule, à Bacchus, à Solon, à Pittacus et à Lycurgue, en un mot à tous ceux qui avaient tout à la fois régné et

philosophé, Julien ne voulut pas perdre une si belle occasion d'exposer de nouveau ses sentiments de désintéressement stoïque : « Plût à Dieu, lui écrivait-il, que je pusse remplir les espérances que vous fondez sur moi ! Mais que je suis loin de pouvoir atteindre à cette hauteur ! Quand je pense qu'il faut maintenant entrer en comparaison avec Alexandre, avec Marc-Aurèle et tant d'autres hommes excellents, un frisson me saisit : je suis pris d'un incroyable tremblement... Et voilà pourquoi je voulais vivre dans la retraite, et, me souvenant avec délices de nos entretiens d'Athènes, j'aurais désiré mêler toujours ma voix aux vôtres. »

Puis il redisait en termes étudiés toutes les maximes des philosophes sur les dangers de la politique, les piéges de l'ambition, les entraînements du pouvoir absolu. Platon n'avait-il pas dit qu'un Dieu seul pouvait commander aux hommes? Aristote, que le pouvoir d'un seul était contraire à la nature humaine, et que tout homme investi d'un commandement sans limites devenait une bête féroce? « Lors donc que vous me conseillez, reprenait-il, de quitter la vie cachée des philosophes pour paraître au grand jour, c'est comme si, rencontrant un homme qui, retiré chez lui, ne fait qu'un exercice calme et modéré, uniquement pour sa santé, vous lui disiez : Viens donc maintenant aux jeux Olympiques et, quittant tes petits exercices domestiques, descends dans l'arène de Jupiter. Là, tu auras tous les Grecs pour spectateurs, et principalement les citoyens de ta ville, pour l'honneur

desquels il te faudra combattre : puis aussi beaucoup d'entre les Barbares, qu'il te faudra frapper de terreur pour leur rendre ta patrie plus redoutable. Si vous lui teniez ce langage, vous rempliriez son âme de consternation, et il serait tremblant avant même d'aborder le combat. » La lettre finissait par une véritable thèse de rhétorique sur la comparaison des mérites de la vie active et ceux de la vie d'étude, et, en disciple bien élevé, Julien donnait tous les avantages à la méditation du sage sur l'activité du politique : « Quand vous ne feriez, assure-t-il, qu'élever des philosophes, ne fût-ce que trois ou quatre, vous auriez rendu à la république un plus grand service qu'aucun souverain... Que Dieu daigne donc, ajoutait-il en terminant, me donner une heureuse fortune et une prudence qui en soit digne. Il me semble que je dois être secouru, et par cette excellente Divinité d'abord, et aussi par vous tous, les Grecs qui philosophez, que j'ai défendus toujours et pour qui je me suis même mis en péril[1]. »

Ni le métier de souverain ne déplaisait autant à Julien, ni les difficultés n'en étaient aussi grandes qu'il le voulait faire croire. Tous les cœurs volaient d'eux-mêmes au-devant de lui. Dès son arrivée à Héraclée, il trouva le peuple de Constantinople qui venait à flots pressés à sa rencontre, et les députations des grandes villes qui lui offraient des couronnes d'or. Son entrée solennelle dans

1. Jul., *ad Them.*, passim.

la capitale, le 11 décembre, eut lieu au milieu de l'enthousiasme universel. Sa jeunesse, sa gloire, ses périls, la miraculeuse rapidité de sa marche, les signes inattendus qu'il paraissait avoir reçus de la protection divine, étaient l'objet de toutes les conversations, et la foule suivait la fortune avec son empressement accoutumé[1]. Constantinople saluait avec orgueil un souverain né dans ses murailles, et qui mettait beaucoup de prix à se dire son enfant.

Les premiers actes de Julien, empreints d'une politique conciliante, furent habilement calculés pour maintenir cette disposition favorable. La nouvelle année qui allait s'ouvrir rendait nécessaire la désignation de nouveaux consuls. Julien partagea cette dignité entre l'orateur Mamertin, et un général distingué, mais d'origine barbare, nommé Névitta. La seconde de ces nominations, il est vrai, déplut aux vieux Romains qui trouvaient étrange qu'après avoir blâmé souvent Constantin de ses faiblesses pour les Barbares, le jeune Auguste commençât par les imiter : mais elle plaisait fort à l'armée, où les Barbares étaient nombreux et Névitta très-estimé. L'autre choix, au contraire, combla de joie le sénat et les fonctionnaires civils. On vit avec plus de plaisir encore, le matin de l'intronisation des consuls, Julien se lever de meilleure heure que de coutume, pour courir au-devant des nouveaux

1. Amm. Marc., XXII, 1. — Soc., III, 1. — Zos., III, 11. — Eunap., *Exc. leg.*

magistrats, leur donner avec respect le baiser de paix, et les conduire lui-même, lui à pied et eux sur leurs chars, jusqu'au sénat, où ils devaient être installés. Dans les jours qui suivirent, pendant les jeux du cirque que donna le consul Mamertin, Julien mit la même affectation à effacer la dignité impériale derrière les vieux insignes républicains. Parfois il ne savait pas bien l'étiquette, déjà un peu surannée, de la cérémonie, mais il se laissait instruire de bonne grâce. Ainsi l'usage voulait qu'on amenât en public plusieurs esclaves, auxquels le nouveau consul, pour sa bienvenue, donnait la liberté. Julien, par mégarde, prononça en son propre nom leur émancipation : on l'avertit de sa méprise, et sur-le-champ il la répara en se condamnant lui-même à une amende de dix livres d'or. Les sénateurs furent charmés de tant de modestie, et plus ravis encore de voir le nouvel empereur assidu à leurs séances et y prenant fréquemment la parole; il s'exprimait habituellement dans la langue grecque, qui apparaît, en effet, à cette date, pour la première fois, dans les recueils des décisions impériales. Le sénat de Constantinople n'avait jamais obtenu de Constance pareille faveur : à peine lui avait-on accordé quelques rares audiences dans le palais impérial ; toujours secrètement jaloux de celui de Rome, inquiet et humilié de son infériorité, il n'était point insensible à ces flatteries délicates d'un nouveau maître[1].

1. Amm. Marc., XXII, 7; XXI, 10. — Pan. vet., *Mamert. in Jul.* — Liban., *Or.* 10, p. 298, 299. — *Cod. Theod.*, XI, t. 37, l. 5, et voir le

En l'honneur des Grecs, aussi, le rhéteur Thémistius fut fait préfet de Constantinople.

L'approbation du public fut exprimée avec vivacité dans un panégyrique directement adressé par Mamertin à l'empereur. A travers les formes convenues de la louange et de la bassesse qui traînaient depuis tant de siècles d'école en école et dont l'hommage était offert par tous les rhéteurs à tous les tyrans, on y saisit quelques éclairs d'une admiration véritable et d'un enthousiasme sincère. Voici une prosopopée, par exemple, qui n'est pas dépourvue d'éloquence : l'orateur fait revivre les divers prétendants à l'empire, massacrés pendant le règne de Constance, et leur propose de prendre le pouvoir à l'essai sous la condition d'en remplir les devoirs comme Julien : « Venez, leur dit-il, Népotien et Sylvain : vous avez cherché l'empire à travers les glaives levés et sous le coup d'une mort menaçante. Maintenant la faculté de régner vous est donnée, mais à la condition de régner comme Julien. Vous aurez donc à veiller nuit et jour pour le repos de tous ; on vous appellera seigneurs, mais vous serez les esclaves de la liberté des citoyens ; vous marcherez plus souvent au combat que vous ne vous assiérez aux festins ; vous n'enlèverez rien à personne ; vous ferez largesse à tous ; vous n'aurez envers personne ni complaisance ni cruauté ; sur toute la surface de la terre pas une vierge n'aura à vous reprocher sa pudeur

commentaire de Godefroy sur cette loi singulière, la seule du code Théodosien qui soit rédigée en grec.

violée; votre couche, exempte même des plaisirs légitimes, sera plus pure que celle d'une vestale ; vous braverez, tête nue, l'été la poussière de la Germanie, l'hiver les brumes de la Thrace. Assurément, ajoute l'orateur, leurs oreilles délicates ne supporteraient pas la rudesse de telles paroles. Effrayés de si grands devoirs, ils prendraient en dégoût, non-seulement l'empire, mais la vie, et se hâteraient de retourner aux rives inférieures des enfers. Car ils auraient vu sous sa face inquiète, chargée de labeurs et de soucis, ce principat qui ne leur était apparu qu'avec ses agréments et ses charmes[1]. » Un peu plus loin, les regrets encore enveloppés, les espérances encore timides d'un païen longtemps contraint, se font jour dans des expressions indécises : « C'est vous, ô grand empereur, dit-il, qui rendez aux vertus exilées leur droit de cité dans la république[2] : c'est vous qui rallumez la flamme éteinte des études et des lettres ; et la philosophie naguère encore suspecte, dépouillée de ses honneurs, accusée même et jugée comme une coupable, non-seulement vous l'avez délivrée de toute condamnation, mais, vêtue de pourpre, et le front ceint d'or et de perles, vous la faites asseoir sur le trône royal. Maintenant il nous est permis de lever les yeux vers le ciel, de regarder les astres d'un œil tranquille, à nous qui naguère tout tremblants tenions notre visage baissé vers la terre comme les animaux.

1. Pan. vet., *Mamert. in Jul.*, p. 698-700.
2. Postliminio reduxisti.

Qui est-ce qui osait regarder le lever du soleil et son coucher? Les laboureurs eux-mêmes, qui doivent régler leurs travaux d'après les mouvements des constellations, n'osaient interroger les saisons. Les nautoniers, dont les astres dirigent la course, n'osaient prononcer leurs noms. On vivait sur terre et sur mer, non plus en étudiant les ordres du ciel, mais au hasard et à l'aventure [1]. » Et puis cette effusion se perd dans la joie naïve et même un peu niaise d'une grandeur inespérée. « Tu m'as dit, empereur : Salut, ô très-honorable consul (*ave, consul amplissime*). Oh! oui, mon bonheur est assuré et durera toujours (*aveo plane et avebo*). L'événement ne saurait être douteux, quand celui qui me souhaite le salut est celui qui me l'a procuré. Consul très-honorable : oui, je suis consul, et consul très-honorable. Qui a été plus que moi honorable consul? Le consulat, tu me le donnes : l'honneur, tu me l'accordes... En vérité, Lucius Brutus, Publius Valérius, les premiers qui après l'expulsion des rois ont exercé sur leurs concitoyens un pouvoir annuel, n'ont point eu un consulat préférable au mien. Leur magistrature fut utile au salut général, à la république romaine, et inaugura les plus grands biens... mais chacun a ses avantages propres. Eux ont été faits consuls par le peuple, et nous par Julien. Avec eux la liberté naquit; avec nous elle renaît [2]. » La conclusion, assurément, est inattendue et piquante.

1. Pan. vet., *Mamert. in Jul.,* p. 737-741.
2. *Id.,* p. 759 et suiv.

Une conjoncture d'une nature plus délicate que le choix des nouveaux consuls, parce qu'elle mettait aux prises toutes les passions religieuses, mais dont Julien ne se tira pas avec moins de bonheur, fut la cérémonie des funérailles de Constance. Il continuait ici, même sans nécessité, à jouer sa comédie de sujet fidèle et de bon parent. « Le soleil que j'invoque, avait-il écrit avant son entrée à Constantinople, et le grand Jupiter savent que, bien loin de souhaiter la mort de Constance, j'avais fait des vœux pour sa conservation[1]. » Aussi voulut-il lui-même que le corps impérial fût amené à Constantinople, et que de magnifiques obsèques lui fussent préparées. Il suffit de mettre en regard les deux récits de cette pompe funèbre donnés par saint Grégoire de Nazianze, d'une part, et par Libanius, de l'autre, pour comprendre avec quelle adresse Julien sut profiter d'une circonstance en apparence embarrassante, pour faire un pas décisif dans la voie pleine d'embûches où il voulait s'avancer. Au récit de saint Grégoire, le cortége qui amena les restes de l'empereur de l'Asie Mineure à Constantinople fut un véritable triomphe. Dans toutes les villes où il passait, des services divins étaient célébrés, et tous les chrétiens demeuraient la nuit en prière, chantant des cantiques, récitant des psaumes, à la lueur de mille cierges allumés. L'effet de cette harmonie était si grand,

1. Jul., *Ep.* XIII, p. 382.

qu'à plusieurs reprises, on crut entendre des voix célestes se mêler au concert, et le bruit de ce prodige se répandit dans toute l'Asie. Les dissentiments religieux se taisaient; les justes griefs étaient oubliés devant la tombe du souverain baptisé et du fils de Constantin. Quand le navire qui portait le corps à travers le détroit fut signalé à Constantinople, les troupes sortirent sous les armes, au bruit des clairons et au milieu d'une foule de peuple. Julien lui-même, contraint, dit le saint narrateur, de se conformer au respect général, marchait à leur tête dans sa toge de pourpre, et découvrant son front dont il avait ôté le diadème. Ce fut dans cet appareil que le cortége fit son entrée dans l'église des Saints-Apôtres, où Grégoire ne dit point si Julien l'accompagna[1]. Libanius donne à peu près les mêmes détails, mais sur un tout autre ton et avec quelques additions. « Le premier soin de Julien, dit-il, fut de demander où était le corps de Constance, et s'il avait reçu les honneurs qui convenaient... Mais il ne s'en tint pas là. Il descendit lui-même vers le port de la ville, entraînant après lui une grande multitude. En voyant le cadavre porté sur les flots, il gémit, il toucha de sa main le cercueil, ne conservant lui-même d'autres insignes royaux que son manteau, comme pour faire voir qu'il ne rendait point le corps de Constance responsable des desseins qu'avait médités son âme. Puis, faisant rendre

1. S. Grég. Naz., *Or.* v, 16, 17.

au mort les honneurs qui convenaient, *au nom des Dieux protecteurs de la ville* il inaugura ainsi lui-même le service des Dieux, répandant des libations de sa propre main, félicitant ceux qui l'imitaient, riant de ceux qui ne le voulaient pas suivre, essayant de persuader, mais ne voulant pas faire violence [1]. »

Ainsi ce fut en sortant d'une pompe où le culte chrétien avait déployé en liberté toute sa splendeur, que Julien osa donner lui-même pour la première fois à cette grande cité de Constantinople, chrétienne de naissance et vierge encore de toute idolâtrie, le spectacle du culte païen ressuscité. Ce fut à l'occasion des funérailles d'un empereur chrétien que fut célébré le premier sacrifice. Il était impossible de consommer par un détour plus habile un acte plus audacieux. Le culte chrétien n'avait jamais paru plus libre, peut-être même plus honoré que le jour où son ennemi renaissait ainsi de ses cendres, évoqué par une voix impériale. Julien s'était déclaré païen à la face du monde, sans avoir fourni aux chrétiens ni un juste motif de plainte, ni même un sujet d'inquiétude.

La route ainsi tracée, il y marcha sans hésiter, avec le même mélange de fermeté et de précaution. Rien n'égala, dès le premier jour, l'ostentation et l'ardeur de son zèle pour l'idolâtrie, mais chacun de ses actes, souvent passionnés et puérils, fut immédiatement accompagné

1. Liban., *Or.* 10, p. 289.

d'une protestation destinée à rassurer ceux-là mêmes qu'il voulait combattre. Il n'avait pas à reprendre le titre de souverain pontife : c'était un joyau de la couronne impériale, que Constantin lui-même n'avait pas eu le courage d'en arracher : « Mais ce nom lui fut, dit Libanius, plus cher que celui d'Auguste, et il en remplit sans rougir les plus modestes fonctions. » Il y avait à Constantinople peu de gens qui sussent bien le rituel et même le calendrier païens; et pour en remettre en usage les traditions un peu oubliées, il fallait payer de sa personne et apprendre le métier à tout le monde. Julien se mit à l'œuvre sans embarras. On le vit devant des autels improvisés, allant, venant, courant, portant le bois, soufflant le feu, interrogeant le vol des oiseaux, déposant les victimes sur l'autel, et leur plongeant lui-même le couteau dans les entrailles. Chaque jour, il savait pertinemment quelle fête on devait célébrer; à chaque localité il indiquait la coutume qu'elle devait suivre, le dieu qu'elle devait honorer, la superstition qui devait la protéger. Devant chaque idole, il savait quelle marque de respect on devait donner, s'il fallait s'incliner, se prosterner ou baiser les pieds. Peu content du culte public, où il ne manquait pourtant pas une occasion de paraître, il fit élever un temple dans son jardin et une chapelle dans son palais. Il y offrait des sacrifices, la nuit aux démons des ténèbres, le matin et le soir au dieu du jour, au Soleil-Roi, le brillant Apollon, le mystérieux Mithra, la divinité particulièrement

chère aux cœurs mystiques. Dans son antichambre, une statue fut élevée à la fortune de la ville. A la fois prêtre et fidèle, assistant et célébrant, dans des temples à peine réparés et encore déserts, au milieu de courtisans indifférents, surpris et parfois railleurs, il animait tout par son activité et suppléait à tout par son zèle. « Il était, ajoute son panégyriste, le meilleur des prêtres, comme le premier des empereurs[1] ».

Mais tout cet entraînement ne lui faisait pas oublier les ménagements dus à la puissance à peine abattue des chrétiens. Aussi, entre deux sacrifices et deux prières aux Dieux, ne manquait-il jamais de renouveler ses protestations libérales, et de déclarer qu'il ne voulait gêner le culte de personne. « S'il est possible, disait-il, de guérir par une opération sage les maladies du corps et les maux de l'âme, les erreurs sur la nature de Dieu ne peuvent se détruire ni par le fer ni par le feu. Qu'importe que la main sacrifie, ajoutait-il avec une philosophie toute nouvelle pour un Romain, si la pensée condamne la main? elle accuse la faiblesse du corps, et elle continue à admirer ce qu'elle honorait auparavant. C'est une peinture nouvelle mise sur le visage, et non un changement d'opinion. Et puis il arrive ensuite que ceux qui ont fléchi demandent pardon, et ceux qui ont péri pour ne pas céder sont honorés comme des Dieux. » Ces généreuses paroles, qui n'étaient pas prononcées sans

1. Liban., *Or.* 8, p. 245; *De vita sua*, p. 41; *Or.* 10, p. 292. — Amm. Marc., XXII, 5. — Soc., III, 11. — Soz., V, 3. — S. Grég. Naz., *Or.* V, 22.

quelque souvenir malicieux des violences récentes et ridicules de Constance, n'en étaient pas moins bien reçues dans les rangs des chrétiens, naguère encore victimes de tant d'oppressions différentes.

Les écrits de Julien de cette date (car il écrivait toujours et sans relâche et des lettres et des traités) présentent le même mélange, et de mysticisme enthousiaste, et de modération politique. Son adresse au *Soleil-Roi*, composée pour les fêtes de la nouvelle année, et envoyée en Gaule à son ami Salluste, est un véritable hymne tout animé de poésie et tout brûlant de piété : « Le discours que je vais tenir, dit-il, convient assurément à tout ce qui respire ou rampe sur la terre, à tout ce qui participe de l'être et de la raison ; mais il ne convient à personne mieux qu'à moi. Le soleil est mon roi : je suis son serviteur. Ma confiance en lui repose sur des motifs secrets, que je garde en moi-même ; mais voici ce que je puis dire sans offenser la religion de ma conscience. Dès mes premiers ans, j'ai été saisi d'amour pour l'éclat du soleil. Lorsque, tout enfant, je regardais son globe lumineux dans les airs, j'aurais voulu pouvoir fixer mes regards sur lui ; et la nuit même, quand je pouvais sortir sous un ciel pur et sans nuages, oubliant toutes choses, je restais perdu dans la contemplation des beautés du ciel, n'entendant plus ce qu'on me disait et ne sachant moi-même, ni où j'étais, ni ce que je devenais. On disait même que je portais à ce spectacle trop d'ardeur et d'attention, et quoique encore imberbe, on m'accusait de faire le de-

vin. Et cependant aucun livre de divination n'était encore tombé entre mes mains, et je ne savais même quelle chose c'était. Mais à quoi bon rappeler ces souvenirs? J'aurais bien d'autres choses à dire si je racontais, par exemple, quelle opinion je me faisais alors des Dieux. Couvrons plutôt toutes ces erreurs d'un voile d'oubli[1]. »

Ce début est suivi d'une exposition tout empreinte de philosophie alexandrine et mise explicitement sous la protection de Platon et de Jamblique[2], sur le rôle du soleil dans l'organisation de monde. Le soleil est dans le monde visible ce qu'est Dieu dans le monde intelligible, le principe immuable de toute perfection, de toute beauté, de toute connaissance. C'est Dieu, le Bien suprême, qui l'a constitué maître du monde visible. Bien plus, il n'est même pas sans relation avec le monde intelligible. Dans l'échelle divine des êtres, qui unit le ciel à la terre, il tient un rang intermédiaire entre les Dieux inférieurs mêlés à la création, et les Dieux supérieurs qui découlent directement du Bien suprême et l'entourent[3]. Le soleil a donc contribué à la formation

1. Jul., *Or.* 4, *in Solem regem*, p. 243-245.

2. *Ibid.*, p. 273.

3. *Ibid.*, p. 260-262. Il semblerait, d'après ce passage et plusieurs autres, que Julien reconnaissait plusieurs soleils différents. Le premier semble n'être autre que l'Être suprême, le second fait partie des Dieux supérieurs, dont il est le chef. C'est le soleil des *intelligibles*. Il se confond évidemment avec le νοῦς, le λόγος, la seconde personne de la Trinité alexandrine. Il y a enfin le soleil du monde sensible, qui se rapproche de l'*âme*, et auquel ce morceau est adressé. Julien l'appelle aussi le cinquième corps, parce que les anciens, reconnaissant quatre éléments dont le monde sensible est composé, en admettaient volontiers un cinquième destiné à les animer tous. Ces idées fort confuses ont

de tout ce qui existe : c'est lui qui a fait venir au jour tout ce qui n'était qu'en puissance. Il a mille noms comme mille opérations différentes : il est Jupiter, Bacchus, Apollon. C'est lui qui peuple de divinités toute l'étendue du ciel. Il touche dans sa course à trois des cinq cercles du monde, et il donne naissance aux trois Grâces. Castor et Pollux, avec leur existence alternative, ne sont que l'image de ses apparitions intermittentes. Minerve Pronoia marche devant lui ; Vénus l'accompagne. Chez les Phéniciens, Monime et Azize (deux noms de Mercure et de Mars) sont ses satellites. Sa chaleur fécondante a créé le genre humain. Pour faire un homme, dit Aristote, il faut un premier homme et le soleil. Après avoir créé l'homme, il le nourrit : il ne nourrit pas seulement son corps, mais même son intelligence, car c'est le ciel, dit Platon, qui nous enseigne la sagesse. En particulier, c'est le soleil qui protége le peuple romain : car, seuls avec les Égyptiens, les Romains divisent leur année en mois solaires.

« Voilà, mon cher Salluste, dit l'empereur en terminant, ce que, en l'honneur de la triple puissance de ce grand Dieu, j'ai osé t'écrire dans l'espace de trois nuits; voilà ce que ma mémoire m'a suggéré... Si tu veux une

été étudiées avec soin, sans être très-éclaircies, par Tourlet, dans sa traduction des œuvres de Julien, t. I, p. 425-435. Il faut convenir avec M. Jules Simon (*Hist. de l'école d'Alexandrie*, t. II, p. 328-361) que Julien était, même dans son école, un assez médiocre philosophe, ramassant un peu au hasard les idées des différents maîtres, sans se mettre en peine de les faire accorder.

science plus parfaite et plus intime de ces choses, recours aux livres du divin Jamblique, où tu trouveras le bout de la science humaine. Et que le puissant soleil me donne de comprendre pleinement ce qui le regarde et de pouvoir enseigner cette science, soit en public, soit en particulier, à ceux qui en sont dignes. En attendant, honorons ensemble ce Jamblique cher au soleil, qui m'a appris, entre beaucoup de choses, le peu que je viens de te dire... Si j'avais voulu écrire pour t'enseigner, il aurait été vraiment superflu de traiter ce sujet après lui Mais je n'ai voulu qu'offrir au Dieu un hymne d'actions de grâces en entreprenant de raconter son essence dans la mesure de mes forces; et peut-être ce discours ne sera-t-il pas tout à fait inutile, car je tiens que ce que dit le poëte, « qu'il faut honorer autant qu'on le peut les Dieux immortels, » s'applique non-seulement aux sacrifices, mais aux louanges. En récompense de ma bonne volonté, j'adresse encore au soleil, mon roi, ces trois demandes : qu'il soit pour moi bienveillant et propice; qu'il me donne une vie pure, une science accomplie, et, au moment marqué pour la fin de mes jours, une mort paisible. Que je puisse alors m'envoler dans son sein et y demeurer sans retour ! Mais si c'est là une trop haute espérance pour la vie que j'ai menée, qu'il me donne ici-bas de nombreuses années ! »

Mais en même temps qu'il se livrait à ces effusions bizarres de dévotion philosophique, il écrivait aussi à ses magistrats et à ses confidents des paroles de

justice et même de bienveillance, en faveur des chrétiens. « Je ne veux point, par tous les dieux, écrivait-il à Artabius, ni que l'on tue, ni que l'on frappe les chrétiens, sans droit et sans justice, ni qu'on leur fasse souffrir aucun mal[1]. » — « Ces gens, disait-il au pontife Théodore, sont encore pieux, du moins en partie, puisqu'ils honorent celui qui est en réalité tout-puissant et qui régit le monde visible : et nous aussi nous l'adorons, je l'atteste, mais sous d'autres noms. Ceux d'entre eux, par conséquent, qui ne transgressent pas les lois, ne font que des choses convenables : leur erreur est de ne pas tenir compte des autres Dieux, et de croire avec une insolence barbare que le Dieu véritable est inconnu à tout autre qu'eux[2]. »

Et, comme pour prouver que ce n'étaient pas là seulement de vaines paroles, il expédiait de toutes parts des ordres pour faire cesser les persécutions infligées par Constance et autoriser les exilés à rentrer dans leurs foyers. Il y en avait, comme on se rappelle, de toute couleur et de toute nuance, depuis Athanase, châtié pour avoir adoré Jésus-Christ, jusqu'à Aétius, banni pour l'avoir nié, en passant par toutes les dégradations et modifications intermédiaires. Tout ce qui était en deçà ou au delà de la ligne indécise et presque idéale tracée par la formule de Rimini, était frappé de la même disgrâce. Julien mit un soin affecté, et qui

1. Jul., *Ep.* VII, p. 376.
2. Jul., *Ep.* LXIII, p. 453, 454.

n'était pas exempt de malice, à faire à chacun des proscrits une réparation personnelle et nominale, et à montrer ainsi combien il était au courant, dans le dernier détail, des divisions des chrétiens. Il en avait connu un grand nombre dans sa jeunesse, tant orthodoxes qu'hérétiques : il leur écrivit lui-même, de sa main, des lettres caressantes pour les engager à le venir trouver. Frappant à toutes les portes, il s'adressait à la fois à un de ses anciens camarades d'école, déjà connu pour être l'un des champions les plus déterminés du *Consubstantiel*, et au grand coryphée des novateurs, Aétius. A l'un comme à l'autre, il rappelait leurs anciennes relations : « Venez, leur disait-il; vous trouverez ici une cour sans hypocrisie, la première de ce genre peut-être que vous aurez rencontrée, où les flatteurs sont réputés à l'égal des plus dangereux ennemis. Nous nous accusons et nous reprenons les uns les autres, lorsqu'il y a lieu, sans nous aimer moins pour cela. » Puis il leur offrait à tous deux les voitures publiques pour se rendre à la cour. Il en écrivait autant à l'évêque de Sirmium, Photin, et faisait montre de sa science théologique, en discutant avec lui la subtilité dogmatique très-délicate pour laquelle il avait été condamné quinze ans auparavant[1].

S'il en faut croire Ammien Marcellin, que sa qualité

1. Amm. Marc., XXII, 5. — Soz., V, 5. — Jul., *Ep.* XII et XXXI, p. 381 et 404. — S. Jean Chrys., *De sanct. Babyla* (Éd. Gaume), t. II, p. 686. — Maffei, *Osservazione litterarie,* t. III, p. 69. — Tourlet, *OEuvres de Julien,* t. III, p. 354.

de païen et d'ami ne rend pas suspect dans ses blâmes, ces invitations amicales renfermaient un piége caché. Julien aurait voulu se donner le plaisir de faire lutter les chrétiens entre eux devant lui et devant sa cour. « Il pensait, dit Ammien, que la licence de tout croire augmentant les discussions, il n'aurait plus à craindre de trouver devant lui une population unanime, ayant éprouvé lui-même que les bêtes féroces ne sont pas plus ennemies des hommes que les chrétiens ne le sont souvent les uns des autres[1]. » En ce cas, sa tactique ne réussit qu'imparfaitement, car il ne paraît pas qu'aucun des grands évêques, véritables représentants de la vraie foi, se soit soucié de venir se défendre devant l'apostat qui la reniait. Ni Athanase ne sortit précipitamment de sa retraite encore inconnue; ni Hilaire ne quitta sa Gaule chérie; ni Libère ne compromit de nouveau, dans l'atmosphère des cours, l'énergie retrempée de son caractère. En revanche, des hérétiques de toute espèce, il en vint, et en grand nombre : leur habitude de flatter la puissance survivait même à tout espoir raisonnable de l'employer à leur profit. Ariens, semi-Ariens, Novatiens, accoururent sans trop se faire prier, et Julien les reçut de bonne grâce[2].

Il eut même la joie de voir arriver du fond de l'Afrique les émissaires d'une petite secte qui avait eu ses jours de

1. Amm. Marc., XXII, 5. C'est l'expression même employée par Athanase pour exprimer les fureurs des Ariens.

2. *Ibid.* — Soc., II, 38; III, 11, atteste l'extrême faveur témoignée par Julien aux Novatiens.

renom, mais qui s'était bien effacée dans les grands troubles religieux de l'empire. C'étaient les Donatistes, les premiers hérétiques à qui Constantin eût fait sentir le poids du glaive séculier[1]. Ils étaient demeurés tranquilles, sous un régime de demi-tolérance, pendant les dernières années de ce grand prince; mais l'anarchie religieuse et politique qui avait suivi leur avait rendu le courage de s'agiter de nouveau et de se livrer à une propagande active. Un chef habile, qui, par une singulière coïncidence, portait le même nom que le fondateur même de la secte, Donat de Carthage, homme d'une éloquence populaire et d'un caractère audacieux, qui exerçait sur ses partisans une véritable fascination et bravait hautement les magistrats et même l'empereur, avait puissamment contribué à leurs progrès. Ils avaient étendu leurs ramifications hors de l'Afrique et jusque dans l'Église de Rome, où ils avaient osé établir un évêque en face même du successeur de saint Pierre. Mais leur force principale venait de l'appui qu'ils trouvaient dans une horde de paysans révoltés, débris de la vieille population punique, incapables de tout temps de porter le joug d'un gouvernement régulier, et qui s'étaient précipités dans le schisme pour y braver plus à leur aise toute loi humaine aussi bien que divine. Ces furieux, en proie à une grossière exaltation, vivaient d'une existence nomade, parcourant les campagnes, pillant les

1. Voir première partie de cette *Histoire*, t. I, p. 255 et suiv.

maisons, violant les femmes, massacrant les propriétaires, assassinant les voyageurs, et couronnant cette série de forfaits par la singulière manie du suicide. Une mort violente au bout d'une vie sanguinaire et débauchée, c'était l'ambition de ces têtes échauffées par l'enthousiasme d'une superstition bizarre, par le désespoir d'une vie misérable et par l'ardeur du soleil d'Afrique. Les Circoncellions (c'était le nom de ces farouches auxiliaires) avaient fait à la fois la force et la honte de la secte des Donatistes ; ils avaient attiré sur eux les plus justes rigueurs de l'autorité impériale. A plusieurs reprises, dans les dix dernières années du règne de Constance, l'Afrique s'était vue le théâtre des plus hideux désordres, suivis d'une répression sanglante. Condamnés par un concile de la province d'Afrique, et déportés par un édit de l'empereur, les Donatistes semblaient enfin abattus, et leurs prêtres et leurs évêques languissaient dans l'exil, quand l'appel de Julien vint les en tirer. Sur-le-champ ils firent partir une députation pour demander à être réintégrés dans leurs droits, et ils la chargèrent d'une requête rédigée dans les termes les plus respectueux et, par avance, les plus reconnaissants. « Nous savons, lui disaient-ils, que la justice seule règne sur votre esprit [1]. »

1. Opt. Mil., l. III, p. 60, 70; l. II, p. 48, 49. — Labbe, *Conc. gen.*, t. II, p. 714. — S. Aug., *Contra epistolam Parmeniani Donatistæ; contra litteras Petiliani,* l. II, ch. XXXIX; *in Cresconium. Breviculum collationis carthaginiensis; Ad Donatistas post collationem,* passim. Tous ces traités se trouvent dans le tome VII des œuvres de

Ce compliment touchait Julien au point sensible : rien ne pouvait d'ailleurs le flatter plus que d'avoir à réparer des injures dont l'origine remontait jusqu'à Constantin. Aussi, sans se demander si les Donatistes et leurs alliés les Circoncellions n'étaient pas coupables de quelque autre méfait que de leur erreur dogmatique, il ordonna sur-le-champ que les pétitionnaires fussent rétablis dans tous leurs droits[1]. Puis il put se donner à son aise la comédie qu'il souhaitait. Il fit venir tous les représentants des sectes chrétiennes, présents à sa cour, et les engagea à vivre en paix sous sa protection : « Suivez mes conseils, leur dit-il avec emphase. Les Allemands eux-mêmes et les Francs s'en sont bien trouvés. » Le tour était heureux, mais Ammien, qui ne passe rien à son héros, ne manque pas de nous avertir qu'il n'était pas entièrement original, et que Marc-Aurèle, dans une occurrence semblable, importuné des plaintes des Juifs, avait déjà laissé échapper, avec plus de naturel, une exclamation analogue[2].

Ce qui rendait la modération de Julien à l'égard des chrétiens plus facile peut-être et moins méritoire, c'est que, pour les frapper, et même assez sévèrement, il

l'édition de Louvain. — *Ep.* 85, 88, 134. Ordo novus, éd. Migne, 1845.

1. Opt. Mil., II, p. 54. — Tous les détails du schisme des Donatistes à cette époque, épars dans les controverses soutenues contre eux par S. Augustin au siècle suivant, sont fort bien résumés dans un ouvrage récemment publié en Allemagne : *Donatus und Augustinus,* de Ribbeck, Elberfeld, 1857, vol. I, p. 113-156.

2. Amm. Marc., XXII, 5.

n'avait presque pas besoin de paraître les poursuivre ni même de s'apercevoir de leur existence. Il lui suffisait de lâcher la bride à la réaction qui s'opérait de toutes parts contre les favoris de Constance et contre les principales mesures politiques de ce souverain. Comme tous les ministres de Constance avaient été chrétiens ou soi-disant tels, Julien, en réparant de justes griefs, ou en donnant cours à des représailles légitimes, se délivrait sans éclat, sinon de ses plus honorables, au moins de ses plus puissants ennemis.

Le peuple, en effet, longtemps opprimé et toujours turbulent, demandait des victimes : on les lui accorda avec largesse. Une commission de justice, composée du préfet d'Orient, des consuls désignés, des généraux Arbétion et Agilon, du maître de la cavalerie Jovien et du préfet Hermogène, ami particulier de Julien, mandé par une lettre expresse de lui, eut charge de prendre connaissance de toutes les concussions qui s'étaient commises dans les dernières années et de faire rendre gorge à tous les spoliateurs. Les dénonciations ainsi provoquées ne manquèrent pas, et la commission, qui se tint à Chalcédoine dans le camp des *Protecteurs*, mit une promptitude militaire dans ses décisions. Les premiers coups portèrent sur des hommes justement détestés. L'agent d'affaires Apodème, un des instruments les plus actifs de la mort du malheureux Sylvain, l'odieux Paul-la-Chaîne, l'intrigant eunuque Eusèbe, furent envoyés au supplice au milieu de l'exécration

générale. Malheureusement il est difficile de s'arrêter sur la pente de la délation et de la vengeance. Aux grands coupables succédèrent les moindres, puis enfin les innocents. Le choix des commissaires, d'ailleurs, n'était pas heureux. Arbétion était lui-même un homme insolent, cupide, qui usa de sa puissance momentanée, soit pour satisfaire ses propres ressentiments, soit pour flatter son nouveau maître en châtiant impitoyablement tous ceux qui, à une époque quelconque, avaient pu desservir le César auprès de l'Auguste. Puis, les abords de la commission furent envahis de solliciteurs qui réclamaient l'argent donné par eux autrefois aux condamnés pour acheter leur crédit. Il en venait surtout d'Égypte, la province la plus mal gouvernée de l'empire, et ils étaient si nombreux, si bruyants, ils insistaient si fort pour voir le prince, criant comme des geais, dit Ammien Marcellin, qu'on fut obligé de leur interdire le passage du détroit, en leur promettant au nom de Julien qu'il irait faire une visite en Égypte et prendrait connaissance lui-même de toutes les plaintes, et en même temps un ordre exprès interdit à tout navire de transporter aucun passager d'Alexandrie à Chalcédoine. Dans le trouble produit par cette mêlée de réclamations diverses, les plus regrettables décisions furent arrachées à la signature de Julien. Les maîtres des offices, Pentadius et Florentius, le comte du domaine privé, Évagre, le notaire Cyrinus, furent condamnés à la mort ou à l'exil. Une circonstance

fortuite rendit la condamnation de Florentius tout à fait singulière : son consulat n'était point achevé; il fallut donc faire figurer son nom en tête même de la sentence qui le frappait sous cette forme : « Florentius et Taurus étant consuls, et Florentius étant amené devant le juge, par le crieur public, il a été décidé, etc. » Mais ce qui surprit le plus fut de voir livrer au bourreau le comte des largesses sacrées, Ursule, celui-là même qui, en Gaule, avait bravé le ressentiment de Constance, pour ouvrir à Julien, dans un moment d'embarras pécuniaires, un crédit sur sa caisse.

Cet acte d'ingratitude causa une indignation générale, et Julien lui-même s'en émut. Il protesta qu'on avait surpris son consentement et que la sentence avait été rendue, à son insu, par l'effet du ressentiment d'un des juges; puis il se hâta de restituer, en partie du moins, les biens du condamné à ses enfants. Alors aussi, par une autre loi un peu tardive, il mit enfin un terme aux récriminations, en interdisant à tous ceux qui avaient payé indûment quelque faveur, d'en réclamer l'indemnité. C'était une manière de faire savoir qu'il voulait rester étranger à toutes les violences de la commision, et qu'on avait abusé de son nom. Il est difficile de croire pourtant que, prudent et attentif comme il l'était, il eût ainsi laissé libre cours, sans quelque secret dessein, à l'impétuosité du zèle sanguinaire de ses amis. Le motif de sa négligence affectée n'est que trop aisé à présumer. Tous ces accusés étaient chrétiens, presque tous considérables

par leurs emplois et amis des principaux évêques. On les livrait donc sans regret à toutes les conséquences de leur impopularité. C'était purger la cour d'un élément importun. « On les frappait, dit saint Grégoire, moins pour avoir servi l'empereur que pour être restés fidèles à un plus grand maître. » Mais saint Grégoire n'ajoute pas que ce qui rendait ces exécutions faciles, c'est que la plupart des victimes ayant figuré dans le nombre des persécuteurs hérétiques, plus d'un chrétien opprimé les voyait succomber, sans trop de regret, même sous une réaction païenne [1].

Un calcul du même genre se laisse apercevoir jusque dans les réformes très-radicales que Julien opéra sans délai dans le personnel de sa cour. Constance, habitué à tout le faste de l'Orient, ne marchait qu'environné d'une nuée de serviteurs, de chambellans, de barbiers, de cuisiniers, tous gorgés de ses faveurs, vivant aux dépens du trésor, gardant et vendant l'entrée du palais, assouvissant de toutes manières leur avidité en flattant la sensualité du maître. Julien congédia, aux applaudissements de tout le peuple, toute cette armée de parasites. Il réduisit sa propre maison au strict nécessaire, et imposa aux serviteurs qu'il gardait la frugalité dont lui-même donnait l'exemple. On cita bientôt de lui plusieurs de ces traits heureux qui, dans une grande cité, sont avidement re-

1. Amm. Marc., XXII, 3, 6. — Jul., *Ep.* XX, p. 389. — Liban., *Or.* 10, p. 299. — S. Grég. Naz , *Or.* IV, 6. — *Cod. Theod.*, II, t. 29, l. 1.

cueillis et volent rapidement de bouche en bouche. Il avait, par exemple, témoigné le désir de faire couper ses cheveux ; le coiffeur impérial arriva dans ses plus beaux vêtements de cérémonie. « Qui êtes-vous? lui dit l'empereur. J'ai demandé mon barbier, et non point un membre de mon conseil. » Puis il s'informa du traitement qu'avait cet important fonctionnaire. Vérification faite, on sut qu'il ne recevait pas moins de vingt rations de blé par jour, plus la nourriture d'autant de chevaux, et un traitement annuel, sans compter les profits extraordinaires. Tous ces articles et bien d'autres encore furent rayés de la dépense de la cour, et soulagèrent le trésor privé. Mais le consciencieux Ammien ne manque pas d'ajouter que, sous prétexte de chasser les bouches inutiles, on renvoya aussi des hommes probes en petit nombre, à la vérité, mais qu'on eût mieux fait de garder. Il n'est pas difficile de deviner qui étaient ces élus que Julien chassait si vite, et que l'équité de son biographe regrette.

Une suppression mieux vue encore fut celle des agents d'affaires, des *curieux*, des innombrables officiers de police, que la politique inquiète de Constance avait multipliés sans mesure. Julien mit beaucoup d'ostentation à les éloigner et à paraître se confier à l'amour de ses peuples. Si l'on en croyait Libanius, il aurait supprimé jusqu'à l'office même de *curieux* [1]. D'autres

1. Cet office n'était point à l'origine, comme le nom le pourrait faire croire, un métier de police. La charge régulière des *curieux* était d'inspecter les postes et de s'assurer que personne ne disposait sans

lois, destinées à aggraver la responsabilité des percepteurs d'impôts, à diminuer les contributions locales, à prévenir l'établissement de nouvelles charges, enfin à réduire ou à supprimer *l'or coronaire* (ce don de joyeux avénement devenu un impôt véritable), suivirent de près et complétèrent cet ensemble de mesures populaires [1].

Sur deux points en particulier, Julien trouva et saisit avidement l'occasion de satisfaire à la fois les justes demandes de l'opinion publique et les secrets ressentiments de sa politique. Il s'agissait de l'abus des immunités municipales et des *voitures publiques*. De toutes parts les curies, accablées du poids des impôts dont elles étaient solidairement responsables, s'élevaient contre les faveurs dispensées par Constance à ses courtisans, et qui, en soustrayant les privilégiés à leur part de charges, augmentaient le fardeau de ceux qui y restaient soumis. Parmi les exemptés, les évêques, les prêtres chrétiens, tous les serviteurs de l'Église, à quelque degré que ce fût, se présentaient au premier rang. Évidemment les libéralités de Constance avaient, en ce point, passé la mesure de la prudence. La justice des réclamations des villes était telle, la misère des

brevet des voitures publiques (*Cod. Theod.*, vi, t. 29.) Mais cette commission, en les mettant toujours en campagne, leur permettait de l'enquérir de ce qui se passait dans chaque lieu. On voit par trois lois de Constance, au titre que nous venons d'indiquer, qu'il avait dû lui-même refréner leurs usurpations. Voir première partie de cette *Histoire*, t. ii, p. 208.

1. *Cod. Theod.*, viii, t. i, l. 6 et 7; xi, t. 16, l. 10.

communes opprimées était si navrante, que lui-même, dans la dernière année de son règne, avait été obligé de restreindre d'une manière notable l'étendue de ses concessions. Il n'y eut donc rien d'étonnant à voir Julien, passant à l'extrême opposé, déclarer, dès les premiers temps qui suivirent son entrée à Constantinople, tous les priviléges de ce genre révoqués, et les prêtres chrétiens, comme tous autres, astreints aux charges municipales et obligés de rentrer dans le droit commun. La même mesure fut étendue, et aussi avec une approbation assez générale, aux sénateurs réfractaires qui se soustrayaient aux honneurs de leur ordre pour en éviter les charges. L'abus des *voitures publiques* pour les voyages des courtisans était un excès du même genre : les chrétiens, et en particulier les hérétiques, n'en étaient pas les seuls, mais bien malheureusement, les principaux coupables ; car c'étaient les voyages constants des évêques à la cour et aux conciles qui avaient surtout ruiné les postes et mis les chevaux sur la litière. En prenant aussi sur-le-champ des mesures pour limiter strictement aux grands fonctionnaires la faculté de voyager aux frais de l'État, Julien frappait donc encore ses ennemis sans les nommer. Enfin les villes se plaignaient partout que, pour satisfaire aux fantaisies somptueuses des deux derniers empereurs, leurs possessions avaient été envahies, leurs édifices démolis, la destination des lieux sacrés altérée. Ce n'était pas toujours, à la vérité, mais c'était souvent pour bâtir

des églises, que les deux empereurs chrétiens avaient autorisé l'aliénation des biens communaux. Julien se hâta de proclamer, en principe et sans distinction, la restitution de toutes les possessions publiques aux villes qui en avaient été privées. Il n'ignorait pas sans doute que, par cet ordre, il commandait implicitement la clôture de beaucoup de sanctuaires chrétiens, et il enveloppait ainsi de toutes parts le christianisme, sans le désigner, dans cette réaction générale opérée contre le règne de Constance, à laquelle applaudissaient tout l'empire et même la meilleure partie de l'Église[1].

Il n'en fallait pas davantage, cependant, pour faire comprendre à tous les ambitieux que, décidément, le pouvoir avait passé d'un camp dans l'autre, et que ceux qui ne voulaient pas être oubliés en chemin devaient marcher à sa suite. L'art de deviner la volonté du maître, sans lui donner même la peine de la dire, a toujours fait partie de l'éducation d'un bon courtisan. Les apostasies se multiplièrent donc, sans que Julien eût besoin de les provoquer. Pour avoir même tout leur mérite, il fallait qu'elles parussent bien spontanées. Ce raffinement de flatterie ne fut point négligé, et Julien, environné tout à coup de néophytes païens, put se faire l'illusion qu'il assistait à une véritable renaissance de la vieille foi. Partout, à Constantinople et dans le voisinage, on

1. *Cod. Theod.*, XII, t. 1, l. 50; VIII, t. 5, l. 12; X, t. 3, l. 1. Ces diverses lois sont de février 362, deux mois après l'entrée de Julien à Constantinople. — Jul., *Ep.* X, p. 380. — Soz., V, 15.

rouvrit des temples, on releva des statues; tous les courtisans s'empressèrent de rapporter les objets précieux, les lambeaux de colonnes, les statues autrefois consacrées qui avaient pu tomber en leur possession. Les chaires d'éloquence retentirent des louanges des Dieux. Rhéteurs, soldats, magistrats, tous rivalisèrent d'un zèle nouveau, destiné à faire oublier celui qu'ils étalaient la veille. Peut-être même, pour tout dire, ces vieux serviteurs du pouvoir étaient-ils plus sincères et plus à leur aise sous ce masque que sous l'autre. Le paganisme était resté cher aux traditions despotiques de l'administration romaine, comme à la frivole imagination des gens de lettres. Tout le peuple des cours et des écoles s'était, il est vrai, fait chrétien par complaisance, mais était resté païen de cœur comme d'habitude, et le redevenait volontiers de profession. Au nombre de ces conversions si facilement improvisées, Julien fut particulièrement sensible à celle d'un de ses professeurs d'éloquence, nommé Hécébole, qui lui avait donné autrefois des leçons et avec qui il avait eu des discussions théologiques. La conversion d'un sophiste était d'un prix inestimable à ses yeux [1].

Tout lui réussissait donc à souhait : il avait les avantages du triomphe en gardant le renom de la modération et de la justice. Des ambassadeurs arrivaient de tous les bouts du monde, depuis le pied du mont Athos jusqu'aux bords de l'Indus, chargés de présents et d'hommages.

1. Liban., *Or.* 10, p. 291.—S. Grég. Naz., *Or.* IV, 5, 65.—Soc., III, 13.

Les païens exaltaient le nouveau règne, les chrétiens ne s'en plaignaient pas trop; les meilleurs mêmes se consolaient d'apostasies qui ne leur enlevaient que de faux frères, et d'une disgrâce qui leur rendait au moins la liberté. Aussi, ce ne fut point chez eux que Julien rencontra les premières difficultés; les nuages s'élevèrent du côté de l'horizon où il les attendait le moins; ce furent ses meilleurs amis, les rhéteurs et les sophistes, qui lui causèrent ses premiers soucis[1].

1. Je dois au lecteur quelques explications sur l'ordre que j'ai suivi dans l'exposition des faits si nombreux et rapportés par les historiens avec des circonstances si détaillées qui remplissent les dix-huit mois du règne de Julien. Ces faits, empruntés à des sources diverses, nous sont en général parvenus sans suite, sans lien, sans date précise, et toutes les biographies ou histoires de Julien reproduisent cette confusion. De là des contradictions très-difficiles à résoudre, et de là aussi un embarras pour se former une idée nette de la suite des événements et du caractère des personnages.

Il est indubitable, en effet, que pendant cet espace de temps, fort court, mais si rempli, les dispositions des divers partis ont dû éprouver de grands changements. Les chrétiens, au lendemain de la défaite de Constance, contre lequel ils avaient de si justes griefs, n'étaient point aussi mal disposés pour son successeur, qu'ils le devinrent lorsque la clôture de leurs temples et de leurs écoles leur eut inspiré de justes ressentiments.

Julien lui-même s'est corrompu par l'exercice du pouvoir, et s'est aigri par les résistances qu'il rencontrait. Tel fait qui s'explique, par conséquent, à la fin du règne de Julien, est inexplicable au commencement. Il est de la plus haute importance de faire un classement qui permette de suivre le développement des caractères et des passions.

Pour y parvenir, j'ai étudié le petit nombre de faits dont nous savons la date précise, comme le voyage de Julien à Antioche, les divers incidents de ce voyage, la tentative de reconstruction du temple de Jérusalem, l'exil d'Athanase, etc., et j'ai rapproché de ces divers faits et groupé autour d'eux tous ceux qui, bien que sans date, m'ont paru attester le même état des esprits, et la même situation des affaires. Le lecteur jugera si, par ce procédé, je suis arrivé à déterminer avec vrai-

Il n'avait pas eu de repos qu'il ne les eût mandés tous auprès de lui de tous les bouts de son empire. Le recueil de ses lettres ne contient pas moins de vingt épîtres différentes, toutes écrites ou pour les mander à sa cour, ou pour exprimer le regret de ne pas les y voir arriver [1]. Le langage de ces pièces est d'une tendresse émue qui touche au ridicule; ce sont de vraies lettres d'amoureux. « Tant que Jamblique n'est pas près de lui, les ténèbres cimmériennes lui couvrent le front [2]; il n'ose pas même porter le nom d'homme. Quand la réponse de son très-doux frère Libanius tarde trois jours, il a vieilli d'un siècle en l'attendant; et dès qu'elle arrive, tout malade qu'il est, il se la fait apporter dans son bain, et il est guéri sur-le-champ [3]. Si Eugène se fait attendre, il voudrait avoir des ailes pour le rejoindre [4]. » Et souvent la fin de ces brûlantes invitations est celle-ci : « O mon très-cher, quand pourrai-je te voir et t'embrasser? Maintenant, je n'ai que la consolation des pauvres amoureux, c'est de répéter tristement ton nom [5]. »

semblance le progrès des événements. — Je me suis utilement servi dans ce travail de la classification chronologique des lettres de Julien qu'a tentée M. Desjardins.

1. Jul., *Ep.*, p. 374, 383, 402, 403, 405, 415, 425, 442, 448, 458, etc. — Ces diverses lettres ont été rapprochées et mises en regard par M. Desjardins (p. 115-117). Il cite également plusieurs pièces qui ne se trouvent pas dans l'édition de Spanheim, mais seulement dans la collection plus complète de Heyler.

2. *Ibid.*, p. 405, 438.

3. *Ibid.*, p. 374, 425.

4. *Ibid.*, p. 386.

5. *Ibid.*, p. 425.

Qui l'aurait cru? De si tendres appels ne furent pas tous écoutés. Les deux maîtres de l'art, les premiers invités, ceux à qui étaient réservées les plus hautes dignités étaient Maxime et Chrysanthe, ceux-là mêmes qui, dix ans auparavant, avaient initié le jeune philosophe aux mystères du paganisme. Ce n'était pas assez d'une lettre, on leur envoya une escorte pour les chercher. Tant d'honneurs ne les rassurèrent pourtant pas complétement ; un revirement si inattendu dans leur condition effrayait leur prudence. Depuis la mort de Sopatre, Constantinople, avec sa population chrétienne et turbulente, était en mauvais renom auprès des philosophes. Avant de se mettre en route, les prudents mystiques jugèrent opportun de consulter leurs Dieux, et ils ne purent se dissimuler que les présages se montraient sous un jour tout à fait funeste. Chrysanthe, le moins entreprenant, pour ne pas dire le plus pusillanime des deux, s'écria, tout terrifié : « Non-seulement, il ne faut point partir, mon très-cher, mais il faut chercher quelque bonne retraite pour se cacher. » Maxime était plus tenté par l'ambition : « Oubliez-vous donc, dit-il à Chrysanthe, ce que nous avons appris dès notre enfance, à savoir que des hommes habiles et sages ne s'arrêtent pas aux premières apparences, mais qu'il faut, en quelque sorte, faire violence à la nature divine, jusqu'à ce qu'on ait trouvé celui des Dieux qui consent à nous servir. — Faites à votre aise, dit Chrysanthe plus pâle et plus immobile qu'une statue, si vous

vous en sentez le courage; pour moi, je ne résisterai point à des signes si clairs. » Maxime revint donc seul à la charge, et l'oracle docile finit par se prêter à ses désirs. Il partit sans son compagnon, mais environné d'une foule de magistrats, de sénateurs, de solliciteurs de toute sorte, qui lui souhaitaient un heureux voyage et le priaient de ne pas les oublier à la cour. Les femmes mêmes se pressaient autour du cortége et accablaient de leurs recommandations l'épouse du sophiste, dame de distinction, bel esprit de profession et plus savante que son mari. Partout où ils s'arrêtaient, c'étaient les mêmes hommages et les mêmes importunités [1].

A Constantinople, la réception fut presque royale. Julien sortit du conseil, où il haranguait une députation du sénat, et vint embrasser son vieux maître dans le vestibule, avec un empressement qu'Ammien condamne. Mais son désappointement, en voyant que Maxime était arrivé seul, fut des plus piquants. Outre le regret qu'il éprouvait de perdre la compagnie d'un ami, ce défaut de confiance dans sa fortune le touchait au vif. Loin de s'offenser cependant, il insista à plusieurs reprises, et descendit même jusqu'à écrire à Mélite, femme de Chrysanthe, une longue lettre très-flatteuse, toute de sa propre main, pour l'engager à ébranler la résistance de son mari. Tout fut inutile; Chrysanthe fut

1. Eunap., *Vit. Soph., Maximus*, p. 476, 477.

inflexible. En désespoir de cause, alors, Julien se décida à le laisser en Lydie, en lui donnant la charge de souverain pontife. L'histoire ajoute que Chrysanthe, persévérant dans ses tristes pressentiments, fit peu d'usage de ses pouvoirs, et ne se hâta même nullement de procéder à la reconstruction des temples.

Tout le monde ne gardait pas un si prudent souvenir de l'instabilité de la fortune. La masse, au contraire, de cette race avide et vénale des sophistes, n'avait garde de manquer une si belle occasion de se gorger de faveurs et de richesses. Maxime lui-même donna l'exemple en s'entourant d'un luxe ridicule, en s'établissant dans un vrai palais, vêtu des plus riches vêtements et servi par des milliers d'esclaves. Son abord devint plein de morgue, et personne ne pouvait plus pénétrer auprès de lui. Le spectacle porta ses fruits; de toutes les petites villes de Grèce, professeurs, poëtes, devins, augures, aruspices, accoururent comme à la curée. C'était à qui raconterait les tourments qu'il avait soufferts sous Constance, et à qui ouvrirait dans un coin de la ville, avec les deniers de l'aumône impériale, un petit temple, un sanctuaire borgne, qui couvrait en réalité un coupe-gorge ou un lieu de prostitution. Tout le bas-fond, toute la boue du culte païen, remuée subitement, remonta à la surface. Des charlatans vendant des amulettes, des enthousiastes faisant des contorsions, des femmes perdues s'intitulant prêtresses ou bacchantes, parcouraient à toute heure la ville, dans les costumes les plus

étranges ; et ces victimes intéressantes exigeaient impérieusement qu'on leur ouvrît les caisses du trésor et les portes du palais [1].

Mais c'était surtout les jours de fête solennelle, et quand Julien se rendait en grande pompe aux temples païens, que toute l'armée des bateleurs et des prostituées accourait pour lui faire cortége. Comme ils avaient presque tous des insignes de dignités sacerdotales, il fallait bien leur faire place en l'honneur des Dieux qu'ils représentaient. Ils prenaient donc le pas sur les troupes, sur les généraux, entouraient le cheval de l'empereur, et faisaient arriver jusqu'à ses oreilles leurs plaisanteries obscènes et leurs bruyants éclats de rire. Le chaste, le grave Julien traversait ainsi Constantinople, entouré d'une mascarade d'ivrognes et de filles à moitié nues, qui portaient sur leurs visages flétris les traces de l'orgie nocturne [2].

On peut croire qu'il rentrait le cœur serré d'une douloureuse surprise. Ce n'étaient là ni l'école de sagesse à laquelle il s'était mis à la suite d'Épictète et de Marc-Aurèle, ni même les gracieuses *théories* d'Athènes que ses rêves avaient entrevues à travers la prose poétique de Platon. Il cherchait en vain du regard les vieillards à barbe blanche et les vierges au front pur orné de bandelettes. Au lieu de l'encens des parfums, il respi-

1. Eunap., *loc. cit.* — S. Jean Chrys., *in Julianum et gentiles*, t. II, p. 667, 668. — Amm. Marc., XXII, 12, 13. Les aveux des deux païens confirment l'exactitude de la description de l'évêque.

2. S. Jean Chrys., *ibid.*

rait une atmosphère tout imprégnée de l'odeur fétide de l'ivrognerie et de la débauche. En sortant de ces tristes scènes, il lui fallait soutenir un siége d'une autre espèce. C'étaient des demandes de toute nature que ses amis les sophistes lui apportaient à toute heure. Rien ne les contentait : ils étaient inépuisables et innombrables. Bon comptable, économe par nature, administrateur prudent, Julien ne voulait pas leur permettre de mettre à sec les caisses de l'État. Il les refusait souvent et les éconduisait avec de bonnes paroles. C'étaient alors des plaintes, bientôt des propos aigres et des reproches directs : on l'accusait de beaucoup promettre et de ne rien tenir [1]. Les meilleurs mêmes et les moins à plaindre prenaient part à ces récriminations. C'était le roi des rhéteurs Libanius, par exemple, qui d'Antioche, où il était maintenant établi, lui écrivait sur un ton aigre-doux : « Je ne crois pas que vous m'ayez retranché du nombre de vos amis, bien que je sois le seul qui n'ait rien reçu de vous. Je comprends la raison de cette exception. Vous voulez que toutes les villes de votre empire soient riches en toutes choses, et principalement en éloquence, sachant que c'est la seule distinction qui nous préserve d'être semblables aux Barbares. Vous craignez donc que si je devenais riche je n'abandonnasse mon art, et vous avez cru qu'il fallait me conserver pauvre pour que je restasse attaché à ma

1. S. Grég. Naz., *Or.* v, 20. — Saint Grégoire redit évidemment ici ce qu'il avait entendu dire aux sophistes éconduits par Julien.

profession. C'est ainsi que je veux interpréter votre conduite... C'est dans une vue d'intérêt public que vous ne me donnez rien. Vous voulez que, manquant de richesses, nous abondions de paroles[1]. »

Pour résister à cette pression et faire honte à ceux qui déshonoraient ainsi la sagesse, Julien redoubla en vain de sévérité, de simplicité, de négligence même dans son extérieur. C'était peu d'être philosophe : la vue d'un faste et d'une avidité qui le choquaient le portait, par réaction, à imiter les excès de cette secte étrange que l'antiquité avait baptisée du nom de *cynique*. Socrate ne le contentait plus : c'était Diogène qui devenait son modèle. Une chevelure mal peignée, que ne surmontait plus jamais le diadème, une barbe sale, un manteau à peine attaché et en guenilles, ce fut sous cet aspect étrange que s'offrit aux yeux de ses sujets le successeur des Césars. Il ne s'apercevait pas que, par ce désordre d'un nouveau genre, il ne faisait qu'ajouter au spectacle déjà si bizarre de sa cour un contraste et par conséquent un ridicule de plus. Ce redoublement de rigueur ne réussit pas. Tant qu'il ne s'agit que de prendre comme lui la besace et le manteau et d'afficher l'impudence classique du cynique, tout alla bien, les imitateurs ne manquèrent pas, et la cour se remplit à l'instant de sectateurs d'Antisthène. Mais quand à la négligence ex-

1. Liban., *Ep.* 372, p. 185. Le commencement de cette lettre ferait croire qu'elle a été écrite pendant le séjour de Julien en Gaule. Mais il n'était alors évidemment pas assez riche pour faire des largesses à ses amis.

térieure il fallut joindre les mortifications du corps, les privations, la vie en plein air, les bains froids, les repas de viandes sans apprêt ou de poisson cru, les nouveaux cyniques ne purent se résoudre à pousser la comédie jusque là. Ils firent hautement le procès à l'empereur, bien plus, à Diogène lui-même, et déclarèrent sans ménagement que toutes ces austérités n'étaient que des actes d'arrogance et de vanité condamnés par la vraie sagesse. Les officiers, les chambellans, qui s'accommodaient très-bien du retour des fêtes sensuelles du paganisme, mais que choquait dans leurs habitudes l'absence du décorum impérial, et qui n'aimaient pas à voir un empereur en négligé, firent écho à ces plaintes. Le peuple, qui veut toujours que le luxe entoure la puissance, commença de railler tout haut. Julien, observateur sagace autant que dévot ridicule, sentit promptement qu'on se jouait de sa foi, et il en éprouva un violent dépit. Suivant sa coutume, il épancha sa bile dans deux longs traités oratoires *contre les chiens ignorants*, écrits, nous dit-il, au courant de la plume, dans une nuit, et où il s'efforce de défendre la philosophie contre ceux qui l'attaquent, aussi bien que contre ceux qui la déshonorent. « Les fleuves, s'écrie-t-il, remontent vers leur source. Voici des cyniques qui accusent Diogène de vanité ; des gens forts, jeunes et bien portants, qui ne veulent pas se laver dans l'eau froide en plein été, de peur d'attraper du mal, qui se moquent de voir manger des polypes et

des poissons crus... et qui croient avoir fait des progrès dans la science parce qu'ils sont arrivés à s'apercevoir que la mort est un mal : connaissance que Socrate, avant Diogène, s'était glorifié de ne pas avoir[1]. » Ce sont toutes ces coutumes bizarres de la vie de Diogène, et d'autres moins décentes, dont le cynique couronné entreprend la justification avec un singulier accent de verve ironique et déclamatoire. « Le but de la philosophie cynique, dit-il, comme de toute autre, n'est-ce pas le bonheur? Et le bonheur consiste à vivre suivant la nature et non suivant l'opinion. Les plantes, les animaux vivants de toute espèce, se développent bien, lorsqu'ils suivent sans entraves la fin que la nature leur a assignée. Le bonheur des Dieux mêmes consiste à se conformer à leur nature. C'est donc dans cette conformité avec la nature, et non point ailleurs, qu'est caché le bonheur de l'âme et qu'il le faut chercher. Ni l'aigle, ni le platane, ni aucun autre animal ou végétal, ne s'efforcent d'avoir soit des plumes, soit des feuillage d'or : ils ne cherchent point pour se reproduire des germes d'argent, ni, pour courir, des aiguillons de fer ou de diamant; mais, contents des organes que la nature leur a donnés, quand ils les conservent sains et suffisants pour leurs besoins et leur défense, ils s'estiment dans le plus heureux état. Combien n'est-il donc pas ridicule de voir l'homme chercher son bonheur dans les choses qui lui sont étrangères, la richesse, la naissance,

1. Jul., *Or.* 6, *In cynicos imperitos,* p. 339, 340.

les amitiés puissantes, et autres choses de ce genre[1]. » C'est cette rigoureuse conformité à la nature que Diogène a cherchée par tous les moyens, et qui lui a fait braver l'opinion et le ridicule. « Mais, ajoute sévèrement le moraliste, se retournant contre ses faux amis, pour avoir le droit d'oser comme lui, il faut souffrir aussi ce qu'il a souffert... Celui qui veut faire profession de cynisme[2], doit d'abord se châtier sévèrement lui-même, et ne point flatter ses penchants, s'examiner rigoureusement pour voir s'il prend plaisir à la bonne chère, s'il aime à être mollement couché, s'il se laisse vaincre par le goût des honneurs et de la réputation, s'il veut être regardé de ceux qui l'entourent, et s'il compte leur vaine estime pour quelque chose. Qu'il soit sans complaisance pour les volontés de la multitude. Qu'il ne touche pas même du doigt à la volupté, avant qu'il ait pu la fouler aux pieds... Pour être cynique, il ne suffit point de prendre le manteau, la besace et le bâton, de laisser flotter sa chevelure au hasard, et de se promener dans la ville comme si on était dans un bourg où il n'y a ni barbier pour vous raser, ni maître pour vous instruire. Le vrai signe distinctif du philosophe, ce n'est pas le bâton, c'est la raison ; ce n'est pas la besace, c'est la fermeté de l'âme. Le cynique pourra user de franchise et d'audace lorsqu'il aura fait connaître à tous ce qu'il vaut... Si quelqu'un veut imiter

1. Jul., *loc. cit.*, p. 363.
2. Κυνίζειν, mot à mot : être chien.

Diogène pourvoyant devant le public à tous les besoins de la nature, nous ne l'en blâmons ni ne l'en accusons, mais il faut d'abord qu'il nous ait fait voir la même promptitude à apprendre que ce philosophe, la même libéralité de sentiment, la même tempérance, la même justice, la même sagesse, la même piété, la même reconnaissance ; qu'il ne fasse rien en vain, rien au hasard, rien sans réflexion, car c'était là la philosophie de Diogène. Ensuite il pourra se railler à son aise de ceux qui se cachent pour se conformer aux lois de la nature... Mais les modernes imitateurs de Diogène prennent la partie la plus facile de son rôle, et négligent la meilleure [1]. »

Le second discours est plus curieux encore. Julien l'écrivit *ab irato*, en sortant d'un entretien ridicule avec un faux sage qui l'avait entretenu des heures durant de fables de sa composition, où tous les Dieux de la mythologie jouaient des rôles impertinents. Héraclius (c'était son nom) ne se trouvait pas probablement bien coupable : il n'avait fait qu'imiter l'exemple d'Ovide, de Lucien, de tous les poëtes, de tous les fabulistes, de tous les romanciers, qui, depuis des siècles, ne s'étaient jamais fait faute de faire figurer à leur gré, dans des situations ou risibles ou criminelles, tous les habitants de l'Olympe. Il y avait longtemps que Vulcain et Jupiter étaient les types classiques des maris volages ou trompés ; Mercure, des valets fripons ; Vénus, des

1. Jul., *loc. cit.*, p. 375-378.

femmes faciles; Hercule, des coureurs d'aventures galantes; Bacchus, des bons vivants; Junon, des ménagères acariâtres et jalouses. Mais la sincérité à la fois ardente et étudiée de Julien ne l'entendait point ainsi. Il prenait tous ces Dieux de comédie au plus grand sérieux, et prétendait les réhabiliter de trop longs outrages. « Tout arrive avec le temps, s'écrie-t-il dans un accès d'indignation : cette parole de la comédie a failli s'échapper tout à l'heure de ma bouche, en entendant ce *chien* aboyer, non pas quelques paroles généreuses, mais de vrais contes de nourrice, et encore très-sottement débités. J'aurais voulu me lever sur-le-champ et rompre la réunion, en voyant Hercule et Bacchus mis en scène comme sur un théâtre; mais je me suis contenu, moins pour l'orateur que pour les assistants, si j'ose dire, et pour moi-même, de crainte de paraître fuir comme une colombe effarouchée, par superstition plus que par réflexion. J'ai donc dû me dire à moi-même ce vers d'Homère : Supporte un peu, mon cœur : tu as souffert des choses plus rudes. Supporte d'entendre un *chien* en délire pendant une partie du jour. Ce n'est pas la première fois que tu entends blasphémer les Dieux. Non, nous ne vivons pas dans des temps si fortunés! Nos affaires publiques et privées ne sont pas dans un état si prospère! Nous n'avons pas le bonheur d'avoir conservé les oreilles ou du moins les yeux purs des crimes et des hontes de ce siècle de fer[1]. »

1. Jul., *Or.* 7, *In Heraclium*, p. 382, 383.

Mais au moins on peut répondre et rétablir le vrai sens et le vrai rôle des fables. Aussi Julien se met-il en devoir de montrer à l'impertinent fabuliste comment il aurait dû s'y prendre. Les fables, suivant lui, n'ont qu'un but, c'est de nous mener, avec l'aide des Dieux, par une route agréable et facile, jusqu'aux retraites cachées où réside le Dieu suprême, l'Un, le Bien absolu, et de préparer ainsi l'union de notre âme avec lui. Voilà pourquoi les poëtes primitifs les ont inventées, et les divins Platon et Jamblique les ont ou répétées ou amplifiées [1]. Hors de là les fables ne sont bonnes que pour les enfants. « D'où te vient donc l'audace, reprend-il en interpellant de nouveau Héraclius, de me traiter comme un enfant? Qui es-tu pour corriger quelqu'un?... Crois-tu avoir fait quelque chose de grand pour avoir pris le bâton, laissé pousser tes cheveux, pour courir les villes et les camps, insulter les bons, flatter les méchants?... Que sert de courir ainsi partout et de fatiguer les mules à vous porter?... Je vous connais : je vous ai donné à tous un nom, et je vais l'écrire. Les malheureux Galiléens (les disciples du Christ) ont dans leurs rangs un certain nombre de gens, qu'ils appellent les *renonçants*. Ce sont des hommes qui renoncent à un peu de bien qu'ils possèdent, mais qui, en revanche, en acquièrent beaucoup d'autres, mettent la main, en quelque sorte, sur tout ce qu'ils rencontrent, et qui se voient entourés

1. Jul., *Or.* 7, *In Heracl.*, p. 384 et suiv.

d'hommages, suivis d'un cortége nombreux, l'objet, en un mot, d'un véritable culte. Voilà à qui vous ressemblez, aux richesses près, et encore cette différence n'est-elle point de votre fait, mais du mien; c'est que je ne suis pas aussi sot que ces gens-là. A cela près que vous n'avez point la facilité de lever les tributs que ces hommes perçoivent, sous le nom d'aumônes, pour tout le reste vous leur ressemblez entièrement. Comme eux, vous avez quitté votre patrie; vous courez comme eux, et vous hantez la cour encore plus qu'eux et avec plus d'impudence. Car eux, au moins, attendaient qu'on les appelât; vous venez, vous, même quand on vous chasse. Et quel fruit vous revient-il de toutes ces courses? Quel fruit, nous surtout, en retirons-nous? Asclépiade est venu, puis Sérénianus, puis Chytron, puis je ne sais quel jeune homme aux cheveux blonds et à la taille élancée; enfin, toi, Héraclius, et après vous tous encore deux fois autant d'autres. Et quel bien, mes bons amis, est-il résulté de votre venue? Quelle ville, quel homme ont profité de votre audace?... En vérité, je ne crois pas que, dans toute votre vie, on vous ait vus aussi souvent chez les philosophes que chez les notaires de la cour. Le vestibule du palais vous tient lieu de l'Académie, du Lycée et du Pœcile. Oh! combien la philosophie est devenue par vous vile et méprisable! O les plus ignorants des orateurs, dont le roi Mercure lui-même ne pourrait pas purifier la langue[1]! »

1. Jul., *loc. cit.*, p. 416-419.

Pour se reposer de cette invective et se consoler de sa tristesse, Julien entreprend, avant de finir, de tracer lui-même le modèle d'une fable honnête portant avec elle sa moralité. Cette fable, c'est sa propre histoire, à peine déguisée sous le voile d'un gracieux apologue. Il y eut une fois un homme riche qui possédait beaucoup de troupeaux et de serviteurs, mais il négligeait le culte des Dieux. Il eut beaucoup d'enfants de plusieurs femmes; il leur laissa son bien, sans prendre le soin de le partager. Ce fut un sujet de grande division entre eux; ils se querellèrent, se tuèrent l'un l'autre, dévastèrent le foyer et le sanctuaire paternels. Jupiter, voyant ce désordre, poussa le Soleil qui gouverne la terre à en faire justice. Par un reste de pitié, cependant, le Dieu suprême, le Soleil et les Parques, tenant conseil entre eux, résolurent d'épargner seulement, de toute cette race, un jeune enfant, parent obscur et éloigné du père de famille. Cet enfant grandit sous la tutelle de Minerve et d'Apollon. Un jour qu'il s'était assoupi, en plein air, sur une pierre, Mercure lui apparut dans son sommeil, sous la forme d'un jeune homme de son âge : « Viens, lui dit-il, je vais te montrer le chemin qui conduit à la demeure du père des Dieux. » Puis il le mena jusqu'au pied d'une grande montagne et l'abandonna. L'enfant, éperdu, se mit à invoquer Jupiter, et alors le Soleil et Minerve descendirent près de lui, et, le conduisant sur un point élevé, lui montrèrent tout l'héritage de sa famille dévasté par des serviteurs infidèles, pendant que

le maître était plongé dans un lâche sommeil. Ils lui annoncèrent que tout cela lui appartiendrait, mais lui firent trois recommandations : de ne pas dormir comme son parent, de ne pas céder aux avis de mercenaires adulateurs, de n'honorer que les Dieux et ceux qui leur ressemblent. « Souviens-toi aussi, lui dirent-ils en le quittant, que tu as une âme immortelle, d'essence divine, et que, si tu suis nos avis, tu seras dieu comme nous et tu jouiras de la vue de notre père [1]. »

Malgré ces derniers mots, pleins encore d'une orgueilleuse confiance, le doute, on s'en aperçoit, s'était glissé dans cette âme ardente. On voit poindre dans ces paroles le sentiment qui allait troubler sans relâche les jours de sa courte existence : l'irritation de se retrouver impuissant au sein du pouvoir absolu. Ni les légions de Julien, ni son éloquence, ne pouvaient faire briller une étincelle de vertu sur les cendres éteintes du paganisme. Malgré ses dédains affectés, le philosophe désenchanté commençait à tourner avec une secrète envie ses regards vers ces solitudes chrétiennes où, chaque jour, des milliers d'hommes inconnus de la terre couraient dompter la nature et braver le monde, sans offenser la pudeur.

Ce qui devait rendre le contraste de plus en plus visible à tous les yeux, et plus poignant pour Julien, c'est que, pendant que le retour de la faveur mettait dans tout son jour la misère des débris du paganisme,

1. Jul., *loc. cit.*, p. 423-435.

quelques mois de disgrâce, au contraire, purifiaient et soulageaient l'Église chrétienne. Les apostasies la délivraient rapidement des fausses conversions qui la déshonoraient : c'était une saignée salutaire qui la débarrassait d'un sang corrompu. Les héros de la foi, rentrés paisiblement dans chaque diocèse, rapportaient et répandaient autour d'eux les inspirations d'une piété échauffée par le malheur; les chrétiens faibles, que l'amour des grandeurs et le contact des cours avaient un instant égarés, plongés dans une solitude forcée, s'y abreuvaient de recueillement et de pénitence. Les dissentiments même se calmaient, n'étant plus entretenus par l'ambition qui les avait si cruellement envenimés. Ariens, semi-Ariens, orthodoxes, sans se réconcilier encore ni se confondre, se revoyaient, se parlaient, commençaient à s'entretenir de leurs périls communs. Si on ne conciliait pas les points de divergence, on faisait au moins, pour un instant, trêve à la discussion. L'Église, remise d'un ébranlement momentané, se dressait devant son ennemi, calme et fière, ne demandant et ne redoutant rien, confiante dans l'assurance d'un secours céleste et dans le sentiment d'une grande force humaine.

Tout porte à croire que Julien était sincère dans son désir, si souvent exprimé, de ne point l'attaquer ouvertement. Comme tous les gens de sa génération, il était fatigué des persécutions religieuses, et, en outre, il se méfiait de l'efficacité des moyens violents. Tout bas

aussi, et sans se l'avouer, il avait le sentiment de sa faiblesse et redoutait d'entrer en lutte avec l'Église. Mais il n'en était pas moins très-décidé à rendre au paganisme toutes les prérogatives de la religion officielle et politique, et il ne calculait pas qu'une telle restauration, tentée après trente années, ne pouvait s'opérer, sans entraîner avec elle de sanglants déchirements, ou, s'il avait prévu ces collisions, il ne se mettait point en peine de les prévenir. Elles ne pouvaient pourtant tarder à éclater.

A l'ouverture de toutes les persécutions des siècles précédents, c'était toujours dans les rangs de l'armée que se faisaient sentir les premiers coups du pouvoir irrité. L'alliance intime, la confusion habituelle des cérémonies militaires et religieuses, la rigueur de la discipline romaine qui ne laissait pas au soldat la moindre liberté de disposer de sa personne, fournissaient des prétextes faciles à toutes les vexations. Quand le drapeau était surmonté de l'image des Dieux, quand toute bataille ou même toute revue était précédée d'un sacrifice, quand le nom de l'empereur n'était prononcé que suivi d'épithètes qui sentaient l'apothéose, se distinguer de son voisin par sa manière de prier, c'était manquer à la consigne et rompre l'uniformité du corps. Sous les empereurs chrétiens eux-mêmes, il n'avait pas été toujours aisé d'enlever aux habitudes militaires une certaine apparence et comme un certain parfum d'idolâtrie. Julien n'eut rien de plus pressé que de rétablir en plein dans

l'administration militaire, qui était l'objet de sa prédilection, toutes les anciennes coutumes de la république. L'étendard de Constantin, le fameux Labarum, qui était devenu, sous Constance, le modèle de tous les drapeaux, reprit sans délai la forme des vieux insignes des légions. La croix, le monogramme du Christ, disparurent et firent place au chiffre fameux du sénat et du peuple romain. De plus, à côté de la médaille de l'empereur, on commença à glisser timidement les symboles de Mars, de Jupiter et des autres Dieux[1]. Puis, un jour où les soldats étaient convoqués pour recevoir une distribution de leur solde (probablement quelque gratification extraordinaire, à l'occasion des dernières victoires), Julien annonça qu'il voulait procéder lui-même à la répartition. On s'aperçut alors, non sans surprise, qu'à côté du siége impérial était placé un autel portatif dont le feu était allumé, et un peu plus loin une petite table portant une cassolette d'encens. Ordre fut donné à tous ceux qui viendraient recevoir leur solde, de commencer par verser quelques grains d'encens sur le feu[2].

Une assez vive rumeur parcourut à l'instant tous les rangs. Qu'était-ce que cette exigence insolite? Était-ce un sacrifice aux idoles qu'on demandait à l'armée? Dans le doute, les soldats chrétiens ne voulaient pas avancer.

1. Soz., v, 17. — S. Grég. Naz, *Or.* IV, 55, 66.

2. Soz., *loc. cit.* — S. Grég. Naz., *Or.* IV, 55, 83, 84. — Théod., III, 16, 17.

On les rassura en leur faisant remarquer qu'il n'y avait ni image, ni idole sur l'autel, et en protestant qu'il ne s'agissait que d'une étiquette insignifiante qu'on voulait remettre en vigueur. Plusieurs ne se laissèrent pas convaincre, et s'abstinrent de répondre à l'appel, sous prétexte de maladie. Le plus grand nombre crut ou voulut croire tout ce qui lui permettait de toucher promptement son argent, et la cérémonie s'acheva sans difficulté [1].

De retour aux quartiers, au moment où, se mettant à table, les soldats chrétiens commençaient, à leur ordinaire, par faire le signe de la croix, ils s'aperçurent que leurs compagnons païens les regardaient en souriant. Ils pressèrent les rieurs de questions pour savoir ce que signifiaient ces airs de malice : « Nous rions, dit enfin l'un d'eux, de vous voir adorer encore Jésus-Christ, au moment où vous venez de le renier. » Les chrétiens, comprenant alors le sens qu'on attribuait généralement à leur démarche, pâlirent et se troublèrent; le plus grand nombre pourtant courba la tête sans rien dire. Mais quelques-uns, plus animés, se levèrent bruyamment, et, déchirant leurs vêtements et leurs cheveux, parcoururent les rues de la ville en s'écriant : « Nous sommes chrétiens, que tout homme l'entende, et que l'entende aussi ce Dieu pour qui nous vivons et devons mourir. Nous ne te renions pas, ô Sauveur de nos

1. Soz. — S. Grég. Naz. — Théod., *loc. cit.*

âmes!... Si notre main a failli, notre pensée ne l'a point suivie. » Ils arrivèrent ainsi, au milieu des cris et de l'émotion générale, jusqu'au palais de l'empereur, et jetèrent à ses pieds avec dédain l'or qu'ils venaient de recevoir [1].

Suivant toute apparence, cette explosion contraria fort Julien. Son intention sans doute n'avait point été d'entraîner du premier coup tous les soldats chrétiens dans le paganisme, mais seulement de les accoutumer à quelques pratiques équivoques qui auraient frayé la voie à une défection plus complète, et de les placer sur une pente qu'il espérait, le poids de la discipline aidant, leur faire descendre jusqu'au fond. Il se trouvait partagé entre la crainte de démentir ses promesses de liberté en commençant une persécution religieuse, et le danger de laisser outrager impunément en public l'autorité impériale. Au premier moment, la colère l'emporta, et l'ordre fut expédié d'arrêter les soldats rebelles et de les conduire au supplice, non comme chrétiens sans doute, mais comme en révolte sous les drapeaux. Cette subtilité ne fut point comprise. Quand vint le jour où le supplice devait avoir lieu, tout Constantinople se mit en rumeur : la foule, émue d'une subite pitié et d'une sourde colère, se rendit à flots pressés au lieu de l'exécution, encourageant les condamnés de ses vœux et de ses regards. On dépouilla les victimes de leurs vêtements : puis le

1. Soz. — S. Grég. Naz — Théod., *loc. cit.*

supplice fut retardé de quelques instants, parce que le plus âgé des soldats insistait vivement pour être frappé le premier, voulant donner l'exemple aux plus jeunes. Tout était réglé cependant, et le bourreau tirait son épée, quand une ordonnance de l'empereur arriva en toute hâte, commuant la peine capitale en un exil éloigné [1].

La réflexion avait tempéré la colère de Julien, et il rentrait à temps dans la voie de la modération. Mais l'excitation avait été déjà telle qu'elle fit oublier la douceur de sa conduite précédente, et qu'on lui sut à peine gré de son pardon. Les condamnés eux-mêmes se plaignaient tout haut qu'on leur eût ravi la palme du martyre. Ce fut la première étincelle d'un feu qui ne devait plus s'éteindre, et les dispositions des chefs chrétiens de l'armée devinrent dès lors si suspectes à Julien, qu'il prit le parti de se priver de leurs services et de les éloigner presque tous de sa cour. Les plus illustres, Jovien, Valentinien, furent ainsi relégués dans des provinces lointaines. Le crime de Valentinien était, dit-on, d'avoir secoué sa tunique avec dégoût sous les yeux de l'empereur, un jour qu'étant de service au palais il avait reçu par mégarde une aspersion d'eau lustrale [2].

Les nouvelles qui arrivaient des provinces furent bientôt de nature à exciter plutôt qu'à calmer cette exaltation naissante des esprits. Rien n'avait semblé à

1. Soz. — S. Grég. Naz. — Théod., *loc. cit.*
2. Soz. — Théod. — S. Grég. Naz., *loc. cit.* — Soc., III, 22; IV, 1.

Julien plus équitable et plus modéré que la loi par laquelle il avait ordonné d'une manière générale, et sans même désigner les édifices chrétiens, de restituer aux villes toutes les possessions qui leur avaient été retirées par Constance. Dans l'application, rien n'était mieux fait pour mettre les partis aux prises et les populations en feu. Ces possessions, on l'a vu, étaient presque toutes devenues des églises, honorées d'un culte assidu, renfermant des tombeaux de martyrs ou des images vénérées, solennellement consacrées par la bénédiction épiscopale et où reposait, à la lueur d'un feu continu, le ciboire de la sainte Eucharistie. Chasser violemment prêtres et fidèles de ces sanctuaires, pour installer avec éclat une idole sur l'autel qui avait porté le corps de Jésus-Christ, c'était blesser au vif tous les sentiments des populations chrétiennes. Pour faire l'opération complète, il fallait encore aller plus loin. Combien de joyaux enlevés aux statues des Dieux étaient maintenant incrustés dans des croix et dans des calices : combien d'étoles, combien de vêtements sacrés, étaient tissus avec les riches dépouilles du culte détruit ! Pour les rendre à leurs anciens possesseurs, il fallait pratiquer un véritable pillage des objets consacrés. C'était toute une restauration qu'il fallait tenter, une sorte de contre-révolution avec toutes les violences que ces réactions entraînent. Il fallait s'attendre que dans une telle entreprise les gouverneurs, souvent brutaux eux-mêmes et emportés, rencontreraient chez les fidèles une rési-

stance énergique et seraient forcés de chercher dans la lie encore païenne des grandes villes de dangereux auxiliaires.

Un des premiers lieux où ces difficultés inhérentes à toute réaction se manifestèrent, fut la petite ville d'Aréthuse en Syrie. Elle avait pour évêque un prélat qui n'était pas sans reproche sous le rapport de la foi, mais qui, admis à la cour de Constantin, avait joué un rôle honorable dans les tragédies de la famille impériale. C'était le vieux Marc, le même qui avait recueilli dans sa maison, au moment du massacre préparé par Constance, Julien enfant et son frère, et les avait soustraits à leur persécuteur. Fort en faveur auprès de Constance malgré ce trait d'humanité, il avait profité de sa puissance pour obtenir la démolition d'un temple très-anciennement vénéré, qui déshonorait sa métropole, et il officiait maintenant chaque jour dans une riche église bâtie sur les ruines du temple. En application de la loi nouvelle, il reçut le commandement de restituer le terrain et de rebâtir à ses frais l'édifice détruit. Le bas peuple, qui lui gardait rancune de la suppression d'un sanctuaire fort accrédité, se pressa autour de son palais pour accélérer par la force l'exécution de la mesure. Marc, effrayé, ne crut pouvoir ni céder à ce qu'on lui demandait, ni faire tête à l'orage, et se retira. Il était déjà à quelques lieues de la ville, lorsqu'il apprit qu'au défaut de l'évêque on commençait à vouloir exercer les reprises sur les chrétiens de

distinction du diocèse. Jugeant alors de son devoir de protéger ses coreligionnaires, il revint sur ses pas et rentra dans la ville, se livrant lui-même à la fureur de la populace[1].

Ce courage ne fit qu'irriter ses adversaires. On se saisit de sa personne, on le traîna par les rues, en le tirant tantôt par les pieds, tantôt par les cheveux, et en l'abreuvant d'outrages. On le jetait dans les égouts, d'où on le retirait tout meurtri et tout souillé. Des jeunes gens le prenaient par les bras et par les jambes, et se jetaient son corps les uns aux autres comme une balle de jeu. Des femmes de distinction, des magistrats même, ne craignirent pas de se mêler à ce divertissement hideux, laissant éclater ce jour-là des sentiments longtemps contenus, ou suivant à l'aveugle le vent de persécution qui s'élevait. Quand l'horrible promenade fut terminée, on enduisit le corps du vieillard d'une couche de miel, et on le suspendit dans un filet, exposé à toutes les piqûres des mouches et des guêpes.

Tant d'injures ne vinrent à bout ni de lui arracher son faible souffle de vie, ni de faire plier son âme courageuse. Il ne mourut pas et ne céda pas. On ne surprit sur son visage ni impatience, ni terreur. « Je suis heureux, disait-il, d'être élevé de quelques degrés vers le ciel, tandis que vous autres vous rampez sur la terre. » Ses persécuteurs voulaient le faire fléchir, mais n'osaient

1. S. Grég. Naz., *Or.* IV, 88, 89. — Soz., V, 10. — Théod., III, 7.

le faire mourir. Ils lui offrirent donc à plusieurs reprises de le délivrer, moyennant le paiement de la somme à laquelle on avait évalué le temple détruit, et, comme il sa refusait obstinément à cette condition, à chaque proposition nouvelle on diminuait la somme demandée, et on finit par mettre sa libération à un prix si bas que tous les chrétiens de la ville offraient de payer pour lui. Mais l'évêque fut inébranlable, répétant toujours que les lois de l'Église l'empêchaient de concourir, même par le plus léger tribut, au rétablissement de l'idolâtrie. Enfin le jour se termina, et les bourreaux, lassés plutôt que vaincus, mais n'osant pas enfreindre les ordres de l'empereur en allant jusqu'à enlever la vie à leur victime, lui accordèrent la liberté sans condition [1]. On ajoute que l'effet de ce triste spectacle fut tel que beaucoup de gens vinrent demander pardon à Marc, écoutèrent ses instructions, et se convertirent à la religion persécutée.

Des scènes de désordre analogues, et provoquées par les mêmes motifs, se reproduisirent à Damas, où des Juifs mirent le feu à deux grandes basiliques chrétiennes [2]; à Béryte, où le magistrat de la ville lui-même, le comte Magnus, procéda à l'incendie de l'église; à Émèse, où la foule vint placer en grande pompe la statue de Bacchus sur l'autel, puis détruisit et jeta au vent les restes de tous les martyrs qui étaient ensevelis sous

1. S. Grég. Naz. — Théod. — Soz., *loc. cit.*
2. S. Amb., *Ep.* XL, p. 946. — Tillemont, *Hist. eccl.*, t. VII, p. 364.

la pierre[1]. A Épiphanie, l'évêque Eustathe en s'éveillant entendit tout à coup retentir dans son église des airs profanes joués sur des instruments de baladin, et, informé que c'était une pompe païenne qui avait pris possession du sanctuaire pendant la nuit, il éprouva une si vive douleur qu'il expira sur-le-champ[2]. Mais nulle part les violences ne furent poussées si loin que dans la petite ville d'Héliopolis, au pied du mont Liban. Là, on se le rappelle, s'élevait autrefois un temple à la déesse Vénus, véritable repaire d'impudicité et de débauche. Constantin l'avait fait fermer dès les premiers jours de son règne[3], avant même d'avoir pris aucune mesure contre le culte païen, mais au nom seulement de la morale publique indignée. Les habitants de cette petite ville, dépravés jusqu'à la moelle des os par la longue pratique de cérémonies infâmes, étaient restés rebelles à toutes les prédications chrétiennes. Le Christ, la pureté de sa loi, les vertus de ses ministres, y étaient en horreur. Dès qu'on apprit que Constantinople possédait un César païen, et que la revendication était admise pour les monuments du vieux culte, toute la population frémit d'un effroyable tressaillement de vengeance et de fureur. On courut à l'église chrétienne, habituellement déserte et occupée seulement par un diacre du nom de Cyrille et quelques vierges consacrées

1. Théod., IV, 22; III, 7. — Jul., *Mis.*, p. 90. — *Chron. Alex.*, an 362, p. 687.

2. *Chron. Alex., loc. cit.*

3. Voir la première partie de cette *Histoire*, t. I, p. 347.

au service de l'autel. On s'empara du diacre et des saintes filles, et, après les avoir exposés plusieurs heures durant à tous les outrages, on leur enleva la vie par d'affreux supplices. Saint Grégoire de Nazianze et la *Chronique alexandrine* ajoutent que l'horreur fut poussée plus loin encore, et que des malheureux, ouvrant de leur propre main les entrailles du diacre, en tirèrent son foie, dont ils firent un affreux repas. La justice divine ne leur fit pas attendre leur châtiment : leur sang fut vicié par cette exécrable nourriture, et un virus circula dans leurs veines comme un poison lent qui, successivement, leur ôta la vue, les dents, l'usage de tous les sens et de la parole. Ils se promenaient dans les rues d'Héliopolis, comme un témoignage vivant du crime et de sa vengeance[1].

Ces excès de tout genre nous sont attestés non-seulement par le récit des chrétiens qui les avaient soufferts, mais par les efforts mêmes que faisaient des païens plus humains et plus sensés pour en arrêter le cours. La correspondance de Libanius contient à ce sujet les aveux les plus clairs. Libanius, était un homme d'une humeur aimable et douce, malgré quelques petits travers, et qui, lorsqu'une fois sa vanité était satisfaite, ne cherchait plus qu'à vivre en paix avec tout le monde. Il avait d'abord applaudi avec une joie puérile aux belles cérémonies de la restauration des temples. La statue de

1. S. Grég. Naz., *Or.* IV, 86, 87. — *Chron. Alex.*, p. 687. — Théod., IV, 22.

Diane, toute d'argent, aussi bien que la biche qui suivait ses pas, les longues files de prêtres, les repas somptueux, les chants des jeunes filles, tout cet appareil ravissait son imagination et fournissait matière à sa rhétorique[1]. Mais quand d'autres scènes moins pacifiques vinrent troubler les populations et ensanglanter les rues des villes, quand il vit exproprier, spolier, puis massacrer des gens avec qui il était souvent en bons rapports de confraternité littéraire, l'honnête rhéteur s'émut et s'interposa avec plus de bonne volonté que de succès. « Vous savez, écrivait-il à Hésychius, prêtre païen d'Antioche, qui voulait faire raser la maison d'un chrétien, construite sur l'emplacement d'un ancien temple, que je ne désire pas moins que vous que les temples des Dieux recouvrent tout leur éclat. Mais je ne vois pas qu'il soit nécessaire, pour les faire sortir de leurs ruines, de détruire d'autres bâtiments, et de déparer d'une main les mêmes villes que nous ornons de l'autre. Assurément il est facile de faire tomber la maison de Théodule, mais il me semble qu'il vaudrait mieux l'épargner; car elle est belle, vaste, et fait honneur à notre cité. De plus Théodule ne s'est point emparé de ce lieu saint par arrogance et par emportement : il l'a trouvé à vendre, il l'a acheté : tout le monde pouvait en faire autant[2] ». « Montrez, dit-il ailleurs, ô mon cher Bacchius, votre zèle pour les choses sacrées, en multipliant les sacrifices, en accomplissant avec exac-

1. Liban., *Ep.* 622, 624, 680, p. 297, 298, 325.
2. *Ibid. Ep.* 636, p. 303,

titude les cérémonies, en rétablissant les temples détruits. Car il faut bien honorer les Dieux, plaire à l'empereur et embellir sa patrie. Montrez-vous le plus exact du monde à servir les Grâces : car elles sont déesses, et il faut les honorer. Mais on peut prendre soin de toutes ces choses et conserver pourtant quelque douceur (envers les chrétiens). Mettez-en donc, je vous prie, dans ce que vous exigez de Basiliscus : laissez-lui payer sa contribution en deux parties, l'une comptant, et l'autre qu'il se procurera d'ici à peu. Rappelez-vous la conduite d'Émilien (son père), que personne n'a jamais accusé et que j'ai toujours fort loué. Il n'a point été de ceux qui nous ont fait tort, et il l'aurait pu s'il l'avait voulu [1]. » « Orion, écrit-il encore, a de tout temps été mon ami : ma mère avait mis du soin à nous lier ensemble, et je l'ai toujours trouvé homme excellent et très-éloigné d'imiter ceux qui abusent de leur puissance. Tous ceux qui habitent Bostra témoignent qu'il n'a point détruit les choses sacrées ni persécuté les prêtres, et qu'il en a sauvé plusieurs de la misère, par la douceur de son gouvernement. Voilà l'homme qui m'est venu voir tout triste et tout abattu. Et répandant un flot de larmes, il m'a dit : C'est à peine si je peux m'échapper des mains de ceux que j'ai comblés de mes bontés. Quoique je n'aie fait aucun mal à personne, quand j'en pouvais faire, peu s'en faut que je n'aie été mis en pièces. Et il a continué en me racontant

1. Liban., *Ep*. 669, p. 320.

la fuite de son frère, la dispersion de toute sa famille, ses champs ravagés, tous ses meubles brisés, et je ne pense pas en vérité qu'aucune de ces choses ait lieu par ordre de l'empereur. L'empereur a bien dit que ceux qui avaient en leur possession des choses sacrées devaient les rendre ; mais ceux qui n'en possèdent pas ne doivent être ni maltraités ni outragés... Il est clair que les gens qui font toutes ces violences, sous prétexte de prendre en main la cause des Dieux, n'ont que le désir de s'approprier les biens d'autrui [1]. » Et quelques jours après, n'ayant pas réussi dans sa première intervention, il revenait encore à la charge : « C'est la troisième fois, disait-il au même magistrat, que je vous écris pour Orion. S'il pense autrement que nous au sujet des Dieux, c'est une erreur qui ne nuit qu'à lui-même, mais ce n'est point pour ses amis une raison de lui faire la guerre... Ceux qui le persécutent, lui et ses proches, et le livrent en proie au premier venu qui veut l'insulter, s'imaginent qu'en faisant cela ils plairont aux Dieux, mais ils s'éloignent entièrement du véritable culte que les Dieux désirent... Mais vous qui êtes passé de la chaire du professeur à la dignité du juge, c'est à vous qu'il convient ou de leur persuader de meilleures choses, ou de les contenir par la force. Si Orion détient quelque somme venant d'une origine sacrée, et peut la restituer, qu'on le frappe, j'y consens, qu'on le transperce, qu'on lui fasse subir

1. Liban., *Ep.* 673. p. 322

le sort de Marsyas. Il est digne d'un pareil châtiment si, pouvant se faire délivrer en rendant ce qu'il doit, il se laisse vaincre par l'amour des richesses, et supporte tous ces maux pour garder son or. Mais, s'il est pauvre comme Irus, s'il va se coucher souvent sans souper, je ne vois pas quel profit nous trouverons à lui infliger des tourments qui ne feront que lui valoir une bonne renommée parmi nos ennemis. S'il venait à mourir dans les fers, songez, je vous prie, à ce qui en résulterait, e prenez garde que vous ne soyez en train de nous forger plus d'un Marc d'Aréthuse. Vous savez ce qui est arrivé à ce Marc. Il a été suspendu en l'air, frappé de verges, tiré par la barbe : et comme il a tout supporté avec courage, on l'honore maintenant à l'égal d'un Dieu, et partout où il paraît, on fait un véritable siége autour de lui... Prenez cet exemple pour votre règle ; qu'Orion sorte de vos mains vivant comme Marc, mais non pas admiré comme lui. Il dit qu'il n'a rien dérobé. Supposez qu'il mente. S'il a tout perdu, pensez-vous trouver une mine d'or dans sa peau? Je vous en conjure, vous qui êtes son ami en même temps que son juge, ne faites rien qui ne soit généreux, et s'il faut qu'il soit châtié, au moins qu'il n'ait point de blessure à montrer pour se faire porter en triomphe[1]. »

Le préfet d'Orient, Salluste Second, qu'il ne faut pas confondre avec le magistrat du même nom qui gouvernait

1. Liban., *Ep.* 731, p. 349-351.

en Gaule, mais qui était, comme son homonyme, d'un esprit éclairé et doux, quoique païen, écrivait à Julien à peu près dans le même sens : « Nous devons rougir, disait-il en rendant compte des violences exercées contre Marc d'Aréthuse, de nous trouver si inférieurs aux chrétiens, qu'à nous tous nous n'ayons pu vaincre la résistance d'un vieillard, même en le faisant passer par tous les tourments. Il n'eût pas été bien glorieux d'en venir à bout : mais c'est le dernier degré de la honte d'avoir dû se retirer en s'avouant vaincu [1]. » On ne sait ce que Julien lui répondit : il était de ceux qui n'aiment point à entendre la vérité qui les blesse, et se plaisent à ne pas y ajouter foi, disposition que le souverain pouvoir favorise singulièrement. D'autres gouverneurs d'ailleurs, complices des violences au moins par leurs faiblesses, ne lui tenaient pas un langage aussi sincère, et faisaient mieux leur cour en laissant les crimes du parti vainqueur inconnus et impunis. Il ne crut pas, ou ne voulut pas croire à l'excès du mal ; et à ceux qui osaient timidement l'en entretenir, il se bornait à répondre d'un ton de raillerie incrédule : « Eh bien, qu'importe ! ces Galiléens doivent se réjouir : la loi de l'Évangile ne leur ordonne-t-elle pas de souffrir les maux que Dieu leur envoie ? »

Ce qui l'autorisait à ses propres yeux à rester dans son inaction, c'était que, dans plusieurs endroits, les chrétiens eux-mêmes pouvaient, au récit de témoins

1. S. Grég., *Or.* IV, 88. — Soz., V, 10.

malveillants, paraître dans ces luttes les provocateurs. En plus d'un lieu, en effet, les sectes qui se décoraient du nom de chrétiennes, remises en pleine liberté avec une excessive précipitation, abusaient de leurs droits nouveaux pour se porter à des violences contre leurs coreligionnaires. Ainsi les Donatistes, fiers des bonnes paroles de l'empereur, et confiants dans sa bienveillance, parcouraient les plaines d'Afrique dans un redoublement de fureur, chassant les catholiques des églises, détruisant les autels et brisant les calices, pour ne laisser aucun objet sacré souillé par un contact impur. Au besoin, ils réclamaient pour ces violences le concours des officiers impériaux, et se faisaient remettre par autorité de justice les manuscrits des Écritures saintes, les linges et les vases destinés au saint sacrifice [1]. Ailleurs, à Cyzique par exemple, c'était la petite secte des Novatiens qui, persécutée sous Constance, demandait à rentrer dans ses sanctuaires détruits. Tous ces démêlés, moins vifs et moins nombreux peut-être que Julien n'avait compté, le réjouissaient pourtant beaucoup. Il intervenait entre les combattants, et, éclairé par l'instinct de la haine, c'était toujours le parti des sectaires qu'il prenait contre ceux qui représentaient l'Église universelle. C'est ainsi qu'il prit très-nettement la défense des Novatiens contre l'évêque de Cyzique, Éleuze; et, comme l'exécution de ses ordres

1. Opt. Mil., II, p. 54; VI, p. 94, 95, 98.

rencontrait quelque résistance, il bannit Éleuze avec une partie du clergé de la métropole, sous prétexte que l'évêque poussait le peuple à l'insurrection par une propagande trop active et se faisait soutenir dans sa rébellion par les monnayeurs et les drapiers, les deux plus puissantes corporations commerçantes de la ville [1].

D'autres fois, enfin, l'indignation de voir l'erreur reprenant possession du sol conquis par la vérité emportait le zèle des chrétiens au delà des bornes prescrites par la légalité stricte et par la prudence ordinaire des règles ecclésiastiques. Dans la ville de Dorostole, en Thrace, la première fois que les pompes païennes, tombées en désuétude pendant des années, vinrent frapper les yeux du peuple, un jeune soldat chrétien, du nom d'Émilien, ne put contenir sa douleur. Pendant la nuit qui suivit, il pénétra dans le temple, renversa l'autel, brisa les statues et jeta au vent les entrailles de la victime et les libations. Au point du jour, le désordre devint manifeste, et le vicaire Capitolin, animé de tout le zèle que la servilité peut donner, commença activement des recherches pour trouver le coupable. Plusieurs arrestations étaient déjà faites lorsque Émilien vint lui-même se livrer aux mains des bourreaux. Le délit était évident, et le procès ne fut pas long. Sur un ordre de Capitolin, Émilien, d'abord frappé sans pitié, pendant une journée, de coups de nerfs de bœuf, fut jeté tout meurtri dans une fournaise. Sa jeunesse, son courage, la noblesse de

1. Soc., II, 38 ; III, 11. — Soz., V, 15.

ses aveux, l'horreur de son supplice, tout concourut à en faire aussitôt le héros de toutes les imaginations chrétiennes. Sa faute, si c'en était une, disparut devant la générosité de ses motifs et l'énormité de son châtiment. Les magistrats de Julien n'avaient vu que la loi violée; les peuples ne virent que la foi vengée[1].

Des scènes et des cruautés semblables eurent lieu à Mère en Phrygie, où trois chrétiens, accusés d'avoir brisé des idoles, furent condamnés à périr par le supplice du gril. Ils supportèrent jusqu'au bout cette horrible torture, excitant eux-mêmes les bourreaux, quand l'effet du feu avait été suffisant d'un côté, à les retourner sur l'autre face. De telles violences, racontées de proche en proche, répandaient une grande excitation, que venaient accroître encore la confiance insolente et les propos outrageants des païens. Au foyer des familles chrétiennes, on se racontait les évêques meurtris, les fidèles livrés aux bourreaux : les cœurs s'attendrissaient, les têtes s'échauffaient, et, avant que la persécution fût résolue dans l'esprit de Julien, chacun se préparait à la braver. Ceux-là mêmes qui avaient été suspects de quelques faiblesses sous le règne de Constance, tenaient à honneur de montrer que leur complaisance avait ses limites. Un jour que Julien sacri-

1. S. Jér., *Chron.* — *Chron. Alex.*, p. 690. — Théoph., *Chronogr.*, éd. Bonn., 1839, p. 79. L'Église a mis Émilien au nombre des saints confesseurs, bien qu'en général l'acte de briser les idoles n'ait pas été approuvé par elle : mais la disproportion d'un si affreux supplice et d'un si léger tort fait de saint Émilien un véritable martyr.

fiait en grande pompe au temple de la Fortune, il s'éleva de la foule une voix qui l'interpellait en joignant à son nom les mots d'impie, d'athée et d'apostat. C'était celle de l'évêque de Chalcédoine, le vieux Maris, un des persécuteurs d'Athanase, rendu au sentiment de ses devoirs par l'âge et les infirmités. Tout aveugle qu'il était, il s'était fait conduire par la main jusqu'au temple, pour maudire l'idolâtrie renaissante. Julien, sans se déconcerter, lui demanda d'un ton railleur s'il comptait sur son Dieu le Galiléen pour lui rendre la vue. « Je bénis Dieu d'être aveugle, dit le vieillard, pour ne pas voir un homme entraîné comme vous par le démon de l'impiété. » Julien eut assez d'empire sur lui-même pour ne rien répliquer et laisser Maris s'éloigner en paix [1].

Mais il fut moins patient quand il apprit que l'esprit de résistance s'étendait des particuliers aux villes entières. La capitale de la Cappadoce, Césarée, eut le courage de s'opposer résolûment aux volontés impériales. Elle avait autrefois possédé trois temples dédiés à Jupiter, à Apollon et à la Fortune; les deux premiers avaient péri sous Constance; celui de la Fortune seul subsistait, et c'était la déesse préférée de Julien, qui aimait à se croire son favori. La curie de Césarée, presque entièrement chrétienne, choisit le moment de l'avénement de Julien pour déclarer qu'on procéderait à la démolition du temple de la Fortune, et la

1. Soc., III, 12. — Soz., V, 4.

sentence (qui était rigoureusement dans les droits de la ville, puisque les municipalités romaines étaient propriétaires des possessions communales) fut exécutée sans délai. Quand la nouvelle de ce fait parvint à Julien il entra dans une violente colère. Supporter les chrétiens se pouvait encore; respecter leurs usurpations, à la rigueur cela était tolérable; mais les laisser sous ses yeux insulter ses Dieux chéris, c'était plus que sa conscience et son orgueil ne permettaient. Puis une chose le chagrinait particulièrement. Tandis qu'ailleurs, dans des circonstances semblables, les chrétiens n'opposaient que trop de résistance, à Césarée les païens, se sentant les plus faibles, s'étaient cachés, et on n'avait pas entendu parler d'eux. Il éclata en reproches amers: « Où étaient ces lâches, s'écriait-il, et que ne venaient-ils mourir pour la défense de leurs Dieux? Quant aux Galiléens, ajoutait-il tout en fureur, s'ils ne se hâtent de rétablir ce qu'ils ont détruit, ils perdront tous la vie, et la ville entière sera livrée aux flammes. » La réflexion modéra un peu cette rigueur. On se borna à faire dresser un cadastre exact des terres et des biens de tout genre qui appartenaient aux églises, et à leur imposer une taxe de trois cents livres d'or. Tous les ecclésiastiques furent incorporés dans l'armée et enrôlés dans des régiments de police dont le service passait pour particulièrement humiliant, et tous les chrétiens laïques se virent astreints à la capitation personnelle qui, d'ordinaire, ne frappait que les habitants des campagnes. Il

n'y eut de condamnés à mort que ceux qui avaient mis la main à la destruction du temple, et, entre autres, un jeune patricien, du nom d'Eupsyque, qui prit rang parmi les martyrs dans la mémoire des fidèles [1].

Ce qui excitait principalement l'irritation de Julien contre l'insolence des habitants de la Cappadoce, c'est qu'il y dut reconnaître l'effet des prédications de deux enfants de cette province, dont la réputation naissante lui causait une secrète impatience. C'étaient ses anciens camarades, Basile et Grégoire, issus tous deux de Cappadoce, l'un de Césarée même, l'autre de la petite ville de Nazianze, qui n'en était pas éloignée.

Sept années s'étaient écoulées depuis que les trois jeunes gens avaient mis, comme on l'a vu, en commun, pendant un jour, sous le ciel d'Athènes, leurs pensées et leurs études [2]; sept années fécondes qui avaient fait du royal exilé d'alors le maître du monde, mais qui n'avaient pas été perdues non plus pour ses deux compagnons. Pour eux, ce n'était pas sur les champs de bataille, mais sous l'œil de Dieu et au fond du désert, dans un combat acharné contre les révoltes de la chair et de la nature, que leur âme et leur génie s'étaient mûris. Julien les retrouvait, après ce temps écoulé, en face de lui, au premier rang de la milice de ses ennemis, prêts à lui résister sur tous les terrains, aussi bien devant le tribunal du magistrat persécuteur que

1. Soz., v, 4. — S. Bas. (éd. Gaume), *Ep.* cc.
2. Voir le volume précédent, p. 290

dans les champs clos de l'éloquence et de la philosophie. C'étaient, à la fois, les adversaires de sa croyance, les contradicteurs de sa politique, les rivaux de sa renommée. Cette rivalité lui dut être insupportable, mais pour comprendre tous les incidents qui allaient exciter sa jalousie et à quel excès d'égarement elle devait le pousser, il faut entrer dans quelques détails sur la vie, le génie et les habitudes de ses deux émules. Ce n'est point s'écarter de l'histoire que d'en interrompre un moment la suite, pour tracer ce tableau; car rien n'est plus propre, en même temps, à faire apprécier la vigueur de la séve qui circulait dans le grand arbre de l'Église, au moment où une main téméraire essayait d'en ébranler les racines.

Grégoire et Basile avaient quitté Athènes très-peu de temps après Julien, se séparant pour retourner dans leurs familles, mais engagés l'un envers l'autre par les liens d'une indissoluble amitié et par la résolution commune de se consacrer au service de Dieu. Basile rentra dans sa ville natale, auprès de sa respectable mère Emmélie, à ce foyer où se pressaient dix enfants, cinq fils et cinq filles, tous élevés dans l'amour du Christ et l'horreur du monde. Basile était l'aîné et le protecteur de toute cette jeune famille; sa réputation, déjà grande, l'appelait à recueillir la succession de son père qui avait tenu le premier rang dans le barreau de Césarée. La position éclatante d'orateur et d'instructeur de la jeunesse lui revenait donc tout naturellement, et il s'en

empara sans difficulté. A peine même était-il arrivé, que déjà Libanius, le prince des orateurs d'Asie, qui l'avait connu à Constantinople, lui écrivait pour féliciter la Cappadoce de posséder un tel maître, et se réjouir lui-même d'avoir un tel collègue. Les diverses cités de la province se disputaient sa présence et lui offraient les plus hautes dignités. Basile les refusa avec un désintéressement qui ne fit qu'accroître sa renommée; mais il n'était pas insensible au plaisir de se les voir proposer, et dans ces refus un peu dédaigneux se glissaient, à son insu, un sentiment hautain de sa supériorité naturelle et quelque goût des applaudissements[1].

Le regard vigilant de la tendresse démêla ces mouvements confus de l'amour-propre. L'aînée de ses sœurs, Macrine, prudente et belle vierge que la perte prématurée d'un fiancé chéri avait toute consacrée à Dieu et à la prière, s'aperçut la première que la science lui enflait le cœur, et qu'en refusant les dignités, il s'estimait au-dessus de ceux qui les possédaient. Le plus léger aver-

1. S. Grég. Naz., *Or.* XLIII, 24, — *Carm. de vita sua*, éd. Ben., t. II, p. 689. — S. Grég. Nyss., *Vita S. Macrin.* — S. Bas., *Ep.* CCCXXXV et suiv. — Rufin, II, 9. — Nous sommes obligé, dans tout le récit qui va suivre, d'abréger beaucoup les renseignements que pourrait fournir sur la vie des deux saints l'analyse exacte de leurs correspondances, et surtout de passer sous silence les difficultés de chronologie considérables que présente la comparaison de ces divers documents. Ainsi nous ne pouvons rien dire des dissentiments qui se sont élevés entre les auteurs au sujet de l'âge exact de S. Grégoire de Nazianze, et de ses divers séjours dans le Pont auprès de S. Basile. On peut les voir résumés dans la vie de S. Grégoire, à la tête de l'édition des Bénédictins, p. LXXX-XC.

tissement suffit pour donner l'alarme à la conscience du jeune orateur; il s'éveilla comme d'un songe : « Après avoir, dit-il, donné beaucoup de temps à la vanité et passé presque toute ma jeunesse dans un travail stérile, à étudier les sciences d'une sagesse que Dieu a convaincue de folie, je sortis comme d'un profond sommeil, et je tournai mes regards vers l'admirable lumière de l'Évangile. Je vis l'inutilité de la sagesse des princes du monde qui périssent; je déplorai ma vie misérable, et je désirai que quelqu'un vînt me prendre par la main pour me conduire à la connaissance des doctrines de la piété... Lisant alors l'Évangile, je vis que ce qui pouvait nous avancer le plus vers la perfection, c'était de vendre tous nos biens, de les partager avec nos frères pauvres, et de vivre dégagé de tous les soucis de cette terre[1]. »

La résolution à peine conçue fut arrêtée et rendue publique. On sut dans toute la province que le célèbre rhéteur Basile allait quitter son auditoire pour vivre en solitaire à l'image des anachorètes d'Égypte, dont le nom était déjà fort connu. Cela fit grand bruit et fut jugé diversement. Libanius, qui avait probablement peine à s'imaginer que de telles résolutions fussent sérieuses, mais pour qui tout était sujet de rhétorique, lui écrivit encore pour lui faire compliment : « Je me demandais, lui dit-il, que fait notre Basile, quel genre de vie va-t-il embrasser? Paraît-il au barreau, pour nous reproduire l'image de la vieille éloquence?

1. S. Grég. Nyss., *Vita S. Macrin.* — S. Bas., *Ep.* CCXXIII.

Les pères ont-ils le bonheur qu'il enseigne l'art de la parole à leurs fils? Mais des personnes sont venues, qui nous ont dit que vous embrassiez une vie bien supérieure, et que vous songiez plus à vous rendre agréable à Dieu qu'à gagner de l'argent. Alors j'en ai félicité et la Cappadoce et vous-même[1]. »

Basile, insensible aux compliments, marchait droit à son but. Avant de s'établir lui-même dans la retraite, il voulut étudier les grands modèles de vie solitaire que donnaient les Éphrem en Mésopotamie, les Hilaire en Palestine, et en Égypte l'innombrable postérité d'Antoine. Un long voyage fut entrepris dans cette pensée unique, voyage plein de difficultés au milieu des agitations du schisme et des souffrances de l'Église, mais aussi plein d'édification et de joie. Passant tour à tour des montagnes au désert, partout il trouvait l'accueil d'un frère; partout il partageait la table frugale et la cellule rustique; partout il admirait l'abstinence dans la nourriture, la patience dans les fatigues, la constance dans les prières, le sommeil vaincu, et toutes les nécessités de la nature foulées aux pieds, et, à travers la faim, la soif, le froid et la nudité, la force divine se dressant indomptable. Dans son ardeur de tout connaître pour tout mettre à profit, il ne négligeait pas même la société des philosophes païens respectables qui pouvaient lui donner quelque modèle de la pratique des

1. S. Bas., *Ep.* CCCXXXVI.

vertus. Il retrouvait, pour leur parler, ou pour leur écrire, tous ses souvenirs d'érudition classique : « Je n'ai pu vous rencontrer nulle part, écrivait-il au philosophe Eustathe ; j'ai couru après vous en Asie et en Égypte, comme on fait courir un troupeau, en tenant devant lui un rameau chargé de feuilles, et si je vous ai manqué partout, n'est-ce pas, comme vous le diriez, l'œuvre du destin? n'est-ce pas là ce que les poëtes représentent par le supplice de Tantale [1]? » Cet empressement à rechercher et à imiter tout ce qui lui paraissait bien le fit tomber dans plus d'un piége ; il lui arriva plus d'une fois de se laisser tromper par les apparences d'une fausse vertu, et de prendre (comme il en convenait lui-même plus tard, en se séparant d'un faux frère qui l'avait séduit) un vêtement grossier, une ceinture et une chaussure faite de cuir non corroyé, pour les garanties et les marques certaines de la sainteté [2].

De retour dans son pays, et suffisamment instruit de la règle de vie qu'il voulait suivre, il prit, pour s'enchaîner tout à fait, les premiers degrés du sacerdoce, avec la qualité de lecteur, et alla s'établir dans le Pont, sur les bords de la petite rivière d'Iris. Quelques disciples, qui suivirent son exemple, eurent bientôt formé autour de lui un véritable monastère. Sur l'autre rive du cours d'eau était une petite maison de campagne qui faisait partie du patrimoine de la famille de Basile. Emmélie,

1. S. Bas., *Ep.* I.
2. *Ibid.*, *Ep.* CCXXIII. 3.

avec sa fille Macrine, y vint fixer sa demeure. Elles attirèrent bientôt un petit nombre de femmes pieuses, dont Macrine prit la direction ; et elles gardaient auprès d'elles et élevaient dans cette espèce de couvent le dernier et le dixième des enfants de la maison, celui qu'on appelait la *dîme,* le petit Pierre. Un autre des fils, nommé Naucrace, jeune homme d'une beauté rare et d'une grande adresse dans les exercices du corps, mais d'une humeur un peu farouche, que la piété n'apprivoisa pas, poussa plus loin encore le goût de la retraite. Il alla s'établir un peu plus loin, au fond d'un bois épais, où il vécut seul dans une caverne, avec un serviteur et deux vieillards mendiants qu'il avait recueillis et qu'il nourrissait du produit de sa chasse. La famille presque entière se trouva ainsi transportée dans la solitude, à l'exception des sœurs déjà établies et d'un troisième frère qui, engagé lui-même dans les liens du mariage, avait cru pouvoir garder la clientèle oratoire de la maison. Il se nommait Grégoire, comme l'ami de Basile[1].

Mais c'était cet ami surtout que Basile aurait désiré entraîner avec lui dans le désert. La parole qu'ils s'é-

1. S. Grég. Nyss., *Vita S. Macrin.* — S. Bas., *Ep.* CCX. 1. — *Vita S. Basilii* dans ses œuvres, vol. III, p. 51, éd. Gaume. — Soc., IV, 26. C'est Socrate qui dit que S. Grégoire de Nysse remplaça S. Basile, son frère, dans l'éloquence. On voit aussi que ce saint fut marié avant d'entrer dans les ordres, par un passage de son livre *sur la Virginité* (chap. 3), et par une lettre de S. Grégoire de Nazianze (CXCVII). Cette lettre, ainsi interprétée par les meilleurs auteurs, ne nous paraîtrait pourtant pas, à elle seule tout à fait concluante.

taient donnée l'un à l'autre à Athènes de ne jamais se quitter semblait lui promettre l'assurance de le voir bientôt arriver auprès de lui. Grégoire, d'ailleurs, pouvait se croire astreint à embrasser une vie de perfection par un vœu que sa mère avait fait dès son enfance, et qu'il avait renouvelé lui-même dans un grand péril[1]. Mais le jeune rhéteur de Nazianze ne paraissait pas se presser de tenir son engagement. Des circonstances de famille lui rendaient difficile d'imiter l'exemple héroïque qui lui était offert. Il avait encore son père, autrefois hérétique, puis converti, appelé tardivement aux honneurs de l'Église, et vieilli dans l'épiscopat de sa petite ville. Cet homme vénérable était, autant qu'on en peut juger à travers les éloges excessifs que lui a décernés la piété filiale, d'un caractère bon, mais mobile. Il était prompt à la colère et facile au pardon[2]. Ceux qui l'entouraient prenaient rapidement sur lui une grande influence; il avait subi, à son grand avantage, celle de sa pieuse femme Nonna; il cherchait instinctivement un appui dans le fils aimable et gracieux que Dieu lui avait donné. Grégoire n'avait qu'un frère, du nom de Césaire, qui avait suivi la carrière de la médecine, et la pratiquait à la cour de Constantinople avec un succès brillant. Il pouvait donc se regarder comme le seul appui de la vieillesse de ses parents, et sa conscience doutait qu'il lui fût permis de les quitter[3].

1. S. Grég. Naz., *Or.* XVIII, 11; *Carm. de vita sua*, t. II, p. 655, 680.
2. *Ibid.*, *Or.* XVIII, 26.
3. *Ibid.*, *Carm.*, p. 691.

On peut le soupçonner aussi, sans nier l'efficacité de cette grâce divine qui fait souvent lentement son œuvre dans les plus belles âmes, le monde retenait encore Grégoire par un dernier lien, inconnu de lui-même et invisible à l'œil le plus pénétrant. Ce n'était pas l'ardeur de la jeunesse et des sens : dès son plus jeune âge, la virginité et la tempérance lui étaient apparues, nous dit-il, comme deux vierges vêtues de blanc, sans ornements, parure ni fard, les yeux baissés et le visage couvert d'un voile qui laissait voir des joues animées par une modeste rougeur. « Viens, mon enfant, lui avaient-elles dit ; allume ta lumière à notre flambeau, et nous t'enlèverons tout brillant jusqu'aux pieds de la triade immortelle[1]. » Depuis ce jour, le plus léger souffle d'une volupté impure n'était pas venu troubler le cristal de son âme. Il n'était pas retenu non plus par le goût des fêtes ou de l'éclat : on ne le voyait jamais mêlé aux festins, aux divertissements, aux chasses des jeunes gens de son âge. Ses vêtements étaient ceux d'un paysan, et ses beaux cheveux tombaient sur ses épaules sans que le fer les eût touchés[2] : du gros pain avec du sel, un peu d'eau pure, c'était là tout son repas[3]. Il ne cédait pas davantage à l'attrait des richesses : car il avait d'avance consacré à Dieu tous les biens qu'il pouvait attendre de la succession de son père. Ce n'était pas enfin le

1. S. Grég. Naz., *Carm.*, t. II p. 933.
2. *Ibid.*, p. 935.
3. *Ibid.* p. 635.

goût des vives et nobles conversations du grand monde qui partageait son cœur ; car il chérissait le silence, et on riait souvent de le voir demeurer de longues heures au milieu d'une société animée, le regard distrait, et plongé dans la rêverie [1]. C'était un charme plus subtil, c'était la passion des belles-lettres, du doux langage et de la poésie. Cette soif de bien dire, allumée par les feux du ciel de Grèce, et que Julien avait portée dans les camps, suivait Grégoire au pied de l'autel. Tandis que chez Basile les sciences et les lettres profanes, pleinement possédées, s'étaient fondues pour ainsi dire dans l'unité d'un génie sobre et contenu, Grégoire, d'une nature plus ardente, plus ouverte à toutes les émotions de l'artiste, portait encore dans ses études chéries l'entraînement d'un écolier : Basile était maître de son éloquence, Grégoire était dominé par elle. Ce qui n'était plus pour l'un qu'un instrument utile à employer au service de Dieu, se présentait encore pour l'autre sinon comme le but de tout son travail, au moins comme un idéal charmant dont son âme demeurait éprise. Bien des années, bien des efforts de vertu, bien des grâces de Dieu, devaient lui être nécessaires pour sanctifier cette passion d'éloquence, sans jamais l'éteindre, et pour réduire la parole humaine à son véritable rôle, celui d'humble auxiliaire de la parole de Dieu. Ce ne fut que bien longtemps après, sur les

1. S. Grég. Naz., *Ep.* CXIV.

derniers jours de sa vie, qu'il put s'écrier dans un langage empreint encore d'un reflet admirable de poésie : « Un seul objet au monde a possédé mon cœur, la gloire de l'éloquence : je l'ai demandée à toute la terre, à l'Occident, à l'Orient, et surtout à Athènes, cette parure de la Grèce. J'ai travaillé pour elle de longues années : mais cette gloire aussi, je suis venu l'abaisser aux pieds du Christ, sous l'empire de cette parole divine qui efface et jette dans l'ombre la forme périssable et mobile de toute humaine pensée [1]. »

Retenu par ces goûts et ces devoirs divers, appelé pourtant par une voix intérieure, Grégoire balança longtemps. Enfin il tranquillisa sa conscience en adoptant une ligne intermédiaire qui lui permettait de remplir toutes les obligations de la vie civile et de la famille, tout en lui imposant toutes les austérités du cloître. « Je réfléchis, dit-il, qu'on pouvait être moine par le cœur, autant que par le corps... Je vis que ceux que réjouit la vie active rendent service aux hommes du monde, mais avancent peu leur salut, et se condamnent à de grands maux ; tandis que ceux qui se retirent du siècle, s'établissant sur un terrain plus solide, peuvent contempler Dieu d'un esprit plus tranquille, mais semblent avoir une charité plus étroite qui n'est utile qu'à eux-mêmes. Et je résolus de marcher entre les deux voies, entre ceux qui sont détachés de tout et ceux qui

1. *Carm.*, p. 635, 636.

sont mêlés à tout ; de méditer comme les uns, et de me rendre utile comme les autres[1]. »

Il resta donc auprès de son père, lui servant de secrétaire et de majordome, s'occupant à la fois et de l'administration de son diocèse et de celle de ses propriétés, gémissant d'avoir à s'inquiéter chaque jour « pour gouverner les domestiques qui abusent de la facilité des bons maîtres, et accusent la sévérité des méchants ; et pour déjouer les ruses des agents du fisc ou soutenir en justice les chicanes des plaideurs[2]. » Quand le fardeau devenait trop lourd, et l'ennui trop cuisant, il courait se réfugier dans une campagne nommée Tibérine, aux environs de Nazianze, où il respirait pendant quelques jours l'air plus léger du recueillement et de la prière.

Cette vie partagée, qui ne le satisfaisait au fond qu'à

1. *Carm.*, p. 691, 692. Ce passage a donné lieu à de grandes dissertations. Le biographe bénédictin de S. Basile ne veut pas y voir la preuve que le saint n'embrassa pas la vie monastique. Suivant lui, les deux partis entre lesquels il hésite ici ne sont point la vie séculière et la vie monastique, mais les deux différentes sortes de vie monastiques, l'une solitaire et contemplative, l'autre en communauté et occupée de travaux manuels et intellectuels, deux ordres de moines effectivement déjà distincts et pour lesquels S. Basile trace des règles différentes. Il cite plusieurs passages de S. Grégoire lui-même, où le mot μιγάδες, employé ici pour désigner les séculiers, ne peut s'entendre que des moines *cénobites*, par opposition aux moines *ermites*. Il ne nous en paraît pas moins certain, par la suite du passage, par les reproches que S. Basile adressa plusieurs fois à son ami, et par ceux que S. Grégoire se fit toujours à lui-même, qu'il faut interpréter la pensée de Grégoire comme nous avons fait dans le texte. Conf. *Vit. S. Bas.* dans les œuvres complètes de ce saint, p. LIV, LV.

2. *Carm.*, p. 639.

moitié, et qu'il se reprocha toujours[1], ne trouvait point grâce devant la scrupuleuse et exigeante amitié de Basile. Ne pouvant lui en faire un crime, car il ne violait aucun devoir positif, ce pieux ami essayait tour à tour de l'attirer par de séduisantes descriptions, ou de le piquer par d'innocentes plaisanteries. Un jour il lui décrivait le calme de la solitude dans un langage qui semblait tout pénétré des parfums de la montagne : « De même, lui disait-il, que les bêtes féroces deviennent faciles à dompter dès qu'on a pu les assouvir, ainsi les passions, les colères, les craintes, les douleurs, tous ces maux ennemis de l'âme, endormis par la paix du désert et éloignés de l'excitation continue qui les irrite, deviennent plus souples sous le commandement de la raison. Donnez-moi donc un lieu comme celui-ci, éloigné du commerce des hommes, où aucune distraction du dehors ne vienne interrompre la continuité des pieux exercices. L'exercice sacré nourrit l'âme des pensées divines. Quelle vie plus heureuse que d'imiter sur la terre les concerts des anges, de s'élancer vers la prière dès le point du jour, d'élever vers le Créateur ses chants et ses hymnes ! Ensuite, quand le soleil s'est levé avec plus d'éclat, de se mettre à l'ouvrage, toujours en compagnie de la prière, et d'assaisonner le travail du chant des cantiques comme d'un sel qui ranime[2] ! » D'autres fois, pour parler plus vivement à la poétique imagination de son

1. S. Grég. Naz., *Or.* XLIII, 25.
2. S. Bas., *Ep.* II.

ami, c'est le lieu même avec les divers accidents du terrain qu'il lui dépeint au moyen de souvenirs empruntés d'Homère : « Dieu m'a fait trouver ici, lui dit-il, ce que nous avons tant de fois rêvé ensemble. Ma montagne est élevée, couverte d'un bois épais et, du côté du nord, arrosée d'une eau limpide. Au pied s'étend une vaste plaine, fécondée par les sources de la colline. Une forêt qu'aucune main n'a plantée l'environne de toutes sortes d'essences d'arbres, comme de remparts, mais lui laisse encore une telle étendue qu'en comparaison l'île de Calypso, la plus belle des contrées, au dire d'Homère, ne serait qu'un petit territoire. Il s'en faut peu que ce ne soit une île, tant elle est séparée du reste du monde. Ce lieu se partage en deux vallées profondes : d'un côté le fleuve qui se précipite de la crête du mont et forme par son cours une barrière continue et difficile à franchir ; de l'autre, une large croupe de montagnes qui communique à la vallée par quelques chemins tortueux qui ferment tout passage. Il n'y a qu'une seule entrée, dont nous sommes les maîtres. Ma demeure est bâtie sur la pointe la plus avancée d'un autre sommet, de sorte que la vallée se découvre et s'étend sous mes yeux, et que je puis regarder d'en haut le cours du fleuve, plus agréable pour moi que le Strymon ne l'est aux habitants d'Amphipolis. Les eaux tranquilles et dormantes du Strymon méritent à peine le nom de fleuve ; mais le mien, le plus rapide fleuve que je connaisse, se heurte contre une roche voisine et,

repoussé par elle, retombe en un torrent qui me donne à la fois le plus ravissant spectacle et la plus abondante nourriture, car il a dans ses eaux un nombre prodigieux de poissons. Parlerai-je des douces vapeurs de la terre et de la fraîcheur qui s'exhale du fleuve? Un autre admirerait la variété des fleurs et le chant des oiseaux; mais je n'ai pas le loisir d'y faire attention. Ce qu'il y a de mieux à dire de ce lieu, c'est qu'avec l'abondance de toutes choses, il me donne le plus doux des biens pour moi, la tranquillité. Non-seulement il est affranchi du bruit des villes, mais il ne reçoit pas même de voyageurs, excepté parfois quelques chasseurs qui viennent se mêler à nous; car nous avons aussi des bêtes fauves, non pas les ours et les loups de vos montagnes, mais des troupeaux de cerfs et de chèvres sauvages, des lièvres et d'autres animaux semblables. Penses-tu donc que j'irai m'exposer à changer un tel lieu pour ta villa de Tibérine, qui est l'égout de la terre? Pardonne-moi de ne pas sortir d'ici. Alcméon lui-même s'arrêta quand il eut rencontré les îles Échinades[1]. »

Grégoire ne s'avouait pas vaincu, et répondait sur le même ton de plaisanterie, « raillant le climat du Pont, toujours enveloppé de brouillards; les roches de la montagne, toujours prêtes à tomber sur la tête de leurs habitants; les cavernes de rats où demeuraient Basile et ses amis, et qu'ils décoraient des noms de gymnase,

1. S. Bas., *Ep.* XIV. J'ai emprunté encore ici, en grande partie, l'excellente traduction de M. Villemain.

de monastère et d'école ; les longs hivers, les nuits interminables, les courtes journées de ces vallées profondes[1]. » Au fond, il portait envie à son ami, et son cœur le suivait dans la retraite. Dès qu'il put obtenir de son père quelques mois de relâche, il se hâta d'aller les passer auprès de Basile. Là, tout en se plaignant encore avec bonne grâce de la mauvaise chère qu'on lui faisait faire « du pain dur et des potages sans jus, » du mauvais abri qu'on lui offrait, tout en priant parfois Emmélie, « cette nourrice des pauvres, de venir mettre ordre au ménage de son fils[2], » Grégoire ne pouvait se lasser d'admirer la sagesse paisible qui présidait à toute la petite armée de Basile, cet heureux mélange des travaux du corps et de l'esprit, et toutes les jouissances de l'intelligence et de la foi, réunies dans cette oasis de paix. « Parlons sérieusement maintenant, écrivait-il un peu plus tard. Qui me rendra ces jours passés auprès de toi, dans lesquels, mon cher Basile, toute affliction se changeait en délices?... Qui me rendra ces psalmodies et ces veilles, ces ascensions vers le ciel par la prière, cette vie affranchie du corps, cette concorde, cette union des âmes qui s'élevaient à Dieu sous ta conduite ; cette émulation, cette ardeur de vertu contenue et affermie par nos règles et nos lois écrites ; cette étude de la divine parole et la lumière qui en jaillissait pour nous sous l'inspiration de l'Esprit saint? Dirai-je aussi,

1. S. Grég. Naz., *Ep.* IV.
2. *Ibid.*, *Ep.* V.

pour descendre à de moindres détails, ces travaux si bien partagés qui remplissaient nos journées, comment tour à tour nous fendions le bois, nous taillions la pierre, nous plantions les arbres, nous arrosions les plaines? Je n'oublierai surtout pas ce platane plus précieux que le platane d'or de Xercès, et auprès duquel venait s'asseoir, non point un roi dans tout le luxe du rang suprême, mais un moine pleurant ses péchés. Je le plantai, Apollon l'arrosa (c'est toi que je veux dire, ô mon précieux ami). Dieu l'a fait croître pour notre honneur, comme un monument de nos travaux assidus, de même que l'on conservait dans l'arche cette verge qui avait fleuri sous la main d'Aaron[1]. »

Mais ces jours heureux, où la solitude était adoucie par l'amitié dont elle resserrait les nœuds, devaient être brusquement interrompus. Grégoire fut rappelé auprès de son père plus tôt qu'il n'avait compté; son absence avait été fatale au vieillard. On était dans les jours d'orage de l'Église, quand les émissaires de Constance parcouraient tous les diocèses pour extorquer des adhésions à la formule équivoque de Rimini. Privé des lumières et de l'appui de son fils, le faible évêque, peu versé dans les subtilités théologiques et mal armé pour la lutte, entraîné d'ailleurs par l'exemple de Dianée, le métropolitain de la province, se laissa arracher sa signature. Le scandale fut très-grand dans la

1. S. Grég. Naz., *Ep.* VI.

partie la plus zélée de son Église, qui se sépara vivement de sa communion. Grégoire trouva donc le désordre au comble dans la petite ville de Nazianze, et la vieillesse de son père éperdue et désolée. Basile, de son côté, était contraint de sortir de la retraite pour donner à la milice qu'il commandait le signal de la résistance contre la défection de Dianée. L'un et l'autre cependant ne s'engagèrent dans la lutte contre l'hérésie qu'avec une extrême réserve : Grégoire, contenu par sa tendresse filiale et aimant mieux se compromettre lui-même que de livrer son père au mépris des fidèles; Basile, profondément dégoûté de ces querelles, « l'âme navrée de voir qu'il n'y avait plus de roi en Israël, et que l'Église ne sût point obéir à un chef, tandis que l'essaim des abeilles savait bien reconnaître et suivre sa reine, » on aurait dit qu'un pressentiment lui faisait entendre les approches d'un péril nouveau qui grondait sous le sol déchiré du sanctuaire[1].

1. S. Grég. Naz., *Or.* XVIII, 18. — *Vie de S. Grégoire,* par un prêtre du même nom dans les œuvres du saint, t. I, p. 135. Il est à remarquer que saint Grégoire, dans l'oraison funèbre de son père, parle de lui-même comme s'il avait partagé la faute paternelle, bien que tous les témoignages contemporains attestent, au contraire, qu'il est resté fidèle à la vraie foi. En ce qui touche S. Basile, il est certain que sa conduite dans le premier combat qu'il fut appelé à soutenir contre les Ariens, ne fut point aussi nette et aussi éclatante qu'elle le fut plus tard, quand il eut, par exemple, comme évêque, à résister à Valens. Pour expliquer cette faiblesse apparente, il faut se rappeler les efforts faits alors par S. Hilaire, et approuvés par S. Athanase, pour rallier à la foi de Nicée tous les semi-Ariens dont Basile d'Ancyre était le

Quand ce péril se manifesta enfin au grand jour, les deux amis, pleins des souvenirs de leur jeunesse, furent les premiers à le reconnaître. Ils avaient lu dans l'âme de Julien, et savaient quelle flamme de haine couvait sous sa modération apparente. Invités à se rendre à sa cour avec tous les écrivains de quelque mérite, ils n'y voulurent point paraître. Nous avons la lettre d'invitation que reçut Basile; s'il y eut une réponse, nous ne l'avons pas conservée. Mais ils avaient un représentant au palais, dans la personne du frère de Grégoire, le médecin Césaire. C'était un beau jeune homme, de grande taille, d'une élocution brillante, qui avait étudié à Alexandrie et qui était arrivé, par de consciencieux travaux, à la perfection de son art. On l'appréciait fort à Constantinople; il y avait opéré des cures presque miraculeuses, et sa bonne grâce, la discrétion, l'agrément de son commerce, faisaient de lui le confident de toutes les grandes familles, tandis que son désintéressement le mettait en très-bonne odeur parmi les pauvres. Sa porte était ouverte à toute heure, et il ne refusait jamais à personne ni un conseil, ni un secours. La ville l'avait pris en telle passion, que ce fut le sénat

chef principal. Or il est certain que S. Basile de Césarée accompagna un instant son homonyme à Constantinople. Ce fait suffit pour expliquer et l'extrême modération avec laquelle S. Basile s'exprime dans sa lettre sur la défection de Dianée, et la timidité qu'Eunome et Philostorge crurent plus tard pouvoir relever dans cette première phase de sa vie. Conf. S. Bas., *Ep.* LI. S. Grég. Nyss., *In Eunom.*, liv. I, éd. Paris, 1636, p. 301, 302. Philost., IV, 12.

lui-même qui supplia l'empereur Constance de l'attacher à sa personne, en qualité de médecin. Constance y consentit volontiers, et lui offrit même, en outre, la dignité de sénateur pour faciliter son mariage avec une fille noble dont la main lui était offerte. Mais la modestie de Césaire se refusa aux honneurs et à l'alliance; et peut-être les conseils venus de Cappadoce ne furent-ils pas tout à fait étrangers à cet acte d'humilité [1].

C'était, en effet, pour la conscience timorée de Grégoire, un grand sujet d'inquiétude que de sentir son frère exposé sur le théâtre brillant de toutes les cupidités et de toutes les ambitions humaines. « Il vaudrait bien mieux, lui écrivait-il incessamment, être le dernier dans la maison de Dieu, que le premier comme vous êtes dans la maison de l'empereur. » Puis il se rassurait, pensant qu'après tout la retraite n'était pas faite pour tous les hommes, et qu'on pouvait se comporter « sur la scène du monde comme un acteur qui joue son rôle, en gardant son âme unie avec Dieu [2]. » Mais lorsqu'à l'empereur hérétique et fastueux, dont le contact n'était déjà pas sans danger, eut succédé un séducteur couronné, dont la vertu même était un piége, l'angoisse fraternelle de Grégoire fut au comble. Il avait compté que l'indigna-

1. Jul., *Ep.* XII, p. 381. Cette lettre est la seule pièce authentique de toute la correspondance supposée entre Julien et S. Basile, qu'on peut trouver parmi les lettres du saint (XL et suivantes) et que tous les éditeurs sont unanimes à repousser.—S. Grég. Naz., *Or.* VII, 6-9; *Carm.*, p. 641, 1113.

2. S. Grég. Naz., *Or.* VII, 9.

tion causée à tout chrétien par l'apostasie suffirait pour déterminer Césaire à briser d'odieux liens : mais le jeune médecin n'eut pas ce courage. L'abord de Julien était si gracieux, ses professions d'équité et de douceur, au début de son règne, paraissaient si sincères, qu'il ne vit pas de motif pour se retirer. Grégoire, tout scandalisé, lui écrivait lettres sur lettres, lui représentant que c'était une douleur universelle de voir le fils d'un évêque engagé au service d'un apostat, que c'était le sujet des conversations de toute la ville de Nazianze, et une occasion de triomphe pour tous leurs ennemis, qui n'avaient pas besoin de ce nouveau motif pour accuser très-haut leur vieux père de faiblesse. « Quant à notre mère, disait-il, nous lui cachons ta résolution par toutes sortes d'artifices, car, si elle venait à l'apprendre, tu sais comment sont les femmes, elles ne savent point garder la mesure dans leur douleur... Mais voici ce que je t'annonce, ajoutait-il : si tu restes là où tu es, de deux choses l'une : ou tu demeureras chrétien sincère, et tu seras rangé alors dans une classe qu'on méprise, et tu mèneras une vie indigne de toi et de tes espérances ; ou bien tu rechercheras les honneurs à tout prix, et tu oublieras alors la seule chose importante, et, si tu échappes à la flamme, tu sentiras au moins la fumée [1]. »

L'événement donna raison à la perspicacité de Grégoire. Julien ne gardait auprès de lui les officiers chré-

1. S. Grég Naz., *Ep.* VI.

tiens que pour se donner le mérite de les convertir par ses argumentations, et les faveurs dont il disposait venaient en aide fort à propos à sa logique. Césaire, l'ami de Basile et le frère de Grégoire, eût été pour lui une conquête sans prix. Il n'osa pourtant pas l'entreprendre sur-le-champ. Ce ne fut qu'au bout de quelques mois, lorsque de nombreuses défections lui eurent donné confiance en lui-même, et lorsque l'irritation croissante des partis commençait à rendre la vie commune entre chrétiens et païens intolérable, qu'il se décida à porter une attaque directe au savant médecin. Il lui proposa une conférence en règle, à laquelle il se prépara lui-même avec le plus grand soin, comme si, derrière Césaire, il apercevait Grégoire et Basile eux-mêmes. Puis, pendant plusieurs heures, en présence de sa cour assemblée, il déploya tout ce que la nature avait mis en lui de ressources d'esprit et de grâce de langage. Ironie piquante, sophismes spécieux, allusions heureuses, le brillant enfant de la Grèce mit ce jour-là tout en œuvre et se surpassa lui-même. Mais Césaire avait étudié à la même école, et délia d'une main aisée les nœuds dont on voulait l'enlacer. Il eut réponse à tout, échappa à tous les piéges, déjoua toutes les insinuations, résolut tous les sophismes, et soutenant enfin, sans baisser les yeux, le courroux du regard impérial : « En un mot, dit-il, je suis chrétien et je veux l'être. » Julien, reconnaissant alors, dans l'élan de l'âme comme dans les traits du visage, une ressemblance qu'il ne pouvait oublier :

« O l'heureux père, dit-il, qui a de si malheureux enfants! » La lutte avait passé les bornes permises à un courtisan : Césaire sollicita et obtint la permission de quitter la cour[1].

Il laissait dans l'âme de Julien un trait envenimé ; une bataille perdue, une sédition populaire ou une insurrection de soldats lui eussent causé un dépit moins cuisant qu'un échec dans la joute oratoire. Il en éprouvait, moins encore pour lui-même que pour l'honneur de ses Dieux, une cruelle humiliation. Les chrétiens avaient déjà pour eux la vertu ; comment aurait pu le méconnaître le malheureux souverain dont les nuits étaient troublées par les orgies des prêtresses et les jours obsédés par les importunités des sophistes mendiants ? Ils avaient aussi le courage : quelle audace à soutenir, quelle insolence même à provoquer la persécution ! S'ils allaient avoir, en outre, la science, la dialectique, l'éloquence, que restait-il aux Dieux vaincus ? Mais toutes ces belles connaissances, c'était la propriété de la Grèce et de ses Dieux : la poésie découlait des sources d'Homère ; la logique était un instrument aiguisé par Aristote ; c'était Platon qui avait donné à la métaphysique des ailes pour traverser l'infini de l'espace et monter vers le ciel. Était-il juste, pensait Julien avec amertume, de laisser ainsi des profanes dérober les biens du sanctuaire ? Les adorateurs du charpentier, les

1. S. Grég. Naz., *Or.* VII, 11-14.

imitateurs du pêcheur Pierre et du Galiléen Paul, avaient-ils le droit de si bien penser, de si bien parler? Où avaient-ils appris à changer ainsi leur langue barbare contre la langue des Muses? A Athènes, sous la protection de Minerve. Quel scandale de voir les Dieux eux-mêmes prêter à leurs ennemis les armes qui servaient à détruire leurs autels[1]?

Julien roula longtemps ces amères pensées dans son esprit. La prudence du souverain et l'amour-propre de l'homme de lettres, la modération du philosophe et la sincère indignation du fanatique, se livraient en lui de grands combats. La colère l'emporta enfin et troubla pour jamais la perspicacité naturelle de son sens politique. Il forma le dessein étrange de réserver la science, comme un monopole, pour ses Dieux, et d'interdire aux chrétiens, à défaut de la lumière du jour, celle de l'intelligence. Il fit le premier et timide essai de ce système perfide dans deux lois datées des premiers jours de mai, par lesquelles, en renouvelant les priviléges anciens des artistes et des médecins, il confiait exclusivement aux curies des grandes villes le droit de nommer aux fonctions de professeurs, sous réserve de l'approbation impériale, et interdisait l'enseignement à tout autre qu'aux maîtres officiels[2]. Puis, peu confiant

1. Théod., III, 8. — Tourlet, dans sa traduction des *Œuvres de Julien*, donne le texte d'une lettre extraite d'un écrivain du VIe siècle, où Julien s'emporte contre Diodore de Tarse, qui avait, dit-il, été s'exercer à Athènes pour apprendre à combattre les Dieux. (t. III, p. 358.)

2. *Cod. Theod.*, XIII, t. 3, l. 4, 5.

encore dans le choix des curies, dont beaucoup étaient infectées de christianisme, il leva quelques jours après tout à fait le masque, et un matin on put lire sur les murailles de Constantinople ces paroles étranges et embarrassées, tout imbues du fiel de la vanité littéraire.

« J'appelle une saine doctrine, non celle qui consiste en un heureux choix de paroles et dans l'harmonie d'une belle langue, mais celle qui maintient l'âme dans une bonne disposition et lui donne une notion juste sur ce qui est bien ou mal, beau ou laid. Celui donc qui enseigne une chose à ses disciples pendant qu'il en pense une autre, celui-là est aussi éloigné de faire un bon maître qu'un honnête homme. Si cette différence de la parole et de la pensée ne porte que sur un objet de peu d'importance, le mal existe toujours, quoique dans une faible mesure. Mais s'il s'agit de choses tout à fait grandes, et qu'un homme, sur de tels sujets, enseigne autrement qu'il ne pense, n'est-ce pas là faire de l'enseignement un trafic, et non un commerce honnête, mais une fraude criminelle? Car, en enseignant ainsi les choses qu'ils méprisent, de tels hommes attirent, par de trompeuses amorces et de fausses louanges, ceux à qui ils veulent plus tard communiquer leurs propres vices. Tous ceux donc qui veulent faire profession d'enseigner doivent être d'abord irréprochables dans leurs mœurs, et se garder de mettre en avant *des opinions qui s'écartent des croyances populaires;* mais ceux-là surtout doi-

vent se montrer tels, qui enseignent l'art de discourir aux jeunes gens, et qui les guident dans l'interprétation des livres anciens : soit rhéteurs, soit grammairiens; plus que tous, les sophistes ; car ces derniers veulent être professeurs, non-seulement de langage, mais de bonnes mœurs, et ils disent que la philosophie qui enseigne à diriger la chose publique fait partie de leur art. Que cela soit vrai ou non, n'en discutons pas pour le moment. Je les loue de si nobles prétentions, mais je les louerais surtout s'ils ne trompaient pas le public, et ne se démentaient pas eux-mêmes en apprenant à ceux qui les écoutent le contraire de leurs vraies opinions. Que vois-je, en effet? Homère, Démosthène, Hérodote, Thucydide, Isocrate ne reconnaissent-ils pas tous que les Dieux sont les pères et les guides de toutes sciences? Ne se croyaient-ils pas tous consacrés, les uns à Mercure, les autres aux Muses? N'est-il donc pas absurde de voir que ceux-là même qui interprètent les livres de ces grands hommes insultent les Dieux qu'ils ont honorés? Je trouve cette conduite insensée, non cependant que je veuille contraindre ceux qui la tiennent à changer de sentiment ; mais je leur donne le choix, ou de ne plus enseigner ce qu'ils réprouvent, ou, s'ils persistent à enseigner, de convenir alors eux-mêmes et de redire à leurs disciples que ni Homère, ni Hésiode, ni les autres écrivains qu'ils interprètent, ne sont coupables d'impiété, de démence ou d'erreur, comme on les en accuse. Car enfin ils vivent des œuvres de

ces écrivains : c'est leur gagne-pain ; et c'est se reconnaître soi-même pour les plus avares des hommes, que d'enseigner, pour quelques drachmes, ce qu'on croit être le mensonge. A la vérité, jusqu'aujourd'hui il y avait plus d'une raison pour ne pas fréquenter les temples des dieux : une crainte partout répandue pouvait servir d'excuse pour altérer les vraies notions de la divinité. Mais puisque enfin les Dieux nous ont rendu la liberté, il me paraît absurde que des hommes enseignent ce qu'ils ne tiennent pas pour vrai. S'ils reconnaissent quelque sagesse dans ceux dont ils interprètent les œuvres, qu'ils s'étudient d'abord à imiter leur piété envers les dieux. Que si vous pensez, au contraire, que toutes ces opinions sont fausses, allez alors aux églises des Galiléens, et interprétez Matthieu et Luc. C'est là que vous apprendrez à vous abstenir des choses sacrées. Quant à moi, je désire que vous régénériez, comme vous dites, vos oreilles et votre langue par ces leçons divines dont, s'il plaît à Dieu, je ne m'écarterai jamais, ni moi, ni ceux qui m'aiment. Voilà donc la loi que j'établis pour les professeurs et pour les maîtres. Quant aux jeunes gens qui veulent suivre les cours, je ne les en empêche pas, car il ne serait point juste d'écarter du bon chemin ceux qui ne savent encore dans quelle voie ils veulent marcher, et de les retenir de force dans les coutumes de leurs parents. Il serait juste, au contraire, de les traiter comme des insensés, et de les guérir même malgré eux. Mais nous avons pardonné à tous cette malice, et il

vaut encore mieux, je crois, éclairer que punir les insensés[1]. »

Tel était cet édit étrange, et que, pour la gloire de son héros, Ammien Marcellin aurait voulu couvrir d'un éternel silence. Malgré l'embarras du langage et les prudentes réserves qui en limitaient la portée, le coup était inattendu et eut un grand retentissement. Il n'y eut pas une ville d'études et d'écoles qui n'entrât tout d'un coup en rumeur. Partout il y avait des professeurs chrétiens ; qu'allaient-ils faire? Et les élèves chrétiens se condamneraient-ils à n'entendre et à ne suivre qu'un enseignement consacré désormais sans contradiction à l'erreur? L'incertitude ne fut pas longue. A très-peu d'exceptions près, toutes les chaires chrétiennes se fermèrent d'elles-mêmes. Ce fut l'occasion des scènes les plus touchantes. Apollinaire à Laodicée, Proærèse à Athènes, durent faire leurs adieux à leurs auditoires, au milieu des larmes de toute la jeunesse. Proærèse avait été un des maîtres de Julien, qui lui conservait un reste d'affection. On lui fit proposer de l'excepter de la mesure générale, ou du moins, de fermer les yeux sur sa désobéissance. Il refusa énergiquement et dut con-

1. *Ep.* XLII, p. 422. Nous avons placé cet édit, dont la date est incertaine, à cette époque de la vie de Julien, contrairement à la chronologie, du reste si ingénieuse, de M. Desjardins, qui le range parmi les actes de Julien à Antioche. Notre motif est qu'il y a une corrélation naturelle entre cette loi et celle du code Théodosien que nous venons de citer et qui est du mois de mai ; corrélation si évidente que Valois a même cru que les deux pièces n'en devaient faire qu'une. (*Commentaire sur Amm. Marc.*, XXII, 10.)

damner au silence une voix brillante que toute l'Asie et tout Athènes écoutait depuis vingt ans avec admiration [1]. A Rome, un sacrifice plus grand encore émut vivement toute la ville. C'était la démission de Marius Victorinus, vieillard vénérable, longtemps païen, chrétien d'hier, mais qui enseignait depuis plus de quarante années. Il avait été le maître de tous les sénateurs et de tous les grands de la ville. Ses anciens élèves professaient pour lui un véritable culte, et lui avaient fait élever, à leurs frais, une statue sur la place publique. Victorinus était arrivé à la foi, des ténèbres les plus épaisses d'un paganisme fanatique, par une longue et secrète étude. La lecture assidue des Écritures avait fini par toucher son cœur; mais, pendant de longues années, il avait gardé, renfermé en lui-même, le secret de sa conversion. La crainte du dédain des sages, la honte de se démentir, arrêtaient sur ses lèvres la profession de foi prête à s'échapper. « Je vous dis que je suis chrétien, disait-il à tous ceux de ses amis qui rougissaient de sa timidité, bien que je n'aille pas à votre église. Sont-ce les murailles qui font les chrétiens? » Enfin un jour, nul n'étant prévenu, et personne ne s'y attendant, Victorinus avait paru à l'église, venant s'asseoir humblement aux instructions des catéchumènes. Puis, quand vint la fête où les postulants du baptême récitaient très-haut et d'un lieu élevé la profession de la foi chrétienne et la confession de

1. Soc., III, 16. — Soz., V, 18. — Eunap., *Vit. Soph. Proœresius*, p. 492, 493. — Jul., *Ep.* II, p. 373.

leurs péchés, les clercs appelèrent Victorinus, au milieu d'une attente universelle. Un murmure de curiosité s'éleva quand on vit le célèbre vieillard monter les degrés de l'estrade, revêtu de la robe blanche, comme un humble enfant. Il attendit que le silence fût rétabli, puis il proféra ses aveux, de cette voix si bien connue, qui arracha ce jour-là aux spectateurs, non les applaudissements dont elle avait été tant de fois couverte, mais les larmes d'une silencieuse admiration.

Ces impressions étaient à peine effacées, quand tomba dans la ville l'ordonnance de Julien. Chacun se demanda aussitôt quel parti Victorinus allait prendre. On sut bientôt que sa résolution était arrêtée, et que cette épreuve cruelle n'avait pas été au-dessus de sa foi naissante. Sommé de choisir entre sa vieille renommée et sa croyance nouvelle, il répondit, sans se troubler, que de grand cœur il abandonnerait l'école où il enseignait à bien parler, plutôt que d'être infidèle à la grâce qui sait rendre éloquente la langue même des petits enfants [1].

De telles scènes, chaque jour renouvelées au milieu d'une émotion croissante, portaient au comble l'irritation publique. Les rapports que la paix avait établis entre les familles se trouvaient tout à coup violemment rompus. Les jeunes chrétiens, s'empressant de partager le dévouement de leurs maîtres, dédaignèrent de profiter de

1. S. Aug., *Conf.*, VIII, 2, 5.

la faculté dérisoire que Julien leur laissait encore. Peut-être aussi ceux d'entr'eux qui se présentèrent aux auditoires païens furent-ils reçus de manière à ne pouvoir honorablement y reparaître. En tout cas, toute communauté d'études cessa promptement par le fait; et, malgré les termes formels de l'édit de Julien, l'opinion s'accrédita qu'il était interdit non-seulement aux maîtres chrétiens, d'enseigner, mais même aux élèves chrétiens, d'apprendre. Cette supposition a passé dans le récit de plusieurs historiens qui attribuent ainsi à la volonté de l'empereur un effet qu'il aurait dû prévoir, mais qu'il n'avait nul motif de désirer[1].

1. Amm. Marc., XXII, 10; XXV, 4, et voir les commentaires sur ces deux passages. — Soc., III, 16. — Soz., V, 18. — Théod., III, 8. — Rufin, I, 32. — S. Grég. Naz., *Or.* IV, 5, 6, 100-105. — S. Aug., *Conf.*, VIII, 5; *De civ. Dei*, XVIII, 52. — P. Orose, VII, 30. — Presque tous ces auteurs, à l'exception d'Ammien Marcellin, affirment que la prohibition s'étendit, non-seulement aux maîtres, pour les empêcher d'enseigner, mais aux élèves, pour les empêcher d'apprendre. Socrate, Sozomène, Rufin s'expriment sur ce point en termes positifs. Il y a donc eu là matière à une discussion très-vive entre les érudits, et généralement les historiens ecclésiastiques inclinent à penser que l'interdiction de Julien fut absolue. Je ne puis partager cette opinion, que le texte de l'édit et le témoignage d'Ammien Marcellin me semblent contredire formellement. Et Ammien Marcellin ici n'est pas suspect, car il est impossible de porter sur la conduite de Julien, en cette occasion, un blâme plus sévère que celui que cet historien émet. Maintenant, il est très-naturel de supposer qu'après une mesure qui mettait dans toutes les villes d'écoles les deux religions en présence, la fréquentation des écoles païennes par des élèves chrétiens devint, par le fait, impossible, et probablement les parents chrétiens qui consentaient à envoyer leurs enfants à des cours païens, quand l'enseignement profane avait pour correctif un autre en sens opposé, s'en abstinrent, du moment où l'erreur seule eut droit de parler. Le résultat fut donc le même que si les jeunes gens avaient été bannis des écoles, et cela suffit pour

Le résultat de la mesure prise n'en était pas moins d'interdire aux familles chrétiennes tout accès pour leurs enfants dans les rangs élevés de la société, car les belles-lettres étaient l'entrée nécessaire de toutes les fonctions, et les priver de ces hautes connaissances c'était les marquer au front d'un stigmate d'humiliation. Il y avait eu des persécutions plus rudes, aucune peut-être n'avait été plus blessante. Le trait n'était pas mortel, mais laissait dans la plaie le venin le plus âcre. Personne ne ressentit plus vivement l'injure que les anciens compagnons d'études de Julien, à qui, à vrai dire, l'édit était adressé, et qui pouvaient s'y reconnaître à chaque parole. Grégoire surtout en fut navré : bien longtemps encore après, il ne pouvait s'en taire, et à l'abondance indignée de ses invectives on reconnaissait ce qu'il avait souffert. « De quel droit, s'écriait-il, cet homme, cet amant de la Grèce et de l'éloquence, prétend-il que le grec lui appartient, à lui et à ses Dieux?... De quel droit nous interdit-il la parole que le Verbe de Dieu a placée entre les hommes comme un lien, pour rendre leur vie douce, humaine, sociable?... Parce que le grec a été parlé par des auteurs païens, est-ce une raison pour nous l'interdire! Ne sont-ce point les Égyptiens et les Hébreux, leurs sages maîtres, qui ont inventé l'usage des lettres, et les Eubéens le calcul? Qu'arriverait-il donc si les Égyptiens, les Phéniciens et les Eubéens

expliquer l'assertion des historiens et déterminer le sens des phrases vagues et générales dont se sert S. Grégoire de Nazianze.

allaient réclamer pour eux seuls toutes ces découvertes? Ne faudrait-il pas les leur céder d'après ces nouveaux principes, et faut-il nous priver de toutes ces choses?... Tu es en armes, ô guerrier courageux... mais ces armes, d'où te viennent-elles? N'est-ce pas des Cyclopes, qui ont inventé l'art de forger le fer?... Tu es revêtu de la pourpre, vas-tu la rendre aux Tyriens qui ont su, les premiers, la découvrir[1]? »

Ces malédictions, dont l'écho lui revenait de toutes parts, irritaient Julien sans l'ébranler. A chaque instance nouvelle qui était faite auprès de lui pour lui représenter l'injustice ou l'imprudence de sa conduite : « Non, disait-il, l'éloquence, c'est notre affaire: gardez votre ignorance et votre rusticité; votre philosophie n'a qu'un mot : Croyez! Contentez-vous de croire, et cessez de vouloir connaître. »

Chose étrange, il semble qu'il y ait eu aussi des chrétiens (en petit nombre, à la vérité, et à qui les maîtres de l'Église ne laissaient pas prendre le verbe haut), qui tout bas s'applaudissaient des violences de Julien et professaient la même opinion que lui sur les bornes où devaient être renfermées les sciences chrétiennes. Ces héritiers des étroites doctrines des Tatien et des Tertullien ne voyaient pas, à ce qu'il paraît, sans plaisir, enlever aux mains des chrétiens

1. S. Grég. Naz., *Or.* IV, 105, 108, passim. Nous ne nous sommes point astreint ici à une traduction exacte, cherchant seulement dans les écrits postérieurs de Grégoire la trace des sentiments qu'il éprouva.

les livres profanes des maîtres grecs, et fermer devant eux les portes des écoles d'éloquence et de dialectique. Ils craignaient pour les âmes élues la contagion de la métaphysique et de la fable, et se félicitaient que ces sources, impures à leurs yeux, d'où l'hérésie avait plus d'une fois découlé, fussent tout d'un coup détournées du champ de la foi. Pour eux une foi naïve, ignorante, dédaigneuse de la sagesse humaine, la foi des premiers et obscurs disciples des Apôtres, était l'état idéal et parfait d'une âme fidèle. Ils redoutaient la foi savante dont la haute société chrétienne, plus récemment convertie, avait contracté l'habitude et sentait vivement le besoin. C'est à ces esprits exaltés que l'historien Socrate, parvenu à ce point de son récit, croit devoir répondre en quelques termes graves et sensés. Il rappelle, en peu de mots, que la philosophie des Grecs avait su par ses propres forces atteindre jusqu'à la connaissance de Dieu, que saint Paul a cité leurs poëtes, qu'il a toujours été permis, dans la guerre, de battre l'ennemi par ses propres armes, et il conclut que les chrétiens d'alors eurent raison de résister de toute leur puissance aux exclusions humiliantes que Julien voulait leur imposer[1].

Le sage historien avait raison. Ni Julien, ni les chrétiens de peu de foi qui entraient, par un scrupule déplacé, dans la conspiration de sa haine, ne comprenaient les vues de la Providence et les secrets de l'ave-

1. Soc., III, 16.

nir. Quoique étrangères aux débuts du christianisme, les sciences et les lettres avaient désormais acquis droit de bourgeoisie dans son sein ; les motifs qui les en avaient si longtemps bannies avaient cessé de prévaloir. Devant une nature déchue et un monde corrupteur, qui avaient abusé de tous les dons du créateur, Jésus-Christ avait dû apparaître seul, faible, nu, pour faire éclater la force divine dans l'infirmité humaine. *Le Verbe de Dieu était descendu dans son royaume, et les siens ne l'avaient pas reçu.* Ni cette philosophie, émanation de la raison divine, ni cette poésie, pâle reflet de la lumière increée, écho affaibli des concerts célestes, n'avaient reconnu dans l'humble enfant de Bethléem, leur maître et leur roi. Longtemps elles avaient refusé de l'entendre, et pour châtier leur rébellion, Dieu les avait prises et tenues captives dans le filet des pêcheurs ignorants de Génésareth. Mais cette révolte de la créature devait cesser à son tour : le jour était venu où le génie de l'homme, dompté et soumis, faisait hommage de toutes ses conquêtes à la vérité éternelle. Toute science, désormais, quels que fussent son nom, sa date et sa patrie, appartenait à Jésus-Christ par droit de conquête, aussi bien qu'à Dieu par droit de création. Il n'était permis à aucun homme de l'en priver, ni à l'Église de s'en dessaisir.

CHAPITRE VII

JULIEN PERSÉCUTEUR.

(362-363)

SOMMAIRE.

Mesures de gouvernement prises par Julien à Constantinople. — Il songe à se mettre en campagne pour reprendre la guerre contre les Perses. — Il part pour Antioche. — Hommages rendus au temple de Cybèle à Pessinonte. — Discours sur la fable de Cybèle et d'Atys. — Séjour de Julien à Ancyre. — Procès et supplice du martyr saint Basile. — Crainte des habitants de la Cappadoce. — Basile de Césarée et Grégoire de Nazianze sont faits prêtres malgré eux.— Élection d'Eusèbe à l'évêché de Césarée. — Julien veut la faire casser et recule devant la résistance du père de Grégoire. — Arrivée de Julien à Antioche. — Légers différends avec Libanius. — État des affaires d'Égypte. — Georges, aidé par le préfet Artemius, devient insupportable aux populations — Plaintes portées contre Artemius auprès de Julien. — Procès et supplice de ce magistrat. — Massacre de Georges. — Julien, d'abord irrité, se laisse aisément calmer. — Sa lettre aux Alexandrins. — Retour et entrée triomphale d'Athanase à Alexandrie. — Il se met à l'œuvre pour apaiser les dissentiments intérieurs de l'Église. — Réunion d'évêques à Alexandrie. — Sagesse de ses décrets. — Lucifer de Cagliari maintient et accroît le schisme à Antioche. — Les païens, effrayés de l'effet de la présence d'Athanase, s'adressent à Julien, qui bannit de nouveau l'évêque d'Alexandrie. — Réclamation des Alexandrins; réponse irritée de Julien. — Sa lettre aux Bostréniens contre l'évêque Titus, à Hécébole contre les chrétiens d'Édesse. — Massacre des chrétiens de Palestine toléré et encouragé par Julien. — Départ d'Athanase d'Alexandrie : il y rentre et se cache dans la ville. — Vexations quotidiennes exercées par Julien contre les chrétiens. — Supplices de Juventin, Maximin et Bonose. — Julien veut reconstruire le temple de Daphné aux portes d'Antioche : scènes qui accompagnent la translation des reliques de saint Babylas, enterré près du temple. — Incendie du temple. — Irritation de Julien. — Martyre de saint Théodore. — Julien fait fermer la grande église d'Antioche. — Martyre du trésorier Théodoret exécuté par les ordres du comte Julien, oncle de l'empereur. — Mort affreuse de ce magistrat. — Julien, attaqué par les chrétiens, n'est pas satisfait des païens. — Plans de réforme du paganisme. — Ils ont peu de succès auprès des païens. — Famine, et mesures imprudentes prises par Julien pour y porter remède. — Irritation générale de la population d'Antioche : ses railleries contre Julien. — Il y répond par la satire intitulée *Misopogon*. — Satire des Césars — Analyse d'un grand ouvrage composé par Julien et réfuté par saint Cyrille d'Alexandrie. — Faveur témoignée par Julien dans cet ouvrage à la religion juive. — Son intimité avec les Juifs.— Il entreprend, de concert avec eux, la reconstruction du temple de Jérusalem. — Prodige qui arrête l'accomplissement de ce plan. — Julien se décide à se mettre en campagne contre les Perses. — Son plan de campagne : division de ses forces ; il veut marcher lui-même droit à Ctésiphon, en suivant le cours de l'Euphrate. — Départ d'Antioche. — Efforts inutiles de la ville et de Libanius en son nom, pour fléchir le courroux de l'empereur. — Lettres de l'empereur et de Libanius pendant les premières journées du voyage. — Crainte des habitants d'Édesse et discours du diacre Ephrem. — Revue générale de l'armée à Carrhes. — Julien se met en marche : il est rejoint par la flotte à Circesium : il harangue ses troupes. — Arrivée en Babylonie : prise des principales places fortes situées entre l'Euphrate et le Tigre. — Arrivée devant Ctésiphon. — Julien fait passer sa flotte de l'Euphrate dans le Tigre. — Victoire, mais situation périlleuse de l'armée romaine. — Difficultés du siége de Ctésiphon. — Présages funestes. — Julien renonce au siége et veut aller chercher Sapor en Perse. — Trompé par un transfuge, il brûle sa flotte, et s'avance dans le pays. — Souffrances de l'armée dans cette marche ; elle force Julien à se mettre en retraite, en remontant vers l'Arménie. — Périls et maux de cette retraite : engagement près de Phrygia : Julien est frappé d'un trait au foie ; victoire de l'armée romaine et mort de Julien. — Résumé de son règne.

CHAPITRE VII.

JULIEN PERSÉCUTEUR.

(362-363)

Six mois avaient suffi à Julien pour changer, d'une extrémité de l'empire à l'autre, toute la face des affaires religieuses et la disposition de tous les esprits. De quelque activité qu'il fût doué, il avait, dans ce court espace de temps, célébré trop de cérémonies, relevé trop de temples, écrit trop de lettres, soutenu trop de controverses, pour avoir pu donner aux intérêts généraux de son État une attention bien soutenue. Aussi, à l'exception de quelques mesures déjà citées et qui, sous une forme générale, avaient un but particulier très-défini, trouve-t-on dans les codes peu de traces de son action législative, pendant ces premiers mois de règne où il séjourna constamment à Constantinople. Quelques témoignages de bienveillance donnés à la ville impériale, qu'il appelait sa mère parce qu'elle était sa patrie ; des immunités accordées ou étendues en faveur de son sénat[1] ; la construction d'un nouveau port destiné à mettre les bâtiments à couvert du vent du midi, et

1. *Cod. Theod.*, XI, t. 12, l. 2; t. 23, l. 2.

d'une vaste bibliothèque à laquelle il fit don de ses meilleurs livres[1] : tels sont à peu près les seuls actes pour lesquels Julien eût consenti à faire trève à ses préoccupations favorites.

Mais si la politique enlevait peu d'instants à l'ardeur du néophyte, la guerre pouvait conserver encore des attraits pour le cœur du jeune conquérant. Constance, interrompu par la sédition, puis par la mort, n'avait pu achever cette interminable guerre de Perse qui avait été le fléau de tout son règne. Julien, un peu responsable des derniers échecs des armes romaines, se sentait obligé de les réparer. Il n'osa pas courir tout de suite sur le champ de bataille, tant à cause de la mauvaise saison, que parce qu'il lui fallait le temps de s'assurer que toutes les troupes de l'empire avaient accepté le nouveau règne. Une résistance prolongée de quelques légions, derrière les murailles d'Aquilée, lui donna tout l'hiver un grand souci et le condamna longtemps à la prudence. Dès que la soumission des rebelles fut obtenue, et que le printemps ramena les beaux jours, il songea à se mettre en campagne. Quelques courtisans lui conseillaient de commencer par une expédition contre les Goths, qui avaient manqué aux conditions de leurs traités : mais il répondit, avec mépris, que de tels adversaires n'étaient pas dignes de lui, et, se bornant à fortifier les bords du Danube, il dirigea ses meilleures troupes du côté de la Mésopotamie.

1. Zos., III, 11.

Ses préparatifs furent faits avec le plus grand soin. La licence des armées de Constance, leurs exactions exercées indistinctement sur les bourgeois des villes et les cultivateurs, n'avaient pas peu contribué à l'impopularité de son gouvernement. Julien régla lui-même, par de sages dispositions, le rayon dans lequel les armées en campagne auraient le droit d'exiger des prestations pour leur entretien, et le temps de l'année où de telles exigences pourraient être produites[1]. Il réduisit au plus strict nécessaire les impôts extraordinaires destinés à faire face aux dépenses de la guerre, et le fardeau, ce semble, n'en tomba que sur une partie de ses sujets. On dit qu'en plus d'un endroit les sommes furent perçues par le moyen d'une amende imposée à ceux qui ne voulaient pas sacrifier aux Dieux. Les historiens chrétiens, en rappelant cette vexation, l'attribuent, sans hésiter, à une loi de l'empereur dont on ne trouve aucune trace, et dont le sincère Ammien ne donne pas le plus léger indice[2]. Mais les gouverneurs des provinces étaient à la fois très-flatteurs et très-puis-

1. *Cod. Theod.*, VII, t. 4, l. 7, 8. — Zos., *loc. cit.*

2. Zos., III, 13. — En général, les historiens chrétiens, en rendant compte des persécutions de Julien, n'ont point fait assez la différence de ce qu'il ordonna lui-même ou de ce qui se fit en son nom, sans instructions positives, par des fonctionnaires sûrs de plaire et de n'être ni punis, ni même désavoués. Après les garanties d'impartialité données par Ammien Marcellin, et la franchise qu'il met à convenir des fautes de son héros, il est juste ne pas prêter à Julien des actes considérables dont cet excellent témoin ne parle pas. Ammien voyait les choses du cabinet de l'empereur; les chrétiens subissaient à distance le contre-coup de ses passions et de ses volontés. De là la différence des récits.

sants. Les curies des villes étaient chargées de la perception des impôts sous leur responsabilité personnelle : dans chaque municipalité, une lutte s'engageait entre les fonctionnaires municipaux et les administrés, pour rejeter des uns sur les autres le poids des exigences du fisc. Il n'y a point à s'étonner que, dans cette occasion, toute la charge ait porté sur ceux dont les réclamations avaient le moins de chance d'être écoutées à la cour.

Julien quitta Constantinople dans les premiers jours de juin 362[1], pour se rendre à Antioche. Sa marche fut lente. Dans toutes les petites villes où il y avait un temple de quelque importance, échappé à la destruction sous Constance, ou récemment rouvert, on l'arrêtait pour lui demander de sacrifier. Puis chaque cité, pour lui complaire, avait mis à sa tête, comme chef de la curie, un sophiste, un lettré, un ami du beau langage. Lui-même avait élevé au rang de gouverneur plus d'un de ses confrères en éloquence. Tous ces disciples voulaient se faire entendre et admirer du grand maître. Celui-ci n'était pas fâché de leur répondre. C'étaient donc d'étape en étape autant de scènes étudiées, autant de harangues académiques, qui faisaient encore, même en souvenir, plusieurs années après, battre d'émotion le cœur de Libanius[2]. Les séances, pourtant, étaient un

1. Zosime dit que Julien resta dix mois à Constantinople, ce qui placerait son départ en octobre. Mais Ammien, témoin bien mieux informé, raconte (XXII, 9) qu'il arriva à Antioche au moment des fêtes d'Adonis, c'est-à-dire à la fin de juin. Ce n'est pas trop de mettre un mois pour le voyage.

2. Liban., *Or.* 10, p. 300.

peu longues, et les courtisans qui y assistaient, debout, par un soleil brûlant, maudissaient volontiers ces effusions d'éloquence. De Chalcédoine, laissant de côté Libyssa, où se trouvait le tombeau d'Annibal, non sans doute sans en avoir fait l'objet de quelque réflexion à la fois patriotique et déclamatoire, et Nicée, où les souvenirs du concile durent prêter à plus d'une plaisanterie, l'empereur arriva à Nicomédie. La ville, détruite deux ans auparavant par un tremblement de terre, sortait à peine de ses ruines. Julien l'avait habitée dans son enfance, du temps où il était confié aux soins du fameux Eusèbe. Parmi les malheureux habitants qui traînaient leur misère dans les rues dévastées, il reconnut plus d'un de ses anciens camarades. Ce spectacle lui causa beaucoup d'émotion, et on vit même des larmes couler de ses yeux, quand il passa le seuil du palais en débris. D'abondantes aumônes et des fonds libéralement donnés pour la reconstruction de la ville, firent bénir son passage [1].

De Nicomédie, pour tendre vers Antioche, le chemin direct traversait la Galatie, la Cappadoce, et venait rejoindre le bord de la mer, à l'extrémité de la Cilicie. Mais Julien fit plus d'un détour sur la route. D'abord il inclina à droite, vers la Phrygie, pour aller rendre ses hommages au sanctuaire illustre de Cybèle, mère des Dieux, à Pessinonte. Cybèle, autrement Ops, autrement encore Vesta, et la Bonne Déesse, avec ses tra-

1. Amm. Marc., XXII, 9.

vestissements tour à tour grecs, orientaux et romains, avec ses statues chargées de mamelles et ses prêtres mutilés, venait immédiatement après Apollon Mithra dans la dévotion d'un philosophe alexandrin. Julien rappelait d'ailleurs gravement à ses courtisans que c'était la sibylle de Cumes elle-même qui, au plus fort de la guerre punique, avait conseillé à la république en péril de faire venir la statue de Cybèle de Pessinonte à Rome. Ce serait conscience que de passer si près d'une si grande divinité sans l'adorer. Il vint donc au pied des autels de la déesse, y pria dévotement, mais ne fut point content, à ce qu'il semble, de la piété ni des habitants, ni de sa cour. Les cérémonies un peu grotesques du temple, la condition humiliante de ses prêtres, la complication singulière de leur régime, l'histoire même des aventures de la Déesse, prêtaient à rire aux courtisans. Ils plaisantaient sur cette habitante du ciel, patronne des vertus, si sévère sur la chasteté, qu'elle ne voulait se laisser toucher que par des vierges, mais qui s'était pourtant vengée, avec une jalousie sanguinaire, de l'infidélité de son amant. Ils ne trouvaient pas moins ridicules les prescriptions d'abstinence qui permettaient aux prêtres de manger les légumes et les fruits, lorsqu'ils s'élevaient à une certaine hauteur, mais leur défendaient l'usage des racines et de tout ce qui touchait directement la terre. Julien, très-scandalisé de ces façons irrévérencieuses, entreprit de venger sa déesse à sa manière[1].

1. Amm. Marc., XXII, 9. — Jul., *Or.* 5, p. 325-329; *Epist.*, XLIX,

Il passa la nuit à rédiger un petit traité dogmatique sur le sens métaphysique de la fable des amours d'Atys et de Cybèle. Il convient lui-même que tout ici fut emprunté à son imagination. Il n'avait même pas lu ce que Porphyre avait écrit sur ce sujet, et volait, pour la première fois, de ses propres ailes, dans les espaces de la métaphysique. Atys, suivant lui, est l'image d'une des divinités placées à un rang moyen dans la chaîne des êtres, et dont la tâche principale est de communiquer à la matière le principe fécondant. Mais lorsqu'il descend trop bas sur cette pente et se laisse entraîner vers des régions trop inférieures, la Bonne Déesse, qui le domine et doit rester en communication avec lui, arrête son essor. Tel est le sens de sa jalousie et de sa vengeance. La mutilation d'Atys, c'est la limitation de l'infini en communication avec le fini. Quant aux règles de la nourriture des prêtres, elles signifient que l'homme peut se nourrir de ce qui part de la terre pour s'élever vers le ciel, mais non de ce qui y rampe et s'y attache [1]. « O mère des Dieux et des hommes, s'écrie le pieux philosophe, assise auprès de Jupiter sur le même trône! O source de tous les Dieux intelligibles! O toi, si étroitement unie aux essences les plus pures de toutes choses! qui concentres en toi-même toute la force créatrice, pour la communiquer à tout ce qui est intelli-

p. 431. On voit dans cette lettre, écrite plus tard, que Julien n'avait pas gardé un bon souvenir de la dévotion des habitants de Pessinonte.

1. Jul., *Or.* 5, p. 302-311 et suiv.; 328, 329.

gence; déesse féconde, prudence, conseil, inspiration de nos âmes! O toi qui fus éprise du grand Bacchus, qui sauvas Atys abandonné et sus le tirer ensuite de la caverne où il tomba... donne à tous les hommes le bonheur dont le principe est la connaissance de Dieu! Fais ce bien à la république des Romains, d'effacer d'elle la tache de l'impiété! Et permets ensuite qu'une Fortune bienveillante préside à son gouvernement pendant des milliers d'années! Pour moi, je te demande, comme récompense de ma fidélité à t'honorer, la connaissance de la vérité dans les choses divines, la perfection dans le service des Dieux, et dans toute œuvre ou politique ou militaire, la vertu avec le bonheur, une mort douce, glorieuse, avec l'heureux espoir de partir pour te rejoindre [1]. » La déesse fut touchée, dit-on, de cette éloquence, car elle rendit un oracle en faveur de Julien.

Satisfait d'avoir ainsi dégagé sa responsabilité de l'impiété générale, Julien se remit en route et arriva à Ancyre, métropole de la Galatie, où les prêtres d'Hécate vinrent à sa rencontre, portant la statue de la déesse sur un brancard : pieux empressement qui leur fut payé par de grandes largesses. Il trouva la ville fort agitée, par suite des brusques réactions politiques des dernières années. On apporta à son tribunal des réclamations de toutes sortes : c'étaient des curiales qui voulaient se faire rayer des registres de la municipalité, ou y faire

1. Jul., *Or.* 5, p. 336, 338.

réintégrer des collègues injustement favorisés ; c'étaient des accusations réciproques de conspiration et de lèse-majesté. Julien prêta à toutes les plaintes une oreille attentive, examina toutes les questions avec soin et les résolut avec impartialité. S'il ne réussit pas, au dire d'Ammien, à connaître toujours la vérité et à rendre toujours justice, il réprima au moins les délations, et n'écouta point les suggestions d'un zèle flatteur qui le poussait à venger, comme de graves injures, de simples inconvenances et des violations d'étiquette. Il s'irritait même très-vivement contre les délateurs, et quittait parfois le rôle de juge, pour discuter très-aigrement contre eux et les railler avec esprit. Un de ces dénonciateurs ne cessait d'accuser son voisin de s'être fait faire, sans avoir le droit de le porter, un vêtement de pourpre. Ennuyé de cette réclamation qui revenait à plusieurs reprises : « Eh bien, dit Julien à cet importun conteur, il portera non-seulement une robe, mais même des chaussures de pourpre, et c'est vous qui les lui procurerez. Apprenez par là ce que valent des chiffons d'étoffe[1]. »

Cette modération philosophique ne se démentait que lorsque, par hasard, une question s'élevait qui touchait à la religion. Déjà, plusieurs fois, on avait remarqué qu'il interrompait son interrogatoire pour demander brusquement aux accusés et aux plaideurs de

1. Amm. Marc., XXII. 9.

quelle religion ils étaient, et que, suivant leurs réponses, son visage devenait serein ou sombre [1]. Aussi on s'attendait sans doute à quelque scène intéressante, lorsqu'on l'engagea à faire paraître devant lui un chrétien obstiné qui mettait tout le pays en rumeur, et que le gouverneur avait récemment fait jeter dans les fers. Ce captif portait le nom alors très-commun de Basile, et s'était fait connaître depuis longtemps par l'ardeur de son zèle. Sa rigoureuse et fervente orthodoxie l'avait déjà fait fort mal noter, du temps de Constance, auprès des prélats de la cour et de son évêque, le chef timide et doux des semi-Ariens. Mais depuis que Basile voyait avec Julien l'idolâtrie glorifiée sur le trône, son zèle indigné ne connaissait plus de bornes. On l'accusait d'avoir excité tout haut les habitants à s'opposer au rétablissement des temples, et d'avoir tenu des propos injurieux contre l'empereur et son culte. Dans plusieurs interrogatoires qu'il avait subis en présence du proconsul et de quelques magistrats de la cour, le prisonnier avait tenu un langage ferme, fier et exalté. Il avait particulièrement très-fort maltraité les comtes Elpidius et Pégaze, deux apostats, officiers supérieurs de la maison de l'empereur, qui s'étaient récemment convertis au paganisme pour plaire à leur maître. Ce furent eux qui, piqués au vif, pressèrent Julien de faire paraître Basile devant lui. Julien y consentit, et l'accusé fut introduit.

1. Amm. Marc., XXII, 10. In disceptando aliquoties erat intempestivus, quid quisque jurgantium coleret, tempore alieno interrogans.

Il fit son entrée dans le prétoire, le front haut et l'air impassible. « Qui êtes-vous, lui dit Julien, et comment vous nommez-vous? — Je vais vous l'apprendre, dit Basile. Tout d'abord, je m'appelle chrétien, et c'est là un nom grand et plein de gloire, car le nom du Christ est éternel et ne périra point. Ensuite, je porte aussi le nom de Basile, et c'est sous celui-là que je suis connu dans le monde. Mais, si je conserve le premier, j'aurai l'immortalité bienheureuse pour récompense. — Vous vous trompez, Basile, dit Julien, qui n'était pas fâché de l'occasion de disputer. Vous savez que j'ai quelque connaissance de vos mystères; croyez-moi, celui en qui vous espérez n'est pas tel que vous pensez; il est mort lui-même, et bien mort, du temps que Pilate était gouverneur de la Judée. — Je ne me trompe point, dit Basile; c'est vous, empereur, qui vous trompez; c'est vous qui avez renoncé Jésus-Christ, au moment où il vous donnait l'empire; mais je vous avertis en son nom qu'il vous ôtera bientôt cet empire avec la vie, et vous connaîtrez, mais trop tard, quel est celui que vous avez abandonné. Comme vous avez perdu la mémoire de ses bienfaits, lui-même ne se souviendra plus de ses bontés, quand il s'agira de vous punir. Vous avez renversé ses autels, il vous précipitera de votre trône; vous avez pris plaisir à fouler aux pieds sa loi, cette loi que vous-même vous aviez si souvent annoncée aux peuples; votre corps de même sera foulé aux pieds, et restera sans sépulture, après que votre âme

en aura été arrachée par les plus atroces douleurs[1]. »

Ces menaces, prononcées avec toute l'assurance de l'inspiration prophétique, firent passer dans l'assemblée un frémissement de terreur. Il y avait là bien des personnes qui trouvaient au fond l'entreprise de Julien ridicule, tout en s'y prêtant, et la puissance du Dieu des chrétiens avait été si visible depuis un siècle que, dans les cœurs où la foi était éteinte, une crainte superstitieuse subsistait encore. Ce n'était point le compte de Julien. Une discussion où il aurait fait briller ses talents lui aurait convenu; l'anathème l'irrita: « Je voulais vous sauver, dit-il en se contenant encore, mais puisque vous ne tenez nul compte de mes conseils et que vous manquez de respect à mon rang, il faut bien que je venge la majesté de l'empire outragée. » Il leva la séance en ordonnant que des coups fussent appliqués à l'accusé.

Le commandement fut exécuté avec une rigueur que peut-être Julien n'avait pas prévue, mais qu'il ne tempéra pas. Le fouet dont on se servit était de telle nature qu'il enlevait à chaque coup une lanière de chair, de sorte que, sans faire périr le patient, on ne pouvait en donner plus de cinq ou six par jour. Dès le lendemain, Basile fit demander à être admis en présence de l'empereur. Le comte Fromentin, qui était commis à sa garde, ne douta point que son courage ne fût ébranlé,

1. Soz., v, 11. — *Actes de saint Basile d'Ancyre* dans la collection de Dom Ruinart. — Bolland., 22 mars.

et courut sans retard annoncer à Julien ce triomphe. En toute hâte, on fit amener Basile dans le temple même d'Esculape, où l'empereur, entouré de prêtres, était en train de sacrifier. A peine entré : « Eh bien, dit Basile, vos devins vous ont-ils fait connaître d'avance ce que j'ai à vous dire? — Je pense, dit Julien, que vous êtes assez sage pour avoir reconnu votre erreur, et que vous allez sacrifier avec nous. — N'y comptez pas. Vos Dieux ne sont que des statues de bois qui ne voient ni n'entendent. » Puis ouvrant ses vêtements et déchirant ses plaies : « Tiens, dit-il, en jetant aux pieds de l'empereur un lambeau de chair tout sanglant, nourris-toi de mon sang, puisque tu en as soif: pour moi, je me nourris de Jésus-Christ. »

L'assistance était consternée ; on se jeta sur l'accusé, sans même attendre l'ordre de Julien, qui, ne proférant pas une parole, lançait des regards irrités au courtisan dont la maladresse l'avait exposé à cet outrage. Fromentin comprit à demi-mot le moyen de se réhabiliter. Dès le lendemain (sans qu'il soit fait mention d'aucun ordre de Julien), Basile périssait du plus affreux supplice, mais dans l'extase du martyre. Au moment où on le dépouillait de ses vêtements pour le frapper du dernier coup, on crut remarquer que toutes les traces des blessures précédentes avaient miraculeusement disparu et que son corps se présentait au bourreau sain et pur comme son âme devant le Seigneur. Au dire de Sozomène, ce ne fut point la seule exécution de ce genre

qui marqua en traits sanglants le passage de Julien par Ancyre [1].

Quand de pareilles scènes se passaient en Galatie, la province qui en était voisine, la Cappadoce, si ardente dans ses sentiments chrétiens, contre laquelle Julien avait des griefs si directs, et où il comptait des ennemis si connus, devait avoir beaucoup à craindre. Déjà, depuis quelques mois, sur la nouvelle du voyage de l'empereur en Asie, les Cappadociens s'étaient fort émus. On s'attendait, à toute heure, à le voir arriver en armes, prêt à faire peser sur la ville de Césarée le poids d'un courroux dont elle avait déjà ressenti les effets éloignés. Bien loin de disposer les chrétiens à l'humilité ou à la soumission, l'attente d'un tel péril les entretenait dans une grande fermentation. Ils cherchaient partout, pour organiser la résistance, les chefs les plus décidés, sans s'inquiéter s'ils n'étaient pas aussi les plus compromettants. Ce fut ainsi qu'on alla tirer de la retraite Basile et Grégoire, pour leur imposer, malgré leur répugnance, avec le caractère de l'ordination sacrée, le devoir de prendre la conduite des troupeaux chrétiens dans ces circonstances périlleuses. L'évêque de Nazianze, père de Grégoire, avait donné le premier l'exemple de cette sorte de violence, que légitimaient chez lui les droits de l'autorité paternelle. Dès le printemps de 362, aux approches de la fête de Pâques, il avait fait de son fils

1. Soz., *loc. cit.* — *Actes de saint Basile d'Ancyre.*

un prêtre, sans l'en prévenir d'avance et presque sans le consulter. Vainement, tout épouvanté du poids de cette dignité qui devenait si redoutable dans des temps orageux, Grégoire s'était-il débattu et avait-il cherché, après le sacrement reçu, un refuge pour sa faiblesse au fond des solitudes du Pont. Il fallut se soumettre à la volonté divine, et paraître même dans la chaire pour expliquer ses refus et ses scrupules. Là, pour la première fois, se fit entendre au public chrétien cette voix qui remplissait les voûtes de l'Église comme des sons d'une musique harmonieuse. Grégoire prononça, pour expliquer les hésitations de sa conduite, un discours plein de verve, que nous possédons encore tout entier, et qui est resté comme la description accomplie des devoirs du sacerdoce. Son intention était de montrer combien il avait raison de craindre cette tâche; mais il ne réussit qu'à prouver combien il était capable de la remplir[1]. Insistant sur les périls que faisaient courir aux chrétiens les divisions qui les livraient à la risée de leurs ennemis : « C'est là ce que je crains, s'écriait-il, et non la guerre du dehors, non cet animal funeste qui s'est élevé contre l'Église, cet aide qui vient achever l'œuvre du malin. Qu'il nous menace du feu, du fer, des bêtes féroces! Dût-il devenir plus inhumain que tous ceux que la démence a égarés avant lui, dût-il ajouter de plus rudes supplices à tous ceux qu'on a découverts, il n'importe.

1. S. Grég. Naz., *Or.* II, *passim.* — *Carm. de vita sua*, p. 693.

Contre tout cela j'ai un remède : un chemin m'est ouvert vers la victoire ; je me glorifierai dans le Christ, dans la mort soufferte pour le Christ. Mais, quand il s'agit de la guerre qui sort de mon propre sein, je ne sais plus ce que je deviens, ni vers qui je dois me tourner[1]. »

Suivant l'exemple des habitants de Nazianze, ceux de Césarée n'hésitèrent pas à imposer à Basile la même contrainte[2]. Ils allèrent même plus loin encore. A la mort de Dianée, leur évêque, qui eut lieu presque au moment où Julien quittait Constantinople, comme les suffragants de la province, réunis pour pourvoir à la vacance, tardaient à faire leur choix, le peuple, qui trouvait la circonstance pressante et voulait avoir un maître, désigna brusquement un simple laïque pieux, du nom d'Eusèbe, connu par ses vertus et son courage, mais qui n'était même pas baptisé, et les évêques furent contraints d'accepter et de bénir ce choix[3]. Fait étrange, et qui prouve jusqu'à quel point l'incorporation de la religion chrétienne dans l'État était devenue intime, les troupes en garnison dans la ville se joignirent à la population pour traîner Eusèbe dans l'église, et l'offrir à la consécration des évêques, malgré lui et malgré eux.

Julien ne se méprit pas sur le sens de cette élection improvisée, dont la nouvelle dut lui arriver, d'après le

1. S. Grég. Naz., *Or.* II, 87, 88.
2. *Id.*, *Ep.* VIII.
3. *Id.*, *Or.* XVIII, 33, 34.

rapprochement des dates, pendant le temps qu'il séjournait en Galatie[1]. Il connaissait Eusèbe de réputation, comme un des plus grands ennemis de sa religion, et ne put voir dans l'émeute qui le portait au trône épiscopal autre chose que l'explosion du sentiment chrétien irrité qui se mettait hardiment sur la défensive. Il était d'ailleurs, en toutes choses, fort mécontent de la Cappadoce, comme on le voit par une lettre de cette époque, adressée à un philosophe de ses amis[2]. Il se borna pourtant à charger le gouverneur de faire de très-vives remontrances sur le procédé, effectivement irrégulier, qui avait été suivi : « C'est la fin de tout bon ordre, fit-il dire, et un vrai pillage des choses publiques. » Le gouverneur transmit ces représentations aux évêques, accompagnées de fortes menaces ; et comme il savait que ces prélats eux-mêmes n'avaient pas goûté la pression populaire à laquelle ils avaient obéi, il ne désespérait pas de les amener à casser l'élection. Mais le vieux Grégoire, l'un des prélats électeurs, inspiré par son fils, lui ôta promptement cette illusion : « Illustre gouverneur, lui répondit-il, dans tout ce que nous faisons, nous reconnaissons un juge et un maître : c'est celui-là même qu'on attaque aujourd'hui. C'est lui qui contrôlera l'élection présente, que nous avons faite d'après ses lois et pour lui plaire. En toute autre chose, si vous voulez nous contraindre

1. S. Grég. Naz., *Or.* XVIII, 33, 34.. — S. Grégoire fait une allusion très-évidente au voisinage de l'empereur, quand il dit : παρῆν ὁ βασιλεύς.

2. Jul., *Ep.* IV, p. 375.

par la violence, cela vous sera aisé : mais nul ne nous empêchera de défendre ce qui a été fait comme juste et légitime. Avez-vous la prétention de faire la loi, là où il ne vous est même pas permis de regarder ? » Le gouverneur reçut ce fier défi avec beaucoup d'humeur, menaça d'en tirer vengeance, fit mine même de faire avancer une compagnie d'archers contre l'église de Nazianze. En définitive, rien ne bougea, et on sut bientôt que Julien ne passerait pas par Césarée [1]. « Tu nous connaissais, Basile et moi, s'écrie Grégoire, et nous faisais honneur, comme le Cyclope honora Ulysse, en nous réservant pour être engloutis les derniers [2]. »

Julien reprenait en effet sa route, plus affligé encore qu'irrité, moins sensible aux offenses qu'il recevait des chrétiens qu'humilié de trouver tant de contraste entre leur ardeur et la complaisance, froide et contrainte, de ses amis. Le zèle qui bravait son pouvoir lui inspirait plus de jalousie que de colère : il enviait amèrement à Jésus-Christ ses disciples. Le voyage d'ailleurs s'attristait en avançant, par le mauvais état des campagnes qu'on traversait. La sécheresse avait été fort grande tout l'hiver, et les récoltes manquaient. Il semblait que le cortége impérial fût partout précédé ou suivi par la famine. Ce fut sous cette impression de découragement maussade, prélude d'une irritation plus vive, que Julien fit son entrée à Antioche, dans les premiers jours de

1. S. Grég. Naz., *Or.* XVIII, 32, 34.
2. *Id.*, *Or.* V, 39.

juillet, pendant les fêtes célébrées en l'honneur de l'amant de Vénus, Adonis, dont la mort sanglante était regardée comme une image de la moisson tombant sous la faux[1].

Une belle fête, une entrée royale et un jeune prince mettent toujours les populations en humeur d'applaudir. Julien fut très-bien accueilli, et les airs retentirent d'acclamations enthousiastes. Mais, au moment où il mettait le pied dans le palais, on entendit s'élever une sorte de hurlement lugubre : c'était le rituel de la fête d'Adonis qu'on achevait, et les prêtres poussaient des cris sur un mode convenu, à l'heure où la dent du sanglier avait tranché les jours du jeune chasseur. La coïncidence fut remarquée, et le front de Julien s'assombrit[2].

Les jours suivants furent partagés entre les sacrifices et les audiences. Julien fit admirer tour à tour, dans ces divers exercices, et sa dévotion et sa justice. Les sacrifices furent abondants, splendides, renouvelés sur tous les autels et sur tous les points de la ville. Le tribunal fut ouvert aux réclamations de tous les particuliers, avec une facilité qui ne dégénéra pourtant pas en encouragement à la délation. Julien se montra surtout très-peu soucieux de ses injures personnelles. Le premier jour il avait fait éloigner de sa présence un fonc-

1. Amm. Marc., XXII, 9. — S. Jean Chrys., t. II, p. 589, 637.
2. Amm. Marc., *loc. cit.*

tionnaire élevé, nommé Thalassius, connu pour avoir été un des espions employés autrefois par Constance à surveiller et à perdre Gallus. Le lendemain, des officieux, empressés à profiter de cette disgrâce, vinrent intenter une action contre ce même Thalassius, en repétition de divers biens qu'ils prétendaient enlevés par lui. « C'est votre ennemi, disaient-ils à l'empereur, qui nous a fait ce tort. — Il m'a offensé, j'en conviens, répondit en souriant Julien : attendez donc, pour l'accuser, qu'il ait réparé ses torts envers moi ; j'ai droit à la préférence. » Et il envoya chercher Thalassius, à qui il rendit les prérogatives de son emploi. Quelques jours après, pendant qu'il sacrifiait, il vit tomber à ses pieds un magistrat tout tremblant. C'était Théodote, décurion d'Hiéropolis, qui se souvenait d'avoir accompagné Constance, au moment de sa dernière expédition. Il demandait alors au souverain, comme marque de faveur, d'envoyer à sa ville natale la tête de ce même César devant lequel il lui fallait comparaître aujourd'hui : « Je sais ce que vous avez fait, dit l'empereur en riant de sa terreur ; mais n'ayez pas peur : si j'ai des ennemis, j'en veux diminuer le nombre[1]. » Une autre fois, une pauvre femme osa citer à son tribunal un officier de la garde des Protecteurs. L'officier se rendit à l'audience, mais le glaive au côté et les reins ceints comme pour aller en campagne. La malheureuse contemplait avec effroi cet appareil militaire : « Ne craignez rien, lui dit

1. Amm. Marc., XXII, 14.

Julien, et faites votre plainte. Je pense que celui-ci s'est habillé de la sorte pour traverser la boue plus commodément; mais cela n'a rien à voir avec votre affaire. » Les avocats exaltaient ces beaux traits avec leur emphase accoutumée. C'était l'idéal du juste, le modèle achevé de la raison : « Grand merci, disait Julien; mais je ferais plus de cas des éloges de gens qui pourraient me blâmer si j'avais tort[1]. »

Une seule voix manquait à ce concert de louanges académiques, mais une voix qui aurait dû le dominer et qu'on s'étonnait de n'y pas entendre. Le grand orateur d'Antioche, l'homme inappréciable pour les panégyriques et les discours d'apparat, Libanius, ne paraissait pas. Il tenait rigueur à l'empereur, comme une petite-maîtresse peut bouder son amant. D'abord il n'avait pas fait partie de la députation qui était allée recevoir le cortége à la porte d'Antioche. On ne sait trop quel était son grief, peut-être de n'avoir pas reçu, comme il s'en était déjà plaint, depuis plus de six mois que son élève régnait, de témoignages plus effectifs et plus palpables de sa bienveillance. Julien remarqua son absence avec une douloureuse surprise; mais, en entrant dans la ville, il le rencontra mêlé à la foule et fit la faute de ne pas le reconnaître. Libanius ne fut apparemment pas flatté d'être trouvé si changé. A la vérité, quand on l'eut nommé, Julien descendit aussitôt de cheval et le combla de caresses : mais la blessure était faite, et le rhéteur en garda

1. Amm. Marc., XXII, 10, 11. — Liban., *De vita sua*, p. 40 et 41.

rancune plusieurs jours. Rien n'égale la fatuité avec laquelle il rend compte lui-même de cette scène de coquetterie : « L'empereur, dit-il avec une incomparable naïveté, n'attendait pas au fond d'autre prix de son voyage, que de me voir et de m'entendre parler; et dès la frontière même de la province, sa première parole fut : Et quand donc l'entendrai-je?... Pourtant chaque matin il commençait sa journée par sacrifier dans le jardin royal, et beaucoup venaient l'aborder pendant la cérémonie; mais moi, je fis ces jours-là comme les autres jours, je vaquai à mes occupations accoutumées. Il ne m'appelait pas : il m'eût paru indiscret de venir sans être appelé. Je l'aimais comme homme, mais comme prince je ne voulais pas le flatter. » Enfin Julien se décida à faire les premières avances. Un ami commun, Priscus, s'interposa. Il y eut échange de correspondances aigres-douces, et, après plusieurs instances, après avoir prétexté, à plusieurs reprises, tantôt de graves occupations, tantôt quelque mal de tête, le roi de l'éloquence se décida à aller souper chez le maître du monde. « Vous n'étiez pas si rare autrefois, lui dit Julien en l'embrassant; vous veniez plus souvent. — Je viens quand on m'invite, reprit le sophiste en se rengorgeant; je ne suis pas des importuns qui viennent sans qu'on les prie[1]. » La querelle ainsi terminée, Julien prit le meilleur moyen pour en effacer toutes les traces : ce

1. Liban., *De vita sua*, p. 41, 42; *Ep.* 648, p. 309; *Pan. Jul.*, p. 173 et suiv.

fut de faire composer son panégyrique par son ami, et d'en faire donner lecture publique à la suite de jeux solennels.

Le temps se passait cependant et ne pouvait s'écouler tout entier en compliments. Il eût été naturel et conforme à l'activité ordinaire de Julien, de profiter de la belle saison pour commencer les hostilités. Nous voyons cependant qu'il n'en fut rien, et Ammien Marcellin, après avoir dépeint l'ardeur du héros guerrier partant de Constantinople, se tait sur les motifs du retard étrange qui lui fit consumer tout l'été à Antioche et renvoyer l'expédition à l'année suivante. Les moyens militaires, avec quelque activité qu'ils eussent été réunis, n'étaient-ils pas encore suffisants? ou bien faut-il supposer que l'imagination de Julien, possédée d'une préoccupation plus vive, ne s'animait déjà plus comme autrefois au seul son de la trompette guerrière? Quoi qu'il en soit, le parti fut pris de rester à Antioche toute la saison. Et là même, les affaires sérieuses ne manquaient pas; elles étaient nombreuses dans ces provinces, si profondément travaillées par les dissensions religieuses, et où les blessures faites par la tyrannie de Constance étaient à peine cicatrisées. Malgré le désir qu'avait Julien d'éviter les exécutions politiques, quelques-unes étaient nécessaires et furent prononcées. Deux agents supérieurs de Constance, le notaire Gaudence et le vicaire Julianus, furent sacrifiés aux ressentiments publics. Deux militaires, accusés de conspiration contre la personne même de Julien, furent livrés au dernier supplice. Puis les dé-

putés des provinces voisines arrivèrent avec leurs réclamations, et en particulier ceux de l'Égypte, qui attendait toujours avec impatience la visite que Julien avait promis de faire à Alexandrie. Comme l'expédition de Perse éloignait indéfiniment toute idée de voyage de ce côté, il fallut bien se résoudre à entendre les plaintes des Alexandrins.

C'était principalement contre le duc de la province, Artémius, successeur de Philagre, que se dirigeait l'irritation publique. Artémius, agent intime de Constance, instrument de toutes ses fureurs contre Athanase, était entré dans la plus étroite association avec le scandaleux usurpateur du siége épiscopal. L'un et l'autre, après avoir longtemps assouvi leur fureur et satisfait leur cupidité aux dépens des chrétiens orthodoxes, avaient fini par faire peser indifféremment sur toute la ville le poids de leur tyrannie. Les païens qui venaient dans la haine de Constance immédiatement au-dessous des amis d'Athanase, après avoir servi d'auxiliaires aux premières exécutions, n'avaient pas tardé à devenir eux-mêmes l'objet de nouvelles violences. Après les églises, les temples à leur tour avaient été pillés et dévastés. Tous les habitants, sans distinction, étaient grevés d'impôts énormes : on en mettait sur toutes les denrées, le papyrus, le sel, le salpêtre, les maisons nouvellement bâties, et même sur l'appareil des pompes funèbres. C'était une pression générale, dont Georges et Artémius se partageaient les profits. C'était aussi un gé-

missement universel ; et, depuis la mort de Constance, le crédit des deux oppresseurs étant nécessairement fort baissé à la cour, la population commençait à se montrer beaucoup moins endurante à leur égard, et à s'agiter contre eux avec violence [1].

Tel était l'état des choses dont les députés envoyés auprès de Julien faisaient de douloureux récits et dont il était temps que le souverain prît enfin connaissance. A dire le vrai, les deux personnages incriminés étant chrétiens, il n'est guère probable que Julien les eût laissés faire si longtemps si sa patience n'avait eu un secret motif, qu'on peut, ce semble, aisément deviner. Ni l'évêque, ni le gouverneur, tout chrétiens qu'ils étaient ou se disaient l'un et l'autre, ne suffisaient à son ressentiment : il attendait toujours, avant de sévir contre eux, l'apparition d'un troisième adversaire, dont la présence seule devait tout changer. Dans le rappel général de tous les bannis, Athanase était compris, l'illustre, le mystérieux Athanase, dont, depuis six années déjà écoulées, on sentait partout en Orient la main présente, dont on s'arrachait les écrits, mais dont nul ne connaissait la retraite. Il se montrerait enfin, pensait Julien, maintenant qu'il n'avait plus rien à craindre ; il allait accourir sans doute au milieu de son troupeau, avide de le revoir et tout saignant encore des blessures reçues pour sa cause. Que ferait Georges, que ferait Artémius, devant

1. Amm. Marc., xxii, 11.— S. Épiph., *Hær.*, lxxvi, 1.— Soz., iv, 1[illegible]
— Jul., *Ep.* x, p. 378. [illegible]

cette apparition redoutable, sortie tout à coup du désert? Les chrétiens ne pouvaient manquer de se diviser, peut-être de se battre dans les rues; le sang chrétien coulerait par des mains chrétiennes, et Julien se préparait, avec une malicieuse satisfaction, à intervenir pour les séparer et leur imposer la paix au nom de la philosophie.

S'il se berçait de cet espoir, il fut déçu. Les mois s'écoulèrent : Athanase ne parut pas; il resta aussi soigneusement caché que si des émissaires eussent encore parcouru le désert pour le saisir. Non sans doute qu'il ignorât que la place était libre et les voies ouvertes. Dans sa retraite qui changeait incessamment, et toujours visitée par le zèle de quelques amis, rien de ce qui se passait dans le monde chrétien ne lui était inconnu. Il comprit sans peine qu'au moment où une réaction païenne menaçait sur leurs siéges l'évêque schismatique et le magistrat persécuteur, comme il ne pouvait ni s'associer à leurs ennemis ni prendre leur défense, il n'avait rien à faire dans Alexandrie. Nul n'entendit parler de lui.

En son absence, et les chrétiens orthodoxes imitant tous sa réserve ou demeurant dans l'abattement, la lutte s'engagea et s'envenima tous les jours de plus en plus, entre Georges, soutenu par Artémius, et les Alexandrins, particulièrement la partie païenne de la population. Julien, pressé par tous ses coreligionnaires, ne put donc se refuser à mander le gouverneur à son tribunal. L'enquête révéla les faits les plus graves. Arté-

mius fut convaincu de toutes sortes d'abus de pouvoir et de violences, et en particulier d'avoir fait un jour invasion à main armée dans le plus grand temple d'Alexandrie et peut-être du monde, le *Sérapeion*, d'y avoir brisé des statues, dépouillé des autels, enlevé de riches offrandes, et livré les idoles ou les reliques païennes, avec leurs bois pourris et leurs ossements en dissolution, à la risée de la populace. Une rixe violente s'en était suivie, et la ville avait été ensanglantée plusieurs jours. Il fut avéré également que cette exécution faisait partie d'un plan arrêté entre lui et son associé Georges, pour supprimer entièrement à Alexandrie le culte païen, et que Georges s'était trahi lui-même un jour que, passant devant un temple, il avait dit tout haut : « Jusqu'à quand laissera-t-on subsister ce sépulcre? » C'était là sans doute le crime le moins pardonnable de tous ceux qu'on imputait à Artémius, et la mort ne sembla pas un supplice trop rude pour le magistrat contempteur des Dieux. Artémius, condamné par Julien, eut la tête tranchée dans Antioche [1].

Quand la nouvelle de sa mort arriva à Alexandrie, ce fut un éclat de joie universel dans toute la populace païenne ; mais cette goutte de sang répandue ne fit qu'allumer, sans l'assouvir, la soif de la vengeance. Georges, privé de son protecteur, se trouvait abandonné

1. Amm. Marc., XXII, 11. — Jul., *Ep.* X, p. 378. — Théod., III, 18. — *Chron. Alex.*, p. 690. C'est de cet Artémius que les hagiographes grecs (oubliant ses crimes pour ne voir que la causmmédiate de sa

sans défense aux haines furieuses qu'il avait excitées. On se porta tumultueusement à son palais ; on s'empara de sa personne et on le jeta en prison. On ne l'y laissa pas languir longtemps. Dès le lendemain la foule furieuse venait l'en tirer, et, après l'avoir mis de force sur un chameau et promené dans cet appareil grotesque, en l'accablant d'outrages, par toutes les rues de la ville, on l'écartela sur une croix, et ses restes sanglants furent foulés aux pieds, puis brûlés et jetés au vent : « dans la crainte, dit Ammien Marcellin, que les chrétiens ne les recueillissent comme ils faisaient des reliques de leurs martyrs. » Deux officiers impériaux, le directeur des monnaies, Dracontius, et le comte Diodore, compromis dans l'administration condamnée, partagèrent le sort de leurs complices. On accusait l'un d'avoir détruit un autel dans sa maison, et l'autre d'avoir fait couper par ordonnance les cheveux de tous les jeunes gens pubères, sous prétexte que les coiffures frisées étaient une parure idolâtre [1].

Au récit de ces violences, qu'il avait provoquées sans les prévoir, Julien éprouva beaucoup d'embarras. Il s'était plaint plus d'une fois de la froideur des païens ; il avait à rougir maintenant de l'excès de leur zèle. Puis il avait connu Georges dans sa jeunesse ; ils avaient même été en communauté d'études, et, bien qu'il ne répugnât

mort) ont fait un saint, dont ils ont conservé les actes. On y trouve quelques détails curieux.

1. Amm. Marc., *loc. cit.* — Soz., v, 7. — S. Épiph., *Hær.*, LXXVI, 1. — Soc., III, 2. — Philost., VII, 2. — S. Grég. Naz., *Or.* XXI, 26.

point à le punir, une mort si horrible n'était point entrée dans sa pensée. Il montra donc, au premier moment, une grande irritation, et jura de châtier les meurtriers. Mais sa colère, au fond, n'était pas bien vive, et plus d'un courtisan avisé eut le courage de la braver. Plusieurs de ses amis, de ses parents même, intercédèrent en faveur des Alexandrins. Un de ses oncles, portant le même nom que lui, le comte Julien, qui avait été gouverneur d'Égypte, fut chargé de plaider leur cause, et s'en acquitta avec succès. On insinua aussi que les païens n'étaient pas seuls coupables et que, si on allait au fond, on verrait que les intrigues des amis d'Athanase pouvaient bien avoir eu leur part dans l'événement. Bref, le courroux de Julien, d'abord très-animé en paroles, tomba peu à peu et finit par s'évanouir en fumée. Tout fut terminé par une lettre très-étudiée qu'il écrivit aux Alexandrins, pour les réprimander en même temps et leur faire grâce [1].

« Si le souvenir, leur disait-il, de votre fondateur Alexandre, ou plutôt la pensée de votre grand Dieu Sérapis, ne suffisait pas pour vous contenir, ne deviez-

1. Amm. Marc. — Soz. — Soc. — Philost., *loc. cit.* — Une phrase de saint Grégoire de Nazianze peut faire croire qu'il y eut des partisans d'Athanase compromis dans la sédition : « Il fut puni, dit-il en parlant de Georges, suivant moi, d'une façon peu louable, car il ne faut pas considérer ce qu'il méritait de subir, mais ce qu'il *nous* convenait de faire. » Ammien Marcellin attribue, au contraire, tout aux païens, mais dit seulement que Georges et ses compagnons d'infortune ne furent pas défendus par les chrétiens, dont ils s'étaient attiré la haine : *Georgii odio omnes indiscrete flagrabant.*

vous pas tenir compte au moins des sentiments de l'humanité et de la convenance? Et j'ajouterai, ne deviez-vous pas songer à nous, que tous les Dieux, et en particulier le grand Sérapis, ont préposé au gouvernement du monde entier, eux à qui il appartient de connaître et de venger vos injures?... Vous n'avez pas craint de faire vous-mêmes les choses que vous blâmiez chez les autres... La populace, se précipitant comme un troupeau de chiens, a osé déchirer les membres d'un homme : elle n'en rougit point, et croit encore avoir les mains assez pures pour sacrifier sur les autels des Dieux. Mais, direz-vous, Georges avait mérité ce qu'il a souffert : j'en conviens, et de bien plus grandes peines encore. Il devait souffrir ce châtiment à cause de vos injures : je ne le conteste pas davantage; mais par vos mains, voilà ce que je ne saurais vous accorder, car il y a des lois que vous deviez observer... Tenez donc pour un grand bonheur, ô Alexandrins, que vous ayez commis ce crime sous le règne d'un souverain qui, en partie par respect pour votre Dieu, en partie par égard pour un oncle, votre ancien gouverneur, conserve pour vous des sentiments fraternels... Par ces motifs, je ne veux recourir avec vous qu'aux moyens cléments de l'exhortation et de la réprimande, et j'espère qu'ils suffiront pour vous persuader, puisque vous êtes, à ce qu'on en dit, d'origine grecque, et que vous conservez encore aujourd'hui le caractère de cette noble extraction [1]. »

1. Jul., *Ep.* x, p. 378, 380.

En même temps qu'il envoyait cette pièce officielle pour être affichée sur les murailles de la ville, il écrivait au nouveau préfet d'Égypte une lettre confidentielle. Là, oubliant et le crime et la justice, il ne se montrait préoccupé que d'une seule chose, c'était de sauver du pillage la bibliothèque de Georges, riche collection dont il avait pu apprécier autrefois la valeur, et qu'il voulait à tout prix se procurer. Il donnait au préfet commission de l'acquérir par tous les moyens, sans distinction de livres grecs ou chrétiens. « Sûrement, disait-il, je voudrais que ces derniers fussent détruits sans retour; mais, de crainte qu'on ne confonde les uns avec les autres, recueillez et conservez-lez tous avec diligence. Si vous avez lieu de supposer qu'on en ait soustrait quelques-uns, ne négligez aucun moyen de connaître les détenteurs, ni serment, ni question donnée aux esclaves, ni tout autre mode de conviction [1]. »

On ne sait si le préfet d'Égypte eut le loisir nécessaire pour exécuter cette importante commission; car il était lui-même fort occupé; il faisait des recherches pour retrouver le bœuf Apis, et il annonçait à Julien qu'il avait la joie d'y réussir : puis il faisait reporter en grande pompe de l'église chrétienne au *Sérapeion* la mesure qui servait à constater les crues du Nil. On ne sait pas non plus quelle impression produisit à Alexandrie l'édit impérial quand il fut affiché sur les murailles. Une autre nouvelle, en effet, y était venue tout à coup distraire

1. Jul., *Ep.* IX et XXXVI, p. 377, 411.

les imaginations : tous les regards étaient tournés, non plus du côté du port, d'où arrivaient les ordres de l'empereur, mais du côté du Nil, d'où pouvait être signalée à tout instant la barque qui devait ramener Athanase. L'usurpateur mort, en effet, et le terrain déblayé par la justice divine et la violence populaire, Athanase n'avait plus de raison de rester caché ; le désert le rendait enfin au jour ; il avait reparu ; il allait venir ; d'heure en heure on s'attendait à le revoir. Alexandrie se remplit d'une foule chaque jour grossissante, qui accourait de tous les points de l'Égypte pour se rassasier de la vue de cet homme dont la vie avait surpassé, par l'héroïsme de la foi, toutes les merveilles de la fable [1].

Lorsqu'on sut qu'il approchait (ce dut être vers le milieu d'août), toute la ville se porta d'un élan à sa rencontre. Il avait pris terre à une journée environ d'Alexandrie, et s'acheminait monté sur un âne. « Tous allaient au-devant de lui, dit son panégyriste, partagés par sexes, par âges, par professions ; car c'est ainsi que se rangent les habitants de cette ville pour décerner un hommage public. Ils débordaient comme un fleuve. Un poëte eût dit que c'était le Nil avec ses flots d'or qui font naître les moissons, le Nil rebroussant d'Alexandrie vers Chérée. Laissez-moi jouir un moment de ce récit... Ne m'arrachez point au spectacle d'une telle fête. Il était monté (souffrez que je le dise sans être accusé de folie), comme le Christ, sur le poulain d'une ânesse.

1. S. Grég. Naz., *Or.* XXI, 27. — Soc., III, IV, — Soz., V, 7.

Les rameaux verts, les tapisseries bigarrées de dessins de fleurs aux coloris divers, le reçoivent jonchés sous ses pas. Ici seulement la richesse et la magnificence étaient à la fois sans égales et comptées pour rien. Il y avait là encore une image de l'entrée du Christ, dans les concerts de voix et les chœurs de danse qui précédaient, sauf que ce n'était pas seulement une multitude d'enfants le saluant de leurs cris, mais toutes les langues semblables ou diverses, rivalisant d'acclamations. J'oublie les applaudissements sans nombre, les profusions d'encens, les fêtes nocturnes, la ville tout éclatante de lumières, les banquets publics et privés, et tout ce que font les grandes cités pour signaler leur allégresse, prodigué cette fois avec excès et au delà de toute croyance. C'est ainsi, c'est au milieu d'une telle pompe, que cet homme admirable prend possession de sa ville [1]. »

Seul maître de ses sens au milieu de cette multitude enivrée, Athanase jetait sur elle des regards d'une tristesse inquiète. Sous l'unanimité de l'enthousiasme, quel chaos, quel mélange de tous les sentiments, attesté par la variété des langues et la bigarrure des costumes ! Il y avait dans cette foule des chrétiens de toutes les sectes, de toutes les nuances, rapprochés un moment par la crainte d'un péril commun ; et, à côté d'eux, des païens qui saluaient comme un libérateur le successeur et l'ennemi de Georges ! Et lui-même, échappé à moitié mort

1. S. Grég. Naz., *Or.* XXI, 29. Ce passage a été traduit par M. Villemain, *Revue contemporaine*, 30 novembre 1852.

aux fureurs d'un empereur chrétien, il rentrait en triomphe à la face et par la grâce du jeune et ardent adorateur des Dieux ! Quel jeu du sort ! Quel fruit bizarre de la complexité des passions humaines ! En rentrant dans ce monde chrétien, à la fois déchiré au dedans et menacé au dehors, une profonde compassion le saisit, et son âme, à peine refroidie du feu de la lutte, n'éprouva plus qu'un seul sentiment, la soif de rendre la paix à ses frères et l'union aux églises.

Sans perdre un jour, il se mit à l'œuvre, et Julien, de son côté, à qui les élans d'une ovation spontanée, si différente de ses triomphes officiels, avaient déjà dû faire éprouver une amère jalousie, ne tarda pas à s'apercevoir qu'Athanase reconquis, c'était la vie rentrée dans l'Église et sa vigueur ressuscitée. Deux ou trois résolutions prises sur-le-champ, avec un mélange de sagesse et d'énergie où on reconnaissait la main d'un grand homme, vinrent lui apprendre à n'en pas douter que l'Orient chrétien avait désormais recouvré son chef, et que toutes les espérances que l'idolâtrie avait pu fonder sur les dissidences intérieures de la foi étaient des chimères auxquelles il fallait renoncer sans retour.

L'unique préoccupation d'Athanase, en effet, dès le lendemain de son arrivée, fut de faire cesser les restes des divisions du schisme, de réparer les brèches de la citadelle de l'Église, pour présenter au paganisme renaissant une ligne de défense inexpugnable. Il poussa dans cette vue l'esprit de conciliation jusqu'aux ex-

trêmes limites de l'orthodoxie. A Alexandrie, sa tâche ne présentait pas d'insurmontables difficultés; il put l'accomplir en grande partie par l'ascendant unique de ses vertus et par les ressources de son habileté. Le souvenir des crimes et des violences de Georges lui donnait une popularité qu'il sut employer et accroître. Ce proscrit qu'on avait vu partir naguère, fier, inflexible, bravant les puissants du regard et intimidant les faibles, on le vit reparaître, doux, aimable, le sourire sur les lèvres, ouvrant sa porte et ses bras à tous, et pressé, comme le bon pasteur de l'Évangile, d'aller chercher les brebis égarées sur ses épaules. Pas une parole qui montrât le moindre ressentiment, ou même le moindre souvenir de ses injures, ne s'échappa de ses lèvres : on eût dit qu'il avait oublié le nom de ses offenseurs et perdu la mémoire de ses souffrances. Il cherchait les Ariens les plus connus pour s'entretenir et discuter avec eux : quand ils craignaient de paraître à son palais, il leur écrivait pour les appeler, et entrait volontiers dans de longues conférences sur les points débattus. Il avait été, dit saint Grégoire, comme un diamant pour ceux qui le frappaient; il fut comme un aimant pour ses frères divisés. Le succès fut rapide : dans cette cité ardente et mobile, l'hérésie reculait et semblait disparaître par enchantement; et à peine quelques obstinés osèrent-ils se réunir dans une chapelle obscure pour donner à Georges un successeur inconnu[1].

1. S. Grég. Naz., *Or.* XXI, 30, 31, 36. — Soc., III, IV. — Soz., V, 7.

Hors de l'Égypte, les passions, quoique apaisées déjà par les préoccupations d'un péril nouveau, étaient cependant plus tenaces, et les divisions plus profondes ; et ce n'étaient pas toujours les hérétiques qui opposaient le plus de résistance à une réunion désirable. Une bonne partie des semi-Ariens, au contraire, déjà ébranlés dans les derniers temps du règne de Constance, éclairés maintenant par les conséquences de leur faiblesse, et craignant les retours de la justice divine, souhaitaient ardemment qu'on leur facilitât le retour dans le sein de la foi de Nicée : mais ils ne trouvaient pas chez les orthodoxes, enorgueillis de leur constance et aigris par l'adversité, une disposition également bienveillante à les accueillir. On leur imposait des conditions de pénitence humiliantes ; on refusait de reconnaître leurs évêques ; enfin on poursuivait sans prudence, en face de la guerre étrangère allumée, les représailles de la guerre civile. Le principal instigateur de ces rigueurs intempestives était le courageux mais rude Lucifer de Cagliari, caractère entier et esprit sans finesse, qui ne comprenait aucune distinction et n'admettait aucun tempérament. Pour comble d'imprudence, c'était à Antioche, sous les yeux mêmes de Julien, à portée de ses railleries et de ses intrigues, que les dissentiments étaient encore poursuivis avec la plus déraisonnable vivacité. Dans cette grande ville, en effet, un groupe de chrétiens irréprochables, qui s'étaient tenus à l'écart du gros de l'église pendant trente années, y avaient con-

tracté dans cet état de lutte constante des habitudes d'exclusion systématique. Ils se refusaient obstinément, malgré l'urgence des circonstances, à reconnaître pour leur évêque Mélèce, prélat d'une foi pure, mais qui avait faibli un instant, et dont le grand tort à leurs yeux était d'avoir accepté la succession d'un prédécesseur schismatique [1].

Averti de ces luttes imprudentes, qui se poursuivaient sous les traits mêmes de l'ennemi de la foi, Athanase résolut hardiment d'y mettre un terme. Il convoqua dans un concile, à Alexandrie, tous les évêques de sa province avec les principaux des diocèses voisins, et, entre autres, Lucifer lui-même ainsi que son compagnon d'infortune, Eusèbe de Verceil, qui était aussi resté en Orient malgré la permission de retour accordée par Julien. Lucifer pressentit le but de la convocation et se refusa à s'y rendre : il se fit représenter seulement par un de ses diacres. Eusèbe, animé d'un meilleur esprit, vint avec empressement. Hilaire de Poitiers, rentré en Gaule depuis deux ans, était trop éloigné pour qu'on songeât à le mander ; mais ce fut l'inspiration de sa foi conciliante qui dicta les résolutions de la réunion d'Alexandrie [2].

Les sages décrets de cette réunion, qui durent voir le jour dans le courant du mois de septembre, ne furent en

1. Voir, pour l'origine de la séparation des orthodoxes à Antioche, 1re partie de cette histoire, t. II, p. 300, 301. — Rufin, *Hist. eccl.*, I, 27. — Soc., III, 6. — Théod., III, 2. — S. Athan., *ad Antioch.*, p. 574 et suiv.

2. Rufin. — Soc. — Théod. — S. Athan., *loc. cit*

effet qu'un manifeste de conciliation destiné à rapprocher les membres encore épars du corps ecclésiastique. Des schismatiques furent admis à prendre part à la discussion en même temps que des orthodoxes; et Athanase, usant habilement de sa connaissance de tous les problèmes comme de tous les idiomes, parlant à chacun sa langue, copte, grecque ou latine, et entrant dans la pensée de tous, sut faire agréer et accueillir la vraie foi, aussi bien qu'en d'autres temps il avait su la défendre. « Le royaume des cieux, disait-il à ses amis trop exclusifs, ne nous appartient pas à nous seuls : plus nous y viendrons bien accompagnés, plus nous y entrerons avec gloire[1]. » Il fut résolu que ceux-là seulement seraient regardés comme exclus du sacerdoce, qui avaient pris dans chaque diocèse l'initiative d'introduire l'hérésie ; mais que ceux qui avaient été seulement entraînés par l'exemple et la violence des autres, seraient reçus à la pénitence, pourvu qu'ils reconnussent explicitement la foi de Nicée et adhérassent à la condamnation d'Eudoxe et d'Euzoius. Ces deux noms avaient été évidemment choisis comme ceux des Ariens les plus extrêmes, et pour comprendre, non sans doute dans une justification, mais dans une indulgence commune, toutes les nuances intermédiaires. Le concile, dans le même esprit, termina plusieurs débats assez vifs qui s'étaient élevés dans le sein même des communions orthodoxes.

1. Rufin : Ne sibimet solis puritatis merito cœlorum regna defenderent, sed esse gloriosius si cum pluribus illic mererentur intrare.

L'une de ces discussions, qui n'était pas la moins animée, portait sur la valeur respective des mots grecs et latins, de *personne*, de *substance* et d'*hypostase*, différend purement verbal que le concile de Nicée déjà avait dédaigné de trancher[1]. Il y avait aussi des controverses naissantes sur la divinité du Saint-Esprit et sur la nature de la personne humaine du Christ. Tout fut résolu dans un esprit de paix et de charité. Le concile écoutait tout le monde, laissait à chacun la liberté de son langage et de ses opinions sur les questions indifférentes, et priait tous de s'en tenir d'ordinaire aux termes du symbole de Nicée. Toutes ces décisions furent communiquées par des lettres expresses, dont plusieurs subsistent encore, au siége de Rome d'abord, puis aux diverses Églises, et enfin tout particulièrement à celle d'Antioche, par l'intermédiaire de deux messagers envoyés à Lucifer, qui y résidait, et auquel le concile croyait, non sans raison, très-nécessaire de recommander la modération[2].

1. La difficulté élevée au sujet de l'*hypostase*, qui devait reparaître à plusieurs époques, venait originairement de la différence des langues que parlaient les deux Églises. Les Grecs se servaient habituellement du mot d'*hypostase* (ὑπόστασις) pour exprimer ce que les Latins rendent par *personne*. Mais, par un hasard singulier, ce mot ressemble par sa composition au mot latin de *substance* (ὑπο *sub*, στάσις *stantia*). Il arrivait de là que les Latins, entendant parler de trois hypostases, croyaient qu'il s'agissait de trois *substances*, et que réciproquement les Grecs entendant parler de l'unité de *substance*, croyaient que c'était réduire Dieu à une seule *hypostase*, et par conséquent nier la Trinité.

2. Rufin, I, 26, 28. — Soc., III, 7. — S. Athan., *ad Antioch.*, p. 574 et suiv. — S. Grég. Naz., *Or.* XXI, 33, 34. — S. Hil., *Fragm.*, p. 1357. — S. Jér., *in Luc.*

Sa voix fut entendue, non sans doute qu'elle fût assez puissante pour faire cesser les divisions invétérées de l'Église et fermer d'un seul coup la plaie déjà gangrenée de l'Arianisme. De telles guérisons sont l'œuvre du temps, et ne s'opèrent point par enchantement, sur l'appel d'un homme, ni même par un décret d'assemblée. La pacification d'Alexandrie, d'ailleurs, par sa nature, ne s'adressait pas à l'Arianisme proprement dit. Elle laissait en dehors, en les excluant nommément, ou en les condamnant implicitement, tous les disciples d'Aétius, tous les philosophes raisonneurs et énergiques de la secte. Par cela seul de plus qu'elle était l'œuvre d'Athanase, elle devait être odieuse à tous les prélats politiques et courtisans, auteurs à la fois serviles et arrogants de la formule de Rimini, qui maintenant, déchus de la faveur, cachaient dans une retraite forcée les tortures de la haine et de l'ambition trompées. Enfin même parmi les orthodoxes cette œuvre de conciliation ne fut point acceptée de tout le monde. Lucifer, engagé par la signature de ses envoyés, ne put, il est vrai, se refuser d'y souscrire, mais il se hâta d'en arrêter l'effet autant qu'il était en lui, en ordonnant un nouvel évêque à Antioche, en opposition avec Mélèce, que le concile avait reçu dans sa communion[1]. Malgré ces résistances partielles et ces difficultés inhérentes à toute

1. Nous ne comprenons vraiment pas comment quelques écrivains, entre autres l'abbé Rohrbacher, ont pu contester le schisme de Lucifer en présence du texte si positif de S. Augustin. *Ep.* 185, § 47.

transaction qui intervient entre des parties passionnées, les efforts d'Athanase eurent leur récompense. Ce fut dans les rangs de semi-Ariens surtout que leur action fut très-sensible. Tout ce qui n'était pas personnellement compromis, directement engagé d'amour-propre, se hâta de rentrer par la porte qu'on venait d'ouvrir, et c'en fut assez pour exciter chez Julien un très-vif mouvement d'irritation et d'inquiétude. Rien ne pouvait lui causer plus d'impatience que la vue de tout ce gouvernement de l'Église, tenant ses assises en face de lui, dans la seconde ville de l'Orient, sous la présidence d'un homme illustre qui narguait ses menaces et paraissait même ignorer sa présence. Cet usage d'une liberté concédée par lui-même trompait toutes ses prévisions. Il avait bien voulu laisser les chrétiens libres de se déchirer et de se battre entre eux, mais la liberté de la paix et de la propagande n'était point entrée dans ses calculs.

On lui écrivait d'ailleurs d'Alexandrie que rien ne résistait à l'ascendant d'Athanase. Il convertissait tout le monde, hommes et femmes, grands et petits, jusqu'à de grandes dames de la société païenne[1]. Des prêtres païens, des magiciens, des sophistes, faisaient tout exprès le voyage d'Antioche pour venir dire à l'empereur qu'avec un si rude adversaire le sort de la religion était plus menacé que du temps de Constance; et que si on

1. Jul., *Ep.* VI, p. 376.

n'y mettait ordre, c'était fait du culte des Dieux [1]. Pressé de la sorte par les instances de toute sa cour, et suivant l'impulsion de son propre dépit, Julien chercha une subtilité pour se délivrer d'un adversaire si incommode, sans retirer ouvertement les promesses solennelles qu'il avait faites. Quand on cherche en ce genre, on ne peut manquer de trouver. La lettre suivante, adressée aux Alexandrins, fut le résultat de ces méditations :

« Assurément un homme banni par plusieurs édits impériaux et plusieurs actes de toute-puissance devait attendre, pour rentrer dans sa patrie, qu'au moins un commandement fût venu le rappeler ; mais, dans ce cas même, il ne devait point, par un excès d'arrogance et de déraison, insulter aux lois, comme si elles n'existaient pas. Nous avons bien accordé aux Galiléens bannis par le bienheureux Constance le retour dans leur patrie, mais non dans leurs églises. Or, j'apprends qu'Athanase, cet homme très-audacieux, emporté par son insolence accoutumée, est venu reprendre ce que ces gens-là appellent le trône épiscopal, et que cet acte déplaît au peuple pieux d'Alexandrie. Nous lui ordonnons donc de quitter la ville du jour où il aura reçu ces lettres de notre main. Que s'il persiste à y demeurer, nous lui annonçons des peines plus grandes et plus sévères [2]. »

1. Théod., III, 9. — Rufin, I, 33. — Soc., III, 13. — S. Grég. Naz. *Or*. XXI, 32.
2. Jul., *Ep*. XXVI, p. 398.

Le peuple d'Alexandrie ne se montra ni très-effrayé de ces menaces, ni suffisamment flatté de l'éloge que l'empereur décernait à sa piété. Au contraire, la ville en corps, par l'organe de ses représentants officiels, fit partir sur-le-champ des députés pour Antioche, avec charge de demander en termes soumis la révocation de la décision impériale. Mais le pas était franchi, et plus il en avait coûté à Julien pour déposer le masque de la modération, plus il était pressé de recueillir cette fois le fruit de son emportement. Il reçut très-mal les députés et répondit à la ville d'Isis et d'Alexandre sur un ton très-hautain : « Quand votre ville serait fondée, leur dit-il, par quelqu'un de ces misérables qui ont embrassé un genre de vie détestable et des dogmes inconnus, vous n'auriez pas encore le droit de me faire une telle demande. Mais vous, les enfants d'Alexandre, les favoris de Sérapis et d'Isis;... vous qui avez passé d'Alexandre aux illustres Ptolémées, puis au joug des Romains; vous qu'Auguste a visités, les concitoyens de son ami le philosophe Aréius; vous que les dieux ont comblés de leurs bienfaits, je rougis de penser qu'un seul d'entre vous ose s'appeler Galiléen. Les pères des véritables Hébreux ont servi en Égypte, et vous, les maîtres de l'Égypte, vous voulez servir les contempteurs des dogmes de vos pères! Vous êtes donc aveugles; vous êtes donc seuls à insulter à la splendeur du soleil, seuls à ignorer que c'est lui, ce soleil, qui fait l'été et l'hiver, et qui produit et fait germer toutes choses! Voilà le Dieu que vous

quittez pour aller adorer ce Jésus que ni vos pères ni vous n'avez vu. Vous vous trompez, croyez-moi : j'ai cru toutes ces choses, moi, jusqu'à vingt ans, et en voilà douze que je marche dans le sentier des Dieux. Si vous voulez renoncer à cette erreur, vous me comblerez de joie; si vous y tenez, au moins restez en paix, et ne me priez plus pour Athanase, contentez-vous de ses disciples : il en a fait assez pour satisfaire les démangeaisons de vos oreilles. N'y a-t-il que lui dans le monde? Plût au ciel que cette secte impie ne comptât qu'un Athanase! Choisissez qui vous voudrez pour vous expliquer vos Écritures : il vaudra bien celui que vous regrettez. Si c'est son habileté qui vous attache à lui (car j'entends dire que c'est un grand intrigant), sachez que c'est pour cette habileté même que je veux qu'il sorte. C'est par soi-même une chose très-incommode qu'un faiseur d'embarras à la tête d'un peuple. Encore si c'était un homme, mais un misérable avorton qui se croit grand parce qu'il sait risquer sa tête! C'est vraiment le commencement de l'anarchie, et c'est pour vous en préserver que je l'ai chassé d'abord de votre ville, et que je veux qu'il sorte aujourd'hui de toute l'Égypte[1]. »

1. Jul., *Ep.* LI, p. 432. — Nous avons dû abréger et resserrer cette lettre, écrite avec beaucoup moins de soin que les épîtres ordinaires de Julien, et évidemment sous une impression de vive colère. Les redites et les longueurs rendaient impossible de la citer tout entière. Ceux qui voudront prendre la peine de comparer notre extrait avec le texte, verront que nous en avons conservé soigneusement tout le mouvement et toutes les expressions originales. C'est Julien qui, en parlant aux Alexandrins, leur dit : la démangeaison de

En même temps, par une lettre adressée au préfet Ecdicius, il donnait à Athanase un délai étendu jusqu'aux calendes de décembre pour être sorti définitivement de la province. Cette affaire ainsi réglée (il le croyait du moins), il passa à d'autres du même genre qu'il traita dans le même esprit et sous la même impression de colère. Il avait à recevoir des députés de la ville et de l'évêque de Bostra en Arabie. Il y avait eu des commencements de trouble dans ce petit endroit, entre les sectateurs des deux cultes, et l'évêque Titus, savant prélat, de mœurs pures, qui jouissait d'une considération générale, avait arrêté le désordre par l'ascendant de ses vertus. Il écrivait maintenant à l'empereur, s'adressant avec une confiance un peu naïve à sa réputation de justice et de philosophie pour faire valoir ce service et demander en retour quelque bienveillance en faveur des chrétiens. Julien n'était plus d'humeur à rien prendre en bonne part de ce qui venait d'un évêque. Il feignit de voir un acte d'orgueil dans le récit que lui faisait Titus de son intervention pacifique, et ne crut pouvoir mieux faire que de le livrer à l'irritation de ses concitoyens, comme un calomniateur qui se faisait valoir à leurs dépens. Ne dédaignant pas de prendre la plume lui-même pour écrire aux Bostréniens : « Voyez, leur dit-il, de quels termes se sert l'évêque Titus. Il

vos oreilles (ἀκοὰς κνηστιώσας), et donne à Athanase les épithètes d'intrigant, de faiseur d'embarras, d'avorton (πανοῦργος, πολυπράγμων, ἀνθρωπίσκος), etc.

assure que les chrétiens n'étaient point en nombre inférieur aux païens; mais, d'après son invitation, ils ont su se contenir et ne se livrer à aucun désordre. Voilà ce que dit de vous votre évêque. Voilà comme il prétend que votre soumission aux lois ne vient point de vous-mêmes. C'est donc malgré vous, et seulement grâce à son exhortation, que vous vous êtes abstenus de toute sédition! Levez-vous donc et chassez de chez vous spontanément ce calomniateur; et puis ensuite vivez en paix les uns avec les autres. Qu'il n'y ait entre vous ni dispute, ni injustice; que ceux qui sont dans l'erreur ne fassent point violence à ceux qui adorent les Dieux d'après les rites suivis par tous les âges; et que ceux qui servent les Dieux ne molestent pas ceux qui se trompent par erreur plus que par dessein prémédité. Car il vaut mieux instruire les hommes et les persuader par la raison que par les coups, les outrages et les supplices [1]. » Odieuse comédie de douceur qui termine une véritable incitation à la sédition et au massacre.

D'autres plaintes lui étaient apportées de la part des habitants d'Édesse, où deux sectes chrétiennes, qui avaient causé par leurs disputes quelques désordres, s'étaient vues sévèrement réprimées par le magistrat. On réclamait contre ces rigueurs, et le sophiste Hécébole, converti par Julien, comme on l'a vu, heureux de rendre quelque service à ses coreligionnaires, pour réparer un peu

1. Jul., *Ep.* LII, p. 437, 438.

une défection dont il rougissait, s'était fait leur intercesseur auprès du prince. Julien ne se laissa point toucher même par cette intervention, et sa réponse ironique et arrogante trahit ses nouvelles dispositions : « J'ai toujours voulu du bien aux Galiléens, écrivait-il à Hécébole, et je n'ai jamais permis qu'on les traînât de force aux temples... Mais les Ariens, qui regorgent de richesses, ont attaqué les sectateurs de Valentin, et ont fait des choses qui ne conviennent pas dans une ville policée. Puis donc que leur admirable loi leur trace une route pour les conduire au royaume des cieux, je veux les aider à y marcher; et j'ai ordonné qu'on enlève tout l'argent de l'église pour le distribuer aux soldats, et que les propriétés soient réunies à notre domaine : afin que, réduits à une pauvreté salutaire, ils ne perdent pas la palme céleste qu'ils espèrent [1]. »

Derrière ces députés, enfin, venaient ceux des villes de Maiume et de Gaza, en Palestine. Ces deux cités, très-voisines l'une de l'autre (elles n'étaient séparées que par une lieue de chemin), étaient engagées de longue date dans une rivalité constante. Les différends religieux n'étaient qu'une des formes de cette inimitié locale. Maiume, autrefois simple faubourg de Gaza, ayant pris parti pour le christianisme sous Constantin, ce souverain, en récompense, lui avait donné les droits de cité complets, et l'avait baptisée du nom de Constantine. Il n'en avait pas fallu davantage pour

1. Jul., *Ep.* XLIII, p. 424.

que les habitants de Gaza restassent plus passionnément attachés que jamais au culte païen. Humiliés pendant tout le règne de Constance, ils relevaient la tête depuis que Julien venait en aide aux Dieux vaincus. Ils avaient demandé très-instamment que Maiume fût privée des prérogatives dont Constantin l'avait comblée, et réduite comme avant son règne à l'état de ville de second ordre. La demande leur avait été accordée; et, forts de cette marque de sympathie, ils en prenaient avantage pour faire sentir à leurs voisins toute leur supériorité. Les chrétiens qui vivaient dans leurs murailles étaient forcés de s'enfuir : les chapelles chrétiennes étaient livrées aux flammes; enfin, les esprits s'exaltant chaque jour, on finit par faire périr dans une commotion populaire toute une famille de distinction, composée de trois frères qui avaient porté les armes avec éclat et exercé de grands emplois. Le gouverneur de la province, qui avait toléré bien des excès, trouva pourtant que cette fois la mesure était comblée. Il accourut précipitamment, menaçant la ville de la colère impériale, et fit arrêter les principaux coupables. Les gens de Gaza prirent peur, sentant bien qu'ils avaient été trop loin, et craignant la renommée de justice de l'empereur [1].

Leurs envoyés arrivèrent donc à la cour, tout tremblants et prêts à se justifier humblement. Le gouverneur arrivait aussi, un peu troublé, mais confiant dans

1. Soz., v, 3, 9. — S. Jér., *Vit. Hilar.* — S. Grég. Naz., *Or.* IV, 86. — Voir 1re partie de cette histoire, t. II, p. 340, 341.

l'équité du maître. L'accueil qui leur fut fait montra combien les temps étaient changés. Non-seulement aucune réprimande ne fut adressée aux habitants de Gaza, mais Julien se montra très-mécontent du gouverneur et le révoqua de sa charge. Le pauvre magistrat, un peu honteux d'être pris pour dupe, s'excusait en vain sur la justice, sur les lois qu'il avait voulu exécuter : « Eh! qu'importe! dit Julien avec humeur; est-ce un si grand crime qu'un Grec tue dix Galiléens[1]! »

Un encouragement aussi clair équivalait à un ordre positif de courir sus aux chrétiens. Les païens de la Palestine le comprirent ainsi; et, d'un bout à l'autre de cette infortunée province, ce ne furent plus que d'horribles scènes de carnage auxquelles prirent part activement les Juifs, ennemis non moins acharnés et non moins humiliés des chrétiens. A Gaza même, des vierges chrétiennes furent traînées sur la place publique; on leur ouvrit le ventre, et on fit manger leurs entrailles aux pourceaux. Partout les églises furent incendiées, les tombeaux des martyrs furent violés, et leurs cendres jetées au vent. Ce fut le traitement qu'on fit subir aux restes du saint précurseur Jean-Baptiste, enterrés à Sébaste en Samarie, et qu'on exhuma pour les brûler en grande pompe sur la place publique. A Panéade, dans le territoire de l'ancienne tribu de Dan, on renversa à coups de pierres une statue de Jésus-Christ

1. Soz., v, 9. — S. Grég. Naz., *Or.* IV, 93. — Soc., III, 14.

élevée, disait une tradition respectable, par la femme que le Sauveur avait guérie d'une perte de sang. Sur son piédestal on plaça une statue de Julien. Sozomène, Juif d'origine, et qui raconte tous ces détails d'après les récits de son aïeul, compromis lui-même dans cette persécution, ajoute que, dès le lendemain, la statue était frappée de la foudre, comme autrefois l'idole de Dagon dans le sanctuaire [1]. Les chrétiens veillaient cependant et recueillaient en secret les débris de l'image du Christ, pour les conserver à la piété des fidèles.

Des villes de Palestine la violence et le désordre se répandirent bientôt dans les campagnes. Là vivaient dans l'austérité monastique, sous la conduite du disciple de saint Antoine, Hilarion, des anachorètes, héritiers directs des Esséniens de l'ancienne Judée. Une bande de furieux se porta sur leurs humbles demeures, les mit au pillage et maltraita indignement leurs personnes. Mais la rage de ces bandits fut déçue, en ne trouvant point dans cette retraite le fondateur et le chef des monastères, Hilarion lui-même, dont la réputation de sainteté leur était depuis longtemps particulièrement odieuse. Après l'avoir cherché avec soin dans tous les asiles où il pouvait se cacher, ils apprirent enfin, à leur grand désappointement, qu'il avait quitté ses disciples, depuis quelque temps déjà, pour fuir la vénération pieuse dont son humilité se trouvait importunée. Il devait s'être réfugié en

1. Théod., III, 7. — Rufin, II, 28. — *Chron. Alex.*, p. 546. — Soz., V, 21. — Philost., VII, 3. — Eus., VII, 17.

Égypte, car il était parti un jour pour visiter le tombeau de saint Antoine, et depuis il n'était plus revenu. La haine de ses ennemis était si acharnée, qu'ils ne reculèrent pas devant l'idée de se mettre à sa poursuite. L'été s'était écoulé dans ces désordres, et on était déjà arrivé au moment extrême fixé par Julien pour le départ d'Athanase. Afin d'assurer l'exécution de ses ordres, l'empereur faisait partir des officiers spécialement chargés d'y tenir la main. Quelques païens de Palestine demandèrent la permission de se joindre à cette expédition, dans l'intention expresse de découvrir l'asile d'Hilarion et de s'emparer de sa personne. Saint Jérôme affirme très-expressément que Julien les y autorisa. Peut-être se borna-t-il à fermer les yeux sur leur départ, décidé qu'il était désormais à ne plus réprimer les excès d'un zèle dont son âme irritée partageait toute l'impatience [1].

Vers les derniers jours de novembre, par conséquent, trois ordres de voyageurs se mirent en route, d'Asie Mineure vers Alexandrie : le comte, envoyé par Julien, d'abord, puis les persécuteurs obstinés d'Hilarion, et enfin une petite députation de chrétiens obscurs, qui allaient porter à Athanase, en témoignage de sympathie pour ses nouvelles épreuves, quelques restes pieusement recueillis des cendres de saint Jean-Baptiste. Ceux-ci furent les seuls qui purent remplir l'objet de leur mis-

1. S. Jér., *Vit. Hilar.*

sion. Devançant tous les autres, ils trouvèrent Athanase qui faisait paisiblement ses préparatifs de départ. Il les reçut avec tendresse, et déposa en leur présence, au fond d'une cachette creusée dans la muraille d'une église, le précieux dépôt dont ils étaient porteurs. Quant aux ennemis d'Hilarion, leur recherche fut vaine. Averti de leur approche, l'anachorète s'était dérobé à leur poursuite, quittant, non sans regret et sans larmes, le voisinage de la cellule autrefois habitée par Antoine, et dont il ne pouvait plus s'arracher. « Voilà, disait-il en la parcourant, le lieu où il avait accoutumé de chanter des psaumes; voici où il priait d'ordinaire, voici où il se reposait. Là, lui-même a planté cette vigne; lui-même a creusé avec beaucoup de peine ce réservoir pour son jardin; voici la bêche dont il se servait pour labourer la terre. » Puis il s'étendait sur la couche du saint et la couvrait de ses baisers. Il partit à temps pour échapper à ses ennemis, et alla se cacher plus avant dans le désert[1].

Quant à l'officier de Julien, quand il arriva, il put croire sa commission exécutée sans son concours. Athanase, en effet, toujours prêt à temps sans jamais se presser, était parti quelques jours avant la venue du messager qui devait lui apporter les derniers ordres de l'empereur. Ce quatrième départ pour un quatrième exil ne s'accomplit pas, comme le précédent, dans

1. S. Jér., *Vit. Hilar.* — Rufin, II, 28.

l'ombre et le mystère. Pendant que les Juifs et les païens de la ville, excités par la présence de l'agent de l'empereur, se livraient à de grandes violences et mettaient le feu à l'église principale qui portait le nom de Césarée, le proscrit prenait publiquement congé de tous ses amis, comme un homme qui partirait pour un voyage de quelques jours. « Ne vous troublez pas, leur disait-il, cette bourrasque ne vient que d'une petite nuée qui passe; attendez un peu, et ce sera fini. » Une embarcation était préparée sur le Nil; il y prit place en plein jour, et remonta, à force de rames, du côté de la Thébaïde.

Le comte fut un peu déconcerté en apprenant cette sortie si prompte et si publique, et, pour pouvoir au moins attester à Julien qu'il avait vu de ses yeux l'exécution de l'ordre impérial, il se mit à la suite du voyageur. Les historiens Socrate et Théodoret ne font pas difficulté d'affirmer qu'il avait pour dessein secret de se saisir de la personne du prélat et de le faire mourir. Aucun ordre pareil ne se trouve dans aucun document écrit de Julien, mais il n'est nullement impossible, qu'en bon courtisan, et sûr de ne pas déplaire, l'officier se fût donné à lui-même un supplément d'instructions. Quoi qu'il en soit, comme il remontait le fleuve, il aperçut sur la rive un groupe d'hommes qui descendaient du côté d'Alexandrie : « N'avez-vous point vu passer Athanase et sa suite, leur dit-il, et sommes-nous près de les atteindre? — Ils ne sont guère loin de vous, dit un des

hommes en se détachant du groupe. Nous les avons vus près d'ici, et ils ne peuvent pas être bien loin. » Le comte poursuivit sa route sur cette indication ; mais, ne trouvant rien, et n'atteignant personne, il se découragea et retourna sur ses pas. L'homme qui lui avait parlé n'était autre qu'Athanase lui-même qui s'était fait débarquer à une certaine distance de la ville et rentrait hardiment dans Alexandrie, décidé à y demeurer caché jusqu'à ce que la *petite nuée* qui obscurcissait le ciel fût dissipée[1].

Les contemporains, en rapportant cette confiance d'Athanase, qui devait être sitôt justifiée par l'événement, n'hésitent point à l'attribuer à une révélation prophétique, naturelle à supposer chez un nouvel Élie, si longtemps nourri par l'ange de Dieu dans le désert. Mais si Athanase eût été à Antioche auprès de Julien, et admis à sa cour, il n'aurait pas eu besoin d'être inspiré par le Saint-Esprit. Un peu de sagacité humaine lui aurait suffi pour prévoir l'avenir qui était réservé à la plus insensée des tentatives. Engagé dans l'entreprise impossible d'ar-

1. Théod., III, 9. — Soz., V, 15. — Soc., III, 14. — Rufin, I, 34. — Nolite, filii, conturbari, quia nubecula est et cito pertransit. — Ceux qui ne trouveraient pas cette petite anecdote digne de la franchise de S. Athanase, sont libres de la laisser au compte de ces historiens dont la critique n'est pas toujours très-éclairée. — La chronologie des lettres pascales, p. 14, dit qu'Athanase, dans cet exil, se réfugia à Thèbes : mais un peu plus haut, le même document affirme, contre toute vérité, qu'il se cacha dans Alexandrie pendant sa troisième proscription. Il n'y a rien de si aisé à comprendre que la confusion des détails, dans une suite de persécutions semblables par leur caractère, quoique différentes par leurs motifs.

rêter le flot de la grâce divine et de remonter le cours de la raison humaine, Julien voyait chaque jour l'obstacle grossir devant lui. En moins d'un an, il avait dû passer de la persuasion à la ruse, et de la ruse à la force. Rentré maintenant dans la voie des persécuteurs vulgaires, il s'avançait sur les pas des Dioclétien et des Décius. Aveuglé, isolé, secrètement raillé par les complaisants qui le flattaient, et tout exalté d'un zèle farouche qui ne rencontrait d'écho que dans les rangs d'une populace avide de sang, nul frein ne le retenait plus sur la pente, et l'abîme était au bout.

Contenu cependant par un reste de prudence et par sa longue habitude de dissimulation, il ne fit point encore d'édit général de persécution; mais il s'appliqua sans relâche, avec un incroyable esprit de chicane et de tracasserie, à mettre à tout instant les chrétiens dans l'alternative ou d'abjurer leur foi, ou de renoncer aux plus simples jouissances de la vie civile. A l'aide de l'immense pouvoir que l'empire concentrait entre ses mains, il serra autour d'eux les mailles d'un réseau de fer. A Constantinople, il ne leur avait interdit que l'enseignement; à Antioche, la prohibition fut étendue à toutes les fonctions publiques. « L'intérêt de l'État, disait-il, exige que les coupables soient punis de mort. Je ne puis donc confier le glaive à ceux à qui leur loi interdit d'en faire usage. » « Il ne faut pas, écrivait-il, poursuivre les Galiléens contre le droit et la justice, mais il faut toujours leur préférer les hommes pieux. » A partir de ce moment, il

n'y eut plus un seul chrétien admis dans aucun office important. La solde du fonctionnaire étant l'unique gagne-pain d'une nuée d'employés, c'était réduire à la misère toute une classe de chrétiens d'un seul coup. Mais ce n'était rien encore : la persécution s'étendit à tous les détails de la vie privée. Partout où s'élevait une statue de l'empereur, c'est-à-dire à presque tous les coins de rue des grandes villes, on en consacra une autre à côté à Vénus ou à Sérapis. Saluait-on l'une, on paraissait saluer aussi l'autre. Il fallait donc, en se promenant, faire acte de rébellion ou d'idolâtrie. Quelquefois, pour rendre le piége tout à fait inévitable, c'était l'empereur lui-même qui était peint sous les insignes de Mars ou d'Apollon, du dieu de la guerre ou du dieu des beaux-arts. Les monnaies étaient surchargées des symboles de l'idolâtrie. A la source de la grande fontaine qui arrosait les rues d'Antioche, un autel fut établi, et l'onde fut solennellement consacrée à toutes les divinités de l'Olympe. On aspergea ensuite de cette eau lustrale tous les marchés, toutes les denrées, le pain, les fruits, les herbes, les viandes, et Julien songea avec un malin plaisir que nul chrétien ne pourrait plus ni manger ni boire, sans se souiller au contact des idoles [1].

Rien n'était plus étranger à l'esprit de la foi chrétienne que d'attribuer aux objets matériels une vertu magique et malfaisante. Il n'y eut pas un prêtre, par

1. Soc., III, 13. — Soz., V, 18. — Théod., III, 15.

conséquent, qui n'encourageât les fidèles à braver cette vexation et à user sans scrupule, comme dit l'Apôtre, des aliments mis devant eux. Mais les populations, bien que chrétiennes, étaient loin de comprendre encore l'esprit de l'Évangile. Elles transportaient dans leur foi nouvelle bien des habitudes superstitieuses de leurs pères, et quand elles avaient mangé d'une viande ou bu d'une eau consacrée aux idoles, elles se croyaient souillées et perdues. Leur irritation fut donc très-grande. D'autres griefs encore vinrent l'accroître. A la porte des temples, dont les autels fumaient nuit et jour, on distribuait aux soldats les viandes, encore toutes chaudes, des sacrifices, dont l'armée se nourrissait. C'étaient d'excellents mets, car Julien choisissait pour la table des Dieux les animaux et les oiseaux de l'espèce la plus rare : les soldats s'en gorgeaient tout à leur aise dans de véritables orgies, et quand ils rentraient, le soir, à moitié ivres, ils forçaient les passants à les prendre sur leurs épaules pour les rapporter à leurs casernes. Les Pétulants et les Celtes surtout, les favoris de Julien, ses vieux camarades de Gaule, se livraient sans ménagement à ces excès, compensation inespérée des longues privations qu'ils avaient souffertes. Mais les soldats chrétiens étaient fort scandalisés. « Cette vie est insupportable, s'écriaient-ils. Bientôt nous ne pourrons respirer, car l'atmosphère est toute pleine de vapeurs empoisonnées. » On rapporta à l'empereur ces paroles séditieuses, et on lui signala en particulier deux cou-

pables : c'étaient deux jeunes gens, nommés Juventin et Maximin. Il les fit venir, prit connaissance lui-même de leur délit, les fit fouetter de verges et les retint plusieurs jours en prison. Comme ils refusaient de faire aucune soumission, il les livra enfin aux bourreaux, et on les mit à mort de nuit dans une basse-fosse. Le même sort fut réservé, peu de jours après, à deux autres soldats, Bonose et Maximilien, porte-drapeau dans une compagnie récemment arrivée en Orient, qui s'étaient refusés à faire disparaître la croix de leur étendard. « Nous sommes chrétiens, répétaient-ils jusqu'en présence des bourreaux, et nous n'oublierons point ce que nous avons promis au grand Constantin le jour que nous reçûmes le baptême avec lui, à Aschiron, près de Nicomédie. » Et comme toutes ces exécutions se faisaient en secret, pour ne pas exciter de troubles, le bruit se répandit bientôt qu'on massacrait des chrétiens pendant la nuit, et que les flots ensanglantés de l'Oronte entraînaient chaque matin vers la mer des monceaux de cadavres [1].

Par ces violences, qu'il essayait de couvrir encore d'une ombre de justice, et qu'il rougissait de produire au grand jour, Julien donnait aux chrétiens à la fois la mesure de sa haine et de son impuissance. L'une et l'autre apparurent bien plus nettement encore dans un

1. Amm. Marc., XXII, 12. — Théod., III. 15. — S. Jean Chrys., *in Juventinum et Maximinum martyres*, t. II, p. 690 et suiv. — *Actes du martyre de S. Bonose* dans la collection de Dom Ruinart.

grave incident qui acheva de l'exaspérer. Il y avait aux portes d'Antioche une bourgade ou, pour mieux parler, un faubourg qui portait le nom de Daphné. C'était là, disaient les habitants, que la nymphe aimée d'Apollon avait échappé aux embrassements du dieu en prenant la forme de l'arbre qui, en grec, portait encore son nom (δάφνη, laurier); et bien que cet honneur fût disputé par beaucoup d'autres contrées, la tradition était assez accréditée en Orient pour avoir fait la renommée d'un temple élevé sur le lieu même de la métamorphose prétendue. On y admirait une magnifique statue d'Apollon, tenant sa lyre d'une main, et de l'autre une coupe d'or, d'un travail exquis qui la faisait comparer au Jupiter de Phidias. Un paysage délicieux, une riche forêt de cyprès qui s'élevait tout auprès, et où jamais le soleil ne pénétrait, une source pure, qu'on nommait la fontaine de Castalie, et dont les ondes passaient pour communiquer à ceux qui les buvaient une vertu prophétique, de vastes pelouses émaillées de fleurs, achevaient de faire de Daphné la promenade favorite des citoyens d'Antioche. La petite ville n'avait même pas autant perdu qu'on pouvait le croire, au changement de religion de la grande cité. Car, si le temple était maintenant délaissé et dégradé, si la fontaine même était tarie ou bouchée, si l'on ne venait plus chercher à l'ombre de la forêt des rendez-vous amoureux, en revanche le césar Gallus avait fait élever dans cet endroit même, avec beaucoup de pompe, le tombeau de saint Babylas, évêque d'Antioche, martyrisé

sous Décius. Ce lieu, autrefois témoin de bien des scènes voluptueuses, se trouvait ainsi sanctifié, et la piété nouvelle des habitants prenait encore un chemin frayé par leurs anciennes habitudes[1].

Julien ne pouvait manquer de visiter cet endroit célèbre, objet de tous les pèlerinages de dévotion ou de curiosité; mais il n'avait nulle intention de rendre hommage à saint Babylas. Il choisit au contraire le jour de la fête d'Apollon, et se rendit droit au temple avec de grands sentiments de piété, et se préparant à assister à d'antiques et curieuses cérémonies. Il se représentait déjà en imagination, nous avoue-t-il lui-même, les victimes, les libations, les chœurs de musique et les enfants vêtus de robes blanches. Il n'avait prévenu personne de sa venue, croyant que pour une telle fête la précaution était inutile, et qu'une si grande ville ne pouvait manquer de se mettre en frais pour un si grand dieu. Il fut donc fort surpris de trouver le temple vide; point de cierges allumés, point de prêtres en costume, point de victime préparée. Ne pouvant en croire ses yeux : « Ils sont quelque part, disait-il, là dehors, et ils attendent que le souverain pontife donne le signal. » A force de chercher, on finit par trouver enfin un seul prêtre, à qui on enjoignit de commencer le sacrifice. « Quelle victime avez-vous? lui demanda

1. Soz., v, 19. — Amm. Marc., xxii, 12, 13. — Liban., *de Daphn. Apoll. fano*, p. 185. — Rufin, i, 35, 38. — Soc., iii, 18, 19. — Théod., iii, 10, 11.

Julien. Qu'est-ce que la ville vous a envoyé? — J'ai un oison dans ma basse-cour, répondit le pauvre prêtre, et je l'offre volontiers. Mais, quant à la ville, elle ne m'a rien envoyé du tout. » Force fut de se contenter du prêtre et de l'oison. Le sacrifice commença, mais l'officiant ne trouva pour l'aider qu'un de ses enfants, qui s'y prêtait de très-mauvaise grâce, et à peine la cérémonie était-elle achevée que le père s'aperçut que son fils s'était sauvé. Le petit homme était chrétien depuis plusieurs jours, sans en rien dire, converti par une diaconesse du voisinage, et ni menaces ni coups ne purent le décider à reprendre son service dans le temple d'Apollon [1].

Julien rentra tout irrité dans Antioche, et mandant le sénat de la ville, lui adressa des remontrances très-sévères sur son avarice et sa négligence. « Un bourg des extrémités du Pont, dit-il, ferait les choses avec plus de libéralité que vous qui possédez d'immenses territoires. » Puis, voulant réparer plus efficacement le scandale, il se mit activement à l'œuvre pour rendre au temple son ancienne splendeur. Toujours avide d'ailleurs de pénétrer l'avenir, où ses regards ne plongeaient qu'avec inquiétude, il était pressé de rendre la parole à l'oracle de Castalie, se flattant de recevoir ses premières

1. Jul., *Mis.*, p. 96, 97. — Théod., III, 14. — Le temple de Daphné ayant été brûlé au moment de sa restauration, l'incident rapporté par Théodoret ne peut s'être passé qu'à la première visite de Julien.

confidences. Mais, pour que le dieu parlât en liberté, il fallait qu'on le délivrât *du méchant voisinage d'un mort qui l'importunait*. Libanius, du moins, l'affirme gravement, et c'était d'ailleurs une croyance générale parmi les païens, que les oracles ne voulaient jamais parler devant les impies : manière ingénieuse d'expliquer pourquoi les dieux étaient devenus si muets depuis que la piété envers eux était si rare. Ordre fut donc donné aux chrétiens d'exhumer sans délai les os de leur martyr, pour faire place nette devant le temple. Ils s'empressèrent d'obéir, et dès qu'ils eurent enlevé le corps, les prêtres païens se mirent en devoir de faire les cérémonies de la purification, suivant le rite adopté par les Athéniens dans un cas pareil, à Délos, et dont Thucydide avait laissé une description détaillée [1].

Pendant qu'ils étaient à l'œuvre, ils entendirent des chants dont le son ne dut leur plaire que médiocrement. C'étaient les chrétiens s'en retournant à la ville, chargés de leur précieux fardeau et entonnant à pleine voix, tantôt en chœur, tantôt en partie, le verset du psaume 96 : « Que ceux-là soient couverts de confusion, qui adorent des statues et se confient dans des simulacres. Dieux des nations, courbez-vous devant le Seigneur. » Les populations des hameaux voisins accouraient ; les passants s'agenouillaient, ou s'empressaient pour toucher les reliques du saint. Julien se trouvait ainsi avoir

1. Soz. — Amm. Marc. — Liban. — Soc. — Théod., *loc. cit.*

organisé, sans s'en douter, une procession chrétienne à travers les campagnes et les rues d'Antioche. Tout irrité d'être pris pour dupe, il se promit bien d'effacer peu de jours après cette pompe improvisée, par le faste qu'il déploierait à l'inauguration du temple restauré. Un grand sacrifice était préparé, et déjà on avait rassemblé tous les bœufs et tous les moutons nécessaires pour une hécatombe. Déjà même Julien avait passé plusieurs heures en prière aux pieds de la statue du dieu, les couvrant de ses baisers; tout était prêt pour la fête. Malheureusement une nuit le feu prit au temple, et le lendemain il ne restait plus que quelques pans de murailles et quelques fûts de colonnes.

La colère de l'empereur ne connut alors plus de bornes; il ne douta pas un instant que les chrétiens ne fussent les auteurs de l'incendie. Les chrétiens ne doutèrent pas davantage que le feu du ciel ne fût tombé sur le temple pour venger le sacrilége; et personne, dans cette excitation générale, ne songea à l'explication peut-être plus simple qu'Ammien Marcellin nous offre. Il remarque que la veille un philosophe de la cour de Julien, nommé Asclépiade, avait pénétré avec lui dans le temple, pour offrir à l'idole l'hommage d'une petite statue d'argent, et y avait laissé son offrande environnée, suivant l'usage, de cierges allumés. Les poutres du temple étaient vieilles et desséchées; une étincelle avait pu suffire pour y mettre le feu. Quoi qu'il en soit, on s'empara de la personne des chrétiens qui s'étaient

fait remarquer par leur zèle le jour de la procession des restes de saint Babylas, et on les mit à la question pour leur faire avouer leur crime. On étendit même le supplice aux prêtres du temple qu'on pouvait croire, sinon complices du méfait, au moins en mesure d'en faire connaître les auteurs. Le préfet Salluste (ce n'était pas l'ami de Julien, mais le même qui était déjà intervenu en faveur de Marc d'Aréthuse), chargé d'exécuter cette commission, ne s'y prêtait qu'avec répugnance. « Prenez garde, disait-il à l'empereur, vous allez faire des martyrs ; c'est tout ce que les chrétiens désirent. » Il avait raison. La torture dura deux séances et n'arracha aucun aveu ni aucun renseignement, pas même aux prêtres païens. Un jeune homme, nommé Théodore, fut livré deux fois, depuis le matin jusqu'à quatre heures du soir, à des bourreaux qui lui déchiraient les côtés avec des ongles de fer, et le dos avec des coups de fouet. Il ne cessa pas un instant de chanter le fameux verset du psaume qui avait si fort contrarié Julien. Salluste, frappé d'admiration, retourna auprès de l'empereur, et lui représenta de nouveau le tort qu'il faisait à sa cause en donnant ainsi des héros à célébrer à ses adversaires. Julien se rendit enfin à cette raison, et permit qu'on relâchât Théodore. « Ces chrétiens, dit-il avec impatience, volent au martyre comme les abeilles à la ruche. » Le confesseur quitta le chevalet avec regret. Pendant tout le supplice, il avait vu à ses côtés, disait-il, un jeune homme assis qui lui essuyait sa sueur avec

un linge blanc et lui jetait de l'eau fraîche pour le ranimer; et la douceur de cette vision était telle qu'elle effaçait tous ses tourments[1].

On ne pouvait pourtant laisser l'injure du dieu tout à fait impunie. Libanius, pour le consoler, avait bien fait en son honneur une déclamation ou, comme on disait, une *monodie* sur le déplorable événement, où il invitait Apollon à se montrer contre ses nouveaux ennemis tel qu'il avait paru autrefois au camp des Grecs, quand Chrysès l'invoquait sur les bords retentissants de la mer de Troie. Il ne demandait pas mieux que de redire sa pièce d'éloquence à tout venant, mais lui seul pouvait trouver cette réparation suffisante. A défaut de victimes vivantes, Julien résolut d'exercer ses représailles sur la pierre et le bois des temples chrétiens. Il ordonna que la grande église d'Antioche fût fermée, démolie, et que toutes ses richesses fissent retour au trésor public. Il confia l'exécution de sa commission à son oncle maternel, le comte Julien, aidé du comte des largesses sacrées et du comte du domaine privé, Félix et Elpidius, l'un et l'autre jadis chrétiens et convertis par la toute-puissante éloquence du maître. Le comte Julien était dans le même cas : il avait été chrétien, au moins de bouche; mais il entrait maintenant avec passion dans les desseins de son neveu.

1. Soz. — Rufin. — Soc. — Théod., *loc. cit.* — S. Jean Chrys., t. II, p. 692. — Amm. Marc., XXII, 13 : « Ad id usque imperatorem ira provexit ut quæstiones agitari juberet solito acriores. » Cet aveu d'un historien païen confirme tous les récits des chrétiens.

L'ordre de l'empereur fut accompli sans difficultés. La grande église était au pouvoir des Ariens qui n'essayèrent pas de la défendre. On s'empara de tous les ornements et de tous les ustensiles sacrés qui décoraient les autels. Les trois comtes eux-mêmes, en les enlevant de leurs propres mains, se livraient aux railleries les plus indécentes, et les faisaient servir aux usages les plus impurs. « Voyez, disait Julien à Félix, en lui montrant les plats et les vases d'or donnés par Constantin et Constance, dans quelle vaisselle on sert le fils de Marie. » Puis il riait de ce dieu, prétendu tout-puissant, qui laissait ainsi profaner son temple sans le défendre.

Quand on eut fait main basse sur toute la décoration extérieure de l'église, il fallut trouver et se faire ouvrir le trésor, où étaient renfermés des objets d'un plus grand prix, ceux qui servaient seulement dans les grands jours de cérémonie. On fit chercher le trésorier de l'église, simple prêtre nommé Théodoret. Bien qu'engagé au service des Ariens, puisqu'il était resté à la grande église, Théodoret était un homme de bien, et sa foi, qui pouvait avoir été séduite par quelques subtilités théologiques, était restée vive et sincère. Il s'était signalé, sous le règne précédent, par son ardeur contre l'idolâtrie. En ce moment il était occupé à sauver les débris du pillage de l'église, et il rassemblait les chrétiens éperdus dans une petite chapelle où il célébrait le saint sacrifice et les exhortait. On le saisit et on l'amena, les

mains liées derrière le dos, devant le comte Julien[1].

Le comte lui fit subir un interrogatoire, auquel Théodoret refusa de répondre. L'audace de l'accusé irritant le juge, il ne fut bientôt plus question entre eux ni du trésor, ni des richesses de l'église, mais simplement de la foi et du martyre. Théodoret reprocha tout haut au comte de se faire l'instrument et le protecteur des démons. Julien, exaspéré, répondit en livrant son interlocuteur au bourreau pour être étendu sur un chevalet. La tension qu'on fit subir aux muscles du patient était telle qu'il paraissait, en quittant l'instrument de torture, avoir pris huit pieds de long. Tranquille et même gai au milieu de son supplice, Théodoret continuait de lancer au comte des paroles piquantes qui le mettaient hors de lui. « Crains Dieu, lui dit enfin l'officier rappelant ses

1. *Actes de S. Théodoret.* Tillemont et Baronius se sont livrés à de longues dissertations pour expliquer comment Théodoret, trésorier de l'église pendant qu'elle était au pouvoir des Ariens, et resté en communion avec des hérétiques, avait pu recevoir la qualification de saint. Ils supposent qu'il y a erreur dans les textes et qu'il n'était point trésorier de la grande église d'Antioche, mais de l'une des chapelles que possédaient les catholiques dans cette ville. Cette conjecture nous paraît gratuite. Depuis le concile d'Alexandrie, il y avait eu presque partout une réconciliation entre les Ariens non obstinés et les orthodoxes; et, bien que cette réunion fût moins complète à Antioche qu'ailleurs, à cause de la résistance de Lucifer de Cagliari, on peut supposer cependant que les prêtres de la grande église d'Antioche avaient fait leur soumission. A la vérité, l'historien Théodoret fait figurer dans la scène du pillage l'évêque intrus des Ariens, Euzoïus, nominalement excommunié à Alexandrie; mais ce détail peut très-bien être controuvé, et Théodoret peut avoir confondu Euzoïus avec Mélèce, évêque des semi-Ariens, peu auparavant rentré dans la communion d'Athanase.

souvenirs bibliques, et obéis à l'empereur; car il est écrit : le cœur du roi est dans la main de Dieu. — Oui, dit Théodoret, le cœur du roi qui connaît Dieu, et non le cœur du tyran qui adore le démon. — Tu oses donc, reprit le comte, appeler l'empereur un tyran! — S'il a commandé ce que vous faites, dit le martyr, on doit le regarder non-seulement comme un tyran, mais comme le plus misérable de tous les hommes. » Et comme le juge le menaçait d'une mort immédiate : « Songe à mourir toi-même, s'écria-t-il d'une voix prophétique. Je te prédis que tu rendras l'âme dans les tourments les plus aigus. Et quant à ton tyran, qui se flatte de la victoire, il sera vaincu lui-même : une main inconnue lui ôtera la vie, et son corps demeurera sans sépulture dans une terre étrangère[1]. »

L'auditoire était consterné; les bourreaux sentaient leurs mains tomber et leurs genoux fléchir. Ils voyaient, disaient-ils, quatre anges vêtus de blanc qui parlaient au saint et l'animaient. Pour terminer au plus vite cette scène lugubre, le comte fit trancher la tête au condamné sans autre forme de procès. Il se leva ensuite, le visage pâle et les sens tout bouleversés. Arrivé au palais, il se hâta de rendre compte à l'empereur de l'exécution de ses ordres. A sa grande mortification, l'empereur se montra fort mécontent : il avait ordonné la clôture et la spoliation des églises, mais il n'avait point commandé

1. *Actes de S. Théodoret.*

cette fois d'exécution capitale, et il trouva fort mauvais, surtout voyant quel scandale avait eu lieu, qu'on eût outre-passé ses instructions. « Qu'avez-vous fait? lui dit-il. Ne savez-vous pas que je ne veux pas employer la force, mais la persuasion, avec ces Nazaréens? Vous venez de leur donner un beau prétexte pour déclamer contre moi, comme ils ont fait contre les empereurs d'autrefois, et pour ajouter impudemment un scélérat de plus à tous les martyrs qu'ils adorent. » Puis, voyant que cette réprimande sévère achevait de porter le trouble dans l'âme tout émue du comte, et qu'il était sur le point de se trouver mal : « Allons, lui dit-il en se radoucissant, venez au temple, et le sang des victimes vous purifiera de votre faute et vous rendra la paix. » Le comte suivit, tout triste, et ne se remit point pendant la cérémonie. On lui offrit, comme à l'empereur, des viandes immolées; il y toucha à peine, comme s'il ne pouvait rien avaler, puis il rentra chez lui en toute hâte, saisi d'une colique violente qui, tournant en une inflammation d'entrailles, l'eut mis dès le lendemain à toute extrémité[1].

Sa maladie se prolongea pourtant quelques jours, au milieu de l'émotion générale. Comme elle présentait d'affreux caractères, les bruits les plus étranges circulaient dans la ville. On disait que tous les organes qui avaient participé au sacrilége, sa bouche qui avait pro-

1. *Actes de S. Théodoret.*

féré tant de blasphèmes, ses mains qui avaient enlevé les objets sacrés, d'autres parties enfin de son corps dont il les avait approchés par dérision, tombaient l'une après l'autre en pourriture. Lui-même éprouvait, au milieu de ses douleurs, les plus épouvantables angoisses[1]. Les menaces du martyr lui revenaient incessamment en mémoire. Pour détourner ce funeste augure, il envoyait consulter tous les oracles qui, à l'unanimité, lui faisaient dire d'avoir bon courage, et qu'il ne mourrait point. Sur cette assurance, il se tranquillisait un peu et s'emportait contre les chrétiens, à qui il imputait ses maux ; il usa même, dit-on, du peu d'autorité qu'il avait encore, pour en faire mourir quelques-uns. A d'autres moments, au contraire, voyant la vie qui lui échappait, il était saisi de remords ; sa femme, restée chrétienne, au moins de cœur, s'approchait de son lit et le conjurait tout bas d'avoir recours à la miséricorde de Jésus-Christ. Il poussait alors de grands cris, implorant le Dieu des chrétiens, le suppliant, par pitié, d'abréger son supplice et de le retirer du monde. Il envoyait prier Julien de rouvrir les églises et de craindre la main de Dieu. Il mourut dans ces incertitudes, n'ayant pas donné un signe de véritable contrition. Quand Julien apprit l'accomplissement de cette première partie d'une prédiction sinistre où il était compris lui-même : « Cet homme avait manqué de confiance envers les Dieux,

1. *Actes de S. Théodoret.* — Théod. — Soz., *loc. cit.*

dit-il froidement en composant son visage, les dieux se sont vengés[1]. »

Mais autour de lui on n'éprouvait pas, on n'affectait pas le même calme. La prophétie du martyr circulait dans toutes les bouches. L'idée que le Dieu des chrétiens allait se réveiller et se venger, s'emparait de toutes les imaginations ; elle épouvantait les apostats ; elle inspirait une terreur presque égale aux païens eux-mêmes, qui, sans adorer Jésus-Christ, ne faisaient pas difficulté de reconnaître en lui au moins un démon puissant. Chaque jour, dans cette disposition des esprits, semblait apporter un nouveau et sinistre présage. Le comte des largesses sacrées, complice du comte Julien, mourut, peu de temps après, d'un coup d'apoplexie. Il s'appelait Félix, c'est-à-dire heureux, et c'était, avec Auguste, l'épithète dont on faisait précéder le nom de tous les empereurs. « Voilà déjà Félix mort, dit un plaisant, Auguste ne tardera pas longtemps. » L'année d'ailleurs était singulièrement défavorable ; les catastrophes se multipliaient. Nicomédie fut victime d'un second tremblement de terre qui acheva de détruire ses fondements, et dont la secousse se communiqua à beaucoup d'autres villes. Par suite de l'une de ces commotions souterraines, le Nil déborda à Alexandrie. La sécheresse durait cependant toujours autour d'Antioche, et amenait à sa suite une grande famine. D'Occident les nouvelles n'étaient pas

1. *Actes de S. Théodoret.*

beaucoup meilleures. Les populations commençaient à s'agiter, et bien que l'empressement des gouverneurs à se conformer aux volontés de l'empereur diminuât en raison de la distance de leur province, quelques supplices avaient déjà été ordonnés pour cause de religion, et suscitaient de vives émotions [1].

L'horizon s'assombrissait ainsi de toutes parts autour de Julien, et ces annonces de malheurs prochains exaltaient au plus haut degré le courage des chrétiens. Il ne pouvait plus faire un pas dans Antioche sans les rencontrer, le front levé, dans l'attitude d'un dédain à peine déguisé. On faisait résonner à ses oreilles les menaces de la Bible contre les adorateurs des faux dieux. Il y avait surtout une vieille femme, du nom de Publia, dirigeant une communauté de diaconesses, qui ne le

1. Amm. Marc., XXIII, 1, 2.—Liban, *Or.* 10, p. 306, 314. — S. Grég. Naz., *Or.* v. — S. Jean Chrys., t. II. p. 637. — On a très-peu de renseignements, et aucun n'est tout à fait authentique, sur le gouvernement de l'Occident pendant le règne de Julien. Des hagiographes des siècles postérieurs, d'une autorité par conséquent plus que suspecte, parlent seulement de quelques chrétiens martyrisés à Rome, en Italie, en Gaule : S. Gordien, S. Élèphe, S. Émilien, etc. Ce silence porte à penser que l'action des gouverneurs de Julien fut très-modérée, et que l'Occident se ressentit assez peu de l'apostasie de l'empereur. L'explication de ce fait est facile. Julien n'ayant fait aucun édit général de persécution, les gouverneurs ne se montrèrent cruels envers les chrétiens qu'autant qu'ils y étaient poussés par les populations païennes, et les populations occidentales, naturellement plus calmes, avaient aussi moins d'injures à venger que celles d'Orient. Le triomphe du christianisme en Occident avait été moins complet. Le paganisme conservait encore, en beaucoup d'endroits, comme à Rome même, un caractère officiel; l'action ayant été moins vive par une loi, qui est celle de la nature morale comme de la nature physique, la réaction le fut moins aussi.

laissait jamais passer devant sa maison, sans faire entonner à toute sa compagnie le verset du psaume : « Les simulacres des nations ne sont qu'or et argent; ils ont des oreilles et n'entendent point, des yeux et ne voient pas, des pieds et ne marchent pas. » D'autres fois c'étaient des cantiques sacrés, et souvent même d'autres poésies, tout récemment composés par Grégoire de Nazianze, ou par le professeur Apollinaire, pour tenir lieu aux chrétiens des auteurs classiques qui leur étaient interdits. Ces pieux savants employaient leurs loisirs à faire des vers de toute sorte, héroïques, tragiques, élégiaques, ïambiques, purs de tout souvenir idolâtre et propres à être répétés par les bouches des jeunes filles. Apollinaire, surtout, excellait à mettre en vers pleins de grâce et de feu, quoique d'une exactitude théologique douteuse, les dogmes principaux du christianisme. Ces hymnes à peine composés volaient de bouche en bouche, comme les chants nationaux d'une population opprimée. Les femmes les fredonnaient en filant; les hommes, à table ou à l'atelier, en mangeant et en travaillant : et les échos allaient porter les refrains, comme un défi, aux oreilles du tyran rhéteur qui avait prétendu condamner à la dégradation intellectuelle tous les serviteurs du Verbe de Dieu [1]. Enfin, les plus simples cérémonies chrétiennes, les obsèques d'un mort, par exemple, devenaient l'objet

1. S. Grég. Naz., *Carmina*. — Soc., III, 16. — Soz., V, 18. — Apolinaire tomba depuis dans l'hérésie, comme la suite le fera voir. — S. Épiph., *Hær.*

de manifestations religieuses qui avaient un caractère politique, à tel point que Julien se vit obligé d'interdire, par une loi, les funérailles en plein jour : « La douleur, dit-il dans ce texte, doit aimer le secret : la pompe et l'ostentation n'y conviennent pas [1]. »

Encore si, pour soutenir cette guerre ouverte contre une partie de ses sujets, Julien avait pu trouver dans l'autre un appui sincère! Mais, bien qu'engagés dans la même lutte, le parti païen de l'empire et son chef s'apercevaient de jour en jour qu'ils n'avaient nulle sympathie réelle l'un pour l'autre. D'une part, comme nous l'avons plus d'une fois remarqué, Julien, animé d'une passion exclusive pour la Grèce, ses dieux et sa langue, n'avait recherché aucun appui parmi les vieux sectateurs du culte romain, parmi ceux qu'inspiraient encore les souvenirs de la république. De Rome, de l'Italie, l'une et l'autre aussi dédaignées par lui que par Constantin, aucune force ne lui venait. Philosophe ou chrétien, il était Grec avant tout et paraissait toujours à la capitale détrônée un monarque oriental qui lui enlevait le sceptre du monde. Les vieux génies latins, les Saturne, les Ops, les Quirinus, semblaient se venger de son oubli en l'abandonnant avec dédain à sa destinée. A la vérité, lorsqu'il s'agit de désigner les consuls pour l'année 363 qui approchait, il eut comme un soupçon de cette indifférence et comme un repentir de l'avoir

1 *Cod. Theod.*, IX, t. 17, l. 5.

méritée. Il reçut très-bien la députation de Rome qui venait lui offrir la dignité consulaire, la combla d'honneurs, et, pour rendre hommage aux souvenirs républicains, il fit faire par Libanius une déclamation en règle sur les grandeurs du consulat romain; puis il s'adjoignit pour collègue un simple particulier, son ami Salluste, préfet de Gaule, ce qui ne s'était pas vu, dit Ammien, depuis le temps de Dioclétien [1]. Mais cette réparation tardive et passagère ne calmait pas des mécontentements enracinés; et lui-même, entraîné par d'impérieuses habitudes, ne cessait pas d'appeler le culte auquel il consacrait sa vie, l'hellénisme par excellence.

Mais, d'un autre côté, en Orient même, et au milieu de sa cour, parmi les *hellénisants* qui l'environnaient, il se sentait dépaysé et isolé. Malgré ses emportements et ses petitesses, il demeurait en effet un croyant mystique, épris de la beauté idéale, dont il cherchait le reflet dans les visions des poëtes. Ses amis étaient ou des complaisants de cour, ou des sceptiques blasés, ou des rhéteurs amoureux d'eux-mêmes, ou de joyeux compagnons de confréries de débauches. De jour en jour il était plus mécontent d'eux, et eux n'étaient guère plus contents de lui. Il leur reprochait sans détour à tous, prêtres comme fidèles, dans des épanchements pleins d'amertume, leur froideur, leur paresse, leur avarice, leur licence, leur servilité même et leurs démonstrations de politesse obsé-

1. Amm. Marc., XXIII, 1. — Liban, *Or.* 8, p. 227 et suiv.

quieuse; les autels des dieux laissés par eux sans honneur et les pauvres de leur croyance abandonnés à la misère ou, ce qui était pis encore, à la charité des chrétiens : « Quand j'entre dans les temples, ce n'est pas moi qu'il faut applaudir, leur disait-il, c'est aux Dieux qu'il faut réserver vos acclamations [1]. » « Si notre religion, écrivait-il au pontife de Galatie, Arsace, n'avance pas à notre gré, la faute en est à ceux qui la professent. Les Dieux ont fait pour nous des choses éclatantes, au-dessus de toute prière et de toute espérance. Que Némésis me soit propice, comme il est vrai que personne n'aurait osé même souhaiter un si grand changement en si peu de temps. Mais faut-il que ces bontés des Dieux nous suffisent, et ne songerons-nous pas à ce qui avait fait croître l'impiété des chrétiens, à savoir leur humanité envers les étrangers, leur soin des tombeaux des morts et la sainteté extérieure de leur vie? Toutes ces choses, je le pense, doivent nous être tout à fait à cœur, et il ne suffit pas que vous seul vous appliquiez à les mettre en pratique; il faut que soit par persuasion, soit par menaces, vous fassiez en sorte que tous les prêtres qui sont dans la Galatie deviennent zélés à remplir ces devoirs : éloignez-les du service divin, s'ils ne sont point assidus au culte des Dieux, eux, leurs femmes, leurs enfants et leurs serviteurs, et s'ils ne fuient pas la société des femmes. des enfants et des serviteurs des Galiléens,

1. Jul., *Mis.*, 66-67. — Tourlet, t. III, p. 359.

de ces hommes qui outragent les Dieux et préfèrent l'athéisme à la piété. En outre, exhortez tous vos prêtres à ne point fréquenter les théâtres, à ne pas boire dans les cabarets et à n'exercer aucun métier infâme. Honorez ceux qui vous écoutent; chassez ceux qui vous résistent. Établissez dans chaque ville des maisons d'étrangers (ξενοδοχεῖα), pour que les voyageurs jouissent de notre humanité, et non-seulement ceux de notre croyance, mais encore sans distinction tous ceux qui ont besoin de secours. J'ai songé à vous mettre en mesure de pourvoir à ces besoins, car j'ai ordonné qu'on mît à votre disposition, dans toute la Galatie, mille mesures de blé et soixante mille de vin chaque année, dont la cinquième partie sera destinée aux serviteurs des prêtres, et le reste aux étrangers et à ceux qui mendient. Il est honteux, en effet, pour nous de voir que personne parmi les juifs ne mendie et que les impies Galiléens nourrissent non-seulement leurs pauvres, mais les nôtres; de sorte que nous paraissons abandonner entièrement ceux qui nous appartiennent. Enseignez donc à ceux qui professent le culte des Grecs à contribuer à de tels services. Apprenez aux villages à offrir aux Dieux les prémices de leurs récoltes; accoutumez-les à des actes de bienfaisance et rappelez-leur que telle fut autrefois notre coutume. Homère ne fait-il pas dire à Eumée : « Étranger, quand un plus misérable que vous « viendrait sous mon toit, il ne me serait pas permis de « le mépriser, car le pauvre vient de Jupiter comme le

« riche. Ce que je puis est peu de chose, mais c'est le don « d'un ami. » Ne souffrons donc point que d'autres s'emparent de nos vertus, et nous laissent la honte de notre paresse, car ce serait trahir le culte des Dieux. Je verrai avec joie que vous accomplissiez ce que je vous ordonne. Visitez rarement les gouverneurs; écrivez-leur plutôt; quand ils entrent dans la ville, qu'aucun prêtre n'aille à leur rencontre; quand ils viennent au temple, qu'on aille les recevoir au vestibule; que nul soldat n'entre avec eux; que chacun puisse les suivre librement. En effet, dès que le souverain a passé le seuil du temple, il n'est plus qu'un homme comme un autre. C'est vous qui présidez à tout ce qui se fait dans le temple : ainsi le veut la loi divine[1] »

Ces paroles, la plus sévère condamnation peut-être que le paganisme eût entendue d'une bouche amie, n'étaient passeulement chez Julien une explosion de colère passagère, c'était l'expression de tout un plan de réforme qu'il avait médité pour conformer sa religion à l'idéal imaginaire d'une pureté primitive, et pour soutenir ainsi, avec plus d'avantage, la comparaison de l'idéal visible qui se dressait incessamment devant ses regards. Réformer le polythéisme dans sa discipline, dans sa doctrine, dans ses mœurs, c'était la chimère dont il se berçait pendant les rares moments qu'il pouvait soustraire à ses études ou à sa haine, entre deux méditations philosophiques et deux accès de colère. Le

1. Jul., *Ep.* XLIX, p. 429-431.

paganisme n'avait plus, s'il en avait jamais eu, de hiérarchie reconnue, pas plus entre ses prêtres qu'entre ses Dieux. Entre tous ces temples consacrés à des divinités de toute figure et de tout costume, il n'y avait nulle association, nulle prééminence établie. Dans l'intérieur même de chaque temple, prêtres, hiérophantes, flamines, serviteurs, ministres, tous les rangs se confondaient au hasard; car tous s'acquéraient par la faveur et se disputaient par la brigue. Julien voulait rétablir un ordre régulier avec un lien de suprématie et d'obéissance, des limites de pouvoir à reconnaître et des degrés d'avancement à franchir. A chaque pas il était arrêté par des prétentions vaniteuses ou cupides. On n'enseignait rien dans ces temples, témoins muets de cérémonies frivoles ou bizarres, auxquelles tout un peuple assistait sans les comprendre. Il aurait voulu qu'on y prêchât la règle des mœurs, qu'il y eût des lecteurs chargés de lire les beaux morceaux des poëtes et des philosophes, d'expliquer le sens des mystères et la portée philosophique des fables. Personne ne veillait à la pureté des rites sacrés : des chants populaires ou licencieux, modulés sur des airs lascifs, se mêlaient aux pieux cantiques. Julien voulait une liturgie épurée et fixe, avec une musique de chœurs savants. L'ombre du sanctuaire, les ténèbres des nuits sacrées, ne couvraient plus que des mystères de débauche : Julien aspirait à rétablir des mystères de purification et de pénitence. Le disciple de Jamblique, en un mot, tendait partout et

toujours à la déification de l'âme par l'exaltation des sens. Il rencontrait à chaque pas l'abrutissement de l'esprit sous le débordement de la matière; il cherchait l'extase, il trouvait l'orgie[1].

Il luttait en vain et sans relâche. Nous avons, toute de sa main, une grande instruction très-mutilée malheureusement, mais encore curieuse, sorte de manuel envoyé à tous les prêtres des temples païens, pour les mettre en mesure de répondre aux principales attaques des chrétiens, et surtout pour leur indiquer les moyens d'enlever à leurs rivaux la considération et l'amour des peuples. La circulaire fut reçue partout, mais ne fut appliquée nulle part. A tant faire que d'être chaste, libéral, de contenir ses passions et de faire largesse de son argent, chacun trouvait qu'il valait mieux être chrétien tout de suite et tout de bon. Ne réussissant pas dans les exhortations, Julien essayait parfois de la sévérité; il prononçait des interdictions contre les délinquants, et, les accusant d'être d'intelligence avec les chrétiens pour déshonorer le culte des dieux, il les frappait de véritables excommunications, décrétées en sa qualité de souverain pontife. Il faisait enlever les objets du culte, quand on les profanait par d'impures superstitions. Ces coups irritaient sans effrayer. Décidément le paganisme austère et sévère de Julien n'était du goût de personne, et des païens moins que de tous autres[2].

1. S. Grég. Naz., IV, 111, 112. — Soz., V, 18. — Jul., *Fragm.* (éd. Span.), p. 288, 305; *Ep.* LVI, p. 42.

2. Jul., *Fragm.* (éd. Span.), p. 288-305; *Ep.* LXII, p. 450. — *Ep.*

Il y avait surtout un point que la brillante, la sensuelle Antioche ne lui pardonnait pas : c'était sa haine des cirques et des théâtres. Julien se privait là, par scrupule d'austérité philosophique, d'un des plus grands instruments de propagande et de résistance du paganisme. L'Église avait beaucoup de peine, on l'a vu, avec ses anathèmes effrayants, et ses pompes qui parlaient au cœur, à retenir ses fidèles loin du tourbillon du cirque. Quand le catéchumène sortait du baptistère, le front encore inondé de l'eau sainte, un groupe joyeux qui passait dans la rue, courant au théâtre, les sons lointains de la musique, les accents de la voix des chanteurs, suffisaient parfois pour disputer son âme à la grâce. Tel qui la veille bravait le courroux du magistrat, et qui passait hardiment en faisant le signe de la croix sous le regard impérial, le lendemain ne résistait pas à la fantaisie d'aller voir un lion venu d'Afrique ou un gladiateur amené tout enchaîné du fond de la Bretagne; et puis, la première goutte de sang versé rallumait en lui ces instincts de bête féroce qui grondaient dans le sein de toutes les populations antiques, et que la loi chrétienne essayait en vain de museler. Un empereur païen qui eût assouvi sans scrupule cette frénésie voluptueuse des cités orien-

(éd. Heyler), p. 109. — Cette dernière lettre renferme de curieux détails sur les coutumes de certains solitaires égyptiens, qui passaient la nuit au pied des obélisques pour se procurer des songes prophétiques. On a voulu y voir une allusion aux coutumes souvent singulières des moines chrétiens. Le texte ne s'y prête nullement. Il ne s'agit évidemment que de superstitions païennes.

tales, qui eût consacré à embellir les jeux du cirque toutes les réserves du trésor impérial, aurait sans doute fait rude concurrence aux prédicateurs chrétiens le plus en renom. Julien, enfermé dans la rogue austérité du cynique, se refusait ce moyen de popularité. Il essayait, il est vrai, d'y suppléer par les pompes, chaque jour plus éclatantes, des sacrifices; mais, le premier attrait de curiosité une fois passé, on se lassait vite de ces cérémonies monotones, qui n'étaient relevées par aucun des incidents dramatiques du cirque. Puis, si les païens des campagnes étaient avant tout fanatiques, ceux des grandes villes, semblables en cela, il faut le dire, à beaucoup de chrétiens, aimaient avant tout leurs aises. Après avoir joui quelques instants de l'humiliation de leurs voisins et de leurs concitoyens chrétiens, rien ne leur convenait moins qu'un prosélytisme tracassier qui mettait le trouble dans les familles et gênait les divertissements de la vie sociale. Ils disaient hautement qu'ils aimaient mieux aller au théâtre qu'au temple, parce qu'on pouvait s'y rendre en partie de plaisir avec tous ses amis, sans s'inquiéter de la religion qu'ils professaient. Ces voluptueux se plaignaient aussi de l'empereur, qui n'avait pas soin de faire approvisionner la ville de poissons et d'oiseaux rares. Ils pensaient, sans le dire tout haut, qu'un souverain chrétien un peu facile serait peut-être plus commode qu'un païen si rigoureux [1].

1. Jul., *Mis.*, p. 71-77.

La politique impériale encourait donc ainsi peu à peu le blâme de toutes les classes. Vainement Julien, pour calmer l'irritation grossissante, accordait-il à Antioche d'importantes faveurs, comme de fortes remises d'impôts, un accroissement notable de la curie qui diminuait les charges des décurions, et la distribution équitable de vastes propriétés communales[1]. Aucun de ces bienfaits ne diminuait la déplaisance qu'inspirait à la mollesse licencieuse des habitants la sévérité du souverain. Bien plus, une des mesures les plus importantes qu'il prit dans l'espoir de regagner les bonnes grâces d'Antioche tourna directement contre lui-même et porta son impopularité au comble.

A mesure que l'hiver approchait, la famine s'aggravait : toutes les denrées haussaient rapidement de prix. On sait, en pareil cas, combien il est difficile de contenir et d'éclairer l'irritation d'un peuple affamé. On cria dans les rues d'Antioche contre les accapareurs de grains, exactement comme on pourrait faire aujourd'hui dans les rues d'une de nos grandes cités. Les greniers étaient pleins, disait-on, suivant l'éternel refrain que tous les siècles ont entendu. C'étaient les commerçants qui gardaient leur blé pour le vendre plus cher. Julien n'était pas un administrateur plus éclairé que beaucoup de gouvernements de nos jours, et il avait certainement appris et peut-être composé lui-même, dans ses études, des déclamations contre les spéculateurs qui profitent des

1. Jul., *Mis.*, p. 110, 111.

malheurs de leur patrie; car c'était l'un des thèmes les plus usités de la rhétorique ancienne. Il fit venir les principaux commerçants et les grands propriétaires ruraux, et, essayant sur eux l'effet de son éloquence, les engagea à modérer leurs prix et à venir en aide à leurs concitoyens dans l'indigence. Ils promirent tout ce qu'on voulut, ne firent que peu de chose, et en réalité ne pouvaient rien. Le prix du pain monta toujours. Julien se fâcha alors de ce qu'on ne lui tenait pas parole, et se vanta qu'il saurait bien nourrir son peuple. Il y a deux moyens connus dans cette occurrence, également impuissants l'un et l'autre, bien que toujours mis en pratique par les despotismes de toute nature : ce sont les approvisionnements officiels, et un tarif *maximum* imposé au commerce. Julien ne manqua pas d'employer l'un et l'autre, malgré les représentations de la curie de la ville, qui, éclairée par des expériences antérieures, pressentait les dangers de ces mesures. On essaya vainement de le détourner de cette tentative insensée, par l'organe de son ami Libanius, qui se vante fort d'avoir porté ce jour-là la parole et même, pour se servir de son expression, les armes au nom du sénat. « C'était un mauvais génie, s'écrie-t-il, qui avait suggéré ce conseil à l'empereur. » Il ajoute qu'il fut si hardi dans son allocution, qu'un des courtisans voulait le faire précipiter dans les flots de l'Oronte. Julien l'écouta plus patiemment, mais ne se laissa pas convaincre [1].

1. Jul., *Mis.* — Liban, *Or.* 10, p. 306; *De vita sua,* p. 43. — Amm.

L'effet fut celui qu'on avait prédit, et qui n'a jamais manqué. Les approvisionnements faits par ordre de l'empereur, qui ne montaient pas à moins de quatre cent vingt-deux mille mesures de blé, et ne coûtaient pas moins de vingt-huit mille pièces d'or, furent gaspillés et dévorés en peu de jours ; et le commerce, ne pouvant soutenir ni une concurrence ruineuse, ni des conditions tyranniques, cessa tout d'un coup ses opérations. Les propriétaires n'envoyèrent plus à la ville, ni blé, ni vin, ni huile. Toutes les boutiques se fermèrent, et d'une extrême cherté de vivres on passa à une disette absolue. On mit quelques commerçants en prison, mais sans réussir à tirer d'eux ce qu'ils n'avaient pas ; et Julien se trouva devenu responsable devant la population, aussi bien du mal qu'il avait causé que de celui qu'il avait promis de soulager [1].

Ce fut alors un cri général : païens, chrétiens, riches, pauvres, sénateurs, marchands et ouvriers, tous à l'envi chargeaient son nom d'anathèmes. C'était un feu roulant de railleries. Sa barbe inculte, sa petite taille, la saleté de son costume, la minutie de sa dévotion, tout devint matière à plaisanterie. « Voilà l'ours, disait l'un sur son passage. — Non, répondait l'autre, c'est l'homme-singe, qui a de grandes épaules et de petites

Marc., XXII, 14. Cet historien n'hésite pas à blâmer encore ici très-sévèrement Julien : Nulla probabili ratione, dit-il, popularitatis amore vilitati studebat venalium rerum. — Soc., III, 17. — Soz., V, 19.

1. Jul. — Liban. — Amm. Marc. — Soc. — Soz., *loc. cit.*

jambes. — Comme il marche à grands pas ! Croit-il avoir neuf coudées de long, comme les Titans Otus et Éphialte dont parle Homère ? Où va-t-il ? Il va préparer le sacrifice. — Non, c'est le boucher qui va tuer la bête ! — Il n'est pas étonnant que la viande soit si chère, quand tous les animaux passent en hécatombes. » Julien entendait tout, le visage contracté, les lèvres pâles, et courait répandre aux pieds de ses dieux, dans des prières interminables, la douleur et l'irritation de son âme [1].

Après la prière, c'était la rhétorique qui lui servait à décharger sa bile. Ce qu'il venait de raconter aux Dieux, il le confiait au papier. Dans ce duel engagé entre lui et la population entière d'une grande cité, il ne voulut être en reste ni de railleries, ni d'invectives. Antioche faisait des quolibets contre lui : il fit un pamphlet contre Antioche. Sous le titre de *Misopogon* (l'homme qui hait la barbe), il dépeint et déchire d'une dent mordante et venimeuse toute cette société polie de l'Orient, où païens et chrétiens ne différaient souvent que de nom et se confondaient dans une recherche commune des sensualités de la vie et des raffinements du luxe. Ici le rhéteur disparaît :

1. Jul. — Soc. — Soz., *loc. cit.* — Amm. Marc. : Ridebatur enim ut cercops, homo brevis, humeros extentans angustos et barbam præ se ferens hircinam, grandisque incedens tanquam Oti frater et Ephialtis, quorum proceritatem Homerus in immensum tollit : idemque victimarius pro sacricola dicebatur, ad crebritatem hostiarum alludentibus multis : et culpabatur hinc opportune. — Sur le sens de quelques-unes de ces railleries, voir le commentaire de Wagner, t. II, p. 490.

toutes les conventions de l'école sont emportées dans l'élan d'une colère parfaitement naturelle, où la vanité offensée emprunte les accents de la morale indignée. Cette œuvre de Julien est celle peut-être qui a le moins d'art et le plus d'éloquence. Quand il flagelle les vices de tout le grand monde d'Antioche, la haine lui fait parfois trouver des traits qui ne devaient sortir ni plus justes, ni plus piquants, de la bouche de Chrysostôme.

Diogène, d'autre part, n'aurait rien osé de plus hardi, de plus sauvage que ce début : « Il n'y a point de loi qui défende à un homme de dire du bien ou du mal de lui-même : du bien, quand je le voudrais, je n'en ai point à dire ; mais du mal, tant qu'on en voudra. Je commence par mon visage. La nature, je pense, ne lui avait donné ni beauté, ni grâce ; mais, par une maussaderie chagrine, et pour le punir sans doute de n'être pas plus beau, j'y ai ajouté la barbe épaisse que vous voyez. La vermine s'y promène à l'aise, comme les bêtes fauves dans la forêt ; cette barbe m'empêche, ou de manger avec avidité, ou de boire tout d'un trait : car je courrais risque de dévorer du poil en même temps que du pain. Il ne faut pas que je me soucie ni de recevoir, ni de donner des baisers ; car une telle barbe ne permet point d'approcher les lèvres des lèvres dans un pur et doux embrassement... Vous dites qu'on pourrait tisser des cordes avec ma barbe. Je vous le permets de grand cœur, si vous pouvez toucher ses poils rudes sans blesser vos mains déli-

cates... Mais je ne me contente pas d'être barbu de la sorte, j'ai de plus la tête mal peignée; mes cheveux sont rarement taillés; mes ongles rarement coupés; mes doigts sont tachés d'encre. Et, si vous voulez même que je vous dise ce que vous ne voyez pas, j'ai la poitrine hérissée et velue comme celle du roi des animaux, et je ne me suis jamais mis en peine de la rendre polie... Si j'avais une verrue, comme Cimon, je vous le dirais; mais je n'en ai pas. Voici maintenant une chose que vous savez : ce n'est pas seulement mon corps qui est tel, c'est ma vie tout entière qui est austère et rude. J'ai la sottise de me bannir du théâtre : j'ai si peu de goût que je ne fais point dresser de scène dans ma cour, excepté aux fêtes de la nouvelle année; et encore est-ce pour l'acquit de ma conscience, comme un paysan paie le tribut à un maître dur... J'ai toujours haï les jeux du cirque, comme les débiteurs détestent le forum où il faut payer. Je ne m'y rends que rarement aux fêtes des Dieux, et je n'y passe pas ma journée, comme faisaient mon oncle et mon frère. A peine ai-je vu la sixième course, et encore sans plaisir et avec fatigue, j'ai hâte de me retirer. Voilà pour l'extérieur de ma vie. Quant au régime que je suis dans mon intérieur, sachez que je couche sur un matelas, sans couvertures; que je ne mange même jamais à ma satiété; et que tout cela fait une manière d'être qui doit déplaire à une ville de délices comme la vôtre. Ce n'est pourtant pas pour vous seuls que j'ai adopté cette règle. C'est dès mon enfance qu'une sotte

erreur m'a conduit à déclarer la guerre à mes appétits. Je ne permets point à mon estomac de se remplir de viandes : et il ne lui arrive jamais de se soulever pour rejeter l'excès des aliments [1]... Tant que j'étais en Gaule, la rusticité des Celtes supportait de telles mœurs ; mais une ville riche, fleurie, populeuse, s'en indigne à bon droit ; une ville dans laquelle se trouvent des musiciens, des danseurs en si grand nombre, plus d'histrions que de citoyens, mais nul respect pour les magistrats. Dussent les hommes sans cœur en rougir, il convient à de grands courages comme les vôtres de festiner dès le matin, de réserver la nuit à la débauche, et de faire voir, non par des discours, mais par des faits, que vous êtes au-dessus des lois... Et tu as pu croire, continue-t-il en faisant parler tous les habitants d'Antioche, ô insensé Julien, que ta grossièreté, ton inhumanité, ta rudesse, pourraient s'accorder avec des gens comme nous? O le plus odieux et le plus importun des hommes, qui crois devoir, suivant les conseils des maîtres fameux, orner ta petite âme par la tempérance! Reviens de ton erreur : la tempérance, nous ne savons ce que c'est ; nous en avons quelquefois entendu le nom, mais la chose, nous ne l'avons jamais vue. Si être tempérant c'est ce que tu te proposes d'être, à savoir servir les Dieux et les lois, vivre sur un pied d'égalité avec ses égaux, user modestement de ses avantages,

1. Jul., *Mis.*, p. 57-60.

avoir soin que les pauvres ne soient pas opprimés par les riches, supporter dans cette pensée les haines, les colères, les injures, ne point s'en offenser, ne point se livrer aux emportements de son cœur, mais le gouverner et le contenir ; si c'est aussi une partie de la tempérance de s'abstenir en public de tout plaisir, même de celui qui n'est ni tout à fait déshonnête, ni entièrement honteux, parce que l'on pense qu'on ne peut être sage dans son intérieur si l'on est dissipé au dehors, et si on se plaît au théâtre ; si tout cela est la tempérance, mais tu te perds et tu veux nous perdre avec toi : car nous ne pouvons supporter l'idée d'une telle servitude. Obéir aux Dieux et aux lois !..... Non vraiment, la liberté est trop douce [1]. Et quelle n'est pas ton hypocrisie ! Tu ne veux pas qu'on t'appelle Seigneur : tu ne supportes pas ce nom, et tu t'en indignes ; tu as même persuadé à beaucoup de personnes, qui y étaient accoutumées, de le supprimer comme une désignation odieuse ; mais tu nous forces à servir les magistrats et les lois, et cependant combien ne serait-il pas plus commode de te donner le nom de maître, et d'être libre en vérité ! Tu parais aux regards le plus doux des hommes : en fait, tu es le plus dur à servir. Tu nous tues quand tu nous forces, riches, à être justes au tribunal ; pauvres, à ne pas calomnier les riches ; quand tu renvoies nos comédiens, nos mimes, nos danseurs... Voilà sept

1. *Ibid.*, p. 63-66.

mois que nous supportons ce fardeau, et nous laissons maintenant les vieilles femmes, qui ne quittent pas les tombeaux des morts, faire des vœux au ciel pour être débarrassées de toi : pour nous, nous t'accablerons de nos railleries, et nos injures te perceront comme autant de traits [1]. »

Reprenant ensuite la parole en son propre nom, il déclare aux Antiochiens qu'il est trop tard pour qu'il corrige ses mœurs afin de leur plaire. Ses mauvaises habitudes sont prises et enracinées. Dans l'enfance, c'est son précepteur, Scythe de naissance, qui lui a appris à mettre la vertu au-dessus du plaisir. Puis, à peine parvenu à l'âge d'homme, il a vécu parmi les Gaulois et les Germains. « On m'a envoyé, dit-il, visiter la forêt Hercynienne, et j'ai vécu là bien des années, comme un chasseur avec des bêtes sauvages. J'ai appris à connaître des gens sans flatterie et sans complaisance, qui passent leur vie simplement et librement avec leurs égaux. Ainsi, tout enfant, j'ai marché dans la voie de Platon et d'Aristote, qui ne m'a point conduit à une vie qui puisse plaire à un peuple de délices. Devenu homme et maître de moi, j'ai eu à vivre parmi des peuples farouches et belliqueux, qui n'adorent dans Vénus que la déesse des noces légitimes et des unions fécondes ; dans Bacchus, que le père d'une joie honnête [2]... Si j'entreprenais aujourd'hui, dans mon âge déjà avancé, de cor-

1. *Ibid.*, p. 66-67.
2. *Ibid.*, p. 92-93.

riger mes mœurs, il ne me serait pas aisé d'éviter la fable si connue du milan qui, fatigué d'avoir une voix semblable à celle des autres oiseaux, chercha à imiter le hennissement du coursier : il perdit sa propre voix, ne prit pas celle qu'il recherchait, et, privé ainsi de toutes deux, se trouva le plus mauvais chanteur de tous les oiseaux. Si je tentais de me réformer, il m'arriverait ainsi, et de perdre ma rusticité propre, et de pas atteindre à votre urbanité[1]... Mais, par les Dieux, s'écrie-t-il enfin avec un accent d'émotion visible, par Jupiter, qui protége votre ville et préside à vos assemblées, rendez-moi compte de la haine que vous avez contre moi. Ai-je fait à vous tous, en masse, ou bien à quelques-uns en particulier, un tort que vous ne puissiez accuser tout haut, et dont il vous faille venger par des chansons?... Quelle est la cause de votre animadversion? Je suis certain de ne vous avoir fait aucun mal... je vous ai loués, je vous ai fait du bien autant que j'ai pu; je n'ai rien diminué des largesses que le trésor a coutume de faire, et je vous ai pourtant fait des remises d'impôts. N'ai-je point résolu là une véritable énigme?... Car il n'est pas possible, croyez-moi bien, que ceux qui ont coutume de payer ne donnent plus rien, et que ceux qui ont coutume de recevoir continuent à tout obtenir[2]. » Il termine par une énumération chaleureuse de ses bienfaits, et en menaçant la ville de l'abandonner pour se retirer

1. *Ibid.*, p. 103-104.
2. *Ibid.*, p. 104-105.

vers d'autres cités qui savent encore servir les Dieux avec lui, relever les temples, et même détruire les sépulcres des impies.

La colère trop visible de Julien ne faisait que montrer plus clairement son impuissance : aussi n'émut-elle guère vivement que les sophistes de son entourage, fort embarrassés du traitement qu'une grande ville, digne de parler grec, faisait subir à leur favori. Ils intervinrent à plusieurs reprises entre les habitants et l'empereur, essayant tour à tour des deux parts l'effet de leur éloquence. Julien était toujours gracieux pour eux, mais se défendait contre leurs arguments avec des ressources infinies d'esprit, et restait très-profondément irrité contre la ville. « Cet empereur, écrivait Libanius à un de ses collègues, en sortant d'un de ces entretiens, n'est pas plus mauvais que vous ne l'avez connu : à vrai dire, il est bien meilleur ; car la vertu parvenue à sa plénitude vaut mieux que l'audace irréfléchie du jeune âge... Mes prières ont réussi à délivrer la ville de la famine[1], et, même sans aucune invitation, son bon jugement seul l'aurait amené au même résultat. Mais j'ai voulu essayer de le convaincre que notre ville ne l'avait pas offensé, et je suis parti sans avoir réussi. C'est un terrible orateur à combattre. Il reste encore beaucoup à faire pour dissiper

1. Cette phrase ferait supposer que Julien avait fini par enlever le *maximum* mis sur les denrées. Nous n'avons pas d'autres traces de la révocation de cette mesure ; mais il est très-vraisemblable qu'à défaut d'un retrait explicite, l'impossibilité de l'appliquer la fit tomber en désuétude.

ces nuages. Je vous appelle pour me venir en aide[1]. »

Ces paroles ne respiraient plus beaucoup d'enthousiasme. Mais tel était déjà, au bout d'un an, le chemin fait dans les esprits, que les amis de Julien eux-mêmes sentaient refroidir leur affection. Bien plus, Constance, naguère si haï, était déjà regretté : le peuple répétait qu'on n'avait rien souffert de pareil aux maux présents sous le règne du X (chi) et du K (cappa), désignant, sous ces deux initiales, le Christ et Constance, la religion et l'empereur que Julien avait renversés[2]. Cette comparaison habituelle, tantôt avec un parent qu'il avait toujours méprisé même avant de le vaincre, tantôt avec le chef illustre de sa famille, dont la renommée légitime l'avait toujours importuné, était au nombre des choses qui l'irritaient le plus. Le souvenir de Constantin lui devint tout particulièrement odieux : il lui semblait qu'il y avait entre eux une sorte de rivalité posthume. Tous deux ils avaient entrepris de faire dans l'empire une révolution religieuse : mais où l'un avait réussi avec éclat, l'autre se sentait échouer misérablement. Constantin, du fond de sa tombe, triomphait encore de son héritier vivant, jeune et tout-puissant. Cette irritation contre la mémoire de son oncle est visible presque dans chacun des rares documents qu'on rencontre dans le Code Théodosien avec la date d'Antioche et le nom de Julien. Ils ne sont

1. Liban, *Ep.* 736, p. 352; Conf. 758, p. 358, 359. — Le sens de la première de ces deux lettres n'est pas tout à fait clair.

2. *Mis.*, p. 95.

pas nombreux, car l'activité législative du roi philosophe n'était pas grande; mais il n'en est à peu près aucun qui n'ait pour objet de révoquer quelques-unes des modifications introduites par Constantin dans le droit civil, soit pour adoucir la condition des femmes, soit pour relâcher les liens de l'esclavage. C'est une réaction très-timide, très-gênée, tentée par une main très-peu expérimentée, mais dont la tendance visible est tout entière dans le sens de l'ancien droit quiritaire [1]. « Les vieilles coutumes, dit une de ces lois, font l'instruction des temps nouveaux. Lors donc qu'il n'est point intervenu de cause d'utilité publique pour y déroger, ce qui a été doit toujours rester en vigueur [2]. »

Mais où cet esprit de rivalité contre son prédécesseur éclate bien mieux encore, c'est dans un petit opuscule composé pour les fêtes de la nouvelle année, et qui semble n'avoir eu d'autre but que d'introduire Constantin en scène, pour le couvrir de ridicule. C'est une fiction, autorisée, dit le royal auteur, par la liberté des Saturnales, un petit drame dont voici le cadre : A l'occasion de sa fête, Quirinus, fondateur de Rome, fait Dieu depuis longues années, a voulu traiter dans le ciel tous les Dieux et tous les Césars, ses collè-

1. *Cod. Theod.*, II, t. 5, l. 1; III, t. 13, l. 2; XV, t. I, l. 9. Il paraîtrait, d'après Ammien Marcellin, que Julien avait fait un assez grand nombre de commentaires sur les anciennes lois pour les éclaircir. Mais nous les avons perdus.

2. *Cod. Theod.*, V, t. 12, l. 1. — Liban, *Or.* 10, p. 298. — Amm. Marc., XXI, 10.

gues. Il les reçoit à dîner dans la partie supérieure de l'éther, sous la concavité même de la lune. Quatre grands lits sont préparés pour les quatre grands Dieux : un d'ébène pour Saturne, un d'argent pour Jupiter, et deux, faits d'or massif, pour Rhéa et pour Junon. Au-dessous s'assoient, chacun suivant son rang, les autres Dieux de l'Olympe, et auprès de Bacchus, tout brillant de jeunesse, son précepteur, le ventru Silène, qui joue le rôle du bouffon de la cour[1].

Les Dieux une fois assis, tous les Césars sont introduits à la file, à commencer par le grand Jules, qui s'approche du trône de Jupiter, le front levé, comme pour lui disputer le pouvoir. Tous, en passant, reçoivent un trait piquant décoché par Silène. C'est d'abord Auguste qui paraît, changeant de couleur à chaque pas, comme un caméléon, tantôt pâle, tantôt rouge, tantôt noir. Tibère le suit, le visage à la fois grave et farouche, laissant voir sur son dos, quand il se retourne, les stigmates de ses honteux excès. Puis c'est Claude qui s'avance. « Roi Quirinus, dit Silène, fais appeler Narcisse et Messaline : celui-ci, sans eux, n'est qu'un comparse de comédie. » Néron ne veut pas quitter sa guitare. Derrière lui vient une nuée de prétendants, les Othon, les Galba, les Vitellius ; et Jupiter, tout étourdi du bruit qu'ils font, prie son frère Sérapis de se hâter de les dissiper en faisant venir Vespasien d'Égypte. Un peu

1. Jul. *Cæs.*, p. 1-7.

plus loin paraît Trajan, chargé de ses trophées. Puis, Adrien qui cherche du regard son Antinoüs : « Veille sur Ganymède, Jupiter, s'écrie Silène. » Toute la procession défile ainsi, la porte n'étant refusée qu'à Valérien et à Gallien, pour les punir d'avoir laissé humilier les armes romaines devant les étendards des Perses. En revanche, les derniers héros de l'empire, Claude, Probus, Aurélien, Dioclétien, sont salués avec estime par tous les Dieux. La marche est fermée par Constantin suivi de ses fils, et par Magnence qui, en sa qualité d'usurpateur, essaie, mais en vain, de forcer l'entrée[1].

Après souper, et pour occuper les loisirs divins, Mercure propose d'établir entre les héros présents un concours de vertu et de gloire. Pour rendre la lutte plus complète et plus difficile, on va chercher Alexandre, qui prend une des places laissées vides par les exclus. Les concurrents admis à la lutte sont, outre le fils de Philippe, César, Auguste et Trajan. « A tant de guerriers n'opposerez-vous pas un philosophe ? dit Saturne.» A cette demande, Marc-Aurèle est appelé et s'avance, le visage sévère et contracté, reconnaissable à son vêtement modeste et surtout (ne manque pas d'ajouter l'auteur) à sa barbe touffue. Bacchus demande alors que, pour avoir un échantillon de tous les genres, on fasse venir aussi un ami du plaisir[2]. « Prenons-en donc un, dit Jupiter, qui ne soit pas tout à fait exempt de vertus

1. Jul. *Cæs.*, p. 7-20.
2. ἀπολαύσεως ἐραστής.

guerrières. » Cette condition ne saurait être mieux remplie que par Constantin; et les combattants ainsi mis en présence, la joute commence. Chacun à son tour, dans un discours étudié, fait valoir ses exploits, César avec une froide éloquence, Alexandre avec plus de feu. Les succès laborieux de la guerre des Gaules sont opposés avec avantage aux triomphes faciles obtenus sur les descendants dégénérés de Cyrus; mais le fils de Philippe retrouve sa supériorité en rappelant qu'il a combattu l'ennemi de son pays, et non ses concitoyens. Auguste parle de lui-même avec modestie, Trajan avec emphase; Marc-Aurèle n'en veut point parler du tout, et son noble silence fait l'admiration générale. Le tour vient enfin à Constantin : c'était là que tendait tout le récit, et le neveu se livre ici à cœur joie à toute l'amertume de sa haine contre l'oncle[1].

« A ce moment, dit-il, on fit signe à Constantin que c'était à son tour de parler. Pour lui, au commencement, il attendait le combat avec confiance; mais à mesure qu'il considérait les actions des autres, les siennes s'amoindrissaient à ses propres yeux. Car, à dire le vrai, il n'avait fait autre chose que de tuer deux tyrans, l'un lâche et sans usage de la guerre, l'autre accablé par le malheur et par la vieillesse : tous deux détestés des Dieux et des hommes. Ses combats contre les Barbares prêtaient à rire, car il leur avait en quelque sorte payé

1. Jul. *Cæs.*, p. 20-44.

tribut, pour qu'ils le laissassent vivre dans les délices. Il se tenait donc très-loin des Dieux, au seuil même de la lune; et, possédé d'un vif amour pour cet astre, il ne faisait que le regarder, et ne songeait plus à la victoire qu'il devait remporter. Contraint de parler pourtant : J'ai fait, dit-il, plus que tous ceux-ci : plus que le Macédonien, car j'ai vaincu des Romains, des Germains et des Scythes, et non des Barbares asiatiques; plus que César et Octavien, parce que je n'ai pas combattu comme eux contre d'excellents citoyens, mais contre les plus pervers et les plus scélérats des tyrans. Pour ce ce qui est de Trajan, je dois lui être préféré à cause des combats que j'ai rendus contre les usurpateurs; et comme j'ai recouvré le pays qu'il avait conquis, en cela je suis au moins son égal, si même il n'est pas plus difficile de regagner le terrain perdu que d'en acquérir de nouveau. Quant à Marc-Aurèle, son silence montre qu'il nous cède le pas à tous. — Mais, dit Silène, vas-tu nous faire prendre pour de belles œuvres, ô Constantin, tes jardins d'Adonis? — Qu'entendez-vous par là? reprit-il. — J'entends ces jardins que font les femmes consacrées au mari de Vénus, en mettant de la terre végétale dans des pots d'argile : ils fleurissent un jour et sèchent le soir. Constantin rougit à ces paroles, comprenant bien que c'était l'image de tout ce qu'il a fait [1]. »

Les dieux cependant ne se hâtent pas de donner le

1. Jul. *Cæs.*, p. 41-43.

prix : ils pressent les héros de questions embarrassantes; à chacun ils demandent quel a été le but de sa vie : « Tout subjuguer, s'écrie Alexandre. — Être le premier de mon temps, répond César. — Bien gouverner, répond modestement Auguste. — Imiter les dieux, dit Marc-Aurèle. » Constantin, questionné à son tour, ne trouve pas d'autre réponse que celle-ci : « Beaucoup gagner pour beaucoup donner à mes favoris [1]. »

Le dernier trait est le plus sanglant. Chacun des combattants est invité à indiquer parmi les Dieux le modèle qu'il a suivi et auquel il veut rester fidèle. Alexandre choisit Hercule, et Trajan s'attache au même guide; Auguste se rapproche d'Apollon; Marc-Aurèle ne veut pas quitter Jupiter et Saturne. Mais, pour Constantin, ne trouvant point parmi les Dieux le type de la vie qu'il avait menée, et voyant près de lui la déesse de la volupté, il courut auprès d'elle. Elle le reçut doucement dans son sein et, le couvrant de ses riches vêtements aux couleurs variées, elle le conduisit vers la Luxure. Là, il trouva son fils qui l'attendait déjà et qui tenait ce discours à haute voix et à tout venant [1] : « Que tout débauché, tout meurtrier, tout homme abominable et maudit du ciel, vienne ici en confiance. Sitôt qu'il se sera lavé dans l'eau que voici, je lui déclare qu'il sera net. Et s'il retombe dans les mêmes crimes, il pourra, en se frappant la tête et la poitrine, être de nouveau

1. *Ibid*, p. 47-52.

purifié. » Constantin, ravi, s'attacha de grand cœur à la déesse et sortit de la réunion céleste, emmenant ses enfants avec lui[1].

C'est par cette impudente calomnie que se termine cette étrange fantaisie ; mais le païen dépité ne nous dit point de quel baptême le polythéisme aurait pu arroser les courtisans dissolus qui remplissaient le palais impérial, pour les faire semblables aux Athanase ou aux Antoine. Il était plus aisé de médire des sacrements chrétiens que de leur dérober leur vertu.

C'était dans ces épanchements solitaires de haine que Julien passait les longues veilles de l'hiver qui s'avançait. Le temps ne lui manquait pas ; car, sauf pour presser les armements de la guerre qui devait éclater au printemps, il ne sortait plus guère de son cabinet, fuyant les visages ennemis et craignant les mauvais propos de la population. Dans ses tristes loisirs, il avait conçu un plan très-considérable, qu'il ne put exécuter tout entier : ce n'était pas moins qu'une réfutation en règle du christianisme, sur le modèle de celles qu'avaient

1. Quel est ce fils de Constantin? M. Villemain, en citant ce passage (qui ne se trouve que dans l'édition de Spanheim), dans l'article bienveillant qu'il a consacré à la première partie de cet ouvrage, croit que ces paroles doivent être attribuées à Crispus, et y voit une preuve que cet infortuné jeune homme professait ouvertement le christianisme. Je me permets de ne pas partager l'avis de l'éminent critique. Rien ici n'indique aucune allusion à Crispus, oublié depuis longtemps, et qui ne figure pas dans l'énumération des convives du banquet. Nous croyons plus vraisemblable de mettre le discours dans la bouche de Constance, à qui convient parfaitement la double qualité de chrétien et de sybarite.

composées autrefois Celse, Hiéroclès et Porphyre lui-même; mais avec une connaissance plus exacte des textes de l'Écriture et du sens précis des dogmes, telle que pouvait l'avoir un ancien lecteur de l'Église. Ce devait être le résumé de toutes les discussions qu'il avait eu à soutenir dans son intérieur contre ceux des courtisans chrétiens qu'il avait essayé, trop souvent avec succès, de convertir. C'eût été aussi une réponse aux provocations incessantes des prédicateurs qui, de toutes parts, renouvelaient avec une ardeur et une confiance nouvelles toutes les polémiques des Tertullien et des Athénagore. Beaucoup lui adressaient leurs écrits et le pressaient d'arguments ironiques et personnels. Il reçut ainsi un ouvrage d'Apollinaire, intitulé *la Vérité*, où l'unité de Dieu était démontrée par les seules forces de la raison, sans aucun secours de la révélation et de l'Écriture. Il le lut et le renvoya, en y mettant cette apostille : « J'ai lu, j'ai compris et j'ai condamné[1]. » Peu de jours après, le manuscrit lui était réexpédié avec cette réplique : « Tu as lu, mais tu n'as pas compris; car, si tu avais compris, tu n'aurais pas condamné[2]. »

Julien voulait montrer qu'il comprenait et condamnait à bon escient. Tel était l'objet du volumineux ouvrage divisé en trois ou sept livres, dont nous parle saint Jérôme et que nous ne possédons plus. Nous savons seulement qu'il y travailla jusqu'à son dernier

1. ἀνέγνων, ἔγνων, κατέγνων.
2. Soc., III, 16. — Soz., V, 18.

jour, même au milieu des camps et du bruit des armes. C'est par la réfutation que l'évêque d'Alexandrie, saint Cyrille, croyait encore nécessaire d'en faire au siècle suivant, que nous pouvons arriver à en entrevoir au moins le plan général. Les réponses de Cyrille nous font deviner les arguments qu'il veut combattre. C'est ainsi, du reste, que nous ne connaissons Celse qu'à travers Origène, et l'on ne peut user de telles inductions qu'avec beaucoup de réserve, car un adversaire, quelle que soit sa bonne foi, n'est toujours qu'un traducteur très-inexact[1].

Autant qu'on en peut juger à travers ce miroir, probablement insuffisant, l'esprit général du livre était celui-ci : Les raisons données en faveur de l'utilité de Dieu sont bonnes, dit Julien, pour démontrer l'existence d'un principe unique et suprême, dont toute essence découle ; mais elles ne rendent point compte de la diversité du monde sensible. Le Dieu unique, immuable, éternel, immobile, n'a pu créer directement des êtres changeants, divers, sujets à s'altérer et à mourir. Si donc l'unité générale du plan du monde prouve l'unité du Dieu suprême, la diversité des pays, des climats, des peuples, prouve aussi la diversité des dieux inférieurs

1. S. Jér., *Epist. ad Magnum romanum oratorem.* « Julianus Augustus septem libros in expeditione parthica adversus Christum evomuit. » — Le marquis d'Argens, l'ami de Frédéric II et de Voltaire, a réuni tous les passages de Julien cités par S. Cyrille, et a essayé d'en rétablir le lien; il a traduit et publié le tout sous le titre *Défense du Paganisme par l'empereur Julien*, Berlin, 1769. Cette compilation, enrichie d'une érudition très-superficielle, est sans aucune valeur.

auxquels est abandonné le gouvernement du monde. L'œuvre est comme l'ouvrier : si un seul dieu présidait au monde entier, tous les peuples seraient, comme lui, éternels et identiques à eux-mêmes. Ils s'agitent et ils passent; donc il y a quelque intermédiaire entre eux et l'unité pure [1].

C'est, on le voit, l'argumentation ordinaire de la philosophie alexandrine et l'un des lieux communs de toute philosophie grecque. Julien n'a point inventé le système, mais les développements, les commentaires qu'il y donne, lui appartiennent en propre. C'est principalement au dieu des Juifs qu'il en fait l'application. Suivant lui, ce dieu, dont il ne conteste ni la sagesse ni la puissance, n'est qu'un dieu tout local et tout national [2], le dieu du petit peuple israélite, inférieur de tout point au grand dieu dont Platon et Aristote ont décrit les attributs [3]. Ce n'est qu'un de ces dieux inférieurs qui créent des êtres éphémères et communiquent avec un monde changeant. Le tort de Moïse est de l'avoir pris pour le Dieu suprême, et d'avoir contesté l'existence de tous les autres; tort aggravé par les chrétiens, qui bravent, blasphèment, outragent, par de publiques invectives, tous les justes objets de l'adoration des autres peuples.

De là, dans le cours de l'ouvrage, autant du moins

1. S. Cyrille d'Alexandrie, *Contra Julianum*, l. IV, p. 115, 131, 143. Cet ouvrage se trouve inséré en entier dans l'édition donnée par Spanheim des œuvres de Julien.

2. *Ib.*, l. III, p. 100.

3. *Ib.*, l. II, *passim*.

qu'on en peut saisir le fil, une double comparaison, d'une part entre le dieu des philosophes et le dieu de Moïse, et de l'autre, entre Moïse et Jésus-Christ. Comparé aux grands métaphysiciens de la Grèce, Moïse n'est qu'un esprit borné et un moraliste imparfait. Son idée de la divinité est médiocre et subalterne. Le dieu dont il a fait le maître du monde n'est qu'un être très-limité en puissance, qui n'accomplit même jamais tout ce qu'il veut. Il donne, par exemple, une compagne à l'homme pour lui servir d'appui, et cette compagne le perd [1]; il refuse à l'homme la connaissance du bien et du mal, et un serpent la lui donne [2]. Il a toutes les passions des hommes, la jalousie, la colère, la pitié [3]. Dans sa vie, Moïse a été un maître souvent cruel [4], qui n'a rien fait pour ses concitoyens de comparable aux travaux des héros de la Grèce, d'Esculape par exemple, ou de Minos [5]. Les héros de la Bible sont très-inférieurs à ceux de la Grèce. Qui oserait comparer Salomon à Socrate [6]? Le génie de la Grèce ou de l'Égypte, inspiré par leurs dieux, a produit l'astronomie, la géométrie, la musique [7]. Le dieu des Juifs et de Moïse peut-il se vanter de découvertes et de bienfaits semblables?

1. L. III, p. 75.
2. L. III, p. 89, 93.
3. L. V, p. 155, 160.
4. L. VI, p. 184.
5. L. VI, p. 184, 190, *et passim*.
6. L. VII, p. 218, 224, *et passim*.
7. L. V, p. 178.

Mais, si Moïse ne peut soutenir la comparaison quand on le met en face du culte grec, il retrouve son avantage quand on le compare à Jésus et aux chrétiens. Sous ce rapport, Julien lui devient tout à coup favorable. Les chrétiens n'ont même pas eu la sagesse de conserver ce qu'il y avait de bon dans les lois de Moïse. Moïse au moins n'insultait pas les dieux étrangers[1]. Moïse n'a reconnu qu'un dieu, et non je ne sais quelle Trinité abstraite et incompréhensible, sur laquelle les chrétiens eux-mêmes ne peuvent s'entendre. Moïse, en prédisant la venue du fils de Marie, n'a point eu l'audace de l'égaler à Dieu; il l'a appelé simplement un prophète comme lui[2]. Moïse a admis des cérémonies, des sacrifices sanglants[3]. Abraham demandait à Dieu des signes, des songes; tout comme les Grecs, il cherchait à lire l'avenir dans le vol des oiseaux[4]. Les chrétiens repoussent avec mépris toutes ces pratiques consacrées, et y substituent la simple formalité du baptême, qui, par trois mots prononcés, efface sans repentir et sans effort tous les crimes des hommes[5]. Singulière vertu! Une eau qui n'enlève pas la lèpre du corps fait disparaître celle de l'âme! — Bien plus, les chrétiens même ne sont pas restés fidèles à Jésus-Christ. Jésus ne s'était point égalé à Dieu : c'est l'apôtre Jean qui a tenté le premier cette

1. L. VII, p. 238.
2. L. VIII, p. 253, 262.
3. L. IX, p. 299, 305, 314.
4. L. X, p. 356.
5. L. VII, p. 245.

profane assimilation[1]. Jésus parlait contre les sépulcres blanchis : les chrétiens adorent les sépulcres des martyrs[2]; et quels hommes que ces martyrs! des paysans rudes et grossiers! Les chrétiens tuent les païens et se tuent les uns les autres. Ce ne sont point là les ordres de Jésus-Christ[3]. Une religion qui ne dure que depuis trois cents ans ne peut avoir la prétention de remplacer et de détruire les plus anciens cultes de l'humanité[4].

Il est impossible, dans toute cette argumentation, de ne pas apercevoir une partialité visible en faveur des Juifs. C'était un sentiment nouveau chez Julien, mais que la passion et la politique développaient rapidement. Mécontent des païens dont l'appui était mou et les excès compromettants, il se tournait par instinct vers les meurtriers de Jésus-Christ. Son âme, pleine de fiel, ne trouvant nulle part ni des convictions, ni des inimitiés égales aux siennes, se sentait attirée par une secrète sympathie vers une race opiniâtre et haineuse, que des siècles de proscription n'avaient pas domptée. Aussi obstinés dans leur foi qu'acharnés dans leurs ressentiments, les Juifs, s'ils n'avaient pas la même croyance que lui,

1. L. x, p. 327, 333.

2. L. x, p. 335. — Les écrivains chrétiens font remarquer avec raison que ce témoignage (d'autant plus précieux qu'il est moins suspect) atteste l'antiquité du culte des reliques. L'ouvrage de Julien contient plusieurs autres renseignements du même genre : ainsi on y voit la croyance générale des païens aux miracles du Christ (vi, 191). On y reconnaît aussi l'antiquité du mot θεοτόκος appliqué à la Vierge (viii, 276), du culte de la croix (vi, 194), etc.

3. L. vi, p. 206.

4. L. vi, p. 191.

avaient au moins les mêmes ennemis, et la vieille rancune des fils de Gamaliel contre les héritiers de Paul et de Pierre s'était même ranimée plus vivement que jamais sous le règne des empereurs chrétiens. Constantin, on l'a vu, les avait maltraités par des lois très-sévères. Constance n'avait guère montré plus de douceur à leur égard. Il leur avait strictement interdit toute alliance avec des chrétiennes, toute acquisition d'esclaves chrétiens, toute tentative de prosélytisme. Une sédition d'un jour, sous Gallus, avait été étouffée dans un torrent de sang [1]. Mais le souvenir des persécutions qu'ils avaient éprouvées n'était rien auprès des blessures envenimées que leur orgueil ressentait encore. Les Juifs avaient souffert avec patience, bien qu'en frémissant de voir le temple rasé et Jérusalem, déguisée sous un pseudonyme romain, devenue méconnaissable même pour ses enfants. Mais voir sortir du sol une Jérusalem nouvelle, avec la croix pour étendard, voir ces rejetés de la synagogue, régner sur le tombeau de Salomon, cette injure nouvelle faisait bouillonner dans leurs veines tout ce qui restait encore du sang de Lévi et d'Aaron.

Aucun scrupule n'empêchait Julien de tendre les mains à ces alliés naturels de sa haine. Car le système de théogonie élastique qu'il s'était forgé faisait à Jéhovah une place honorable, bien que secondaire, sur l'échelle des êtres divins, et il ne s'arrêtait pas à rechercher si un

1. *Cod. Theod.*, XVI, t. 9, l. 2; t. 8, l. 6, 7. — S. Jér., *Chronic.* — Soz., III, 17. — Soc., II, 33. — Aurél. Vict., *De Cæs.*, 42.

partage d'honneurs satisfaisait ce dieu jaloux. Les Juifs eux-mêmes, avides de la faveur des princes, dont ils avaient été trop longtemps sevrés, n'étaient pas disposés à se montrer bien difficiles. Des rapports bienveillants s'établirent donc entre eux et l'empereur, précisément pendant qu'il composait sa réfutation de l'Écriture sainte. Il se mit en correspondance avec la plus grande et la plus accréditée des synagogues, la plus voisine de Jérusalem, celle de Tibériade, qui avait produit, au siècle précédent, le fameux rabbin Judas, auteur de la docte compilation de textes et de lois, connue sous le nom de la Mischna, ou loi nouvelle. A la tête de cette école siégeait le Nazi, ou patriarche, chef civil de toutes les synagogues répandues dans l'empire romain. Julien lui écrivit à plusieurs reprises, pour lui promettre ou lui accorder la remise des diverses contributions extraordinaires que Constance avait imposées aux Juifs [1].

L'accès du palais leur devenant ainsi assez facile, plu-

1. Jul., *Ep.* xxv, p. 396. Nous ne citons pas le texte de cette lettre, parce qu'il ne nous paraît pas authentique. Une controverse assez vive s'est élevée à ce sujet entre les érudits. Ce qui nous décide à mettre la pièce en doute, sont les termes étranges par lesquels Julien prend la défense de la mémoire de Constance, en rejetant ses torts sur ses conseillers, qu'il se vante d'avoir fait périr. Julien n'a jamais montré ni ces égards pour son prédécesseur, ni cette fanfaronnade de cruauté. Mais si la forme de la lettre nous paraît douteuse, le fond nous semble confirmé par la suite des faits et par le témoignage exprès de Sozomène, v. 22. La collection de Heyler contient, d'après Fabricius, un autre billet de peu d'importance adressé par Julien au patriarche des Juifs. — Sur la qualité et les attributions du patriarche, voir *Cod. Theod.*, xvi, t. 8.

sieurs Juifs prirent l'habitude d'aborder la cour et de s'entretenir avec l'empereur. Ses études sur la loi de Moïse fournissaient naturellement des sujets de conversation. « Pourquoi n'observez-vous plus votre loi? leur dit enfin un jour Julien. Elle commande des sacrifices sanglants comme les nôtres, et vous n'en faites plus. » Les juifs avaient une excuse toute prête, qu'ils ne manquèrent pas de présenter. « Où ferions-nous ces sacrifices? dirent-ils. Notre loi nous défend d'offrir à Dieu aucune victime hors de Jérusalem et du lieu consacré par David. Si vous voulez nous voir sacrifier, rétablissez le temple, relevez l'autel, rouvrez le saint des saints, et vous verrez si notre zèle est refroidi [1]. »

Il n'en fallut pas davantage pour échauffer l'imagination de Julien. Rebâtir le temple des Juifs, démentir ainsi la prédiction du Christ qui avait déclaré qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre, ôter aux apologistes du Christ un des arguments dont ils tiraient le meilleur parti dans leur polémique, faire taire la prédication éloquente qui s'élevait des ruines et des pierres brisées du vieux temple, réduire les chrétiens, les Galiléens, comme il les appelait, à leur rôle primitif, celui d'une secte méprisée et rejetée par un petit culte local, quel triomphe ce serait pour lui! — C'est ce jour-là que Constantin serait vaincu, et qu'en face des souvenirs au moins respectables de Salomon et d'Esdras, nul ne pourrait regar-

1. S. Jean Chrys., *Contra Judæos et Gentiles*, t. I, p. 709; *Adversus Judæos*, 789, 790; *De sancto Babyla*, t. II, p. 789. — Rufin, I, 37.

der sans rougir le bois infâme qui avait porté le charpentier. Julien eut bientôt pris son parti. Il se proposa d'imiter tout ce que Constantin avait fait pour l'édification de l'église du Saint-Sépulcre, et poussa même cette contrefaçon jusqu'à des minuties ridicules. Il donna ordre aux Juifs de fournir tous les plans pour la reconstruction du temple de Jérusalem, leur ouvrit un crédit illimité sur les trésoriers impériaux, et présida lui-même au rassemblement des ouvriers et des matériaux. La direction de l'entreprise fut confiée aux fonctionnaires les plus élevés en grade, et tout particulièrement à l'un des confidents les plus intimes de la pensée impériale, le comte Alype d'Antioche, qui partageait les préoccupations littéraires et religieuses de son maître [1].

Les Juifs, au premier moment, hésitaient à prendre confiance dans ce retour inattendu de la fortune. Julien, ne les trouvant point assez empressés, et voulant montrer qu'il était bien versé dans les Écritures, leur citait ces textes, encore aujourd'hui obscurs, d'Ézéchiel et de Jérémie, qui semblent annoncer pour une époque indéterminée le rétablissement de la race élue dans Jérusalem. Encouragés enfin par ces appels répétés, ils s'ouvrirent à l'espérance et se mirent à l'œuvre. Ils formaient encore, dans tout l'empire, une vaste confédération dont le lien n'était pas brisé. Dans toutes les grandes cités ils avaient une synagogue et comptaient

1. S. Jean Chrys.—Rufin, *loc. cit.*—Amm. Marc., XXIII, 1.—Théod., III, 20. — Jul., *Ep.* XXIX, XXX, p. 402, 403.

dans leurs rangs de riches et habiles commerçants. De ville en ville on se communiqua la bonne nouvelle, et chacun rivalisa de sacrifices pour venir en aide aux généreux desseins de l'empereur. De toutes parts on accourut, ou on envoya de riches offrandes. Les femmes se dépouillaient de leurs bijoux ; les familles vendaient leur vaisselle d'argent, ou la refondaient, dit Théodoret, pour faire des bêches, des hoyaux, des truelles, ne paraissant trouver aucun métal trop précieux pour le sanctuaire de Jéhovah [1].

Une foule immense remplit donc bientôt les rues de Jérusalem. Tous ces proscrits qui accouraient vers une patrie inconnue, dont, depuis tant de générations, le seuil leur était interdit, étaient ivres de joie et d'orgueil. Le jour de la vengeance et des représailles leur semblait venu. Ils insultaient et menaçaient les chrétiens sur leur passage : « Nous vous traiterons, disaient-ils, comme les Romains nous ont traités autrefois. Nous raserons vos temples au niveau du sol. » Les chrétiens, interdits de tant d'audace, sentaient se glisser dans leur âme une secrète inquiétude. Seul, l'évêque Cyrille, rentré dans son diocèse par la permission de Julien, regardait tourbillonner cette foule émue, sans qu'un dédaigneux sourire cessât d'errer sur ses lèvres : « Ils ne mettront pas seulement une pierre sur l'autre, disait-il sans s'émouvoir [2]. »

1. Théod. — Rufin. — Soc., *loc. cit.* — S. Grég. Naz., *Or.* VI, 5, 7.
2. Théod. — Rufin. — Soc., *loc. cit.*

Les travaux commencèrent par l'extraction des anciens fondements du temple, dont les ruines auraient embarrassé le nouvel édifice[1]. De vastes débris, des pans de murailles restaient encore debout. On détruisit tout, jusqu'au niveau du sol, pour tracer les nouvelles fondations. Cette partie de l'opération s'accomplit sans difficultés; mais quand on voulut élever le nouveau bâtiment, l'intempérie de la saison (on était en plein hiver) commença à rendre les travaux très-pénibles. La terre s'éboulait dans les excavations. Un tourbillon de vent très-violent renversa et dispersa les monceaux de plâtre qu'on avait préparés. La nuit, on ressentit plusieurs secousses de tremblement de terre[2]. A. D. 363

Rien ne décourageait pourtant les travailleurs : pour éviter de nouveaux accidents, ils creusaient à de plus grandes profondeurs. Mais tout à coup, au moment où les instruments commençaient à enfoncer assez avant, dans la terre, de vastes globes de feu jaillirent du sol entr'ouvert et enveloppèrent les ouvriers qui se trouvaient le plus voisins dans un tourbillon de flammes et de fumée. Tous les autres prirent rapidement la fuite, et, dans leur terreur, ils cherchèrent un asile du côté d'une église voisine. Les portes en étaient fermées; ils ne purent réussir à les ouvrir[3].

1. A. D. 363. — Indictio VI. — U. C. 1116. — Julianus IV et Sallustius. Coss.

2. Théod. — Rufin. — S. Grég. Naz. — S. Jean Chrys., *loc. cit.*

3. Théod. — S. Jean Chrys. — S. Grég. Naz., *loc. cit.* — Soz., V, 22. — Amm. Marc., XXIII, 1. Voici le texte fameux d'Ammien Marcellin :

Le premier effroi un peu dissipé, on revint à la charge. Les ouvriers restés saufs redescendirent dans la fosse pour retirer les corps de leurs camarades, ainsi que les outils qu'ils avaient déposés dans une sorte de cave voisine. Une seconde fois, au moment où ils ouvraient la grille de la cave, le feu sortit de la terre et les dispersa. A trois reprises différentes le même prodige s'accomplit sous les yeux d'une foule immense et épouvantée qui tombait à genoux et poussait vers le ciel des cris de terreur. L'émotion se prolongea pendant plusieurs jours. A toute heure, surtout pendant la nuit, on voyait, dit-on, des globes de feu circulant en l'air, qui semblaient dessiner la forme d'une croix. L'empreinte en demeurait marquée sur les objets voisins et sur les habits des assistants [1].

Après une pareille catastrophe on n'aurait plus trouvé de travailleurs. De gré ou de force, il fallut abandonner l'entreprise, dont il ne resta d'autres traces qu'une démolition plus complète du temple, et, par conséquent, un accomplissement plus littéral de la prophétie de Jésus-Christ. A la lettre, il n'y avait plus pierre sur pierre. Ainsi se confirma pour jamais la parole divine, par un concours de phénomènes prodigieux, qu'attestent également tous les écrivains contemporains de cette

Cum itaque rei idem fortiter instaret Alypius, juvaretque provinciæ rector, metuendi globi flammarum prope fundamenta crebris assultibus erumpentes fecere locum exustis aliquoties operantibus inaccessum : hocque modo elemento destinatius repellente, cessavit inceptum.

1. Rufin. — S. Grég. Naz., *loc. cit.* — Théoph.

époque, chrétiens, juifs et païens, hérétiques et orthodoxes, Ammien Marcellin, tout aussi nettement que saint Grégoire.

Peu de faits de l'histoire sont mieux avérés, quoiqu'il y en ait peu qui aient donné lieu à plus de discussions. Voltaire, il n'y a pas un siècle, déclarait encore avec hauteur que le récit d'Ammien Marcellin était impossible à admettre, attendu que jamais globe de feu ne sortit de la terre ni de la pierre, « et que cela suffisait pour démontrer la sottise de ceux qui y avaient cru. » Les physiciens d'aujourd'hui sont moins positifs, et trouvent parfaitement naturel ce que Voltaire déclarait absurde. Suivant eux, l'inflammation subite des gaz contenus dans des souterrains longtemps fermés suffit à tout expliquer. Plus d'une difficulté pourrait encore être élevée contre cette interprétation, qui ne concorde point exactement avec les textes : mais l'intérêt de la religion n'exige point que nous intervenions dans de tels débats. Il suffit de reconnaître que Jésus-Christ avait parlé, et que sa parole fut accomplie. La nature avait obéi à son souverain. Il importe peu de savoir si c'était en suspendant momentanément le cours de ses lois ordinaires, ou en révélant au dehors par une explosion inattendue quelqu'une des forces mystérieuses qui résident toujours dans son sein [1].

1. Voltaire, *Dict. Phil.*, art. *Apostat.* — Gibbon, chap. XXIII, et la note de l'éditeur français sur ce passage. Il faut lire aussi les dissertations de Basnage et de Warburton, l'un pour contester et l'autre pour démontrer le miracle. Le professeur Dollinger, *Origine du Christia-*

Julien, quoique fort déconcerté, fit pourtant bonne contenance, et se borna à dire qu'on voyait bien que rien n'était éternel en ce monde, puisqu'on ne pouvait faire revivre le culte de celui qu'on appelait l'Éternel par excellence, et que tous les textes sacrés et tous les prophètes avaient déclaré impérissable [1]. Mais ce dernier échec achevait d'humilier son pouvoir, et il sentit qu'une brillante et violente diversion pouvait seule lui rendre quelque autorité sur cette société qui lui échappait. Le printemps était venu ; les préparatifs étaient faits : nul motif ne s'opposait plus à la reprise de la guerre. Il ne songea donc plus qu'à se mettre en route pour aller attaquer et vaincre les Perses, afin de revenir ensuite mettre au service des Dieux toutes les forces nouvelles qu'il aurait puisées dans la victoire.

C'était une victoire, en effet, et, plus que cela, une conquête qu'il lui fallait. A la rigueur, il eût encore été possible de prolonger la paix, car les Perses, effrayés des grandes démonstrations des Romains et de la réputation militaire de leur général, avaient envoyé par une voie indirecte quelques propositions avantageuses. Mais Julien ne voulut pas les lire jusqu'au bout, et en déchira

nisme, vol. II, ch. 2, *in fine*, paraît disposé à admettre l'explication tirée de l'explosion du gaz inflammable, tout en ajoutant comme nous qu'elle n'ôte rien au véritable miracle, à savoir l'accomplissement littéral de la prophétie de Jésus-Christ. M. Ed. Dumont, dans son *Histoire romaine*, fait remarquer, au contraire, non sans fondement, que ce genre d'explosion ne peut jamais se répéter plusieurs fois dans la même caverne, et qu'Ammien est très-positif sur la répétition du phénomène à trois reprises.

1. Jul., *Fragm.* (éd. Span.), p. 295.

le texte. Cette fois il désirait une guerre sérieuse, et comptait frapper de grands coups; de petits triomphes achetés à bon marché et répétés chaque année, comme ceux dont s'était contentée si longtemps la vanité de Constance, ne suffisaient ni à son ambition, ni à sa politique. C'était une lutte à mort qu'il allait engager entre l'héritier de César et celui de Cyrus. Et pourtant même, dans sa pensée, ce n'était encore que l'épisode d'un plus grand drame. Dans les plaines de Perse, où il s'avançait entouré de soldats chrétiens, il devait jouer la dernière, la grande partie du paganisme : il allait combattre moins les ennemis qu'il cherchait que ceux qu'il laissait derrière lui. Vainqueur, il pourrait tout se permettre contre ceux-ci ; vaincu, il n'oserait pas se présenter à leurs regards. Aussi, jamais tant de victimes n'avaient fumé sur les autels; jamais tant de questions inquiètes n'avaient été adressées à tant d'oracles et à tant d'augures. Ammien Marcellin lui-même en sourit[1]. De leur côté, les chrétiens, quoique prompts à obéir à l'appel militaire et prêts à mourir sous le drapeau, sentaient toute l'horreur de l'alternative où ils étaient réduits. Les bruits les plus sinistres circulaient sur les intentions de l'empereur au retour de la campagne. Un édit impérial était tout prêt, disait-on, pour interdire aux chrétiens tout commerce, tout droit de plaider devant les tribunaux, ou de pourvoir à leurs besoins dans les marchés publics. Toutes les églises seraient fermées,

1. Amm. Marc., XXII, 12. — Théod., III, 21.

l'image de Vénus remplacerait partout celle de Jésus-Christ. Un amphithéâtre allait être construit à Jérusalem avec les pierres préparées pour la reconstruction du temple, et tous les évêques, tous les moines, tous les saints fidèles de la contrée y seraient livrés aux bêtes dans des jeux auxquels, par exception, l'empereur se proposait cette fois d'assister. Toutes ces rumeurs répandues dans la foule étaient accueillies avec une entière créance : « Nous étions, dit saint Grégoire, comme des victimes vouées aux démons, et l'héritage de Dieu, *le sacerdoce royal*, était réservé pour être le prix d'une victoire. » Les lamentations, les prières, ne cessaient pas dans les églises, ni les jeûnes dans les familles chrétiennes. Au fond des solitudes, tous les anachorètes offraient le saint sacrifice pour la délivrance de la foi; les femmes visitaient les tombeaux des martyrs et les chargeaient d'offrandes. C'était de toutes parts une attente pleine d'angoisse; de quelque côté qu'on regardât, le ciel était sombre, car l'avenir ne pouvait apporter que la défaite de la patrie ou la ruine de la foi[1].

Les préparatifs de Julien, auxquels il travaillait depuis une année déjà, étaient immenses. Il avait réuni soixante-cinq mille hommes, quoiqu'il n'eût pas voulu accepter les offres d'alliance des nations tributaires et voisines. « Rome, avait-il répondu avec hauteur, n'a besoin du secours de personne, et tout le monde a besoin du sien. »

1. Soz., v, 18. — Théod., III, 21. — P. Orose, VII, 30. — S. Grég. Naz., *Or.* IV, 96; V, 26. 27.

Bien plus, par un acte d'un héroïsme presque imprudent, il choisit ce moment même pour retirer aux tribus nomades de Sarrasins qui peuplaient le sud de la Mésopotamie, un subside que, de temps immémorial, on leur payait en échange du concours qu'ils prêtaient contre les attaques des Perses. Il n'y eut donc d'auxiliaires sous les drapeaux que quelques escadrons de Scythes et de Goths, incorporés depuis longtemps dans l'armée romaine [1]. Le roi d'Arménie, Arsace, fut aussi requis de mettre toutes ses troupes sur pied, sauf à attendre les ordres qu'on lui enverrait. Arsace était chrétien comme l'avait été son père; il fallait s'assurer de son concours et se mettre en garde contre sa défection, mais il n'était ni nécessaire ni prudent de lui envoyer, comme fit Julien, des instructions impérieuses rédigées sur un ton très-hautain et accompagnées d'une lettre menaçante, où la foi chrétienne, d'une part, et de l'autre, la mémoire de Constantin et de Constance, protecteurs de l'Arménie, étaient très-injurieusement traitées [2].

1. Amm. Marc., XXIII, 2. — Zos., III, 13.

2. Amm Marc., *loc. cit.* — Soz., VI, 1. — Liban., *Or.* 10, p. 312. C'est Sozomène qui rapporte les termes injurieux et fanfarons dont se servit Julien en donnant ses instructions à Arsace. C'est d'après le bruit qu'avaient fait ses instructions, et le souvenir qui en était resté, que quelque faussaire contemporain aura fabriqué la pièce publiée par Muratori (*Anecdota græca*), et insérée dans la collection complète des lettres de Julien par Heyler, p. 135. Mais nous adhérons entièrement à l'opinion des savants d'aujourd'hui, qui regardent cette pièce comme apocryphe. Elle n'a ni les habitudes de style, ni le ton de Julien, et ne correspond même pas à l'extrait de la lettre originale que donne Sozomène.

La guerre devait être cette fois agressive de la part des Romains, et non simplement défensive, comme l'avaient été toutes les précédentes. Or, pour envahir le territoire des Perses en partant d'Antioche, on pouvait suivre deux voies différentes : on pouvait traverser la Mésopotamie à peu près en ligne droite, et tendre vers cette partie supérieure de l'Assyrie qu'on appelait l'Adiabène; l'autre marche consistait à descendre le cours de l'Euphrate, à parcourir la Mésopotamie tout entière du nord au sud, et à n'entrer qu'avec le fleuve même sur le territoire de l'ennemi[1].

La première de ces deux routes était incontestablement la plus sûre. Elle traversait toute la partie de la Mésopotamie que le dernier traité imposé par Galère au roi Narsès avait réunie à l'empire, et où s'élevaient maintenant de grandes villes fortifiées. Carrhes, Édesse, Nisibe, formaient sur cette ligne comme une chaîne de citadelles qui pouvaient maintenir des communications faciles entre le centre de l'empire et l'armée envahissante. De plus, en cheminant dans cette voie, on tenait sa gauche constamment appuyée contre les montagnes d'Arménie, à portée des secours de cette province amie. Enfin, on pouvait passer le Tigre encore en pays romain et sur un point où il n'a que peu de développement; sur l'autre rive, on rencontrait les cinq petites provinces d'Arzacène, de Moxoène, de

1. Amm. Marc., XXIII, 3.

Rabdacène, de Rahimène et de Corduène, soumises, également depuis Galère, sinon à la souveraineté directe, au moins à la haute domination de Rome. Par l'autre chemin, au contraire, on arrivait de très-bonne heure à ces contrées inférieures de la Mésopotamie qui avaient échappé à la puissance romaine, moins par suite des conquêtes des Perses que par la nature indomptable de leurs habitants. Au delà du fleuve Abore, un des affluents de l'Euphrate, on entrait non-seulement en territoire ennemi, mais dans des plaines arides, dépeuplées, parcourues par des tribus errantes; on se trouvait, en un mot, en plein désert.

Ce fut pourtant par cette voie que Julien résolut de se diriger. Plusieurs raisons d'une valeur douteuse le déterminèrent à ce parti audacieux. Précisément parce que l'autre route était plus facile, elle avait été plus fréquentée. Il y avait un champ de bataille à presque toutes les étapes, et comme les armées romaines n'avaient pas dans leurs annales beaucoup de victoires sur les Perses à célébrer, de tels souvenirs pouvaient être d'un effet fâcheux sur les imaginations. Julien craignait d'évoquer des visions funestes en secouant la poudre des légions de Crassus, d'Antoine et de Valérien. La seconde route, au contraire, n'avait été parcourue que par les armées victorieuses de Trajan et de Septime-Sévère. Puis elle conduisait plus directement à Ctésiphon, l'une des deux capitales de l'empire Perse. Un coup de hardiesse et de fortune pouvait donc faire tom-

ber en très-peu de jours le souverain, la cour et l'État des Perses tout entier entre les mains des Romains. C'était un éclat de ce genre dont Julien avait besoin. Il s'y préparait en embarquant sur le fleuve une flotte immense destinée à lui apporter toutes les munitions et toutes les machines de guerre nécessaires pour faire un grand siége. L'Euphrate devait lui amener tout cet appareil jusqu'à dix ou douze lieues de Ctésiphon ; car cette capitale était bâtie sur le Tigre, à l'endroit où les deux fleuves se rapprochent et ne sont plus séparés que par une petite journée de chemin.

Telle fut l'entreprise audacieuse qui s'empara de l'imagination de Julien. Il sacrifia à l'espoir qu'il nourrissait, disons mieux, au besoin qu'il éprouvait d'une campagne prompte et brillante, un succès plus modeste, plus lent, mais assuré. Ce regrettable parti une fois arrêté, il retrouva pour le mettre à exécution sa prudence et son génie accoutumés. Il importait, avant tout, de tenir sa résolution secrète aussi longtemps qu'il serait possible, pour induire les Perses en erreur et les décider à porter toutes leurs troupes sur les points que l'on ne comptait point attaquer. Le rendez-vous général de l'armée fut donc indiqué à Carrhes, à quelques lieues au delà de l'Euphrate, sur le chemin ordinaire de l'Assyrie. C'était là, d'ailleurs, que Julien voulait procéder à la répartition de ses troupes. Car, tout en renonçant à suivre la ligne importante d'Édesse et de Nisibe, il était impossible de la laisser complétement

découverte, et il fallait en confier la défense à un corps d'armée. Cette division nécessaire n'était pas le moindre des inconvénients du plan adopté.

Le mouvement général des troupes eut lieu dans les premiers jours de mars. L'empereur lui-même ne se mit en route que quand il les sut convergeant de toutes parts vers le rendez-vous. Le cortége qui dut l'accompagner offrait le plus singulier mélange. Il y avait, d'une part, des philosophes, des sophistes, Maxime et Priscus, par exemple, un peu étonnés de se trouver au milieu du bruit des armes, et qui auraient peut-être su gré à Julien de les dispenser de ce témoignage de dévouement; puis des aruspisces toscans, qui n'aimaient guère les philosophes et ne s'entendaient pas avec eux; en outre, le médecin Oribase et le préfet du prétoire Salluste Second, païens d'un esprit doux et modéré; enfin quelques officiers chrétiens, comme Jovien, qu'il avait bien fallu rappeler auprès de la personne du prince, au moment du péril. Cet hommage rendu à leur loyauté et à leurs talents, pour être arraché par la nécessité, n'en avait que plus de prix.

Avant de partir, Julien voulut pourvoir à la sûreté de la ville où il laissait si peu de regrets. Il mit à la tête de la province de Syrie un certain Alexandre, homme de mœurs violentes et dures, originaire de cette ville d'Héliopolis qui s'était signalée par sa haine sanguinaire contre les chrétiens; et comme on réclamait contre cette élévation inattendue : « Je sais bien qu'il ne la mérite

pas, dit-il ; mais c'est vous qui méritez de l'avoir pour maître, hommes avares et indociles que vous êtes. »

La foule le suivait pourtant le jour de son départ, le 5 mars, nombreuse, inquiète, suppliante : « Revenez heureux et glorieux, disait-elle, et soyez moins irrité contre nous. » Il répondait avec beaucoup d'aigreur et de colère : « C'est la dernière fois que vous me voyez : je ne rentrerai plus dans vos murailles. » Libanius, qui l'accompagnait avec le sénat de la ville, essaya de faire entendre quelques paroles de paix : « Non, reprit l'empereur ; c'est affaire faite. Si les Dieux me conservent, c'est à Tarse, et non ici, que je reviendrai. Je vois bien, ajouta-t-il, en regardant Libanius, que vous comptez sur cet excellent ambassadeur ; mais je ferai en sorte que lui aussi vienne avec moi. Ses discours l'ont mis au premier rang des orateurs, et ses actions au premier rang des philosophes. » Et il se sépara de Libanius en se jetant dans ses bras et en lui témoignant autant de tendresse qu'il montrait de mauvaise humeur au reste de l'assistance[1].

Beaucoup de décurions ne pouvaient pourtant se résigner à perdre ainsi pour jamais l'espoir de la présence impériale. Ils voulurent tenter un dernier effort, et se mirent à la suite du cortége pendant toute une journée de plus de quinze lieues. La route était mauvaise, défoncée dans une partie, et chargée de pierres dans une autre. Julien, très-rudement secoué, en prenait occasion

1 Liban., *De vita sua*, p. 44. — Amm. Marc., XXIII, 2.

de s'écrier : « Voilà ce que c'est que les hivers de cette contrée! » Il arriva donc à Litarbe, sa première étape, plus maussade que jamais ; et les sénateurs, reçus dans une dernière audience, ne retirèrent pas grand profit de eur démonstration de zèle[1]. Ils revinrent à Antioche, tout consternés, raconter à Libanius leur déconvenue. Celui-ci, qui avait au fond l'âme bonne, et qui aimait à rendre service, se reprocha fort de ne pas les avoir accompagnés, et, pour réparer sa faute, il se mit à l'œuvre dès le lendemain, dans l'espoir, déjà si souvent trompé, d'émouvoir le cœur irrité de son royal ami. « J'ai bien maudit, lui écrivait-il, ce détestable voyage, et je me suis maudit aussi moi-même d'être revenu si vite, de n'avoir pas été jusqu'à la première station, et de ne pas m'être donné la joie de revoir encore avec le soleil levant votre tête sacrée. La ville elle-même ne pouvait rien pour me consoler, dans le malheur où elle est plongée. J'appelle son malheur, non point l'extrême cherté des vivres, mais le tort qu'elle a eu de se faire juger méchante et ingrate par celui qui a une telle puissance et une sagesse plus grande encore. Tant que mon ami Aliénus était auprès de moi, j'ai eu à qui parler, pour m'accuser moi-même et pour me louer de l'honneur que vous m'avez fait. Mais depuis qu'il est parti, c'est aux lambris de ma chambre que je m'adresse en guise de confident, et, couché dans mon lit : Voilà

1. Jul., *Ep.* XXVII, p. 399.

l'heure, m'écrié-je, où l'empereur me faisait venir : j'entrais, je m'asseyais près de lui, car il me le permettait. Je disputais avec lui pour la défense de ma ville, car il m'était permis de parler au souverain en faveur de ceux qui l'ont offensé. Il triomphait dans la discussion, ayant de justes griefs et une plus grande éloquence. Moi, j'osais le contredire, et je ne lui devenais pas odieux, et il ne me chassait pas. Voilà de quoi je me nourris, et je prie les Dieux d'abord de vous faire vaincre les ennemis, puis de vous ramener à nous, tel que vous étiez autrefois... Traversez les fleuves, fondez sur les archers, plus rapide qu'un torrent, et ensuite reprenez les sentiments que vous aviez jadis. Puis ne vous fatiguez pas de me donner toutes les consolations que comporte l'absence. Quant à moi, je vous écrirai partout; je vous provoquerai en pleine bataille, persuadé qu'il est digne de vous de camper, de frapper et d'écrire tout ensemble[1]. » Puis, se montant la tête sur son métier d'ambassadeur et d'intermédiaire entre le souverain et les sujets, il se mettait d'avance à composer le discours qu'il prononcerait à Julien victorieux, pour le décider à rentrer à Antioche. Nous avons encore cette pièce d'éloquence tout à fait touchante, à laquelle il n'a manqué qu'une chose pour produire son effet, les victoires de Julien et son retour[2].

1. Liban., *Ep.* 712, p. 341.

2. Liban., *Leg. ad Jul.*, p. 151 et suiv. Le texte de ce discours fait voir qu'il ne put jamais être prononcé, puisqu'il suppose le retour de Julien.

Pour être payé de sa peine, et pour faciliter sa tâche, Libanius aurait bien voulu aussi décider les habitants d'Antioche à faire quelque bonne démarche de nature à plaire tout à fait à l'empereur. Il lui annonçait bien, à la vérité, peu de jours après, pour l'adoucir, que le préfet Alexandre réussissait à merveille dans son gouvernement ; que sa sévérité produisait les plus heureux résultats ; que la ville, entre ses mains, prenait une activité inconnue, et qu'il ne reconnaîtrait pas les Antiochiens, devenus à son retour de véritables Spartiates [1]. Mais tout cela ne pouvait produire l'effet qu'aurait causé une conversion en masse de la population au paganisme. C'est à ce résultat que Libanius ne désespérait pas d'arriver à force d'éloquence. « Croyez-moi, disait-il à toute heure aux Antiochiens, vous n'apaiserez jamais la colère de l'empereur ni par vos pétitions, ni par vos cris, ni par vos ambassadeurs, quand même (ajoutait-il, sans doute en baissant modestement les yeux) vous lui enverriez vos meilleurs orateurs, si vous ne cessez vos mauvaises plaisanteries et si vous ne consacrez votre cité à Jupiter et aux autres Dieux que, bien longtemps avant l'empereur et dès votre enfance, Hésiode et Homère vous ont appris à connaître. Vous mettez du prix à être des gens cultivés, et vous considérez comme essentielle à l'éducation la connaissance de ces poëtes. Mais dès qu'il s'agit des intérêts les plus

1. Liban, *Ep.* 722, p. 346.

élevés de l'homme, vous cherchez d'autres maîtres qu'eux. Les temples sont ouverts, vous les fuyez, vous qui auriez dû gémir quand ils étaient fermés. Et quand on fait appel en votre présence à l'autorité de Platon et de Pythagore, vous lui opposez celle de vos mères, de vos femmes, que sais-je? de vos intendants même et de vos cuisiniers; et vous vous attachez avec obstination aux convictions de votre enfance; vous vous laissez conduire par ceux à qui vous devriez commander... Voyons, continuait-il en insistant avec sa bonhomie accoutumée, est-ce que nous n'allons pas tous nous précipiter vers les temples, persuadant ceux qui se laisseront faire et forçant les autres à faire comme nous[1]? » Mais les choses n'allaient pas si vite que le bon sophiste se l'imaginait, et parfois il s'attirait d'assez dures répliques. C'est ainsi que, passant un jour devant la demeure d'un prêtre dont l'occupation était d'enseigner les petits enfants : « Eh bien! lui dit-il en raillant, que fait en ce moment le fils du charpentier? — Il taille un cercueil pour mettre dans un tombeau, lui répliqua le chrétien d'un ton sévère[2]. »

L'empereur s'éloignait cependant à petites journées, rendant compte à son cher sophiste très-régulièrement,

1. Ce langage est extrait d'un discours de Libanius, publié par Fabricius dans la *Bibliotheca græca*, postérieurement à l'édition de Morel et intitulé : *De regis ira*, ed. Reiske, t. I, p. 502. Il y a lieu de supposer que ce discours, pas plus que celui qui était destiné à Julien, ne fut prononcé officiellement; mais il donne l'idée des conversations habituelles de Libanius.

2. Soz., VI, 2.

d'étape en étape, de tous les incidents du voyage et de toutes les pensées des voyageurs.

« De Litarbe, dit-il dans une de ces lettres, je vins à Bérée et j'y demeurai un jour : et là Jupiter me fit voir, par des signes très-clairs, que tout s'annonçait bien pour moi. Pendant la journée que j'y passai, je visitai les fortifications, et je fis à Jupiter le sacrifice vraiment royal d'un taureau blanc. Avec le sénat de la ville, je discutai un peu de religion. Tous louèrent mon discours : peu pourtant se laissèrent convaincre. Avant d'avoir parlé avec eux, je les tenais pour gens d'esprit sain ; mais ils prirent occasion de la liberté de cette conversation pour déposer à mes yeux toute pudeur. O Dieux immortels, en effet, les hommes rougissent aujourd'hui des plus belles choses, le courage et la piété, et s'enorgueillissent des pires, le sacrilége et la paresse du corps et de l'âme [1] ! »

La lettre de Julien ne dit pas ce qui l'avait si fort scandalisé, chez les gens de Bérée ; d'autres moins discrets l'avaient appris à l'historien Théodoret. Le fils du président de la curie de Bérée, apostat de la religion chrétienne et converti au paganisme depuis que le paganisme était sur le trône, était venu se plaindre à Julien que son père l'avait déshérité pour le punir d'avoir suivi l'auguste exemple de l'empereur. Julien employa vainement son influence, pendant tout le repas qui lui fut offert, à réconcilier le père et le fils. Il

1. Jul., *Ep.* XXVII, p. 399.

leur avait fait prendre place ensemble sur le lit où lui-même était couché; mais tout vint échouer devant l'indignation dédaigneuse que la faiblesse du jeune homme causait au courageux vieillard. « Ne me parlez point, empereur, avait-il dit enfin très-hautement, en faveur d'un misérable qui s'est rendu digne de la haine de Dieu en préférant le mensonge à la vérité. — Laissons là les injures, reprit Julien fort dépité : j'aurai soin de vous, jeune homme, puisque votre père ne veut point avoir égard à mes prières [1]. »

Julien fut plus content des deux jours suivants de son voyage. Il poursuit ainsi son journal, adressé toujours au même confident. « Batné me reçut ensuite : c'est un lieu que je ne puis comparer qu'à Daphné; du moins la comparaison peut se faire aujourd'hui, car autrefois, quand le temple et l'image du Dieu subsistaient, je n'aurais pas craint de préférer Daphné non-seulement à Ossa, à Pélion, mais à l'Olympe et à tous les vallons de la Thessalie... Mais toi-même, tu as fait sur Daphné un discours tel qu'aucun des hommes qui vivent aujourd'hui ne pourrait en faire de semblable, quand même ils se fatigueraient à l'essayer : et je crois même qu'il en est peu dans les âges passés qui eussent atteint cette hauteur. A Dieu ne plaise que j'essaie d'en parler encore, quand tu en as dit des choses si brillantes! Venons donc à Batné : si le nom est barbare, le

1. Théod., III, 22.

lieu est bien grec; car dès que nous y arrivâmes, nous fûmes saisis par l'odeur de l'encens qui s'exhalait de toutes parts, et nous aperçûmes de très-belles victimes toutes préparées. Cette vue me réjouit sans doute beaucoup, mais il me semble pourtant que c'était trop de chaleur, et que ce zèle était étranger à la vraie piété; car les choses sacrées doivent se faire loin du bruit et dans le calme, sans autre souci que de plaire aux dieux. Mais nous pourrons remettre cela promptement dans l'ordre convenable. Batné me parut un pays boisé, couvert de bouquets de jeunes cyprès; point de vieilles souches d'arbres; tous les plants étaient couronnés de la plus fraîche verdure. Le palais n'est pas somptueux : il est fait d'argile et de planches, et n'est relevé par aucun ornement; le jardin, plus pauvre que celui d'Alcinoüs, plutôt semblable à celui de Laërte. Là aussi se trouvent un petit bois de cyprès, et, contre les murailles, des plantations rangées en ligne. Dans le milieu, des parterres, des légumes et des arbres fruitiers. Que fis-je dans cet endroit? Je sacrifiai le soir, puis le matin au petit jour, comme c'est ma coutume quotidienne, et toutes les choses saintes s'étant bien accomplies, je me rendis à la ville d'où je t'écris (Hiérapolis). Là, tous les citoyens vinrent à ma rencontre, et je fus reçu dans la maison d'un ami que je voyais pour la première fois, mais que j'aimais depuis longtemps. Tu connais, je le sais, la cause de cette amitié, mais il m'est doux de te la redire, car entendre et dire ces sortes de choses, c'est

pour moi boire du nectar. Je veux parler de Sopatre, l'élève et même le parent du divin Jamblique. Ne pas aimer tout ce qui touche à de tels hommes me paraîtrait le plus grand des crimes. Mais j'ai encore un motif de chérir celui-ci davantage : c'est que, bien qu'il ait souvent reçu sous son toit mon cousin et mon frère, et que l'un et l'autre l'ait beaucoup sollicité de quitter le culte des dieux, jamais (résistance très-méritoire) il ne s'est laissé gagner par cette contagion [1]. »

Malgré la familiarité de ces épanchements, Julien ne disait pas tout à Libanius. Il ne lui confiait pas les angoisses de son âme, ses prompts passages de la tristesse à la joie, suivant le présage de chaque heure et la tournure que prenait chaque sacrifice : toutes révolutions morales qui se lisaient sur son visage, et dont Ammien Marcellin tient fidèlement registre jour par jour. Le moindre incident était observé, commenté, interprété, et faisait passer le souverain du monde du découragement le plus sombre à l'espérance la plus expansive. Un portique tombait à l'entrée d'une ville sur la tête de quelques soldats ; d'autres périssaient étouffés sous une meule de fourrage : l'empereur pâlissait et ne dormait pas de toute la nuit. On lui amenait, le matin, un cheval nouveau qui, au moment de le monter, s'abattait des quatre jambes, en souillant dans la boue son riche caparaçon. Quel funeste augure ! — « Mais

1. Jul., *loc. cit.*

ce cheval, disait le palefrenier, s'appelle Babylonius. — Victoire ! s'écriait l'empereur : c'est Babylone qui est tombée, et qui est dépouillée de ses ornements ! » Pour deux jours, il reprenait le front serein et l'humeur bienveillante. Autour de lui c'étaient mêmes agitations : mille rumeurs parcouraient les rangs de l'armée. S'il restait un peu plus longtemps que de coutume enfermé au sacrifice du matin, c'est qu'il avait vu dans les entrailles des victimes l'annonce de sa mort prochaine, et on désignait déjà le général à qui il avait fait don de la pourpre. Puis les chrétiens disaient tout bas qu'en sortant il avait fait mettre le temple sous le scellé, parce qu'il ne voulait pas qu'on y vît les restes des victimes humaines dans les entrailles desquelles il cherchait à lire l'avenir[1].

On avançait cependant à petites journées, et l'Euphrate fut passé sur un pont de bateaux, le 13 de mars[2]. Comme le plan de l'empereur n'était pas encore public, on s'imaginait généralement qu'il allait suivre la route ordinaire, et les habitants d'Édesse s'apprêtèrent, non sans crainte, à recevoir sa visite. Ils avaient encore dans la mémoire le souvenir des paroles dures qu'il leur avait fait dire par l'intermédiaire du sophiste Hécébole. Leurs sentiments d'ailleurs étaient très-partagés. Peu de villes étaient plus attachées qu'Édesse à la foi chrétienne : elle se vantait d'être la cité le plus anciennement convertie d'Orient, et conservait avec soin une

1. Amm. Marc., XXIII, 2, 3. — Théod., III, 26.
2. Amm. Marc., *loc. cit.* — Zos. III, 13.

correspondance apocryphe qu'Eusèbe nous a transmise sérieusement et qu'on disait avoir été échangée entre son prince Abgare et Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, à la veille de sa passion. A l'approche de l'apostat, tous les sentiments chrétiens des habitants d'Édesse se soulevaient ; mais d'autre part, c'était le représentant et le défenseur de Rome qui s'avançait, et dans ces contrées si souvent ravagées par les Perses, les légions romaines étaient toujours les bienvenues. Personne ne devait ressentir ces impressions différentes plus vivement que le célèbre diacre Éphrem, dont la résidence était désormais fixée à Édesse depuis la mort de Jacques de Nisibe. Éphrem ne pouvait contempler sans horreur l'ennemi de Jésus-Christ, mais son cœur patriotique se rappelait avec émotion les héroïques travaux du siége, auxquels, dix années auparavant, il avait pris lui-même tant de part. Combattue par ces sentiments divers, la ville prit pourtant le parti d'envoyer à Julien une députation, en lui offrant une couronne et en le priant de s'arrêter dans ses murailles [1].

Pendant qu'on était dans l'incertitude sur le succès de cette démarche, et partagé entre la crainte d'avoir à encourir la colère de Julien ou à s'humilier devant lui, Éphrem soutenait le courage des habitants par des discours pleins d'une poétique éloquence. C'est à cette époque, suivant toute apparence, et peut-être à ce mo-

1. Zos., III, 13.

ment critique qu'il faut rapporter une oraison fameuse dans la postérité chrétienne, moitié hymne, moitié sermon, où se mêlent, dans le plus généreux élan, les ardeurs mystiques d'un solitaire et le zèle d'un soldat chrétien qui veut courir au martyre. Il est intitulé : *la Perle;* sous ce nom c'est Jésus-Christ qui est désigné, la perle de grand prix de l'Évangile. Cette gracieuse image devient entre les mains d'Éphrem l'emblème de tout le mystère de l'Incarnation. La perle est née de la mer, comme Jésus-Christ de l'infini. « Je suis, dit-elle, la fille de l'Océan, de l'Océan sans limites... Ma mère était une vierge de la mer... O fille de l'onde, qui as quitté l'Océan où tu étais née, et qui es venue sur notre terre aride pour te faire adorer, les hommes t'ont aimée, t'ont saisie, t'ont choisie pour leur parure... Tu es nue, ô ma perle, et tu ne caches point ta nudité! Ta robe, c'est la lumière; tu es vêtue de ton éclat; tu es comme Ève, qui était vêtue de sa nudité. Maudit soit celui qui l'a séduite et dépouillée, mais, toi, nul ne te dépouillera de ta gloire. Dans le mystère dont tu es le type, toute femme est vêtue de la lumière de l'Éden[1]. » Ces pieuses exaltations sont accompagnées d'exhortations plus pratiques, comme celles-ci : « O mon Dieu ! je suis prêt à souffrir pour vous la mort visible et sensible;

1. S. Éphrem, *Select. works,* p. 87, 89, 90, 92. Il y a dans les œuvres de saint Éphrem deux morceaux différents sous le nom de *la Perle :* un sermon et une poésie. Le fond des idées est le même, et c'est évidemment l'œuvre d'une même inspiration. Probablement la poésie était destinée à être apprise et chantée par ceux à qui le sermon était adressé.

mais je ne sais si je ferai ce que je dis, car je crains, si vous me quittez, que la nature ne me surmonte. Faites-moi donc voir, s'il vous plaît, que vous m'assisterez dans le combat... Déjà on entend la trompette des Gentils qui sonne la charge et qui oblige vos serviteurs à se mettre en état de soutenir leurs attaques. J'entends les menaces que nous fait l'Occident, et le bruit des supplices dont il s'efforce de nous effrayer. Je tremble, mon Dieu ! parce que vous haïssez les pécheurs, et pourtant je suis rempli de joie parce que vous êtes mort pour les pécheurs..... Assemblez-vous, Juifs et hérétiques, joignez-vous avec les païens et les barbares, faites-moi souffrir la mort pour Jésus-Christ, je serai fâché de votre crime, mais je serai ravi de mourir[1]. »

Cette crainte était vaine. L'itinéraire de Julien, qu'il se décidait enfin à faire connaître, ne l'amenait pas du côté d'Édesse, et ce n'était pas l'éloquence d'Éphrem qui pouvait l'y attirer. Il reçut d'assez bonne grâce la couronne offerte, mais poursuivit directement son chemin jusqu'à Carrhes[2]. Là, avant de séparer ses troupes, il voulut les passer une dernière fois en revue du

1. S. Éphrem, *Opusc.* 123, p. 520.—Tillemont, *Hist. eccl.*, VIII, p. 303. C'est sur ce passage que Tillemont s'appuie pour assigner cette date à l'oraison de *la Perle*.

2. Nous adoptons ici la version de Théodoret (III, 26) et de Sozomène (VI, 1), contrairement à celle de Zosime, qui fait passer Julien par Édesse. C'est le silence d'Ammien Marcellin sur ce détour prétendu qui nous décide. La marche de l'armée eût été trop retardée par cette circonstance pour que, si elle avait eu lieu, l'exact Ammien n'en eût pas tenu compte.

haut d'une éminence voisine; et en voyant défiler sous ses yeux cette masse redoutable, il éprouva un moment d'enthousiasme et d'admiration. Il fallait cependant procéder à la division. Dix-huit mille hommes, suivant Zosime; vingt, suivant Sozomène et Libanius; trente, suivant le compte, sans doute exagéré, d'Ammien Marcellin[1], furent mis sous les ordres de Procope, parent de l'empereur, et du comte Sébastien, le même qui avait fait ses premières armes contre Athanase, à Alexandrie. Ils eurent ordre de tenir la route de l'Adiabène parfaitement libre, et de veiller principalement à la sûreté de l'importante place de Nisibe; puis, si rien ne les inquiétait, ils feraient eux-mêmes invasion en Assyrie, descendraient le Tigre et viendraient faire leur jonction avec le corps principal aux environs de Ctésiphon. Ces opérations employèrent quelques jours, et ce ne fut que le 25 mars que l'armée impériale se remit en route.

Elle s'était un peu éloignée de l'Euphrate pour venir au rendez-vous; elle s'en rapprocha en ligne droite pour rejoindre la flotte à un point nommé Callinicum. Le premier aspect de cette flotte immense, couvrant de ses voiles et de ses rames les flots de l'Euphrate, fut un coup d'œil admirable. Depuis Xercès, dit Ammien Marcellin, on n'avait rien vu de pareil. Il y avait cinquante galères armées et autant de bateaux plats, propres à être réunis l'un à l'autre, pour joindre

1. Zos., III, 12, 13. — Amm. Marc., XXIII, 3. — Soz., VI, 1.—Liban. *Or.* 10, p. 312.

par un pont les deux rives du fleuve. Onze cents navires de charge suivaient, faits de bois de charpente divers; quelques embarcations étaient presque entièrement formées de peaux non préparées. C'étaient autant de magasins pour l'approvisionnement de l'armée, et autant d'arsenaux d'armes de combat et de machines de siége. Deux amiraux, Constantin et Lucilien, présidaient aux mouvements de toute cette armée navale. Militaires et marins descendirent ainsi côte à côte pendant l'espace de plus de quatre-vingt-dix milles, de Callinicum à Circésium, dernière place forte de l'empire. Les difficultés de la campagne commençaient à apparaître; le pays se dépeuplait; il fallut passer une nuit sous la tente, et sous cet abri improvisé Julien vit arriver une petite tribu de Sarrasins qui habitait le désert contigu, et qui venait lui faire sa soumission : hommage perfide rendu à la force et à la fortune et prêt à changer d'adresse avec elles [1].

A Circésium, citadelle fortifiée par Dioclétien sur le point où l'Euphrate reçoit les flots de l'Abore, on quittait l'empire, on entrait chez l'ennemi. Julien y reçut un courrier d'Occident qui lui apportait des lettres écrites de Gaule par son ami Salluste. Salluste le priait en grâce d'ajourner encore son expédition : « La volonté des Dieux, disait-il, n'était pas encore clairement exprimée; tout lui faisait craindre quelque malheur. » Il était trop tard, la trompette sonnait déjà la marche,

1. Amm. Marc. — Zos., *loc. cit.*

et les troupes, chacune à son rang, passaient le pont jeté la veille sur l'Abore. Le défilé dura toute la journée, puis on rompit le pont et on vint coucher à quelques milles de là, à Zaitha, où l'on pouvait voir encore le tombeau du jeune Gordien, massacré dans ces déserts par l'Arabe Philippe.

Julien alla pieusement rendre hommage à ce souvenir d'un César de Rome, immolé par un fils d'Abraham. En revenant, il rencontra sur le chemin le corps d'un lion immense percé de mille traits. C'était un présage, assurément, mais une grande discussion s'éleva aussitôt, entre ceux qui l'entouraient, sur le sens qu'il fallait y attribuer. Point de doute que ce ne fût l'annonce de la mort d'un grand prince; mais comme il y avait deux grands princes en présence, Sapor et Julien, cette explication ne levait pas la difficulté. Les aruspices étrusques, juges compétents, étaient tristes et portaient la tête basse. Les philosophes, au contraire, dont l'autorité était grande alors, dit Ammien, avaient bon courage et donnaient beaucoup de raisons de bien espérer. « Maximien, disaient-ils, allant combattre Narsès, avait fait la même rencontre, et ce fut Narsès qui succomba. — Oui, répondaient les augures, mais Narsès était l'agresseur. » Le débat dura toute la journée et se renouvela même encore sur un autre sujet. Ammien Marcellin, qui le rapporte, ajoute que personne n'avait absolument tort, car il est très-ordinaire aux oracles de ne se faire comprendre qu'après l'événement : réflexion qui sauve leur

honneur, mais compromet singulièrement leur utilité[1].

Tous les présages du monde ne pouvaient plus rien arrêter. Il fallait maintenant, tout en avançant, se préparer à tout instant aux embûches et aux attaques. La disposition donnée à l'armée par Julien fut très-habilement combinée. L'aile droite, formée de plusieurs légions et commandée par le brave Névitta, dut se tenir toujours appuyée à l'Euphrate. Le maître de l'infanterie, Victor, tenait le centre avec le gros de sa troupe. La cavalerie couvrait la gauche, plus particulièrement menacée; elle était confiée aux soins du maître de cette arme, Arintheus, et aussi de ce prince persan du nom d'Hormisdas, réfugié, comme on l'a vu, à la cour de Constantin, et demeuré, bien que chrétien, fidèle à son successeur. On comptait qu'il saurait se reconnaître dans ce pays qu'il avait dû parcourir dès sa jeunesse, se faire entendre des habitants et donner des renseignements utiles sur les habitudes de combat de ses anciens concitoyens. Un détachement de quinze cents soldats armés à la légère formait l'avant-garde; les ducs de l'Osrhoène, Dagalaïphus et Secondinus fermaient la marche. Les bagages cheminaient entre les colonnes, mais le nombre en avait été scrupuleusement réduit, car l'armée devait être approvisionnée par la flotte. Ainsi, Julien avait renvoyé sans pitié une file de chameaux chargés des vins les plus exquis, et sur lesquels

1. Amm. Marc., XXIII, 5.

les officiers comptaient pour se remettre de leurs fatigues : « Tout cela ne vaut rien pour des soldats, avait-il dit ; je suis soldat, et tout le monde peut vivre comme moi. » Ainsi restreinte, l'armée occupait cependant encore dans son développement une étendue de plus de dix milles. Il est vrai que les colonnes ne marchaient pas très-serrées, et que Julien n'était pas fâché, en les espaçant à dessein, d'en grossir l'apparence aux yeux des espions et des éclaireurs ennemis qu'on croyait remarquer de temps à autre à l'horizon[1].

Ses dispositions prises, Julien harangua ses troupes. Dans ce discours, bref et animé, il reparut tout à coup tel qu'il ne s'était plus montré depuis les campagnes de Gaule. Le son de la trompette semblait chasser de son esprit toutes les visions de la superstition et de la haine. Le dévot ridicule disparaissait ; il ne restait plus qu'un guerrier tout animé du souffle de la gloire. Son adroite éloquence avait cette fois surtout pour but de dissiper l'effroi secret que causaient à tous les cœurs ce pays désert, cet ennemi perfide, et le souvenir de tant de malheurs. « C'était une erreur de penser, leur dit-il, qu'on n'eût jamais vaincu les Perses, et qu'on ne fût jamais revenu de ces sortes d'expéditions. Trajan et Sévère étaient, au contraire, revenus chargés de trophées ; le jeune Gordien lui-même était vainqueur quand il tomba sous la perfidie de Philippe. La guerre durait

1. Amm. Marc., XXIV, 1.— Zos., III, 13, 14.—Liban., *Or.* 10, p. 312.

depuis longtemps, à la vérité, mais ni Carthage, ni Numance, ni auparavant Fidènes et Falisques, n'avaient succombé en un jour. » Je serai près de vous, s'écria-t-il, moi, votre empereur; je serai aux premiers rangs, parmi vous; je chargerai avec vous et, je pense, avec les Dieux favorables[1]. Mais si la fortune, toujours incertaine, me fait périr dans le combat, je serai content de m'être dévoué pour le monde romain, comme ces hommes d'autrefois, les Curtius, les Scévola et la race illustre des Décius. » Les cris des soldats, le choc bruyant des armes et des boucliers répondirent à cette généreuse allocution. Les troupes de Gaule, surtout, qui reconnaissaient pour la première fois, depuis dix-huit mois, l'ardeur de sa parole et de son regard, étaient ivres d'enthousiasme. Julien fit distribuer trente pièces d'argent à chaque soldat, puis revint prendre, à la tête de la colonne du centre, la place qu'il s'était réservée, et d'où il se proposait de se porter, au premier signal, vers tous les points menacés[2].

La marche s'accomplit dans l'ordre prescrit, pendant à peu près quinze jours. On s'avançait lentement, pour ne jamais dépasser la flotte, que retardaient les sinuosités du cours de l'Euphrate. A gauche, s'étendait la vaste plaine, décrite autrefois par Xénophon dans l'*Anabase* : « C'était, dit-il, un terrain aussi uni que la

1. Adero ubique vobis... Imperator, et antesignanus, et conturmalis, ominibus secundis, ut reor.
2. Amm. Marc., XXIII, 5. — Zos., *loc. cit.*

mer, et rempli d'absinthe : le petit nombre d'arbrisseaux et de broussailles qu'on y trouvait avaient une odeur aromatique ; mais on n'y voyait aucune espèce d'arbres. Les outardes et les autruches, les gazelles et les onagres semblaient être les seuls habitants de ce désert. » Mais Xénophon avait sans doute eu dans sa campagne un meilleur temps que Julien, car il ne parle pas de coups de vent violents, fréquents dans ces parages, et dont l'armée romaine eut beaucoup à souffrir, qui soulevaient de temps à autre en tourbillons le sable de la plaine, emportaient les tentes et renversaient les soldats sur le dos et sur le ventre. Le même souffle faisait déborder la rivière et poussa plusieurs navires de charge contre des écueils où ils périrent[1].

Si la plaine était déserte, le cours de l'Euphrate était semé, de distance en distance, de places fortes qu'il fallut ou emporter d'assaut ou éviter par un détour. La citadelle d'Anathan, nommée aussi Phatuse, se rendit à discrétion après quelque résistance, et cette soumission fut principalement due à l'intervention efficace du prince Hormisdas, aidé par un ancien déserteur de l'armée romaine qui s'était établi dans le pays depuis l'invasion de Maximien, et qui sentit se réveiller en lui, après tant d'années, le sentiment patriotique. La garnison prisonnière fut envoyée, avec femmes, enfants et bagages, dans un territoire de Syrie qui lui fut assigné pour demeure ;

1. Amm. Marc., XXIV, 1.

et son général Pusœus fut reçu dans l'amitié romaine. Philuthas, autre forteresse située un peu plus bas sur le fleuve, fit meilleure contenance. La garnison refusa d'ouvrir ses remparts et promit seulement, en raillant, à Julien, que, quand il aurait soumis toute la Perse, elle suivrait l'exemple commun. Il aurait fallu, pour la réduire, un siége de plusieurs jours, et le temps était précieux. Julien se décida à passer outre. L'armée défila devant les murailles de la forteresse, sous les yeux des habitants, qui la regardaient passer sans proférer une seule parole. Le soldat se vengea de cet affront en pillant, à quelques lieues de là, plusieurs villes ouvertes que leurs habitants avaient abandonnées. Sozomène remarque avec raison qu'il eût été plus prudent de ne pas affamer un pays par où on était exposé à revenir[1].

On arriva ainsi, sans autre incident, jusqu'à l'entrée de cette contrée fertile et fameuse qu'enferment dans leurs ondes subitement rapprochées les deux grands fleuves de l'Euphrate et du Tigre : étroite langue de terre qui doit à sa position privilégiée les plus abondantes richesses naturelles et la plus ancienne réputation de l'histoire. Dans cet espace de quelques lieues, arrosé par les plus vastes courants d'eau que le monde ancien ait connus, se heurtaient, se coudoyaient, pour ainsi dire, les capitales de tous les empires à qui la fortune avait tour à tour livré et retiré la domination de l'Orient. C'é-

1. Amm. Marc., xxiv, 2. — Zos., iii, 14, 15.—Soz., vi, 1.—Liban., *Or.* 10, p. 313.

tait là que, l'une après l'autre, toutes les dynasties asiatiques étaient venues vaincre, régner et périr. Sur les deux rives de l'Euphrate, l'antique cité de Nabuchodonosor, la fabuleuse Babylone, étalait ses ruines gigantesques. Un peu plus haut, sur le bord occidental du Tigre, Séleucie, capitale des successeurs d'Alexandre, également ruinée, n'offrait plus que des vestiges effacés d'une grandeur moins poétique ; mais en face, de l'autre côté du même fleuve, et reliée seulement à l'ancienne ville par un pont, s'élevait la résidence nouvelle des Sassanides, Ctésiphon, d'où les fils d'un brigand parthe bravaient depuis tant d'années les aigles romaines.

La terre gardait la trace de ces couches successives de conquêtes entassées l'une sur l'autre. Chaque gouvernement y avait laissé quelques travaux de défense ou de culture. A l'entrée de l'isthme formé par les deux fleuves, on trouvait encore les débris d'une ancienne muraille élevée par les rois d'Assyrie pour se préserver des invasions des Mèdes. Un art plus moderne et plus savant avait remplacé ce rempart impuissant par une série de places fortes, habilement échelonnées, qui défendaient plus efficacement le passage. Une infinité de canaux tracés à travers un sol très-friable, permettait à toute espèce d'embarcation de passer incessamment d'un fleuve à l'autre. Une de ces communications, connue sous le nom de Nahar-Malcha (fleuve du roi), qui s'abouchait à l'Euphrate, à l'extrême limite de la Mésopotamie, et venait déboucher dans le Tigre, au-dessous

de Séleucie, était navigable aux plus gands bâtiments. Un peu plus haut, on trouvait les vestiges d'une tranchée analogue, entreprise et menée à fin par Trajan, mais depuis abandonnée. Des digues, des travaux d'art de toute espèce, établis sur les deux rivières, permettaient de contenir les eaux dans les temps orageux ou de les lâcher à volonté sur la plaine.

La marche à travers le désert avait employé tout le mois d'avril. Ce fut dans les premiers jours de mai, en approchant de l'antique muraille de Macepracta, qu'on s'aperçut pour la première fois de la présence de l'ennemi. Jusque là, Julien, toujours aux aguets, envoyant à toute heure et dans toutes les directions des éclaireurs, s'étonnait de ne pas rencontrer d'obstacles. Le prince Hormisdas découvrit le premier, de l'autre côté d'un des petits canaux embranchés sur l'Euphrate, les feux d'une armée en campagne. Il voulait pousser plus loin la reconnaissance, mais il en fut empêché par l'état du petit bras de rivière que des pluies avaient grossi, et où il craignit de ne pas trouver de gué. Il s'arrêta, et fort heureusement pour lui, car dans la nuit les ennemis (c'étaient eux en effet), encouragés par ce mouvement rétrograde, passèrent l'eau eux-mêmes et se trouvèrent prêts le lendemain pour l'attaque. Les Romains éprouvèrent un court moment de surprise devant des armes et des manières de combattre qu'ils ne connaissaient pas. La force extraordinaire et le nombre des archers les déconcertaient; l'éclat inusité des armures éblouis-

sait leurs yeux. Ils se remirent pourtant assez vite de leur surprise, et, élevant leurs boucliers sur leurs têtes, chargèrent en masse avec une impétuosité qui mit en déroute tout ce qui se trouva devant eux. Cet engagement d'avant-postes livra l'entrée de la contrée. Le corps d'armée persan recula et alla se placer derrière le canal de Nahar-Malcha dont il se proposait de disputer le passage. Il n'était point, comme on l'apprit, commandé par Sapor lui-même, mais par son premier lieutenant qui portait le titre de *suréna.* C'était le nom qu'on donnait au plus grand dignitaire du royaume, et que les écrivains romains, dans leur ignorance de la langue persane, prennent habituellement pour un nom propre. Le suréna était appuyé par le chef des Sarrasins Assanites, Malech-Podosace, fameux brigand, dit Ammien, connu par toutes sortes d'atrocités commises sur les frontières romaines[1].

En reculant ainsi de quelques milles, l'ennemi comptait que les éléments et la disposition même des lieux allaient combattre pour lui. Partout, en effet, les digues étaient coupées, et la campagne transformée en une vaste plaine d'eau où on ne pouvait faire un pas sans enfoncer dans la boue jusqu'à mi-jambe. Puis on rencontrait, sans les apercevoir, les canaux d'irrigation où un homme pouvait disparaître tout entier. La persévérance et l'habileté des légionnaires vinrent à bout de tous ces

1. Amm. Marc., XXIV, 2. — Zos., III, 15.

obstacles; l'armée avança lentement, en rétablissant partout les digues pour faire rentrer les eaux dans leur lit et en pratiquant des chemins artificiels, au moyen de branches enlevées à de grands arbres qu'on avait abattus, puis entrelacés de manière à pouvoir supporter le poids d'un homme. Julien marchait le premier, faisant voir en riant sa tunique toute dégouttante d'eau et toute tachée par la vase. Là où la profondeur de l'eau était plus grande, on formait des radeaux, que l'on mettait à flot en les soutenant par des vessies. On arriva, de cette sorte, jusqu'au bord du grand canal. Les Perses étaient sur l'autre rive, armés de frondes et de flèches et prêts à en accabler tous ceux qui essaieraient de traverser. Par une habile diversion, le comte Lucilien, à la tête de quinze cents hommes, trouva moyen de franchir l'obstacle sur un point qui n'était pas gardé, et revint ensuite mettre le désordre sur les derrières de l'ennemi. A la faveur du trouble causé par cette attaque inattendue, le gros de l'armée romaine put passer sans encombre, et les Perses, reculant encore, revinrent couvrir la capitale en s'abritant eux-mêmes derrière la ligne des deux grandes forteresses de Pyrisabore et de Maoza-Malcha, bâties l'une sur l'Euphrate et l'autre sur le Tigre, et qui dominaient toute la contrée[1].

C'étaient des places de guerre trop importantes pour qu'il fût possible de les négliger. Il fallut donc leur donner l'assaut successivement à l'une et à l'autre, et dans

1. Amm. Marc., XXIV, 2. — Zos., III, 17, 19. — Liban., *Or.* 10, p. 314.

ces deux éclatants faits d'armes, Julien se montra plus grand capitaine que jamais. Pyrisabore présentait deux rangs de défense : une première enceinte fortifiée, et, au centre de la ville, une citadelle. Ses habitants étaient très-animés au combat, et quand le prince Hormisdas se présenta sous les murailles pour engager, comme à son ordinaire, les pourparlers, il fut accueilli par des huées insultantes : les noms de parjure, de traître à son roi et à sa patrie, sifflèrent à ses oreilles, en même temps qu'une grêle de traits. Il dut se retirer au plus vite. On amena alors les machines de guerre, dont la flotte avait assuré l'utile concours. Quelques coups de bélier firent une brèche suffisante pour permettre au soldat romain d'envahir la ville, qui ne fut plus, peu de moments après, qu'un monceau de cendres. Mais la citadelle offrait plus de résistance. Il fallut dresser contre elle un immense appareil connu sous le nom d'*hélépolis :* c'était une combinaison de poutres jointes ensemble par des crocs de fer, et formant une tour carrée qu'on pouvait élever à toutes les hauteurs voulues. On la couvrait ensuite de peaux de bœufs nouvellement écorchés, ou d'osier vert enduit de boue pour qu'elle fût à l'épreuve du feu. La face qu'on présentait à la place assiégée était garnie de pointes de fer à trois branches, propres à briser tout ce qui se rencontrait sur le passage. Ainsi armée, on la faisait avancer, à force de bras, jusqu'à portée des murailles, et de chacun des étages s'échappaient des milliers de traits. Ce ne fut pas

une opération facile que d'établir cette machine compliquée sous une masse de projectiles qui enlevait la lumière du ciel et tombait d'aplomb sur les travailleurs. Julien mit lui-même la main à l'œuvre et ne quitta pas la place un instant, au milieu des flèches et des pierres, qui vinrent mourir, plusieurs heures durant, à ses pieds, sans l'atteindre. Quand une fois le travail fut accompli, et que les assiégés se virent de niveau avec les assaillants, ils perdirent subitement courage et demandèrent à capituler. On laissa défiler la garnison sans armes entre les colonnes des légions romaines; on fit main basse sur tout ce qu'on trouva dans la ville. Les riches magasins de blé et d'instruments de guerre furent ou distribués aux troupes, ou réservés pour les besoins de la campagne. Deux jours avaient suffi pour un tel succès, et le vaincu, tout étourdi de sa défaite, bénissait pourtant la clémence de son vainqueur[1].

Maoza-Malcha était une citadelle plus forte encore que Pyrisabore. Elle présentait un front de seize tours précédées d'un fossé profond et soutenues par une double enceinte de briques et de bitume. C'était, en réalité, le premier ouvrage de défense de Ctésiphon, dont elle n'était séparée que par une distance de quatre lieues environ. Les difficultés naturelles du siége s'accroissaient encore par la crainte où l'on devait être que l'armée du suréna, réunie devant la capitale, ne vînt, par une diversion

1. Amm. Marc., XXIV, 2, 3. — Zos., III, 17, 19. — Liban., *Or.* 10, p. 315.

continuelle, en troubler les opérations. Et effectivement, dans le chemin qu'il fallut parcourir pour se rendre de la citadelle déjà prise à celle qui restait à prendre, on rencontra plusieurs détachements de cette armée qui se cachaient dans de petits bois épais, formés par des vignes et des palmiers entrelacés, dont le pays était couvert, et qui en sortaient, de temps à autre, pour se jeter tantôt sur l'avant-garde, tantôt sur la réserve de l'armée romaine. Dans un de ces engagements partiels, Julien lui-même faillit périr. Une fois arrivé devant Maoza-Malcha, il fallait donc n'y pas rester longtemps, frapper fort et aller vite. Julien mit en observation, du côté de Ctésiphon, Victor avec son infanterie, en le chargeant de balayer tous les bords du Tigre. Puis, n'espérant pas de la force seule un résultat assez complet, il se décida à y joindre la ruse. Une mine fut creusée à une distance considérable de la ville, sous la direction des généraux Névitta et Dagalaïphus, et trois cohortes choisies s'engagèrent dans ce défilé souterrain, qu'on tint assez large pour laisser passer deux hommes de front, et qu'on préserva de tout éboulement par des poutres placées de distance en distance. Quand Julien fut averti que ces hardis pionniers, cheminant sous le sol, étaient arrivés jusque sous les murailles de la ville et au pied des tours, il fit sonner la charge et l'assaut fut livré avec de grands cris et une effroyable vigueur. Toute la garnison, quittant les tours, accourut sur les remparts, plus étourdie du bruit qu'effrayée de l'attaque, car elle

se croyait imprenable. Les soldats chantaient des airs nationaux à la gloire des Perses, et se répandaient en railleries piquantes contre les Romains : « Vous monteriez plutôt dans la demeure étoilée du Dieu suprême, criaient-ils aux assaillants, que d'entrer dans Maoza-Malcha. » Comme ils parlaient, ils entendirent derrière eux une grande rumeur, et en se retournant virent des soldats romains passer leur tête aux fenêtres de la principale tour. C'étaient les légionnaires sortis de la mine par une ouverture silencieusement pratiquée, et qui s'étaient emparés de l'ouvrage abandonné. Ils n'y avaient trouvé qu'une femme qui était en train de moudre du pain. Leur situation au centre de la ville ennemie eût été assurément fort précaire si, dans toute guerre et principalement dans les pays barbares, tout ne dépendait de la première impression. La surprise, puis l'effroi, firent tomber un instant les armes des mains des Perses : les assaillants en profitèrent sans délai pour pousser une nouvelle charge qui enfonça les portes, et la ville, en un instant, fut livrée à toutes les horreurs d'une invasion à main armée. Cette fois, Julien ou n'essaya pas de modérer l'ardeur des soldats, ou n'y réussit pas. Tout fut saccagé et massacré sans pitié. Des fugitifs réfugiés dans les cavernes voisines furent étouffés par un feu de sarments qu'on alluma à l'orifice. Le général Nabdates, qui avait obtenu sa grâce avec quatre-vingts hommes de sa garde, ne jouit pas longtemps de cette faveur. Peu de jours après le pillage de la ville, il

se prit de querelle avec Hormisdas, à qui aucun de ses compatriotes ne pouvait pardonner sa défection, et on le brûla tout vif pour le punir de son insolence[1].

Mais si l'ardeur de la lutte fit oublier ce jour-là à Julien la douceur naturelle de ses habitudes, il y avait des vertus plus classiques encore, dont, même tout couvert de sang, il ne perdit pas le souvenir. On lui amena des vierges captives, d'une grande beauté, qui étaient livrées, suivant l'usage oriental, à la discrétion du vainqueur. Un lecteur assidu de Plutarque et de Tite-Live savait, de reste, comment Alexandre et Scipion s'étaient conduits en pareille occurrence, et les jeunes filles furent pieusement rendues à leurs parents. Dans le pillage de tant de richesses, il ne réclamait rien pour lui-même, et ne perdait aucune occasion de faire honte à ceux qui cherchaient à joindre les profits à l'honneur de la victoire. Ses soldats murmuraient parfois de la faiblesse des gratifications qu'il leur distribuait, et trouvaient que, pour tant de périls, cent pièces d'argent étaient une rémunération bien insuffisante, même en y joignant des couronnes murales, sorte de récompense que Julien avait remise en honneur, mais dont plus d'un Celte ou d'un Goth romanisé ne comprenait qu'imparfaitement la valeur. Il leur répondait avec une indignation dont le sentiment était vrai, bien que l'expres-

1. Zos., III, 19-22. — Amm. Marc., XXIV, 4. — Liban., *Or.* 10, p. 319. Ici, comme dans ce qui précède et ce qui suit, on ne peut prendre dans le récit très-diffus et très-confus de Libanius que quelques traits, qu'il faut placer çà et là, de la manière la plus vraisemblable.

sion fût un peu étudiée : « Les richesses sont devant vous ; c'est votre courage qui doit les conquérir... Pour moi, bien que noble par ma naissance, je n'ai reçu d'autre patrimoine de mes pères qu'un cœur exempt de crainte : et, tout empereur que je suis, ne mettant de prix qu'à la culture de l'âme, je ne rougis pas de faire profession d'une honorable pauvreté. Fabricius, quand il conduisit de grandes guerres, était pauvre de bien et fut riche de gloire. Vous serez riches comme lui, si vous suivez sans crainte la voix de Dieu et la mienne : sinon, si vous voulez revenir aux exemples des anciennes séditions, faites. Je saurai mourir debout, comme il convient à un empereur. Je fais peu de cas de cette vie, qu'un accès de fièvre peut m'enlever ; je n'ai point régné de telle sorte que je ne puisse me résigner à la condition privée. » Puis, songeant avec complaisance au bel effet oratoire que produisaient tant de vertus, jointes à tant d'exploits : « En voilà assez, reprenait-il, pour donner matière à parler à l'orateur de Syrie. » « C'était moi, assurément qu'il voulait dire, ajoute Libanius en rapportant avec émotion ce dernier trait[1]. »

La prise des deux forteresses et de plusieurs autres petits châteaux forts qui tombèrent l'un après l'autre, abandonnait sans défense aux Romains toute la rive occidentale du Tigre. Leurs avant-postes pouvaient déjà

1. Amm. Marc., XXIV, 3, 4. — Liban., *Or.* 10, p. 318, 319 : ἐφθέγξατο γοῦν, ὡς εἴη τῷ Σύρῳ δεδωκὼς ἀφορμὴν εἰς λόγον, ἐμὲ δὴ λέγων.

s'avancer, sans rencontrer d'ennemis, jusqu'aux portes de Séleucie, et piller sur leur chemin toutes les magnifiques résidences royales et les élégantes villas dont cette plaine était couverte. Les soldats s'amusaient, des journées entières, à abattre sur leur passage le gibier de toutes sortes, grosses et petites bêtes, ours, lions, sangliers et daims, qu'on entretenait dans des bois réservés pour le plaisir des princes. Mais Séleucie, ou (comme les Perses l'appelaient dans leur langue, ne voulant pas se servir du mot grec) Coché était liée à Ctésiphon par un pont, et, en réalité, n'en était plus que le faubourg. Le siége d'une des deux villes exigeait donc au moins l'investissement de l'autre; et, pour investir Ctésiphon, un dernier coup de main était nécessaire. Il fallait passer le Tigre et en venir décidément aux prises avec l'armée du suréna, qui ne pouvait pousser plus loin sa retraite. Le passage du Tigre, dont le lit est large en cet endroit, et les bords escarpés, était par lui-même une périlleuse opération. La difficulté s'accroissait encore par les travaux de défense de toute nature dont on n'avait pas manqué de fortifier la rive orientale, et derrière lesquels le général perse vint ranger ses cuirassiers gigantesques, ses habiles archers, et enfin ses terribles éléphants, qui auraient foulé aux pieds, s'écrie Libanius tout épouvanté, des légions de Romains aussi facilement qu'un champ de blé. On disait qu'un des fils du roi était venu sur les lieux prendre part au commandement. La construction d'un pont devant une telle

ligne de combat était impossible. Ce fut à sa flotte que Julien eut recours[1].

Il l'avait laissée sur l'Euphrate. Il entreprit de la faire passer dans le Tigre. Le canal de Nahar-Malcha ne pouvait lui être d'aucune utilité dans ce dessein, car il venait déboucher au-dessous de Séleucie, sur un point dont les légions n'étaient pas encore maîtresses. Ce fut de l'ancien canal de Trajan, dont la jonction avec le Tigre avait lieu plus en amont, que Julien songea à faire usage. On vit là le mérite toujours persistant de ces armées romaines, composées de travailleurs aussi bien que de soldats. Le vieux canal était à sec et à moitié bouché : on le rouvrit en peu de jours à force de bras ; puis une énorme digue interrompit le cours de l'Euphrate, au lieu même où il prêtait ses eaux au Nahar-Malcha, et les détourna dans le lit nouvellement creusé. Les flots s'y précipitèrent avec impétuosité, et, quelques heures après, les habitants de Ctésiphon et de Coché, du haut de leurs remparts, aperçurent avec une douloureuse surprise les navires romains débouchant en triomphe au milieu du Tigre.

1. Amm. Marc., XXIV, 4, 5, 6. — Zos., III, 23, 24, 25. — Liban., *Or.* 10, p. 319, 322. — S. Grég. Naz., *Or.* V, 9, 10 Ces divers récits, pareils sur les circonstances principales, diffèrent dans quelques détails. On ne peut assez admirer l'art et le soin avec lesquels Gibbon les a combinés, et la lucidité de son exposition. Il y a quelques traits curieux dans un fragment anonyme inséré dans le *Spicilegium romanum* de Maï, t. 2, sous le titre de *Juliani imperatoris res gestæ.* Sur la situation des villes placées sur le Tigre et l'Euphrate, et les canaux qui mettaient en rapport les deux fleuves, consulter d'Anville, *l'Euphrate et le Tigre,* Paris, 1775 ; et *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXVIII, p. 246-259.

Dans la matinée même, quatre-vingts navires furent déchargés et mis en état de recevoir des troupes. Cette opération s'accomplit en secret, pendant que, pour distraire et l'armée qui aurait pu s'en préoccuper, et les ennemis à qui aucun mouvement ne pouvait échapper, Julien, déployant ses légions sur un emplacement qui s'étendait jusqu'au pied des murailles de Coché, présidait lui-même à de brillants jeux militaires. Mais le soir, il rassembla son conseil de guerre, et lui déclara brusquement son intention d'opérer le passage du Tigre dans la nuit. L'épouvante fut générale, et tous les officiers combattirent ce hardi dessein. Julien laissa parler tout le monde; puis, sans se laisser ébranler : « Il y va, dit-il, du succès de la campagne et de la sûreté de l'armée. Autant aujourd'hui que demain; demain, ni les ennemis ne seront moins nombreux, ni le fleuve ne sera moins large, ni ses bords ne seront moins élevés. » Il donna alors le signal et fut obéi. Cinq navires, chargés de légionnaires, formaient le premier convoi, qui mit à la rame et se perdit dans les ténèbres. Peu d'instants après, un jet de flammes, partant de la rive opposée, éclaira le fleuve d'une lueur sinistre, à la faveur de laquelle Julien put distinguer ses navires tombés aux mains des ennemis et déjà chargés de torches embrasées. Il comprit du premier coup toute la gravité de cet échec; mais, avant que personne autour de lui eût eu le temps de se reconnaître : « C'est le signal convenu, s'écria-t-il; nos amis sont maîtres du

rivage, hâtons-nous de les rejoindre. » Sans perdre un instant, toute la flotte prit le large, Julien lui-même s'embarquant avec son infanterie légère. La masse immense des vaisseaux et la force réunie de tant de rameurs domptèrent la violence du courant et amenèrent l'escadre entière sur la rive orientale, assez tôt encore pour délivrer les navires captifs et éteindre les flammes qui les dévoraient. L'ardeur de la troupe était telle, qu'un certain nombre de soldats, qui n'avaient pu prendre place sur les navires, se mirent à la nage ou à cheval sur leurs boucliers, et vinrent aborder seuls au rivage [1].

Mais ce n'était pas tout de toucher le bord, il fallait y prendre terre. Le soldat, à peine débarqué, se vit au pied d'une côte escarpée qu'il dut gravir dans l'ombre, tout chargé du poids de ses armes et sous une grêle de dards, de pierres et de matières enflammées. Le moindre choc était suivi d'une chute certaine dans l'abîme. Julien, montant le premier tout d'une haleine, parvint non sans peine, avec sa troupe légère, sur le sommet d'une éminence où il put s'arrêter et attendre d'être rejoint par le reste de ses forces. Il les réunit alors en une seule masse, mettant au centre les hommes dont il était le moins sûr, et garnissant le front et les derrières par l'élite des guerriers les plus éprouvés. C'était,

1. Amm. Marc. — Zos. — Liban., *loc. cit.* — Zosime ne fait passer le fleuve à Julien lui-même que le lendemain de la bataille. Ammien, qui était mieux informé, est plus croyable.

dit Ammien Marcellin, une disposition empruntée aux descriptions d'Homère [1]; mais il n'emprunta à personne l'heureuse idée de pousser sur-le-champ ses hommes sur le centre de l'armée ennemie, afin d'en venir tout de suite à un combat corps à corps, et d'enlever aux Barbares l'avantage que leur donnaient la supériorité et le nombre de leurs armes de trait. A cette nuit de veille et de fatigue succédèrent douze heures de combat, au bout desquelles les Perses rentrèrent en déroute dans les murailles de Ctésiphon. Les vainqueurs les poursuivaient l'épée dans les reins, et seraient entrés à leur suite, dit-on, dans la ville, si le maître de l'infanterie, Victor, craignant quelque piége, et déjà blessé lui-même, ne les eût arrêtés dans leur essor. La perte des deux armées était très-inégale, et l'avantage moral des Romains plus grand encore que leur triomphe effectif [2].

Le lendemain, tout le reste de l'armée, avec les bagages, les gens de suite et les machines, opéra tranquillement et triomphalement le passage du fleuve. On fit le partage du butin, qui était immense; les soldats reçurent leurs récompenses. Puis il fallut aussi remercier les Dieux, et principalement Mars, qui avaient bien mérité de Rome et de Julien. Un immense sacrifice

1. Secundum homericam dispositionem.

2. Amm. Marc. — Zos — Liban., *loc. cit.* — Ce dernier auteur, avec ses exagérations accoutumées, dit que les Romains n'avaient perdu que 75 hommes, et les Perses 2,500. Après 12 heures de combat, la perte des Romains serait faible.

était préparé, formé de dix taureaux du plus beau choix, qui devaient être tous immolés successivement. La cérémonie commença au milieu de l'allégresse universelle. Mais, ô surprise! tous les présages furent défavorables. Les neuf premiers taureaux, arrivant la tête basse et l'air tout abattu, se couchèrent d'eux-mêmes devant l'autel; le dixième se débattit et rompit ses liens, puis, quand on l'eut assujetti et frappé, ses entrailles offrirent le plus sinistre aspect. Pour le coup, Julien, qui ne s'attendait à rien moins, s'emporta contre des Dieux, qui se montraient, au moment décisif, de si importuns trouble-fête. Il attesta Jupiter que, puisque Mars était si difficile, il ne lui offrirait plus de sa vie aucun sacrifice [1].

En réfléchissant pourtant, pendant la nuit et les jours qui suivirent, au parti qui lui restait à prendre, Julien put se convaincre, sinon s'avouer à lui-même, que Mars avait bien quelque sujet d'être inquiet. Sous les plus brillantes apparences, la situation de l'armée romaine était au fond très-critique et d'un extrême péril. Tant d'efforts et de victoires n'avaient réussi qu'à l'amener à deux cents lieues de l'empire, sans qu'on eût ménagé sur ses derrières aucune communication régulière, ni gardé aucune place de sûreté, ni assuré aucune ligne pour la retraite. Depuis plus d'un mois, aucun courrier d'Antioche n'était arrivé, la route qu'on venait de suivre à travers le désert n'étant ni frayée ni connue

1. Amm. Marc., XXIV, 6, *in fine*.

des postes romaines. Et, pour empêcher qu'on ne s'inquiétât trop de ce silence, Julien en était réduit à faire croire à son armée que des communications secrètes des Dieux suppléaient aux nouvelles qu'il ne recevait pas [1]. Tout avait été combiné, conduit, sacrifié pour opérer rapidement un grand coup de main sur Ctésiphon; le jour était donc venu de le frapper, mais était-il possible? C'est, à l'épreuve, ce qui devint douteux.

Quelque grand, en effet, que fût le triomphe remporté la veille, il était clair qu'on n'avait pas eu en tête la principale armée des Perses, et la meilleure preuve, c'est que Sapor ne la commandait pas. Il n'était pas même dans Ctésiphon. Un souverain si renommé, si courageux, si habile, n'abandonnait pas sa capitale sans quelque secret dessein. Il fallait donc croire, et les captifs comme les espions confirmèrent bientôt cette supposition, qu'il s'était retiré dans quelque partie reculée de son empire, pour y rassembler le gros de ses forces, appeler à son aide tous les petits souverains de la haute Asie, et fondre ensuite sur l'armée romaine lorsqu'elle serait épuisée par les fatigues, réduite par les combats, et parfaitement isolée en pays ennemi. Le succès d'une telle manœuvre dépendait essentiellement de la durée de la résistance de Ctésiphon. Mais la ville était grande, forte; ses communications restaient ouvertes du côté du midi par le Tigre; elle était soutenue

1. Liban., *De vita sua*, p. 45; *Or.* 8, p. 246.

par l'espoir d'un prochain secours. Julien n'avait au plus que quarante mille hommes, déjà fatigués par une longue route ; s'il ne craignait point d'échec, il pouvait craindre des lenteurs, et quelques jours perdus pouvaient amener sur lui une de ces masses d'hommes indisciplinées, mais innombrables, portées par des bêtes gigantesques et marchant comme le débordement d'un fleuve plutôt que comme l'invasion d'une armée, telles qu'en recélaient dans leurs profondeurs inconnues les flancs mystérieux de l'extrême Orient.

Pour faire face à ce péril dont on ne pouvait se dissimuler l'imminence et la gravité, Julien aurait eu besoin de voir arriver à point nommé les vingt ou trente mille hommes qu'il avait laissés en Mésopotamie, sous le commandement de Procope et de Sébastien, et qui avaient dû opérer leur jonction avec l'armée d'Arménie. Il leur avait bien donné, en effet, rendez-vous devant Ctésiphon, au cas très-improbable où ils ne rencontreraient pas d'obstacles sur leur route : et peut-être s'était-il flatté vaguement de leur concours pendant la durée de l'expédition, pour écarter les craintes que sa raison lui suggérait, et caresser les illusions d'un projet favori. Mais comment espérer sérieusement que vingt-cinq mille hommes, abandonnés à des généraux de second ordre, se fussent aventurés jusqu'à traverser seuls toute l'étendue de la province d'Assyrie, au milieu des difficultés sans nombre du terrain et de la résistance des populations ? En admettant même qu'ils eussent tenté ce prodige de

hardiesse, pouvaient-ils arriver à jour fixe? Avaient-ils pu mettre, à parcourir les deux côtés de cet immense polygone, seulement le temps qui avait à peine suffi à Julien pour suivre la diagonale? Un coup d'œil sur la carte suffit pour expliquer comment ils ne se trouvèrent pas au rendez-vous, sans avoir besoin de recourir, comme Libanius et Gibbon après lui, à la trahison du roi d'Arménie. Arsace, assurément, Asiatique, chrétien et offensé, ne pouvait avoir ni le désir ni le devoir d'aider bien efficacement les entreprises audacieuses d'un Romain, d'un ennemi et d'un oppresseur, et tout fait croire qu'il se conduisit en effet très-mollement; mais au fond il ne pouvait rien faire, et on ne devait rien attendre de lui. Si Julien avait compté réellement sur le secours de ces renforts, c'est une preuve de plus que l'impatience et l'irritation avaient égaré dans le plan général de cette campagne la sagesse accoutumée de son jugement militaire [1].

1. Liban., *Or.* 10, p. 300. Les termes dont se sert Libanius sont très-obscurs, suivant son habitude. Ammien Marcellin parle aussi (xxiv, 7) du désappointement que fit éprouver à Julien l'absence d'Arsace au rendez-vous convenu; mais il y a une lacune dans le texte, et il dit seulement, se référant à un passage antérieur qui a été perdu, que les renforts n'arrivèrent pas : *ob causas impedita prædictas.* Et très-peu de pages plus loin (xxv, 7), il dit en parlant d'Arsace : *amico nobis semper et fido.* Il est certain que les troupes laissées en Mésopotamie ne marchèrent pas; mais les raisons que nous donnons nous paraissent pleinement suffisantes. Quant au témoignage de Moïse de Chorène, qu'invoque Gibbon, il est sans aucune valeur, comme tout ce qui part de ce conteur médiocre et mal informé. Gibbon ne me paraît pas non plus avoir bien apprécié la difficulté qui fit [illegible] Julien devant le siége de Ctésiphon. Ce fut évidemment, non l'impossibilité même du siége, mais la crainte d'être pris à revers par Sapor.

Quoi qu'il en soit, à partir de ce moment on vit l'incertitude se glisser dans ses conseils. Il resta plusieurs jours en observation devant Ctésiphon et aux environs, sans se mettre en devoir de commencer le siége. Il essayait, par de feintes manœuvres, d'appeler de nouveau l'armée perse dans la campagne; mais elle était sur ses gardes, ne voulait plus quitter l'abri des murailles, et les généraux lui faisaient dire que, s'il tenait absolument à livrer bataille, il n'avait qu'à aller chercher le grand roi, ou seulement à l'attendre. A force de recevoir ces défis dérisoires, une nouvelle idée s'empara de son imagination. Pourquoi consumer devant quelques remparts ses forces et son temps? Alexandre, le seul avant lui qui eût marché si loin au-devant de l'aurore, s'était-il soucié de se battre contre des pans de murailles? Non : c'était à ciel découvert, et en rase campagne, qu'il avait provoqué et immolé l'ennemi de la Grèce. Engagé au service des mêmes Dieux et poursuivant la même entreprise, Julien se demanda ce qu'il pouvait faire de mieux que d'imiter un si grand exemple? Les plaines d'Arbelles n'étaient pas loin : quelques jours de marche et un peu d'audace suffisaient pour porter le disciple de Jamblique sur les bords où croissaient les palmes qu'avait cueillies l'élève d'Aristote.

Une fois conçue, la pensée d'aller au-devant de Sapor pour lui offrir la bataille ne quitta plus son esprit. Coûte que coûte, d'ailleurs, c'était un grand éclat qu'il lui fallait. Entrer dans Babylone, comme Cyrus, s'em-

parer du camp d'un nouveau Darius, peu importait, pourvu qu'on fît taire à force de gloire les railleries des chrétiens d'Antioche. Ce plan, rapidement substitué à celui qui l'avait inspiré jusque-là, détermina l'accueil qu'il fit à deux émissaires, l'un officiel, l'autre secret, qui arrivèrent du camp de Sapor, et qui obtinrent audience de lui tous les deux, par l'intermédiaire d'Hormisdas.

Le premier était un député qui venait apporter des propositions de paix. Étaient-elles sérieuses et conformes à la position des armées victorieuses de Julien? Sapor voulait-il réellement, au prix de quelques sacrifices, prévenir l'issue toujours incertaine d'une bataille? C'est ce que nous ne pouvons savoir avec certitude, dans le silence d'Ammien Marcellin, dont le texte mutilé nous manque ici subitement. Libanius exalte en termes aussi emphatiques qu'obscurs le courage de son héros qui refusa, suivant lui, de se contenter de la moitié de l'empire perse. Socrate, au contraire, ne voit dans ce refus que l'effet d'une ambition insatiable et téméraire. Ni l'un ni l'autre ne méritent d'être crus entièrement dans leurs paroles d'enthousiasme ou de haine; mais ils s'accordent tous deux à reconnaître que, malgré l'insistance d'Hormisdas, le député de Sapor repartit sans avoir rien obtenu. Socrate prétend que ce fut le philosophe Maxime qui combattit le plus vivement, dans le conseil, toute idée de paix. Il rappela, suivant cet historien, que jamais Alexandre n'avait admis de pareilles

ouvertures, et il insinua en même temps que Pythagore pouvait bien avoir raison; que la métempsycose n'était pas un système si absurde qu'on le pensait généralement; qu'il y avait dans le monde des rapports de situation et de caractère bien étranges, et qu'enfin l'âme de Julien, si semblable à celle du fils de Philippe, n'avait peut-être, pour trouver le chemin de la victoire, qu'à consulter les vagues réminiscences d'une vie antérieure [1].

L'autre Persan, qui reçut un meilleur accueil, était ou disait être un noble de la cour de Sapor, maltraité par la tyrannique injustice de son maître. Il avait encouru quelque disgrâce; et, pour lui faire sentir le déplaisir royal, on l'avait privé de ses biens et mis à la torture. Il arrivait, le cœur pénétré de ressentiment, et prêt, pour se venger, à livrer les secrets de son maître et l'indépendance de sa patrie. Il offrait de conduire l'armée romaine par des chemins à lui connus, et de lui fournir ainsi l'occasion de prendre Sapor à l'improviste. Cette histoire avait une étrange ressemblance avec le fameux trait du satrape Zopyre, livrant la capitale de l'Assyrie au fils d'Hystaspe, et il n'était pas même besoin de croire à la métempsycose pour qu'une analogie si évidente fît naître de grands soupçons. Toute la cour vit donc le transfuge avec méfiance, et principalement le

1. Liban., *Or.* 10, p. 301, 321. Le texte est mutilé et défiguré par des transpositions qui le rendent inintelligible. Aussi Gibbon a-t-il fait, en le traduisant, les plus étranges erreurs. — Soc., III, 21.

prince Hormisdas, qui connaissait par expérience la perfidie de ses concitoyens. Julien seul avait pris l'habitude de tout croire, et voulait vaincre à tout prix[1]

Les propositions du Persan furent donc acceptées, et il fut résolu qu'on marcherait, sous sa conduite, vers l'intérieur de la Perse, et qu'on irait au-devant de Sapor. Mais il n'est pas sans inconvénient de changer de résolution au milieu d'une campagne. Ce qui avait été jusque-là une force immense pour Julien devint subitement, pour l'exécution de ses nouveaux plans, un immense embarras. Que faire de la flotte, pendant qu'on s'éloignerait du Tigre et qu'on s'enfoncerait dans les terres? Si on la laissait sans défense, elle devenait rapidement la proie et le trophée des Barbares. Si on essayait, soit de la faire garder par des troupes, soit de lui faire remonter l'un ou l'autre des deux fleuves, il fallait laisser à bord un détachement d'hommes considérable, et Julien n'avait pas un soldat à éloigner du champ de bataille. Dans cette incertitude, le transfuge fut le premier à exprimer tout haut une pensée qui traversait déjà l'esprit de Julien, mais à laquelle il n'osait s'arrêter. Une bouche étrangère put seule proposer, sans frémir, de livrer aux

1. Soz., VI, 1. — Sext. Rufus, *Brev., hist. rom.* — Aurèl. Vict., *Epit.*, 43. — S. Grég. Naz., *Or.* IV, 11. L'histoire du transfuge, omise par Zosime et Libanius, est attestée par le païen Aurèle-Victor, et Ammien, interrompu ici, y fait un peu plus loin une allusion très-évidente. Le récit anonyme, publié par Maï (*Spicilegium romanum*, vol. 2), complète la ressemblance de cette histoire avec celle de Zopyre, en disant que le transfuge s'était coupé le nez pour mieux accréditer la fable.

flammes l'arsenal et la citadelle mobiles, dernière image qui représentait à l'armée romaine la patrie éloignée.

Le mot une fois lâché, les arguments à l'appui d'un dessein si étrange ne manquèrent pourtant ni à Julien lui-même, ni aux conseillers perfides ou flatteurs qui l'environnaient. Au point où en étaient les choses, la flotte, dit-on, était une entrave et non un secours : elle enchaînait l'armée aux rives du fleuve; elle occupait inutilement plus de vingt mille bras qui pourraient porter les armes; elle offrait un asile à tous les soldats fatigués ou paresseux, qui voulaient se reposer à moitié chemin après une victoire imparfaite. Les ondes du Tigre, d'ailleurs, plus impétueuses que celles de l'Euphrate, fatiguaient les carènes des bâtiments, et on n'avait que le choix, ou de les détruire d'un coup, ou de les voir se dissoudre pièce à pièce. Enfin, à quoi servait cet immense magasin? Que fallait-il, à le bien prendre, pour ruiner à jamais la puissance des Perses? Quatre jours de nourriture pour quatre jours de marche, et un soldat assez dispos pour porter les provisions à dos. Le lendemain de la bataille, on aurait à sa discrétion toutes les richesses d'un empire [1].

Personne ne combattit ces raisonnements, bien qu'ils n'eussent au fond convaincu personne. A l'exception de douze petits navires qu'on devait transporter sur des chariots pour bâtir des ponts en cas de besoin, toute la flotte (onze cents bâtiments d'un seul coup) fut donc

1. Liban., *Or.*, 10, p. 302. — S. Grég. Naz., *loc. cit.*

condamnée à périr. L'exécution commença, mais quand le devorant incendie eut enflammé l'horizon de ses lueurs lugubres, un murmure sourd gronda de toutes parts. Le soldat pleurait sa patrie, désormais séparée de lui par des montagnes de sables et par les anneaux redoublés de deux fleuves infranchissables. On cherchait des yeux le transfuge, conseiller funeste désigné à l'indignation publique. Tout à coup on ne le trouva plus : il avait disparu, laissant l'armée sans moyens de retour et sans guides pour avancer. Quelques hommes de sa suite, arrêtés et mis à la torture, avouèrent qu'il n'était venu que dans le dessein de tromper l'empereur; et Julien, couvert de rougeur, dut reconnaître sa crédulité. Son orgueil fléchit, et il ordonna qu'on éteignît le feu; mais il était trop tard pour en arrêter les progrès [1].

Force était donc de marcher en avant et un peu au hasard, puisque, après la flotte perdue, le siége n'était plus possible et qu'on ne pouvait plus reculer. On comptait au moins, pour se nourrir, sur les ressources des plaines fertiles de l'Assyrie. Vain espoir! Les Romains avaient dévasté eux-mêmes dans les jours précédents, pour affamer plus aisément Ctésiphon, toutes les campagnes qui bordaient immédiatement le Tigre; et le

1. Amm. Marc., XXIV, 7. Le récit d'Ammien, qui reprend ici, s'accorde parfaitement avec celui des écrivains chrétiens, puisqu'il parle de l'aveu des transfuges et du repentir de Julien. Zosime (III, 26) raconte l'incendie de la flotte sans aucun détail. — Zon., XIII, 13. — Soz., VI, 1.

patriotisme des habitants continuait plus loin cette œuvre de destruction. Partout les villages étaient abandonnés; les habitants, réfugiés dans les villes fortifiées et sur les montagnes, avaient mis le feu à tous les champs de blé et à tous les pâturages. Les herbes enflammées empêchaient l'armée d'avancer. Ailleurs, on avait levé les digues, et l'eau achevait les ravages commencés par le feu. Du sein de ce sol dévasté, puis détrempé, s'élevaient des milliers d'insectes et de mouches venimeuses, qui mettaient les bêtes et les hommes nuit et jour au supplice. Aux extrémités de la plaine, on apercevait les escadrons détachés de l'armée persane, reconnaissables à l'éclat de leurs armures brillantes et flexibles. Mais leurs mouvements rapides et irréguliers, paraissant tantôt sur la droite, tantôt sur la gauche de l'armée romaine, ne donnaient aucune indication claire sur la situation véritable du camp de Sapor, ni sur la direction qu'il fallait suivre pour l'atteindre. Quelques prisonniers qu'on réussit à faire, et que Julien fit voir avec ostentation à ses légions découragées, ne donnèrent pas des indices plus certains. On cheminait au milieu de mille souffrances, sans bien savoir ce qu'on cherchait ni où on allait.

Un immense cri, un vœu insensé, mais irrésistible, de retraite et de retour, s'éleva dans toute l'armée. Les légions se refusèrent obstinément à faire un pas de plus dans ce chemin pénible qui ne menait nulle part. Julien les harangua inutilement, et leur représenta sans

fruit que la retraite était plus périlleuse que la marche, et que la victoire était la seule ressource des situations désespérées. Ces arguments, qui contenaient l'aveu de son imprudence, ne relevaient pas les courages : on s'en emparait seulement pour l'accuser et le maudire. Il consultait les oracles : ils étaient muets ou sinistres. L'idée d'une malédiction attachée à sa personne commençait à se répandre. Le Dieu qu'il avait offensé se vengeait de lui ; ceux qu'il avait servis l'abandonnaient. Les deux religions semblaient le condamner. La superstition des païens voyait en lui la victime d'un destin capricieux. La piété des chrétiens adorait la justice qui frappait un sacrilége. Chrétiens et païens ne voulaient plus marcher à sa suite. Après beaucoup de délibérations, Julien se résigna à commander la retraite, mais non en rejoignant le Tigre, comme le demandaient les soldats aveuglés, car il eût été aussi honteux qu'impossible de repasser en déroute sous les murailles de Ctésiphon. Il tendit vers le nord en ligne droite pour gagner, en longeant la montagne, les provinces de Corduène, limite méridionale de l'Arménie. Peut-être aussi par cette route, qui le maintenait plus longtemps en territoire étranger, espérait-il encore rencontrer quelque part l'ennemi et rétablir ses affaires par une grande bataille. Ce fut le 16 de juin que le mouvement de retraite commença, et il y avait soixante-dix jours que la frontière perse avait été franchie [1].

1. Amm. Marc., XXIV, 8. Ce récit est le seul qui mérite confiance. Zo-

Rien n'est triste comme la retraite d'une armée vaincue en pays ennemi. Le péril et la mort apparaissent dans leur horreur, dépouillés de tout prestige de gloire. Pour Julien, surtout, l'angoisse était affreuse; car, si la route était pénible, le retour n'offrait en perspective que les outrages d'une secte abhorrée. Il n'eut pas pourtant beaucoup le loisir de savourer l'amertume de ces pensées. La première nuit de la retraite fut obscure et sans étoiles, « comme il arrive, dit le superstitieux Ammien, dans toutes les conjonctures douteuses. Nul n'osa ni s'asseoir, ni éteindre ses feux. » Mais à l'horizon on distinguait confusément quelques masses noires que les uns prenaient pour des onagres marchant en troupes afin d'éviter les attaques des lions; les autres, pour des tribus de Sarrasins. Au point du jour, on reconnut les cuirasses éclatantes de la cavalerie perse; et l'audace des escadrons volants, qui se mirent à harceler les flancs de l'armée de plus près que de coutume, fit voir que les ennemis comprenaient tout le péril de la

sime, pour éviter de convenir que Julien était en pleine déroute, quand il fut tué, embrouille les faits à dessein, de manière qu'on ne peut distinguer ni la marche ni la retraite. Ce qui peut l'autoriser dans cette confusion, c'est que Julien, au lieu de rétrograder vers le Tigre, ayant entrepris de revenir par l'intérieur de l'Assyrie, put espérer jusqu'au dernier moment de rencontrer Sapor et de rétablir ses affaires par une bataille. Puis il n'est pas douteux qu'il y eut, comme on le verra, un accord de tous les païens pour faire retomber sur le successeur de Julien l'issue fâcheuse de la campagne. Peut-être même la fin glorieuse de Julien diminua-t-elle dans l'esprit des troupes la grandeur de l'échec qu'il était en train de subir. C'est ainsi qu'on peut expliquer qu'Eutrope, qui faisait partie lui-même de l'armée, puisse dire en parlant de Julien : *victor rediit.*

situation des Romains. Cinq jours s'écoulèrent en marches pénibles et en escarmouches constantes et meurtrières. Le 22 juin, aux environs d'un lieu assez vaguement désigné sous le nom de Maronga, une attaque un peu plus sérieuse eut lieu. La grosse cavalerie des Perses, avec ses hommes tout bardés de fer, et un corps d'armée soutenu par des éléphants, approchèrent à distance de combat. Julien crut avoir retrouvé la fortune, et se hâta de saisir l'occasion de vaincre. Il ne fut que trop ardent et son armée trop courageuse, car l'ennemi, effrayé sur-le-champ, recula en lui laissant seulement quelques prisonniers.

Se battre, en effet, pour les Perses, était superflu : la famine suffisait pour achever ce qui était au-dessus de la force des armes. Elle devenait chaque jour plus affreuse : on était obligé de distribuer aux soldats les provisions mises en réserve pour les officiers, et l'empereur lui-même ne permettait plus qu'on servît sur sa table autre chose qu'une bouillie épaisse, dont le dernier de l'armée n'aurait plus voulu[1].

Bien que son âme fût navrée de douleur et son corps épuisé par le jeûne et les fatigues, son esprit pourtant travaillait toujours. Les récits de l'histoire, les fables des poëtes, se présentaient confusément à son imagination et s'animaient devant ses regards, la nuit, pendant cet état incertain entre la veille et le sommeil, que con-

1. Amm. Marc., XXV, I, 2. — Zos., III, 25-29.

naissent tous ceux qui ont souffert. Un matin, il fit appeler en toute hâte les aruspices et leur raconta ce qui suit : Pendant qu'il était couché à terre, suivant son usage, et plongé dans la lecture d'un livre de philosophie, à l'heure des plus profondes ténèbres, il avait vu entrer sous sa tente le génie de l'empire, portant les mêmes traits sous lesquels il lui était déjà apparu, à Lutèce, la veille du jour où il fut fait auguste, mais cette fois pâles et défigurés. La vision passa devant lui, sans dire mot, en couvrant de son voile sa tête et sa corne d'abondance. Il s'était levé brusquement pour la suivre; puis, n'y pouvant réussir, il s'était précipité hors de sa tente pour aller offrir un sacrifice aux Dieux; mais, à ce moment, il avait aperçu dans le ciel une lueur brillante qui traversa l'air et s'évanouit. Les aruspices connaissaient problablement Plutarque, et, s'ils avaient pris soin de la raison défaillante de leur empereur, ils l'eussent engagé à songer moins souvent à Brutus veillant dans les champs de Philippes. Mais ils consultèrent gravement leurs livres, et lui firent voir, dans un ouvrage d'un célèbre augure, Terquitius, *sur les choses divines*, qu'on ne devait jamais engager de combat quand on avait vu un brandon céleste. Le conseil était plus facile à donner qu'à suivre, entre un ennemi pressant et une armée affamée[1].

Aussi la dévotion céda à la nécessité, et ce-jour là, en

1. Amm. Marc., XXV, 2.

dépit des augures, la marche ne fut qu'un long combat. Les Perses attaquaient partout, en tête, en queue, au centre. De chacune des collines dont le pays était coupé, et qui dominaient la route, à tout instant, on voyait déboucher un gros de cavaliers qui chargeaient à fond, puis se retiraient à toute bride, ou bien on recevait une grêle de traits lancés par des mains invisibles. Julien courait de tous côtés pour faire face sur tous les points menacés. D'ordinaire, il marchait à l'avant-garde, et, dans un moment de relâche, il avait détaché sa cuirasse pour respirer plus librement. Un cri d'alarme le rappela vers l'arrière-garde : il y courut. A peine y était-il que les Cataphractes des Perses fondaient sur le centre avec ces terribles éléphants dont l'odeur seule, pendant ces jours de chaleur excessive, faisait fuir et cabrer les chevaux des Romains. La cavalerie, pour ce motif, ne pouvant faire son office, ce fut à la tête de l'infanterie légère que Julien soutint cette charge redoutable. En dirigeant habilement les traits des archers sur les jambes des chevaux et des éléphants, il fit reculer les assaillants, qui se hâtèrent de rejoindre l'éminence qui leur servait d'abri, et dont ils ne voulaient pas s'écarter. Son ardeur s'anima à la vue des ennemis qui fuyaient, et les montrant du doigt à la cohorte qui l'entourait et qu'on nommait les *Candidats*, sans doute à cause de la blancheur de ses vêtements : « Suivons-les, » leur dit-il. Mais personne ne se pressait de lui obéir; on s'effrayait de le voir sans armure, et on le priait en grâce de s'arrêter. Comme il résistait et s'ar-

rachait des mains de ceux qui retenaient son cheval, un javelot vint lui raser le bras, et, en lui perçant les côtes, se loger dans la partie inférieure du foie. Il porta précipitamment la main sur la blessure, et essaya d'arracher le trait; mais le tranchant de l'acier lui coupa les doigts. Alors il poussa un grand cri en regardant le ciel, et tomba sans connaissance. Le combat continua sans lui, avec un effroyable acharnement. L'ardeur des Perses était doublée par l'espérance d'exterminer l'ennemi d'un seul coup; celle des Romains, par l'horreur de leur situation. La nuit seule mit fin à la mêlée, qui coûta la vie, du côté des Romains, au maître des offices, Anatole; du côté des Perses, aux deux satrapes Méréna et Nohodare[1].

A peine les armes posées, tout le monde s'assembla près de la tente où l'on avait transporté l'empereur blessé, et où son médecin et son ami Oribase était en train de sonder et de panser sa blessure. Les bruits les plus sinistres circulaient déjà. La blessure était grave, et lui-même, disait-on, s'était senti frappé à mort. Sans doute aussi on rapportait déjà diversement le cri qui lui était échappé. Suivant les uns, il s'était écrié : « O Galiléen, tu as vaincu ! » suivant les autres : « Soleil, tu m'as trompé ! » et il avait maudit ses Dieux. Le retour du

1. Amm. Marc., XXV, 3. — Zos., III, 29. — Soz., VI, 2. — Zon., XIII, 13. — Philost., VII, 15. — Liban., *Or.* 10, p. 304, etc. — Nous avons suivi le récit d'Ammien Marcellin, le seul digne de confiance, et nous n'y avons intercalé qu'un seul trait, le cri poussé par Julien en tombant, parce qu'il est attesté par tous les autres historiens, bien qu'ils rapportent diversement les paroles qu'il prononça.

blessé à la vie mit fin à ces commentaires. Il se réveillait plein d'ardeur et demandait ses armes et son cheval pour combattre. Il cherchait surtout avec inquiétude son bouclier, qu'il craignait d'avoir laissé tomber dans la mêlée. On le lui apporta et il le prit d'une main ferme, avec une joie visible. Mais bientôt après le sang se remit à couler avec abondance de la blessure, et les forces commencèrent à baisser sensiblement. Il demanda alors le nom du lieu où il était tombé; on lui répondit que c'était un petit endroit nommé Phrygia. Ce nom parut lui causer une grande surprise, car il cessa de s'agiter sur sa couche, et demeura frappé de stupeur : « C'en est fait, dit-il enfin, on m'a toujours prédit que je mourrais en Phrygie [1]. »

Il ne songea plus dès lors qu'à finir en philosophe. Il manda tous ses amis et leur tint un discours touchant, qui n'était pas exempt d'affectation, et qui en a pris plus encore sous la plume d'Ammien : « Mes amis, leur dit-il, le temps est venu, vous le voyez, où il faut sortir de la vie et rendre, comme un débiteur exact, à la nature ce qu'elle m'a prêté. Je m'acquitte envers elle avec joie, et non avec les regrets que le vulgaire peut supposer. L'opinion commune des philosophes m'a appris, en effet, que l'âme est appelée à plus de félicité que le corps, et qu'il faut se réjouir plutôt que s'affliger

1. Amm. Marc., xxv, 3. Mansit immobilis, ideo spe deinceps vivendi absumpta, quod percunctando Phrygiam appellari locum ubi ceciderat comperit. Hic enim obiturum se præscripta audiera sorte.

quand la meilleure partie de nous-mêmes se sépare de l'inférieure. Je fais aussi réflexion que la mort est souvent la plus grande récompense que les Dieux du ciel puissent envoyer aux gens de bien. Je la reçois donc comme une grâce qu'ils me font pour que je ne succombe pas dans ces extrêmes difficultés, et que mon âme ne s'abatte ni ne s'avilisse; et je sais par expérience que toute douleur, insupportable pour les lâches, cède devant le courage. Je n'ai rien fait dont je me repente, ou dont le souvenir me fasse rougir, ni dans le temps où on m'avait relégué dans un coin du monde obscur et écarté, ni depuis que j'ai pris en main l'empire. J'ai regardé ce pouvoir comme une émanation de la puissance divine : je crois l'avoir conservé sans tache, gouvernant les affaires civiles avec modération, et n'entreprenant de guerre, soit agressive, soit défensive, que pour des motifs mûrement pesés. Et si l'événement ne répond pas de tout point à la sagesse des conseils, c'est que les Dieux se sont réservé pour eux-mêmes le droit de décider du succès des entreprises. Convaincu que la fin de tout bon gouvernement doit être l'intérêt et le salut des peuples, j'ai toujours été, comme vous le savez, porté vers la modération. J'ai écarté de toutes mes actions cette licence capricieuse, qui corrompt les mœurs et les États. Toutes les fois que la patrie, cette mère qui a droit de commander à ses fils, m'a ordonné de marcher au-devant des périls, j'y ai couru avec joie. Rien n'a pu m'ébranler, et j'ai accou-

tumé mon âme à fouler aux pieds la fortune. Je ne crains point de l'avouer, il y a longtemps déjà que j'ai appris d'un oracle prophétique que je devais mourir par le fer. Je remercie donc l'éternelle divinité de ne m'avoir réservé à périr, ni dans les embûches d'un assassin, ni dans les longues angoisses de la maladie, ni de la mort des coupables; mais de me retirer de ce monde par une issue glorieuse, au milieu de ma carrière, et dans la fleur de ma renommée. A juger sainement, il y a égale timidité à désirer la mort hors de propos, et à la craindre quand elle se présente. » Sentant alors sa voix faiblir et le souffle lui manquer: « J'en ai dit assez pour mes forces, ajouta-t-il. Je ne vous parle point de l'empereur que vous avez à nommer. Je pourrais ne pas trouver le meilleur choix; ou bien celui que j'aurais désigné se verrait préférer quelque autre, et se trouverait par là même dans un extrême péril. Mais, en fils dévoué de la république, je désire qu'elle trouve après moi un bon chef[1]. »

Puis il fit approcher ses familiers les plus intimes, et, dictant une sorte de testament militaire, il distribua entre eux ce qu'il possédait. Un seul ne répondit pas à son appel : c'était le maître des offices, Anatole, tombé le matin même sur le champ de bataille. Le mourant le chercha des yeux : « Il est maintenant bienheureux, » dit le préfet Salluste, par une expression toute chrétienne, bien étrange à entendre au lit de mort d'un païen. Julien la comprit pourtant, et donna de bonne grâce quelques

1. Amm. Marc., XXV, 3

regrets à son ami [1]. Mais autour de lui on n'avait de pensée et de larmes que pour lui seul. Le désespoir était général; ceux qui l'avaient maudit le matin le pleuraient dans cette nuit d'épouvante. Le bruit des gémissements et des sanglots parvint jusqu'à ses oreilles : « Silence, dit-il, c'est trop de regrets pour un prince qui va rejoindre le ciel et les astres. » On se tut : se penchant alors vers les philosophes Maxime et Priscus, il engagea avec eux un entretien sur la nature et la dignité des diverses sortes d'esprits. Mais sa pensée était confuse et embarrassée; en parlant, son gosier brûlait, On lui apporta de l'eau glacée pour se rafraîchir; il prit la coupe, la but d'un trait, et, en la posant, il expira. Il était dans la trente-deuxième année de sa vie et la seconde de son règne.

Cette mort sanglante, dans un âge si jeune, après un pouvoir si court, au fond d'un désert si lointain, est demeurée dans la mémoire des hommes comme un des jeux les plus tragiques de la fortune, ou un des châtiments les plus signalés de la Providence. La génération contemporaine des chrétiens, soudainement affranchie du péril suspendu sur sa tête, n'a pu se défendre d'applaudir au coup imprévu qui la délivrait. La postérité, à qui la sécurité permet plus d'indulgence, s'est laissé souvent prendre de pitié pour la jeunesse, pour la gloire, pour la fleur trop tôt tranchée d'une destinée si bril-

1. Quem cum beatum fuisse Sallustius respondisset præfectus, intellexit occisum.

lante. Un jugement plus calme ne saurait partager ni cette joie, ni ces regrets. Au point où la folie de tout un règne, couronnée par le malheur d'une seule guerre, avait conduit le pouvoir de Julien, quoi qu'il arrivât, sa carrière était terminée, et sa gloire pour jamais obscurcie. Il était parti d'Antioche, ne pouvant plus régner : il revenait de Perse, n'ayant pas su vaincre. Ses plus cruels ennemis ne pouvaient lui souhaiter de pire fortune que de rentrer ainsi sur le territoire de Rome, poussant devant lui les débris d'une armée et attirant à sa suite, comme une nuée de sauterelles, les escadrons d'un ennemi rapace. Après un tel désastre, l'Évangile pouvait bien commander encore aux fidèles de rester soumis à leur oppresseur; mais la voix de la religion n'eût pas suffi pour dominer celle de tant de soldats irrités, prompts à publier dans toutes les cités et toutes les chaumières de l'empire les fautes, l'aveuglement de leur capitaine, et les indices assurés de la colère céleste. Les populations du monde romain, trop accoutumées à juger les hommes d'après leur fortune, et les Dieux sur l'efficacité de leur protection, n'auraient plus balancé entre le labarum de Constantin et l'étendard humilié de son infidèle héritier. Pour les contenir désormais dans l'obéissance, il n'eût point suffi à Julien de violences hypocrites et déguisées, comme celles qui avaient déjà souillé les rues d'Antioche : il eût fallu engager avec les chrétiens frémissants une lutte ouverte; donner un

éclatant démenti à l'équité vantée du philosophe, et aux promesses de liberté qui avaient honoré le début de son règne. La flèche qui le frappa dans les plaines de Phrygia en lui prenant la vie lui sauva l'honneur; en lui épargnant la nécessité de nouveaux crimes, elle a laissé sa renommée en problème devant l'histoire. Les chrétiens seuls peut-être ont eu sujet de regretter sa perte prématurée. Quelques jours de plus, l'instruction était plus complète : le monde aurait appris, par un exemple irrécusable, et pour n'en plus jamais douter, que l'erreur est condamnée à la violence par la fatalité de sa faiblesse; qu'elle peut promettre la liberté à la conscience, mais jamais la lui donner; que la vérité seule, en un mot, peut se passer de la force, qu'elle seule aussi sait braver. Une telle leçon n'eût pas été trop payée du sang généreux de quelques martyrs.

Tel qu'il fut cependant, le rapide passage du transfuge païen sur le trône laisse de grands enseignements pour la moralité de cette histoire. Pour les recueillir tout entiers et les apprécier dans toute leur étendue, il ne faut pas craindre de faire libéralement la part aux mérites de Julien, à ses vertus, à la sincérité même de ses sentiments. Devant une telle impuissance, si rapidement démontrée, tout ce qui excuse le héros condamne la cause. Les torts, les malheurs, les crimes même dont on décharge la mémoire de Julien, passent au compte des divinités fatales qui l'ont captivé et perdu.

Julien eut des talents : aucun n'était tout à fait du premier ordre ; mais leur combinaison inattendue formait un des mélanges les plus originaux qui aient jamais paru. Avant tout, il excella dans la guerre ; c'est pour le combat qu'il était né, c'est sur le champ de bataille qu'il parut tout ensemble le plus simple et le plus grand. L'audace et la prudence, le calcul et l'élan, l'art de profiter de la victoire et la modération de n'en point abuser : toutes ces qualités contraires, dont l'équilibre fait le capitaine, se balançaient chez lui dans une juste mesure. César, reparaissant sur les rives du Rhin, n'eût point désavoué son héritier. Il se fût reconnu dans ces harangues vives qui savaient parler aux passions soulevées des hommes, ou à leurs courages abattus. Julien était orateur : il avait l'improvisation et l'art, l'ardeur spontanée qui jaillit du choc des événements, et cette délicatesse exquise qui s'éprend de la beauté parfaite et poursuit la grâce achevée de l'expression. Pour une époque de décadence, et malgré une culture excessive qui avait surchargé plus que développé ses dons naturels, son goût est pur et sa diction élégante. Son génie politique était plus borné. La première des conditions du gouvernement, la droiture du sens, lui manquait. Il ne voyait pas bien les faits, ne connaissait pas bien les hommes, rêvait et tentait l'impossible. Constantin n'avait étudié dans aucune école ; mais, quand il vit la terre étendue sous ses pieds, il la mesura sans vertige, et discerna d'un coup d'œil les besoins de son

temps et les désirs de ses peuples. Il fit une révolution heureuse et fonda une institution durable. Si Julien n'eut point de ces éclairs qui illuminent les voies de l'avenir, il était doué pourtant des qualités moyennes qui honorent les souverains : il avait l'esprit d'ordre, *le gouvernement équitable,* comme dit Bossuet, le goût des serviteurs honnêtes, l'application aux affaires, la possession de soi dans les jours de péril, souvent le charme qui séduit et toujours l'autorité qui fait obéir.

Ces dons si heureux et si rares passèrent sur une tête royale sans le plus léger profit pour le monde. Une idée malheureuse, une manie perverse, a tout corrompu. De tant de qualités différentes, Julien ne sut tirer ni une conquête, ni une loi, ni même un écrit qui lui ait survécu. Sa dévotion puérile, enveloppée dans les nuages d'une philosophie inintelligible, rend ses meilleurs ouvrages inabordables pour le lecteur le moins prévenu. Le sujet, d'ailleurs, communique à l'écrivain sa fadeur : on cherche en vain ce courant de feu qui circule dans les écrits chrétiens de ce siècle. En sortant du désert brûlant d'Athanase, ou de la retraite délicieuse de Basile, pour s'asseoir avec Julien sur son Olympe dépouillé, dans le chœur de ses vieilles divinités, au milieu des fleurs fanées de sa rhétorique, on se sent saisi d'une oppression qui fait languir. C'est une atmosphère épuisée dont tout l'air respirable a disparu sans retour. Le même souffle de mort qui dessécha son éloquence frappa aussi de stérilité tous les

actes de son gouvernement. Entre ses déclamations républicaines et ses habitudes despotiques, il ne sut ni se reconnaître, ni faire son choix. Servile imitateur du passé, n'osant rien condamner de ces institutions antiques qu'avaient fondées des demi-dieux et approuvées des philosophes, il resta sourd par système aux nouvelles aspirations du monde. Il parla beaucoup de l'égalité des hommes, du soin des pauvres, de la protection des faibles; mais, ô vertu des doctrines et néant des hommes! l'émule de Marc-Aurèle a moins fait pour l'humanité souffrante que le père égaré de l'infortuné Crispus : nul opprimé, dans la suite des siècles, ne lui a dû sa délivrance; il n'a brisé les fers d'aucun esclave. Enfin ces mêmes dieux qui enchaînèrent sa pensée, égarèrent aussi ses armes; et c'est pour rapporter une couronne sur leurs autels qu'il s'enfonça dans les plaines où lui-même a trouvé la mort, et où Rome a laissé sa gloire.

Julien eut des vertus : à quoi servirait de les méconnaître? Ce serait, dit un sage historien, trop priser les vertus humaines de penser que Dieu les refuse à ses ennemis[1]. Il maîtrisa ses sens, modéra ses désirs, fut dévoué à sa patrie et fidèle à ses amis. Ces mérites excellents étaient, il est vrai, dénués de leur plus grand charme, car aucun n'était tout à fait naturel. Toute sa personne était étudiée. On ne le vit jamais, comme les

1. La Bletterie, *Préface de la vie de Julien.*

âmes vraiment généreuses, emporté vers le bien sans regard sur autrui et sans retour sur soi-même. Il imita toujours un modèle et se posa toujours devant un spectateur. Cette contrainte, qui ne doit point ôter l'estime, mais diminue singulièrement l'attrait, se reliait à un défaut plus profond, qu'il serait dur de lui reprocher trop sévèrement, car le malheur de sa jeunesse en fut l'origine et l'excuse. Julien, opprimé dès son enfance, ne connut jamais la franchise. Jamais la vérité ne sortit pure de ses lèvres, qui laissaient passer le mensonge sans répugnance. Dans cette âme, ainsi partagée entre de grandes vertus et un très-grand vice, une religion insensée intervint et fit pencher du côté du mal la balance encore incertaine. Le paganisme vaincu, réduit à feindre comme les faibles, lui inspira à la fois ses haines et ses ruses. Ses Dieux n'étaient pas de ceux qui veulent être adorés tout haut et qui commandent le martyre. Pour leur complaire, il dissimula toujours; il fit taire ses ressentiments, son ambition, son enthousiasme, et porta sur le trône l'habitude de l'hypocrisie. En face du christianisme tout-puissant, il avait feint la ferveur en consommant l'apostasie : avec les chrétiens soumis, il feignit la justice en méditant la persécution. Il avait commencé par flatter ses maîtres; il finit par tendre des piéges à ses sujets.

Chose étrange, que la postérité a peine à croire et qu'il faut pourtant qu'elle admette : de tous les sentiments qui animaient Julien, le plus profond peut-être,

celui dont l'expression jaillit le plus naturellement de son cœur, c'est sa dévotion au polythéisme. Elle reparaît sous trop de formes dans ses écrits, tint trop de place dans sa vie, lui inspira, même sur son lit de mort, trop de pieuses effusions pour qu'on puisse douter de sa sincérité : une comédie ne saurait être ni si longue ni si bien jouée. Quand il s'écriait dans un élan de ferveur : « J'aime les Dieux, je frissonne devant eux, je les respecte et je les redoute, » sa voix prenait un accent d'émotion que nulle feinte ne saurait imiter [1]. Résignons-nous donc à penser qu'un homme d'esprit pouvait encore, quatre siècles après Jésus-Christ, s'aveugler jusqu'à chérir les fables dont souriait déjà Cicéron. Dans cette âme ardente, tourmentée du besoin de croire et d'aimer, dès que la foi eut disparu, la superstition s'étendit comme ces végétations parasites qui absorbent la fécondité du sol quand la culture l'abandonne. Elle y régna en souveraine : ni la réflexion ni l'étude n'ébranlèrent son empire. Les lettres et la métaphysique ne servirent qu'à l'orner d'une parure décente qui lui permit de s'asseoir à la table d'un roi, et de veiller au chevet d'un philosophe. Mais elles lui enlevèrent d'un même coup, et la simplicité qui l'excuse, et cette bonhomie naïve qui, chez l'humble paysan, lui prête parfois des charmes. La crédulité pédante de Julien n'échappe au dégoût que par le ridicule. Les incré-

1. Τοὺς θεοὺς πέφρικα, καὶ φιλῶ, καὶ σέβω, καὶ ἅζομαι (Jul., *Or* 7, p. 396).

dules, les sceptiques de tous les siècles, qui ont admis Julien dans leurs rangs, ont soigneusement laissé dans l'ombre ce trait si marqué cependant de son caractère. Il ne leur plaisait pas de reconnaître que le modèle qu'ils donnaient aux rois avait consulté d'autres oracles que ceux de la philosophie. Dans leur dédain de toute croyance, il leur convenait moins encore de montrer en face d'Athanase, seul, et soutenant sans frémir l'effort combiné de tout un empire, Julien, sur le trône du monde, pâlissant devant les entrailles d'une victime. C'est que si la foi donne la force, la superstition souffle la terreur. Si Julien n'eût eu du sang des héros dans ses veines, ses Dieux l'allaient rendre lâche. La peur insensée des présages troubla ses dernières nuits et fit palpiter ce cœur intrépide de la seule émotion qui en ait jamais précipité les battements.

C'est ainsi que le paganisme étendit sa malédiction sur les dons les plus heureux de son dernier héros et en paralysa tout l'effet. Peut-être que cette épreuve suprême était nécessaire; peut-être, pour attester la déchéance fatale des doctrines qui avaient jusque-là gouverné le monde, fallait-il qu'un dernier appel leur fût adressé, au nom de la philosophie, de la gloire et de l'éloquence, parlant un instant par la même bouche. Rien ne répondit, rien ne bougea, tout resta muet et mort. Bien loin de voir revivre le polythéisme à sa voix, ce fut Julien qui, plein de vie et de jeunesse, dut s'ensevelir avec lui. C'est que les institutions humaines

ont leur temps marqué de prospérité et de décadence, et ne ressuscitent jamais quand l'heure de leur déclin a sonné. Celles-là seules qui descendent du ciel peuvent s'arracher des bras de la mort. A ce signe, on reconnaît à travers les âges l'origine céleste de l'Église. Le sceau inimitable de sa divinité, c'est encore moins en effet de durer et surtout de briller toujours, que de refleurir incessamment sur sa tige et de renaître en tous lieux de ses propres ruines. Depuis douze siècles qu'elle a triomphé, combien de fois sa destinée a paru toucher à son terme, et la pâleur du sépulcre a semblé se répandre sur elle! Combien de fois les peuples ont pu croire qu'elle allait rejoindre à son tour, dans la nuit du passé, tant de religions adorées, puis oubliées! Les hérésies lui ont disputé les âmes; les abus ont obscurci sa lumière; les conquêtes ont fait reculer son empire; les tressaillements de la liberté humaine ont brisé son joug : toujours et partout elle a su puiser en elle-même la source d'une vie nouvelle. Si la papauté s'asservit, c'est Grégoire VII qui se dresse pour l'affranchir. Si Luther et Calvin triomphent, toute une pléiade de génies que Bossuet commande va s'élever pour leur faire tête. Sur le sol rasé par la révolution française, de nouveaux temples viennent jeter de plus solides fondements. Toutes ces renaissances successives ne sont point dues au bras des protecteurs couronnés. L'Église ne tolère pas dans son sein ces Julien, à la fois empereurs et pontifes, qui prétendraient la réformer et la

rétablir, et lui distribuer à leur gré leurs faveurs et leurs réprimandes. Elle n'a besoin d'être défendue ni corrigée par personne. Quand elle reparaît, aux yeux des peuples, après une éclipse passagère, c'est au contraire l'adversité qui la retrempe; ce sont ses vertus seules qui la font reconnaître. Le martyre la précède, et la charité l'accompagne. Forte de ces deux appuis, elle ne craint point de paraître succomber sur un point et pour un jour, parce qu'elle a, depuis le Calvaire, l'habitude de la résurrection : *Resurgens, non moritur.*

CHAPITRE VIII

LE RETOUR DE L'ARMÉE.

(363 — 364.)

SOMMAIRE.

Situation périlleuse de l'armée romaine après la mort de Julien. — Élection improvisée de Jovien, comte des domestiques. — Départ précipité de l'armée, et marches pénibles des premières journées. — L'armée veut franchir le Tigre. — Jovien désapprouve ce projet, et s'y prête par faiblesse, sans pouvoir réussir à l'accomplir. — Sapor fait proposer la paix aux Romains, moyennant la rétrocession des cinq provinces transtigritanes et l'abandon du roi d'Arménie. — Après quelques hésitations, ces conditions sont acceptées, et la paix est conclue. — Jugement sévère porté sur la conduite de Jovien, à cette occasion, et discussion de ce jugement. — Retraite pénible des Romains au delà du Tigre, et arrivée de Jovien à Nisibe. — Effet de la nouvelle imprévue de la mort de Julien et de la paix en Orient. — Funérailles de Julien. — Appréciations diverses de sa mémoire faites par saint Grégoire de Nazianze et Libanius. — Évacuation des forteresses cédées par Jovien, et en particulier de Nisibe. — Arrivée de Jovien à Antioche. — Son impopularité. — Ses embarras politiques et religieux. — Il ne sait quel parti prendre entre les diverses sectes chrétiennes. — Il demande conseil à Athanase. — Réponse d'Athanase. — Il est mandé à la cour. — Mesures que Jovien adopte par son conseil. — Liberté des cultes, et faveurs faites aux chrétiens orthodoxes. — Les Ariens intriguent contre Athanase auprès de l'empereur. — Jovien les renvoie sans les écouter. — Il se met en route pour Constantinople. — A Ancyre, il reçoit avec son jeune fils les insignes du consulat. — Discours de Thémistius. — Mort subite de Jovien à Drepane. — Difficultés d'une élection nouvelle. — Le choix tombe sur Valentinien. — Son couronnement. — L'armée exige qu'il s'adjoigne un collègue. — Il associe à l'empire son frère Valens. — Partage de l'empire entre eux : Valens reste en Orient. — Valentinien va gouverner l'Occident. — Fin de cette seconde période et résumé.

CHAPITRE VIII.

LE RETOUR DE L'ARMÉE.

(363-364.)

Le 27 juin 363, quand le soleil se leva sur les plaines d'Assyrie, la situation de l'armée romaine parut dans toute son horreur. L'ennemi, posté sur les hauteurs qui la dominaient, la pressait par derrière; la famine décimait ses rangs, et le soldat devait désormais avancer, sans chef pour le guider, à travers des pays inconnus. Toute la pensée de la guerre, et même de la retraite, était dans la tête de Julien. Il disparaissait, ne laissant ni instructions, ni testament, ni successeur désigné, ni héritier naturel. Pour donner à la fois un général aux soldats et un empereur au monde, nul mode d'élection n'était prévu. On avait à peine quelques heures devant soi, pour faire choix d'un commandant et pour arrêter un plan de campagne.

Le conseil des grands officiers, s'adjoignant les chefs principaux des légions, se réunit dès l'aube sous la tente impériale. C'était comme on l'a vu, l'assemblée la

plus discordante : il y avait des gens de toute espèce, des chrétiens, des augures, des philosophes. Une profonde et ancienne division existait entre les anciens officiers de Constance conservés par son successeur, tels que les deux maîtres de la cavalerie et de l'infanterie, Arintheus et Victor, et les compagnons d'armes de Julien, Gaulois ou demi-Barbares, comme le duc Dagalaïphus et le consulaire Nevitta. Les rivalités contenues par l'ascendant du génie de Julien éclataient sur son lit de mort. Les officiers de Constance dédaignaient les parvenus de la guerre qui, à leur tour, n'avaient que des expressions méprisantes pour les militaires de cour. Aucun des deux partis n'aurait voulu du candidat de l'autre. Pour sortir de peine, la majorité du conseil étant païenne, on consulta les oracles. Ils donnèrent un conseil fort sage en désignant le préfet du prétoire Salluste Second, dont le caractère conciliant était connu. Mais Salluste était vieux et très-fatigué de la campagne. Il s'excusa sur son âge et sur ses infirmités, et ne voulut se laisser couronner à aucun prix. L'embarras devenait extrême. Un officier d'un grade honorable, dit Ammien Marcellin (sans le nommer, ce qui ferait penser que c'était lui-même), ouvrit alors l'avis de ne point faire d'élection, de se comporter tout simplement comme on eût fait en l'absence de Julien, c'est-à-dire de laisser le commandement de l'armée au plus ancien en grade, et d'attendre pour choisir un empereur que la retraite fût accomplie et qu'on eût rejoint l'armée restée en

Mésopotamie; car il n'entrait dans l'esprit de personne qu'un empereur pût être nommé par d'autres que par des soldats[1].

C'était le parti le plus raisonnable : ce ne fut pas celui qui prévalut. Avant même qu'on eût été aux voix, il s'éleva un peu de tumulte au bas bout de l'assemblée, qui était fort nombreuse. Une petite partie des membres présents, probablement des officiers d'un grade inférieur, impatientés de ces lenteurs et de ces rivalités auxquelles ils étaient étrangers, se concertèrent entre eux et dirent qu'ils voulaient avoir pour empereur le comte des domestiques, Jovien. C'était un brave officier, d'un grade peu élevé, mais d'une naissance honorable (car son père, le comte Varronien, comptait de bons services), et d'un caractère facile. Quoique chrétien fidèle, et ayant même bravé la disgrâce pour sa foi, il était ami du plaisir, et on lui reprochait un peu de propension pour le vin et pour les femmes. Ces défauts, qui n'ont jamais été trop mal vus dans les camps, ne l'empêchaient pas d'être très-aimé du soldat. Aussi, dès que son nom fut prononcé, les officiers supérieurs sentirent que le choix était populaire, et qu'il n'y aurait pas sûreté à s'y refuser. Ils acceptèrent donc l'idée proposée, plus par crainte d'exciter quelque mécontentement que par une résolution bien arrêtée. On jeta à la hâte sur les épaules de Jovien un vêtement de pourpre, beaucoup

1. Amm. Marc., xxv, 5.

trop court pour sa taille, qui était très-grande. Puis, tout en faisant sonner le départ (car il n'y avait pas un instant à perdre), on promena le nouvel empereur à travers les légions déjà prêtes à se mettre en route [1].

Le cri de Jovien Auguste se propageait d'un bout à l'autre du camp. On fut tout surpris de l'extrême enthousiasme avec lequel il était répété surtout à l'avant-garde; mais on le fut bien davantage encore lorsqu'à l'approche du nouvel élu lui-même, ces transports se changèrent subitement en larmes et en sanglots. Une méprise avait trompé le zèle de ce corps, tout composé d'anciens soldats de Gaule. Les deux noms de Jovien et de Julien ne différant que par deux lettres, et présentant à l'oreille un son analogue, ces braves gens avaient cru que leur chef revenait à la vie. Mais quand, au lieu de la démarche leste et du port militaire qu'ils connaissaient si bien, ils virent se dessiner une taille longue et un peu courbée, ils éprouvèrent un moment de désappointement qu'ils ne purent contenir [2].

Jovien lui-même n'avançait qu'avec répugnance. La dignité d'empereur n'avait pas beaucoup de charme au fond de l'Assyrie et en face d'un ennemi menaçant. Puis un scrupule troublait cet honnête homme, qui ne vou-

1. Amm. Marc., xxv, 5, 10. — Théod., iv, 1. Cet écrivain explique assez bien ce qu'Ammien avoue indirectement, c'est que Jovien fut élu par le choix de l'armée et des officiers d'un grade inférieur, contre le gré des officiers supérieurs. Pour Zosime, Aurèle-Victor, Eutrope, et les autres écrivains païens, ils rapportent l'élection sans aucun détail.

2. Amm. Marc., *loc. cit.*

lait ni désavouer sa foi, ni abuser de la confiance qu'on lui témoignait. « Je ne puis régner sur vous, disait-il; je suis chrétien, et Julien vous a tous imbus de sa détestable doctrine. Vous avez tous offensé Dieu; vous serez vaincus, et vous deviendrez le jouet des Perses. » Ces difficultés ne touchèrent que très-médiocrement ceux qui l'entouraient, accoutumés qu'ils étaient à changer de religion en même temps que d'empereur. « Qu'à cela ne tienne, lui dit-on. Tous les hommes ici ont été élevés dans les principes de la religion chrétienne. Les plus âgés ont eu pour maître le grand Constantin lui-même; les autres ont été enseignés par Constance. Quant à celui qui vient de mourir, il a régné trop peu de temps pour imprimer bien avant la tache de son mensonge. » Cette remarque très-fondée tranquillisa la conscience de Jovien, et, pour la compléter, il eût fallu ajouter que les Dieux qui venaient de si mal récompenser Julien n'étaient point en honneur ce jour-là dans l'armée. Pour la forme cependant, les augures consultèrent encore les entrailles des victimes; mais les oracles étaient, comme tout le monde, avant tout pressés de partir. Ils répondirent que Jovien était perdu s'il s'arrêtait; mais que, s'il se mettait en route, ses armes seraient certainement heureuses. Le triste défilé commença donc, un corps d'armée escortant le corps de Julien, qu'on avait soigneusement embaumé et mis dans un cercueil pendant la nuit[1].

1. Amm. Marc., *loc. cit.* — Théod., IV, 1. — Soc., III, 22. — Soz.,

La journée ne se passa pas sans que le nouvel empereur eût occasion de signaler sa valeur. A peine avait-on fait quelques pas, que les Cataphractes des Perses fondaient sur les cohortes joviennes et herculéennes. Dans la mêlée qui s'engagea, on remarqua, pour la première fois, l'uniforme des cavaliers royaux de Sapor lui-même, et l'on put juger par là que le grand roi se rapprochait de l'armée romaine, encouragé probablement par le bruit de la perte qu'elle venait de faire. L'escarmouche fut très-sanglante, car elle coûta la vie à trois tribuns militaires. L'avantage resta aux Romains, mais la journée n'en était pas moins perdue. On avait fait très-peu de chemin, puisqu'au moment où la nuit approchait, on retrouva dans la plaine le corps du maître des offices, Anatole, tué dans la bataille précédente, et qu'on avait négligé d'enterrer. Chaque jour de retard enlevait une ration de vivres aux provisions déjà si réduites de l'armée. On réussit cependant, dès cette nuit-là, à se rapprocher du Tigre à la hauteur du château de Somère; et pendant plusieurs marches, au milieu d'attaques diverses et, en quelque sorte de piqûres constantes des Sarrasins et des Perses, on ne cessa de remonter le cours du fleuve. Le qua-

VI, 3. —Rufin, II, 1. — *Chron. Alex.* — Le fait de Jovien faisant promettre à son armée de redevenir chrétienne, est attesté par le concours de tous les écrivains chrétiens. J'ai dû adoucir un peu leurs expressions, pour ne pas contredire le récit d'Ammien, témoin oculaire, qui a pu passer sous silence ce qui le gênait, mais non inventer des faits opposés à la vérité.

trième jour, on atteignit enfin la ville de Dura, le premier endroit un peu considérable qu'on eût rencontré depuis Ctésiphon [1].

L'audace de l'ennemi dépassait toute croyance : ses cavaliers venaient à portée non-seulement du trait, mais de la voix, et échangeaient des propos injurieux avec les sentinelles romaines. Une nuit, ils forcèrent la porte du prétoire et pénétrèrent jusqu'à l'entrée de la tente du prince. C'étaient des alertes constantes, qui ne permettaient pas de goûter en paix une heure de repos. Les soldats, harassés, éprouvaient une violente tentation de se dérober à ce supplice, en mettant entre eux et leurs persécuteurs la barrière du Tigre. Ils se rappelaient le passage du fleuve, si hardiment opéré par Julien, et demandaient à grands cris qu'on les laissât tenter d'échapper à une mort lente par un coup de hardiesse. Jovien n'était pas de son naturel porté aux aventures, et celle-ci en particulier présentait plus de périls que d'avantages. Le cours du Tigre était très-rapide en cet endroit; les points de passage étaient bien gardés : les embarcations manquaient, et l'autre rive du fleuve, parcourue par des tribus non soumises à Rome, n'offrait pas plus de sécurité que celle où on se trouvait. Il était infiniment plus raisonnable de tendre à marches forcées vers les provinces transtigritanes, voisines de l'Arménie et soumises à l'empire de Rome. Jovien représenta toutes

1. Amm. Marc., XXV, 6. — Zos., III, 30.

ces raisons avec beaucoup de sens et de douceur, mais ne réussit pas à convaincre des esprits exaltés par la souffrance. On lui fit entendre qu'il remplaçait bien mal le héros auquel il succédait, et qu'on voyait bien maintenant la différence. Jovien, dont la valeur sur le champ de bataille n'était point douteuse, n'eut pas le courage plus rare de se laisser taxer de lâcheté. Il prit le pire des partis. Il tenta un coup très-périlleux par des demi-moyens et avec peu d'ardeur. Sans confiance dans le succès de l'entreprise, il consentit à en laisser faire l'essai par les plus résolus de l'armée, et ceux qui criaient le plus haut, les Germains et les Gaulois. Cinq cents hommes d'élite, choisis parmi les meilleurs nageurs et parmi ceux qui avaient habité dès leur enfance sur le bord des fleuves, se confièrent aux flots pendant la nuit. Ils réussirent à vaincre le courant et à toucher la rive, où ils surprirent et même égorgèrent un poste de Perses qui dormaient en pleine sécurité. Le succès de cet heureux coup de main acheva de monter toutes les têtes : il ne fut plus question que de passer le fleuve et de rentrer sur le sol romain en ligne droite. Jovien, entraîné par le mouvement général, malgré la résistance de sa raison, consulta les constructeurs de l'armée qui lui promirent de faire un pont, porté, à défaut de charpente, sur des bateaux de cuir et sur des outres. Un expédient pareil avait été offert à Xénophon, dans sa fameuse retraite, et il l'avait prudemment rejeté. Mais ni Jovien n'avait le grand cœur du général grec, ni les Romains de la

décadence n'avaient la force d'âme des Athéniens et des Spartiates [1].

Dans une situation extrême, où il fallait compter toutes les minutes de chaque heure, et tous les repas de chaque soldat, on se mit à l'œuvre pour construire un pont, et deux journées, deux précieuses journées furent consumées dans un travail ingrat. Le cours torrentiel du Tigre emporta en se jouant tous les frêles obstacles qu'on essayait de lui opposer; il n'y eut pas moyen de joindre l'une à l'autre des embarcations sans consistance, et, à l'approche de la seconde nuit, l'armée se trouvait avec deux jours de vivres de moins, à plus de cent milles encore d'une frontière amie, voyant s'entasser sur ses derrières des ennemis plus nombreux que jamais. Un morne abattement se peignit sur tous les visages; tous les yeux étaient levés vers le ciel avec désespoir, lorsqu'on annonça que le suréna, accompagné d'un autre grand seigneur de Perse, demandait à être introduit auprès de l'empereur de Rome, pour lui soumettre des propositions de paix [2].

Sapor, en effet, était régulièrement informé de tout ce qui se passait dans le camp romain. Un porte-étendard des cohortes joviennes, qui avait eu querelle autrefois avec le père du nouvel empereur, et qui s'était enfui le jour de l'élection pour ne pas se trouver sous la puissance de son ennemi, avait donné au monarque,

1. Amm. Marc. — Zos., *loc. cit.* — Eutr., x, 17.
2. Amm. Marc. — Zos., *loc. cit.*

sur la situation de l'armée et sur le caractère de son général, les renseignements les plus détaillés. Quand Sapor apprit que Julien était bien réellement mort, et qu'à la place de ce redoutable capitaine, il n'avait plus en tête qu'un officier de second ordre, d'humeur plus accommodante, sa joie fut sans bornes et se témoigna même au dehors de la façon la plus expansive. Il ne songeait d'abord qu'à exterminer toute l'armée romaine, et à n'en pas laisser revenir un seul homme en vie. La réflexion, sans diminuer cette confiance, trop bien fondée, le décida à mettre plus de prudence dans l'usage d'une prospérité inattendue. A quoi servait d'anéantir une armée romaine, quand une autre était aux portes et quand, depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'au pied du Caucase, tant de populations étaient prêtes à fournir de nouvelles recrues? La capture même d'un empereur était un exploit sans profit. Quel avantage avait retiré son illustre ancêtre, Sapor Ier, de l'humiliation de Valérien? une vaine gloire, bientôt expiée par une cruelle vengeance. Mais user de ce qu'on tenait sous sa main le maître du monde romain, pour lui vendre la liberté au prix de quelques concessions importantes et de la sécurité définitive du royaume des Perses : c'était à la fois un parti plus prudent et un profit plus net. Or, il y avait une proposition toute simple et qui se présentait naturellement à l'esprit : c'était de remettre les choses exactement au point où elles étaient soixante ans auparavant, quand le traité de Nisibe, imposé par Dioclétien et

Galère, était venu priver la couronne des rois perses de cinq de leurs plus belles provinces, celles-là mêmes qui formaient comme la clef de tout l'empire. La condition était par elle-même assez dure pour qu'on ne craignît pas d'entourer l'offre de quelques égards. Le premier personnage de l'empire, le suréna, fut donc chargé d'aller offrir à l'empereur romain la liberté de sa retraite moyennant la rétrocession des cinq provinces transtigritanes et de toute la partie de la Mésopotamie qui avoisinait le Tigre, y compris les deux villes de Nisibe et de Singare et quinze autres châteaux forts; en outre, la rupture de tout traité d'alliance avec le roi d'Arménie, et la promesse de n'aider ce prince dans aucune de ses guerres avec les Perses [1].

Quand les ambassadeurs arrivèrent, Ammien convient qu'ils furent reçus par toute l'armée comme des envoyés de la Providence [2]. Mais la hauteur de leur langage, et surtout la nature de leurs propositions, vinrent calmer ce premier transport. « Le roi, très-clément, disaient-ils, consent, par égard pour l'humanité, à ouvrir la retraite aux débris de l'armée romaine, si César, d'accord avec les grands de l'empire, veut se conformer à ses volontés; et il ne met pas ses faveurs à un très-haut prix, car il ne demande qu'à rentrer dans son bien [3]. » Resserrer les limites du territoire impérial,

1. Amm. Marc., XXV, 5, 7.

2. Amm. Marc., *loc. cit.* Erat tamen pro nobis æternum Dei cœlestis numen.

3. Fingentes humanorum respectu reliquias exercitus redire sinere

abandonner à la fois et les conquêtes qui tenaient l'ennemi en respect, et les citadelles qui gardaient ses propres frontières, c'était pour un Auguste d'hier payer la pourpre bien cher. De pareilles conditions ne pouvaient être acceptées sans débats ; mais, du moment où elles n'étaient pas rejetées par un premier mouvement d'indignation, la cause des Perses était gagnée. Pour les discuter avec Sapor lui-même et en obtenir au moins l'adoucissement, Salluste fut envoyé au camp des Perses avec Arinthéus. Ils revinrent, puis retournèrent, et quatre jours s'écoulèrent dans ces pourparlers, au bout desquels la famine étant plus grande et les provisions moindres que jamais, la soumission, difficile déjà à refuser auparavant, était devenue tout à fait indispensable.

Autour de Jovien, tout le monde penchait pour la paix, et dans l'armée on ne voit pas qu'une seule voix se soit élevée à l'encontre. La nécessité pesait sur tous. Un
[1] dernier motif leva toute indécision. Les amis de Jovien, ceux qui l'avaient porté au trône ou qui s'étaient compromis pour lui, réfléchirent qu'il n'était nullement sûr que son élection fût reconnue par l'armée restée en Mésopotamie, et principalement par Procope, parent de Julien, qui passait pour avoir été désigné par lui, au début de cette expédition même, au milieu d'une cérémonie religieuse, comme son successeur. Qu'arrive-

clementissimum regem, quæ jubet si impleverit cum primatibus Cæsar... Petebat autem rex obstinatius, ut ipse aiebat, sua dudum a Maximiano erepta.

rait-il si, après toutes les horreurs de cette retraite, Jovien trouvait encore le sol de la patrie fermé devant lui, et la guerre civile succédant à la guerre étrangère? Un prompt retour était le seul moyen de prévenir un tel péril, et la paix le seul moyen de hâter le retour. Jovien s'y décida. Elle fut conclue pour trente années et garantie par l'échange des plus illustres otages : Victor, d'une part, avec deux tribuns militaires, et trois satrapes perses de l'autre[1].

A peine les conventions étaient-elles arrêtées et la sécurité obtenue à ce prix onéreux, que, comme c'est l'ordinaire dans les grandes réunions d'hommes, toutes les dispositions des esprits changèrent brusquement. La veille, on ne songeait qu'au péril; le lendemain, on n'était plus sensible qu'à l'humiliation. Ceux qui eussent maudit l'obstination de Jovien, s'il avait refusé de souscrire au traité, une fois mis à couvert par sa signature, accusèrent hardiment sa faiblesse. De tout l'art du gouvernement, c'est peut-être le point le plus difficile que de savoir prévoir et braver ces rapides variations de l'humeur populaire. Tous les tacticiens de l'armée, une fois le danger passé, retrouvèrent, pour condamner Jovien, des trésors de patriotisme et de science, qui, malheureusement, au moment de la nécessité, leur avaient fait défaut. Le récit d'Ammien lui-même porte

1. Amm. Marc., *loc. cit.* — Zos., III, 31. — Soc., III, 22. — Soz., VI, 3. — Théod., IV, 2. — S. Grég. Naz., *Or.* V, 15. — Eutr. — Rufin, *loc. cit.* — Liban., *Or.* 10, p. 324.

encore l'empreinte de cette étrange mobilité de sentiment. Après être convenu que la négociation offerte par les Perses fut une faveur inespérée de la Providence, il n'en soutient pas moins gravement, quelques lignes plus bas, qu'en mettant à profit les quatre jours qu'elle dura, on aurait pu atteindre à la rigueur le territoire de la Corduène, distant seulement de cent milles, et échapper ainsi à l'ennemi. Il n'oublie qu'une seule chose, c'est que des troupes épuisées par la famine ne font point de marches forcées quand elles ont d'heure en heure un combat à livrer, des adversaires à poursuivre et des morts à enterrer[1].

L'incontestable vérité, que tous les récits sérieux concourent à établir, et que peut seule méconnaître l'ignorance emphatique de Libanius, c'est que Jovien n'avait que le choix, ou de souscrire aux propositions de Sapor, ou de livrer son armée avec lui-même à une extermination certaine. « Il n'en serait pas même revenu un porte-feu, » dit très-raisonnablement saint Grégoire par une expression proverbiale qu'il avait empruntée à des témoins oculaires [2]. Saint Grégoire a raison d'ajouter que cette situation désespérée était plus imputable à l'imprudence de Julien qu'à l'indécision de son successeur, à qui le téméraire empereur avait laissé en héritage les conséquences de ses fautes, sans les ressources de son génie. Il est absurde de prétendre, comme Eu-

1. Amm. Marc., *loc. cit.*
2. S. Grég. Naz., *loc. cit.*

trope et Zosime, que la concession faite par Jovien d'une certaine étendue de territoire était sans exemple dans les annales de Rome, et que ce fut le Dieu des chrétiens qui, le premier, laissa déplacer la limite sacrée de l'empire. Le fait, au contraire, s'était vu très-fréquemment déjà, bien que justifié par des motifs beaucoup moins pressants. Adrien lui-même, le père des Antonins et un empereur des meilleurs jours, avait très-sagement fait le sacrifice des conquêtes éphémères de Trajan, et laissé l'Arménie, un instant réduite en province romaine, reprendre son ancienne indépendance sous son ancienne dynastie. Aurélien, l'un des héros de la décadence, pour mieux concentrer la défense des frontières, n'avait pas fait difficulté d'abandonner la meilleure moitié de la Dacie. Personne ne l'avait blâmé d'avoir sacrifié l'étendue de l'empire à sa sûreté. Les provinces, dont le nouveau traité, signé par Jovien, consommait la séparation, étaient des possessions très-récentes, imparfaitement incorporées à l'empire, et bien qu'elles fussent très-précieuses assurément, Rome pourtant s'en était passée dans les plus beaux temps de sa force et de sa gloire. Le seul doute par conséquent qui pût troubler la conscience de Jovien au moment de signer ce douloureux traité, c'était de savoir si lui, souverain créé la veille, sur un territoire étranger, dans un camp, par la fantaisie de quelques soldats et l'assentiment aveugle de quelques officiers, il pouvait valablement décider de l'intégrité de l'État et de la destinée des populations romaines; mais ce fut

probablement le seul qui ne traversa pas son esprit.

Si pareille question eût été faite même à l'étourdi Varron, sur le champ de bataille de Cannes, ou adressée par Xénophon aux dix mille héros qui le suivaient sur ces bords funestes du Tigre, la réponse n'eût pas été douteuse un instant. Tous les échos eussent répété d'une voix unanime que des soldats sont les serviteurs et non les maîtres de l'État, qu'ils doivent périr pour lui, mais ne peuvent disposer de son sort, et qu'on ne peut donner, même pour racheter sa vie, que ce qu'on possède. Les souverains d'une monarchie, telle que l'a faite plus tard l'esprit chrétien des temps modernes, mis à pareille épreuve, les captifs de Poitiers ou de Pavie, par exemple, auraient senti également qu'ils ne pouvaient réduire à eux seuls le legs de leurs ancêtres et le patrimoine de leurs enfants. Les uns et les autres ne se seraient pas cru le droit de consentir la cession de provinces entières, comme une garnison affamée, dans une citadelle, stipule la reddition de ses armes. Derrière eux ils auraient senti un sénat, une assemblée populaire, des héritiers pourvus de droits acquis, dont le consentement était nécessaire et ne pouvait être suppléé. Mais un empereur romain n'avait ni de telles limites à respecter, ni de tels scrupules à concevoir. La fiction étrange qui concentrait sur sa tête la souveraineté populaire, et qui ne s'était point altérée en passant du forum au prétoire, permettait à un homme seul, sans aïeux, sans avenir, de disposer à son gré du sort des peuples, et qui

que ce soit au monde n'avait le droit de lui en demander compte. Jovien ne dépassa point ses droits en mettant son nom au bas de l'acte triste et sensé qui entamait l'unité romaine. S'il y eut un coupable à accuser, ce fut cette informe constitution dont avait gratifié le monde la servilité de la multitude, exploitée par l'audace des aventuriers.

Pour être délivré du principal ennemi, on n'était pas quitte pourtant des autres souffrances de la retraite, car les Perses n'avaient promis ni des embarcations pour traverser le fleuve, ni des vivres pour achever la route, ni leur appui pour réprimer les incursions des tribus du désert. Le passage du Tigre fut donc très-difficile, d'autant plus que tout le monde étant très-pressé de se trouver sur l'autre bord, et le lien de la discipline s'étant fort relâché pendant ces longues traverses, dès que le signal fut donné, chacun voulait se précipiter dans les flots, qui à la nage et qui à cheval, les uns sur des outres, d'autres sur des embarcations faites de petit bois taillé à la main. Cet empressement imprudent coûta la vie à beaucoup d'hommes, qui périrent noyés ou tombèrent isolément entre les mains des Sarrasins. Jovien réussit, mais un peu tard, à contenir ce désordre, en établissant un service régulier de l'une à l'autre rive, au moyen du petit nombre de bâtiments qui avaient été épargnés dans l'incendie de la flotte [1].

1. Amm. Marc., xxv, 8. — Rufin et Théodoret seuls prétendent que les Perses avaient promis et fourni des vivres ; mais leur récit est directement contredit par celui d'Ammien.

De l'autre côté du Tigre, restait encore un long chemin à faire à travers des plaines sablonneuses, avant d'atteindre les pays civilisés par les Romains et les villes mêmes dont la cession venait d'être consentie. Six mortelles journées de la marche la plus fatigante, sous les feux de la canicule et aux prises avec les horreurs de la famine, suffirent à peine pour faire traverser à l'armée ces déserts. Le pays ne fournissait d'autre aliment que de l'absinthe et des herbes sauvages. Le soldat affamé tuait les bêtes de charge pour s'en nourrir; puis, trop faible pour porter lui-même son bagage, il le jetait au hasard sur la route. Mille terreurs diverses assiégeaient les esprits : tantôt c'étaient les Perses qui, manquant à leurs engagements, allaient arriver sur les derrières de l'armée fugitive; tantôt c'était Procope et les légions de Mésopotamie, qui venaient à la rencontre de Jovien pour contester son élection et le forcer à déposer la pourpre. Ces craintes furent pourtant vaines. De la vieille citadelle de Hutta, où l'on se reposa quelques instants, Jovien fit partir en avant le tribun Maurice pour s'assurer de l'accueil qui allait lui être fait sur le territoire romain, et il sut bientôt que le patriotisme l'emportait dans l'âme de ses anciens collègues sur toute rivalité d'ambition. Au château d'Ur, il trouva le duc de Mésopotamie, Cassien, qui lui amenait des renforts et des vivres [1]. Pour la première fois, alors, il put quitter un instant le métier de général pour songer aux intérêts

1. Amm. Marc., *loc. cit.* — Zos., III, 33. — Liban., *Or.* 10, p. 325.

de son pouvoir. Il dépêcha des messagers dans les diverses parties de l'empire, pour faire connaître la mort de Julien et sa propre élévation. Il en envoya deux en particulier, très-confidentiels, à son père Varronien, à qui il destinait le consulat, et à son beau-père Lucilien (celui-là même qui avait amené la flotte à Julien jusqu'à Circésium), officier très-distingué, dont il voulait faire un maître de la cavalerie. Enfin il choisit avec un soin tout spécial les agents qu'il destinait aux provinces un peu éloignées, comme celles de Gaule et d'Italie, et les fit partir en leur recommandant de faire valoir ses titres au rang suprême, d'atténuer dans leur langage la gravité de l'échec des Romains, et de revenir surtout très-rapidement lui rendre compte de l'état des esprits. La soumission de l'Occident au choix fait par l'Orient était toujours douteuse; mais, dans le cas présent, l'éloignement avait cet avantage, qu'on pouvait espérer de faire quelque illusion sur la triste réalité des faits [1].

En Asie, au contraire, les nouvelles attendues avec une anxiété croissante éclatèrent tout à coup comme la foudre. Depuis le passage du Tigre et l'incendie de la flotte, c'est-à-dire depuis plus de six semaines, aucun courrier de l'armée n'était arrivé; toutes les communications, coupées par la barrière du fleuve et par l'immensité du désert, étaient suspendues [2]. Ce silence sinistre pénétrait les âmes de terreur. Dans l'attente

1. Amm. Marc., xxv, 8, 11.
2. Liban., *De vita sua*, p. 45.

d'un événement inconnu, les deux partis retenaient leur souffle, et gardaient les yeux fixés et les oreilles tendues vers le rideau épais derrière lequel se jouait leur destinée. Des deux côtés, on courait aux temples, et des prières montaient vers le ciel. Les bruits les plus contradictoires se croisaient. Insensiblement pourtant, à mesure que l'incertitude durait, les sombres pressentiments prenaient le dessus. Tous les présages devenaient tristes du côté des païens; toutes les prédictions triomphantes chez les chrétiens. Des tremblements de terre violents effrayaient en divers lieux les populations de leurs secousses redoublées. On racontait que le même jour, à la même heure, dans trois endroits très-distants l'un de l'autre, la fin du persécuteur de l'Église avait été annoncée par trois visions différentes. Le fameux Basile de Césarée avait vu, disait-on, en songe les cieux ouverts et Jésus-Christ lui-même ordonnant au martyr de Cappadoce, saint Mercure, d'aller frapper Julien dans son camp. Didyme, le savant aveugle d'Alexandrie, après des journées et des nuits passées en jeûnes et en prières, avait aperçu en l'air des cavaliers montés sur des chevaux blancs, dont le chef s'était écrié : « Qu'on aille dire à Didyme que Julien a été tué aujourd'hui vers cette même heure, et qu'il le fasse savoir à l'évêque Athanase. » Enfin un saint solitaire du nom de Julien Sabbas, qui habitait les retraites de la Mésopotamie, sur le chemin que l'empereur devait parcourir dans son retour, étant en oraison pour la délivrance de l'Église,

une voix mystérieuse avait fait retentir à ses oreilles cette parole : « Le sanglier a cessé de vivre [1]. »

Mais ces bruits, répétés, discutés, contestés, ne préparaient encore que faiblement les esprits au désastre dont l'annonce fondit tout d'un coup sur eux. L'empereur mort, un nouveau maître inconnu, l'armée décimée et l'empire démembré, tout fut appris en même temps par le premier messager venu du camp. Il dut traverser d'abord les contrées cédées par Jovien et celles qui devenaient, par cette cession même, la frontière nouvelle, et par conséquent très-menacée, de l'empire. L'épouvante et la douleur y étaient générales. En passant à Carrhes, le courrier faillit être lapidé par la population [2]. Mais à mesure qu'il avançait dans l'intérieur et s'approchait d'Antioche, un autre sentiment paraissait sur les visages. Chez tous ceux dont l'existence n'était pas directement mise en jeu, la nouvelle qui ne touchait que la politique pâlit devant celle qui intéressait la foi. Tel était l'affaiblissement du sentiment patriotique éteint par le pouvoir absolu, et telle au contraire l'ardeur du sentiment religieux allumé par l'Évangile. Toutes ces populations, ramassées de tous les bouts de l'univers, et accouplées au hasard sous un joug de fer, n'avaient, à vrai dire, plus de patrie ; et, plongées dans l'apathie qui naît d'une irrémédiable misère, leur sort terrestre leur était indifférent ; mais il leur

1. *Chron. Alex.* — Soz., VI, 2. — Théod., III, 25.
2. Zos., III, 34. — Liban., *Or.* 9, p. 259 ; 10, p. 331.

restait un Dieu qui leur montrait une espérance au delà de ce monde : un homme l'avait osé braver; cet homme périssait. Si le malheur de l'État faisait couler des larmes, elles étaient séchées bientôt par la sombre joie de voir éclater la justice de Dieu.

Antioche, qui soupirait sous le joug très-dur du préfet Alexandre, et qui s'attendait à être plus sévèrement châtiée encore par le souverain qu'elle avait insulté, se livra surtout à des transports sans mesure. On illumina, on fit des festins et des fêtes publiques. Étrange inconséquence de la frivolité humaine! Pour célébrer le triomphe de l'Église on brava ses anathèmes. Jamais les théâtres ne furent plus pleins, ni les représentations plus splendides. Et c'étaient ces lieux profanes et maudits qu'on choisissait pour y faire entendre ces cris : « Victoire à Dieu et à Jésus-Christ! Sophistes insensés, Maxime et Priscus, où sont vos oracles[1]? » Les païens, grands adorateurs de la fortune, étaient consternés. Saint Jérôme raconte qu'il assista, encore tout enfant, dans la ville où il étudiait, à l'arrivée de la nouvelle. Les païens étaient nombreux, à ce qu'il paraît, dans cet endroit, car on sacrifiait de tous les côtés. A l'instant les temples furent déserts et les sacrifices arrêtés, et il entendit un païen qui disait en riant : « Pourquoi les chrétiens disent-ils que leur Dieu est patient? Il ne perd pas un jour pour se venger. » L'église chrétienne, au contraire, se remplit, et l'on y récita sur un ton grave le

1. Théod., III, 28.

chapitre III du prophète Habacuc, où se trouvent ces versets : « Dieu est sorti de Thémen ; le saint est venu des sommets du Pharan... La mort ira devant sa face ; le vent brûlant du désert marchera devant lui... Tu as brisé le faîte de la maison de l'impie ; pour lui tu as mis à nu le fond de l'abîme [1]. » Dans un petit nombre de villes seulement, les habitudes de servilité officielle persistèrent, et Julien prit rang parmi les Dieux à côté de Constantin [2].

Aux nouvelles véritables, déjà par elles-mêmes assez saisissantes, se joignaient toutes les rumeurs populaires qui en venaient grossir encore l'impression. La mort de Julien, la fin la plus naturelle cependant qui pût frapper un général faisant son devoir à la tête de son armée, était racontée de cent manières différentes, suivant les passions et les préjugés de chacun. Quelques chrétiens, peu satisfaits de voir le bras de la Providence guidant du haut du ciel le trait qui avait frappé l'apostat, voulaient à toute force que ce fût proprement un ange qui fût descendu exprès pour le percer sous sa tente pendant qu'il dormait. Les païens, en revanche, accusaient très-haut les chrétiens de l'armée d'avoir payé un assassin pour viser l'empereur par derrière [3].

1. S. Jér., *in Ab.*, t. VI, p. 660.

2. Liban., *Or.* 10, p. 330.

3. Libanius insinue clairement ce soupçon, et Sozomène pousse l'égarement du zèle jusqu'à applaudir à cette odieuse pensée. Il en est sévèrement repris par le sage Dom Clémencet, éditeur des œuvres de saint Grégoire de Nazianze : « a tali tamque inaudito facinore, » dit-il avec

Ses derniers moments faisaient le sujet de commentaires aussi nombreux, aussi animés, et aussi peu vraisemblables. Qu'était-ce que ce cri qu'il avait poussé en tombant? Un hommage au Christ, ou une exécration contre les Dieux? On racontait aussi (saint Grégoire entendit l'anecdote et la crut) qu'avant de mourir il avait recommandé à ses amis de jeter son corps dans les flots, pour qu'on pût dire qu'il avait été enlevé au ciel comme Romulus; mais qu'un eunuque qui entendit former ce dessein s'opposa à son exécution. Enfin les habitants d'Antioche se redisaient les uns aux autres qu'en entrant au palais pour en prendre possession au nom du nouvel empereur, on avait trouvé des coffres entiers pleins de têtes humaines, et des puits remplis de cadavres.

L'excitation fut portée à son comble lorsqu'on apprit que les restes du malheureux empereur arrivaient sous l'escorte d'un corps d'armée, pour être ensevelis avec les honneurs accoutumés. Jovien, en effet, soit par un instinct naturel de modération et de convenance, soit pour ménager les sentiments d'une partie de son armée, soit enfin par respect pour la dignité dont il était lui-même revêtu, avait décidé que toutes les cérémonies usitées pour les funérailles des empereurs suivraient leur cours. A peine arrivé à Tisiphalte, sur le territoire

une juste horreur, «abhorrent aures christianæ» (S. Grég. Naz., *Not. in Or.* v, 13).

1. *Chron. Alex.* — S. Grég. Naz., *Or.* v, 13, 14. — Théod., III, 25. — Soc., III, 21. — Soz., VI, 1.

romain, où il fit sa jonction avec les généraux restés en Mésopotamie, comme il était retenu lui-même par les soins douloureux qu'exigeait l'évacuation des provinces aliénées, il fit partir en avant la dépouille mortelle de Julien sous la garde de Procope, qui était parent du défunt par sa mère. Julien devait reposer dans un des faubourgs de Tarse : c'était la ville où, en partant pour la Perse, il avait annoncé qu'il ferait sa résidence à son retour. Les funérailles eurent lieu en effet avec l'étiquette ordinaire, bien qu'on y mît quelque précipitation dans la crainte de désordres qu'on ne réussit pourtant pas à éviter. Le rituel païen était tout empreint de l'esprit d'une croyance qui, ne pouvant adoucir l'amertume de la mort, cherchait surtout à en distraire les vivants. On y admettait, au milieu des larmes et du deuil obligé, de singuliers intermèdes de bouffonnerie, bien éloignés de la gravité douce du service chrétien et qui, dans les circonstances présentes, dégénérèrent en véritables scandales. On jouait des scènes entières de comédie, et un acteur était chargé de faire le rôle du mort, de reproduire ses principales actions et ses paroles les plus célèbres. D'autres comédiens donnaient la réplique, et déjà plus d'une fois, aux funérailles des empereurs, la vérité, bannie de leur vivant, avait reparu ainsi sur leur tombe par des traits d'audacieuse facétie. Pour Julien, quand il fallut passer toute sa vie en revue, redire l'apostasie de sa jeunesse et les désastres de sa mort, les histrions, sûrs de plaire

à la foule qui les entourait, ne lui épargnèrent pas les mots piquants ni les plaisanteries injurieuses. Ces invectives furent couvertes d'applaudissements, à tel point que Procope, qui dirigeait la cérémonie, épouvanté de ces scènes populaires, inquiet d'ailleurs de sa qualité de parent qui l'exposait aux ressentiments de la foule et peut-être à la méfiance du nouvel empereur, alla se cacher dès que tout fut fini, et personne, pendant plusieurs mois, ne sut ce qu'il était devenu [1]. Le soir, on répandait dans le peuple qu'on avait vu les restes de Julien s'agiter et fermenter dans la bière pendant toute la solennité. La tombe impériale reçut pourtant l'hommage de pieux amis qui y gravèrent les quatre vers suivants :

« Rapporté des rives de l'Euphrate et de la terre des Perses, où il avait conduit son armée pour une œuvre qu'il n'a pu accomplir, Julien, roi excellent et guerrier valeureux, a trouvé cette tombe sur les bords argentés du Cydnus. »

« Ce n'était point le Cydnus, ajoute Ammien Marcellin dans une effusion d'affliction patriotique, quoique ce soit un fleuve pur et agréable, qui devait recevoir de telles cendres; pour perpétuer la gloire de si belles actions, c'est le Tibre qui devrait baigner sa tombe, aux

1. Amm. Marc., XXV, 9, 10. — Sur l'habitude des comédies dans les funérailles romaines, voir S. Grég. Naz., *Carmen de virginitate*, v, 430 et suiv.; t. II, p. 320.—Suét., *Vespasien*, 19; et note de Valois sur le passage cité d'Ammien.

lieux où ce fleuve traverse la ville éternelle et arrose les monuments des anciens Dieux.»

Entre les grossières invectives des bateleurs et cet enthousiasme excessif des vieux soldats, il était réservé, ce semble, à un poëte chrétien de trouver, quelques années plus tard, un juste intermédiaire. Ces vers du poëte Prudence, écrits au début du siècle suivant, n'auraient-ils pas pu en effet figurer avec plus d'avantage sur la pierre funéraire, comme l'épitaphe véritable de cet homme étrange, qui avait renfermé en lui-même tant de contradictions, et en suscitait encore autant après sa mort : « Ce fut un chef très-vaillant dans le combat, un législateur célèbre ; par le bras, comme par le conseil, il servit sa patrie, mais il desservit la religion ; il adora des divinités sans nombre. Il trahit son Dieu, mais non l'État [1]. »

.....Ductor fortissimus armis:
Conditor et legum celeberrimus; ore manuque
Consultor patriæ, sed non consultor habendæ
Relligionis, amans ter centum millia divum;
Perfidus ille Deo, sed non et perfidus urbi.

Mais le temps n'était pas encore venu où, parmi tant de passions soulevées, un jugement équitable pouvait se faire entendre. Il ne faut point demander, sur le caractère des hommes mêlés aux grandes luttes, l'exacte vérité aux contemporains. On ne la trouverait, à dire

1. Amm. Marc., xxv, 10. — Zon., xiii, 13. — Zos., iii, 34. — Prud., *Apotheosis*.

le vrai, dans aucun des discours écrits presque aussitôt après la mort de Julien, et sur sa cendre à peine refroidie, à deux points de vue opposés, par les deux plus célèbres orateurs du temps, Grégoire et Libanius. L'un et l'autre, également surpris, mais très-différemment affectés de cette catastrophe imprévue, employèrent aussitôt leur éloquence, celui-là à célébrer le triomphe de l'Église, celui-ci à déplorer la perte d'un ami très-cher et du héros sur lequel l'empire avait placé sa dernière espérance. Tout est pareil dans la forme extérieure, dans la date et même dans le nombre de ces compositions : car chacun fit deux discours différents : l'un, immédiatement après la mort, et sous l'impression même de la nouvelle ; l'autre, plus étudié, qui ne fut achevé que dans l'année courante : mais tout diffère dans le fond. Ici la parole est animée d'un souffle impétueux de victoire et de jeunesse, là c'est la mélancolie de la mort dont la pâleur se trahit sous les ornements et sous le fard.

Si l'on voulait se convaincre que, malgré le respect dû à tous les écrits sortis d'une plume sainte, il ne faut point prêter au portrait de Julien tracé par saint Grégoire une confiance absolue, une seule remarque suffirait pour lever tous les scrupules. Aux vices de Julien, peints en traits brûlants et sans aucune restriction, le saint orateur oppose presque toujours, pour faire contraste, le souvenir des vertus de Constance [1]. Le persé-

1. Le panégyrique de Constance par Grégoire, qui se trouve presque

cuteur d'Athanase et d'Hilaire, le monarque imbécile et fastueux, que des eunuques gouvernaient en se jouant; celui que saint Jérôme appelle une bête sauvage, est représenté comme un souverain selon le cœur de Dieu, dont le génie éclairé par la grâce n'a pas fait défaut un seul jour. Un tel panégyrique, si évidemment faux et si contraire aux meilleurs témoignages, place la pièce tout entière, sous le rapport de l'exactitude des appréciations, dans une suspicion légitime. Ou bien, en effet, il faut admettre que la forme oratoire, traditionnelle dans les écoles, se prêtait, par une convention tacite, à un certain degré de fiction regardé comme insignifiant, qui ne trompait personne, et que Grégoire n'avait pas rompu complétement avec cette habitude : ou bien, il faut penser que, retiré comme il l'était depuis six mois au fond de la solitude du Pont, loin du contact des hommes, tout entier à l'émotion produite par le récit des souffrances de ses frères et par l'attente de calamités prochaines, le zèle ardent de Grégoire avait, pour un jour, altéré son jugement. Grégoire était jeune encore : s'il avait la ferveur d'un apôtre, il avait l'imagination d'un

à toutes les pages des deux discours (*Or.* IV, 3, 34, 36; V, 16, etc.), a été l'objet de beaucoup de commentaires de la part des érudits, et l'éditeur bénédictin fait les plus grands efforts pour l'expliquer par l'ignorance où saint Grégoire pouvait être de la fin de ce prince et de son baptême par Euzoius. Mais pouvait-il ignorer l'exil d'Athanase, les scènes violentes d'Alexandrie, la persécution atroce de tout l'Orient? C'étaient là des faits trop éclatants pour n'être pas connus de tout le monde, et surtout d'un personnage aussi éminent que Grégoire. Saint Grégoire a du reste lui-même rectifié son jugement sur Constance dans un discours postérieur (*Or.* XXV, 9).

poëte; la grâce n'avait point encore tout à fait purifié son âme, ni l'âge tout à fait mûri son talent. Pour juger Julien comme général, comme politique et comme homme privé, il lui manquait de l'avoir suivi dans les camps et de s'être assis dans ses conseils. Il serait puéril de lui reconnaître sur de tels sujets une infaillibilité que l'Église ne s'attribue pas à elle-même.

Mais si, comme documents historiques, les deux discours écrits par Grégoire à cette époque, et qui ne furent pas prononcés [1], ne doivent être consultés qu'avec une grande réserve, ils sont admirables au contraire pour nous peindre en traits de feu la passion héroïque des âmes chrétiennes de cet âge. La lutte des deux cultes et l'ascendant vainqueur de l'Évangile ne se sont traduits nulle part avec une plus vive expression. Haine, crainte, ressentiments, tout est loin de nous, et le jour glacé de la justice s'est levé depuis longtemps sur Julien; mais qui pourrait entendre même aujourd'hui, sans émotion, ce cri de triomphe échappé de la poitrine oppressée de l'Église?

« Écoutez-moi, nations du monde: vous qui habitez l'univers, prêtez-moi l'oreille. Comme le héraut qui crie d'un poste élevé au centre d'une ville, je vous ap-

1. On voit que ces discours ne furent pas prononcés, à ceci, que dans un passage il y est fait allusion au schisme intérieur de l'Église de Nazianze, comme durant toujours (IV, 10), et que, dans un autre de ses ouvrages, saint Grégoire assure que, pendant que ce schisme dura, il n'ouvrit pas la bouche en public (VI, 3). Voir l'avertissement de l'éditeur bénédictin, aux oraisons IV et V.

pelle à haute voix. Écoutez, peuples, tribus, hommes de toute langue, de toute race et de tout âge, qui êtes et qui serez jamais. Et pour que mon cri monte plus haut encore, écoutez-moi, puissances et vertus du ciel, vous dont notre délivrance est l'œuvre et par qui a péri, non pas Séon, roi des Amorrhéens, ou Og, roi de Bazan, petits princes qui opprimaient de petits peuples, mais ce dragon, cet apostat, l'Assyrien aux grandes pensées dont parle l'Écriture, l'ennemi commun de tous les hommes, celui qui a répandu sur la terre ses menaces et ses fureurs, et qui a dit et médité l'iniquité sur les lieux élevés... Mon discours appelle à ce chœur spirituel tous ceux qui veillaient naguère dans les jeûnes, les larmes et les prières, demandant nuit et jour la délivrance de nos maux, et gardant pour le remède de leurs peines cette espérance qui ne confond pas; et tous ceux qui, supportant beaucoup de travaux, frappés de plusieurs coups, affligés des calamités du siècle, ont été en spectacle au monde, aux anges et aux hommes, comme dit l'apôtre, le corps brisé, mais l'âme invincible, et pouvant tout en Jésus qui les fortifie; tous ceux aussi qui, renonçant aux grandeurs mondaines du vice, souffrant avec joie d'être privés de leurs biens, de leur patrie, de leurs époux, de leurs femmes, de leurs parents, de leurs enfants... et offrant à Jésus-Christ les maux acceptés pour lui, peuvent redire et chanter maintenant : ô Dieu, vous aviez mis des maîtres sur nos têtes, nous avons passé à travers l'eau et le feu, et

vous nous avez conduits vers un lieu de rafraîchissement.

« Mais j'appelle aussi à la fête de ce jour une autre sorte de chrétiens ; j'entends ceux qui reconnaissent un seul Dieu, maître de l'univers, et qui, en ceci, raisonnent bien, mais qui ne comprennent pas par quelles voies la Providence fait sortir le bien du mal et nous éprouve pour nous corriger, et dont l'âme faible et légère ne peut supporter de voir l'impie se glorifier dans ses pensées ; qui s'échauffent et s'enflamment devant la paix dont jouissent les pécheurs, et ne peuvent attendre le conseil de Dieu... J'y appelle encore ces âmes que séduit la scène du monde, et qui restent en admiration devant ce grand théâtre. Je leur dis comme Isaïe : O femmes, quittez ce spectacle ; que les yeux de votre esprit cessent d'errer au hasard ; venez et connaissez que c'est ici le Dieu élevé sur la terre et sur les nations, grand en tout temps par ses miracles et ses prodiges, mais aujourd'hui plus visible que jamais... Je n'écarte d'ici qu'une seule espèce d'âmes : je pleure et je gémis sur elles, mais peut-être n'entendront-elles pas mes gémissements, car elles ne sentent pas leur propre perte, et c'est là le comble de leur malheur ; je les renvoie cependant : ce sont celles qui ont été semées, non sur la pierre et le roc, mais sur la terre sèche et stérile ; ce sont celles qui se sont approchées de la parole de Dieu avec une foi légère et toute de surface, et, ne jetant point leurs racines dans la profondeur de la

terre, ont levé sur-le-champ et se sont fait voir pour plaire à ceux qui les approchaient; mais, au premier assaut du malin, à la première chaleur des tentations, ont séché et péri. Ce sont d'autres encore pires, et qu'il faut tenir plus éloignées encore de cette réunion, qui, lorsque le temps est devenu contraire, lorsque des hommes ont essayé de nous asservir, n'ont pas même tenté de résister, mais se sont d'elles-mêmes offertes pour être vendues et payées[1]. »

Et un peu plus loin, quelle forte peinture du duel soutenu par un seul homme contre toute l'Église : « O le plus simple à la fois et le plus impie des mortels, qui n'entends rien à ce qui est grand ! Te voilà donc seul devant cet immense héritage de Dieu, devant cette moisson du genre humain qui couvre le monde, devant cette prédication qui, par sa folie (comme vous dites), a vaincu les sages, terrassé les démons, subjugué le siècle, toujours ancienne et toujours nouvelle; qui autrefois parlait au petit nombre et maintenant parle à la multitude, qui autrefois offrait l'image, et maintenant que les temps sont accomplis, annonce la perfection des mystères divins! Te voilà seul en face du royaume du Christ! Et qui es-tu, et d'où sors-tu?... toi seul en face de ce royaume qui ne finira point, qui s'étend partout et s'élève toujours! Car j'ai foi aux choses prédites et à celles que nous voyons. C'est ici le royaume que Dieu a

1. S. Grég. Naz., *Or.* IV, 1, 7, 8, 9, 11.

créé, et que, fait homme, il a reçu en héritage; que la loi figurait, que la grâce a réalisé, que Jésus-Christ a consacré, que les prophètes, les apôtres, les évangélistes, ont rassemblé, ajusté, et dont ils ont lié l'un à l'autre tous les membres!

« Tu vas donc opposer au sacrifice du Christ tes souillures; au sang qui a purifié le monde celui que tu dois verser; tu vas porter la guerre contre celui qui est la paix! Tu lèveras ta main contre celle qui a été percée de tant de clous, et pour toi, et par toi!... Tu ne crains point tant de victimes égorgées pour le nom du Christ? Tu ne redoutes pas ces grands lutteurs, cet illustre Jean, et Pierre, et Paul, et Jacques, et Étienne, et Luc, et André, et Thècle, et tant d'autres avant et après ceux-là, qui ont tout bravé pour la vérité, qui ont combattu contre le feu, le fer, les bêtes farouches, les tyrans, les maux présents et les maux futurs, comme si leur corps leur eût été étranger, ou même comme s'ils n'avaient point eu de corps!... Ce sont eux dont nous célébrons les fêtes : par eux les démons sont chassés, les maladies sont guéries : c'est d'eux que nous viennent les visions et les prophéties...

« ... Mais si tu n'admires point ces témoignages passés, admire au moins ce qui est sous tes yeux, ô grand philosophe et ami généreux, qui vantes sans cesse la force d'âme des Épaminondas et des Scipion, qui, à l'armée, marches et te nourris comme le soldat, et veux que le général fasse tout par lui-même! Il est

digne d'une âme noble et courageuse comme la tienne, de ne point mépriser la vertu de ses adversaires, et d'accorder plus d'estime à leurs mérites qu'aux vices et à la lâcheté de ses amis. Regarde donc : vois-tu ces hommes errants, sans abri, dont les os n'ont plus de chair et les veines plus de sang, et qui, par là même, s'élèvent plus près de Dieu? Ces hommes, comme dit ton poëte Homère pour honorer par cette fiction je ne sais lequel de ses dieux, qui ne se baignent point les pieds et couchent sur le sol? qui sont sur terre et au-dessus de terre, parmi les hommes et au-dessus des hommes, à la fois enchaînés et libres? domptés et indomptables?... qui ont deux vies, une qu'ils méprisent, une autre qui seule remplit toutes leurs pensées? devenus immortels par la mortification, et attachés à Dieu par la dissolution de tous les liens? étrangers à tout désir, et pleins du calme du divin amour? qui s'abreuvent à la source de la lumière, et en réfléchissent déjà les rayons? dont les psalmodies angéliques remplissent toutes les veilles de la nuit, et dont l'âme transportée émigre déjà vers le ciel? purifiés, et qui se purifient tous les jours, ne s'arrêtant jamais dans leur ascension vers ce qui est divin? qui habitent les rochers et vivent au ciel? qui sont dans la bassesse et sur le trône? nus et vêtus d'incorruptibilité? solitaires et mêlés aux concerts d'une autre vie? châtiant toute volupté, mais plongés dans des délices ineffables? dont les larmes noient le péché et purifient le monde? dont les mains

étendues étreignent les flammes, domptent les bêtes, émoussent les glaives, ébranlent les bataillons, et vont aujourd'hui, sache-le bien, terrasser ton impiété, quand bien même tu pourrais échapper quelques jours et jouer ta comédie avec tes démons? Voilà ceux qu'il te faut craindre, ô homme très-audacieux, et qui cours à ta perte [1]. »

Mais si ce mouvement entraîne, il est beau cependant de le voir tout à coup arrêté dans l'excès du triomphe par le frein de la charité chrétienne. « Écoutez pourtant ceci, dit en terminant l'ardent orateur, car cela vaut la peine d'être entendu et suivi. N'usons point avec insolence du temps favorable. Ne nous montrons point durs pour ceux qui nous ont fait tort. Ne faisons point nous-mêmes les choses que nous avons blâmées. Jouissant d'avoir échappé au péril, détestons tout ce qui tendrait aux représailles. C'est une peine qui doit sembler suffisante aux hommes modérés, que de voir ceux qui les ont injuriés frappés de crainte et souffrant dans leur conscience les tourments dont ils sont dignes. Ce que l'on craint, on le souffre déjà par avance, et le méchant est pour lui-même le plus rude des bourreaux. Ne mesurons donc point la colère à l'offense, et ne cherchons pas des châtiments qui lui soient proportionnés. Mais puisque nous ne pouvons tout punir, pardonnons tout, et montrons-nous en cela meilleurs et plus grands que ceux qui nous ont offen-

1. S. Grég. Naz., *Or.* IV, 67, 68, 69, 71, 72.

sés. Faisons voir ce que leurs démons leur enseignent, et ce que nous avons appris de Jésus-Christ, lequel n'a pas retiré moins de gloire des souffrances qu'il a subies que de l'usage qu'il n'a pas voulu faire de sa puissance... Et s'il y a parmi vous quelqu'un dont l'âme soit irritée et demande la vengeance, qu'il la laisse à Dieu et à son jugement, et qu'il craigne de diminuer la peine à venir par la peine présente. Ne méditons point des exils et des proscriptions; ne traînons personne devant le juge; que le fouet ne retentisse pas dans nos mains; en un mot, ne faisons rien de ce que nous avons souffert [1]. »

Il ne faut attendre de Libanius, ni cette hauteur d'instructions morales, ni ce torrent impétueux d'éloquence. Encore moins y faut-il chercher un jugement qui mérite confiance. On devine à quel excès d'emphase peut se porter l'habitude du panégyrique, combinée avec un sentiment vrai de dévouement. Ce n'est point l'éloge, c'est l'apothéose de Julien. Pourtant l'orateur éprouvait une émotion sincère, et le héros avait des vertus qu'on pouvait louer. On retrouve donc dans le langage de son ami, ce jour-là, par exception, à travers les ridicules habituels de la vanité littéraire, un grain de vérité qui relève l'insipidité des conventions de l'école.

Il n'y a pas jusqu'à la peinture même de sa douleur qui ne soit à la fois touchante et comique. « Nous étions dans l'attente, dit-il, souhaitant que nos pressentiments

1. S. Grég. Naz., *Or.* V, 36, 37.

fussent trompés, quand une affreuse nouvelle est venue comme un trait percer nos oreilles : Julien mort et ramené dans un cercueil, et le sceptre entre les mains de je ne sais qui ! Les Perses maîtres de l'Arménie et de tout ce qui leur convenait ! Je jetai aussitôt les yeux sur mon épée, pensant qu'il n'y avait point de mort violente qui ne me fût désormais moins pénible que la vie. Ensuite je réfléchis à la loi de Platon, qui défend à tout homme d'opérer lui-même sa propre délivrance, et je songeai qu'allant par cette voie chez Pluton, j'y serais accusé devant lui ; certes on me reprocherait de n'avoir pas attendu les décrets de Dieu. Puis il me sembla que c'était mon devoir de vivre pour faire l'oraison funèbre d'un tel homme[1]. »

Mais son respect pour la volonté des dieux, assez fort pour lui faire supporter l'existence, n'empêche pourtant pas Libanius d'accuser en termes très-libres l'abandon où ces mêmes dieux ont laissé leur défenseur. « A qui dois-je m'en prendre parmi les dieux, s'écrie-t-il, ou plutôt qui ne dois-je pas accuser ? car tous également ont manqué aux soins qu'ils devaient prendre d'une tête si précieuse. Ils ne se sont souvenus, ni de tant de victimes, ni de tant de sacrifices, ni de tant de parfums brûlés sur leurs autels, ni de tant de sang répandu et le jour et la nuit ! Car il ne faut pas dire qu'il honorait les uns et qu'il négligeait les autres, comme faisait l'Étolien qui ou-

1. Liban., *De vita sua*, p. 45, 46.

bliait Diane dans le partage de ses offrandes. Mais tout ce que les poëtes nous ont appris à connaître en fait de divinités, dieux et déesses, dieux pères et dieux engendrés, dieux souverains et dieux inférieurs, il adorait tout également; à tous il offrait en abondance les brebis et les bœufs. Aussi je me disais souvent : Il ne manque rien à cet homme : ses chevaux sont vites, ses archers habiles, ses oplites vigoureux, toute son armée brave comme les Dix mille de la Grèce. Mais il a de plus autour de lui tous les dieux, petite armée qui peut beaucoup. Il saura obtenir d'eux qu'ils se montrent à découvert aux yeux de ses ennemis; et j'espérais que les trombes, les foudres, les éclairs et les autres traits du ciel, viendraient fondre sur les Perses. Mais voilà la justice de ces dieux : ils se sont laissé rassasier de graisse; ils lui ont fait les plus brillantes promesses. D'abord ils ne lui ont rien refusé; à la fin ils ont tout perdu. Ils l'ont attiré, comme le pêcheur prend le poisson, par l'hameçon, et c'est par les mains de l'Assyrien déjà vaincu qu'ils l'ont livré à la mort. On dira donc désormais : Il avait raison celui dont on s'est tant moqué (Constantin ou Constance), qui vous avait, ô dieux, déclaré une guerre acharnée et violente, qui avait éteint votre feu sacré, qui a fait cesser le charme de vos sacrifices, qui a foulé aux pieds vos autels, détruit et fermé vos temples, qui a laissé profaner vos sanctuaires par ses courtisans, et qui, abolissant votre ancien culte, a livré votre héritage à un homme mort que personne ne con-

naît[1]. » « C'en est fait, s'écrie-t-il un peu plus loin? Qui est-ce qui a fabriqué le fer qui devait porter un si grand coup? Quel démon a conduit vers l'empereur l'audacieux qui l'a frappé et a dirigé la pointe vers son flanc? Ah! ce n'est point un démon qui l'a perdu, c'est l'excès de son ardeur à courir de toutes parts pour exciter la paresse de son armée! Lui, il ne pensait point à son corps; mais Vénus ou Minerve, comment n'ont-elles point songé à enlever le trait de sa blessure, elles qui autrefois ont bien su secourir, l'une Ménélas, l'autre Pâris, cet homme criminel, justement immolé? Quel tumulte s'est élevé alors dans le ciel? Qui s'est levé pour accuser Mars, comme jadis fit Neptune[2]?... Pleurons-le tous, philosophes! pleurons le seul homme dont le génie sut pénétrer tous les secrets de Platon! Orateurs, pleurons celui qui excellait à parler lui-même et à apprécier la parole des autres... O malheureux paysans, qui allez être la pâture des exacteurs! Malheureux magistrats, dont toute la vertu s'évanouit!... Gémissements des pauvres, que vous ébranlerez désormais inutilement les airs! Pleurez, légions de soldats, vous perdez un roi qui vivait comme l'un de vous!... Mais respirez à l'aise, ô Celtes; Scythes, faites des chœurs de joie; Sarmates, chantez l'hymne de Péan! Votre joug est levé, et vos cous sont libres désormais... O le meilleur des souverains, tu méditais de grandes choses, et tu m'avais choisi pour les

1. Liban., *Or*. 9, p. 252, 253.
2. *Ibid.*, p. 256.

louer, et tu me demandais des paroles égales à tes hauts faits. Et moi, je tendais déjà toutes les forces de mon esprit, pour approcher de la hauteur de tes actions, comme un lutteur prend soin de tenir tous ses membres en bon état à l'approche d'un grand adversaire. Mais j'élèverai la voix et je parlerai, et je ne souffrirai point qu'un injuste silence couvre tes exploits, et d'autres entendront ce cantique. Il est mort, celui qui avait remporté tant de victoires! Agamemnon fut blessé, mais il n'était roi que d'Argos; Cresphonte aussi, mais il ne gouvernait que Messene; Codrus, mais il obéissait à un oracle; Ajax, mais c'était un général sans grandeur d'âme; Achille, mais il était l'esclave de la volupté et livré à la colère; Cyrus, mais il avait des fils; Cambyse, mais il était en démence; Alexandre périt, mais non de la main d'un ennemi, et d'ailleurs il avait donné matière à l'accuser. Mais celui-ci avait étendu son empire depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant; son âme n'était pleine que de vertus; il était jeune et sans héritier. Un inconnu l'a frappé. Alors j'ai regardé vers le ciel pour voir s'il ne pleuvrait pas des gouttes de sang, comme Jupiter en fit pleuvoir pour arroser le corps de Sarpédon. Je n'en ai pas vu; mais peut-être sont-elles tombées sur le cadavre, et peut-être ne les a-t-on pas aperçues au milieu de la poussière et de la mêlée... Oh! quelle perte! oh! quelle vieillesse infortunée est la mienne! je pleure à la fois mon souverain, comme tous les Romains, et pour moi-même un

ami, un compagnon... Déjà j'avais préparé un discours qui devait être le remède des maux de ma patrie, et tu es mort! Mon remède n'a pas vu le jour, et je suis devenu sans force pour enfanter désormais des discours, comme les femmes qui, à force de souffrances, deviennent stériles et ne peuvent plus concevoir[1]. »

Telle est la première pièce, où l'on saisit encore quelques accents d'une douleur vraie. L'autre discours, plus long, plus étudié, composé à tête plus reposée, est une œuvre de parti qui a des prétentions historiques. C'est un récit de la vie de Julien, écrit dans le style le plus contourné, où il est très-difficile de suivre la série des faits à travers l'abondance des allusions, des parenthèses, des lieux communs de rhétorique, et où la vérité est très-résolûment contredite toutes les fois qu'elle pourrait nuire à la gloire du héros. Le but de ce long morceau apparaît tout entier dans sa péroraison. Il s'agit de justifier pleinement Julien du mauvais succès de l'expédition de Perse. La grande et capitale faute de Julien, l'incendie de la flotte, y est racontée en détail et défendue avec un luxe de mauvais arguments. Pas un mot des malheurs et des souffrances qui précédèrent le jour fatal. Julien est mort, tué on ne sait par qui, en pleine victoire, au moment où les Perses ne pensaient qu'à se jeter à ses pieds pour obtenir miséricorde. La paix et ses dures conditions sont l'œuvre toute gratuite de la faiblesse du

1. Liban., *Or.*, 9, 256-260, *passim.*

successeur; et qui sait si le coup fatal n'est pas parti d'un de ses amis[1]? Ces charitables insinuations étaient lues sans doute en petit comité, dans une de ces réunions d'amis auxquels Libanius faisait connaître souvent la partie la plus délicate de ses œuvres, les portes fermées, et en leur recommandant de contenir leur enthousiasme et de se contenter d'une admiration silencieuse [2]. Puis on les faisait circuler sous le manteau parmi tous ceux que la gloire de l'État touchait plus que la liberté de l'Église.

Le but fut atteint en partie. Pendant que toutes les chaires retentissaient d'invectives contre la mémoire de Julien, sa gloire militaire seule restait intacte. La justice qu'on lui refusait sur d'autres points, on la lui accordait sur celui-là, et presque trop généreusement. En condamnant en lui l'apostat, on continuait à admirer le général; sa mort faisait oublier ses imprudences, et l'on aimait à dire, que s'il avait vécu, son génie aurait trouvé des ressources pour tout réparer. Jovien, accablé par cette comparaison, ne profitait donc nullement de la réaction opérée en faveur du christianisme; il se débattait au contraire péniblement dans les conséquences de son douloureux traité. Arrivé à Nisibe, il n'eut point le courage de pénétrer dans cette ville déso

1. Liban., *Or*. 10, p. 302, 303, 324. Il faut rapprocher ici des fragments mutilés et très-mal disposés dans l'édition de Merel.

2. *Ibid.*, *Ep*. 286 : κλείσας τὰς θύρας ἀνέγνων, δεόμενος αὐτῶν, εἴ τι φαίνοιτο καλὸν, σιγῇ θαυμάζειν, μηδὲ βοῇ πολλοὺς ἐγείρειν.

lée, et, restant sous la tente dans la plaine voisine, il fit seulement savoir aux habitants qu'ils avaient le choix, ou de rester dans leurs murailles pour y subir le joug des Perses, ou d'émigrer en masse sur le territoire romain. Son envoyé fut accompagné par le plus considérable des seigneurs perses qu'il avait gardés comme otages, et qui avait réclamé et obtenu la permission de prendre, au nom de son souverain, possession de la citadelle. A peine le Perse était-il entré qu'on vit les aigles romaines abattues sur les remparts, et se dresser à sa place l'étendard bien connu des Sassanides. A ce signe de captivité, un douloureux murmure s'éleva dans toute la ville. Il fallait donc, ou quitter le sol natal, ou cesser d'être Romains. Cette dure alternative pénétrait tous les cœurs de désespoir. Il fallait livrer ces remparts arrosés du sang généreux des défenseurs de l'empire, si récemment bénis par une main héroïque! Tout pleins encore de l'esprit que le valeureux Jacques leur soufflait du fond de son tombeau, petits et grands, riches et pauvres, tous les Nisibiens voulaient tenter un dernier effort. Qu'on les laissât faire seulement, disaient-ils; ils n'avaient besoin de personne; ils chasseraient bien l'ennemi à eux tout seuls. La curie en masse alla trouver l'empereur et, lui portant une couronne, le supplia de les laisser courir cette fortune. Jovien fut inébranlable : « J'ai promis, dit-il, je dois tenir. » Il refusait même de recevoir la couronne, hommage d'une soumission qu'on ne lui devait plus. Ce scrupule était peu

compris : on lui représentait en vain les souvenirs du sénat romain brisant hardiment le traité signé sous les fourches caudines ; on lui rappelait que, dans la dernière défense de la ville, c'était son beau-père Lucilien qui commandait, et qu'on lui avait plusieurs fois sauvé la vie. Constance, lui disait-on, a été vaincu à plusieurs reprises, sans céder un pouce du territoire. Voyant enfin que rien ne réussissait à le toucher, un avocat du nom de Sylvain, saisit la couronne et la lui mettant de force sur la tête, s'écria avec dépit : « Tiens, empereur, et puisses-tu être couronné de la même manière par toutes les autres villes ! » L'honnête Jovien, ainsi insulté en face, finit pourtant par se fâcher, et déclara qu'il fallait, sous peine de mort, que tout le monde fût sorti avant trois jours.

Le défilé de cette foule enlevée à sa patrie, qu'elle avait si bien mérité de ne jamais perdre, présenta le plus lamentable spectacle. L'air retentissait de gémissements ; les routes étaient couvertes de femmes, les cheveux épars, d'enfants, de vieillards en pleurs, et jonchées de tous les meubles, de tous les objets précieux que chacun essayait d'emporter au hasard et laissait bientôt tomber par fatigue. Ce triste convoi fut dirigé sur le bourg d'Amide, où des logements étaient préparés, et qui devait devenir la métropole de la partie conservée de la Mésopotamie [1].

1. Amm. Marc., xxv, 9. — Zos., iii. 33. — *Chron. Alex.* — S. Jean Chrys., *De sanct. Babyla*, t. ii, p. 687.

Jovien lui-même ne quitta les environs de Nisibe, qu'après s'être assuré que tous les citoyens étaient sortis en sûreté, et qu'il ne laissait à l'ennemi que des murailles vides. Il se serait volontiers rendu tout droit à Constantinople, où l'attendaient son vieux père, sa femme et son jeune enfant, et où il aurait reçu des nouvelles d'Occident, dont il était toujours fort inquiet. Mais Antioche aurait pu être blessée de cette marque d'indifférence, et il importait de ménager une population ombrageuse. Il fallut donc faire reprendre à l'armée décimée et humiliée la même route qu'elle avait naguère parcourue triomphante. Le voyage fut triste, et l'accueil partout très-froid. A Antioche même, où il arriva dans le courant d'octobre, le prince, que personne ne connaissait auparavant, ne plut que médiocrement. On le trouvait trop grand et trop beau. « Il a l'air de Pâris, disait-on ; c'est la même beauté, et aussi le même bonheur à la guerre. » On s'était souvenu de la Bible contre Julien : on se souvint d'Homère contre son successeur, et plusieurs placards furent affichés dans les rues, portant des vers de l'Iliade, assez habilement détournés de leur sens pour former d'injurieuses allusions [1].

1. Amm. Marc., xxv, 10. — Zos., iii, 34. Le code Théodosien contient une loi de Jovien rendue à Édesse le 27 septembre. Il dut donc arriver à Antioche le mois suivant. — Suidas, *voce* Ἰοβιανός. Un historien byzantin, Jean Malalas, rapporte sur Jovien des anecdotes scandaleuses et ridicules que nous ne rapportons pas parce qu'elles n'ont aucun caractère d'authenticité.

Mais ce n'était pas tout : il n'avait pas eu le temps de reposer une nuit au palais, qu'il était déjà assailli par des difficultés de toute nature qu'un esprit très-simple comme le sien n'était nullement propre à résoudre. Il fallait mettre ordre à la plus effroyable anarchie religieuse qui eût jamais paru, congédier le paganisme évoqué par Julien, et fermer la porte à l'hérésie qui commençait à s'agiter de nouveau sur la tombe encore si récemment fermée de Constance. Que faire, en premier lieu, de tous les philosophes, sophistes, augures, prêtres, charlatans de toute espèce, dont Julien avait rempli tous les postes éminents, et qui encombraient les abords de la cour ? Fallait-il fermer leurs chaires, détruire leurs temples à peine rouverts, renverser leurs autels et livrer leurs personnes à toutes les rigueurs des lois existantes, pour les punir des crimes de magie et de divination par eux commis de complicité avec un empereur ? Il ne manquait pas de gens pour conseiller à Jovien ces exécutions sommaires. On lui représentait tous les philosophes en masse (et non sans quelque apparence de vérité) comme des ennemis de son pouvoir ; et Libanius en particulier lui était signalé comme donnant à ses regrets prolongés un éclat presque séditieux. Jovien n'aimait pas à se croire tant d'ennemis, et hésitait à frapper tant de victimes ; mais il ne savait pas bien ce que lui commandait son devoir de chrétien. Pendant qu'il balançait, plusieurs gouverneurs de province allaient plus vite en besogne, et même sans attendre d'ordres se

débarrassaient au plus tôt de l'appareil comme du personnel de tout le culte païen. Il commençait à être de règle dans l'administration romaine qu'on changeait de religion en même temps que d'empereur. Dans quelques villes, les philosophes étaient maltraités et traînés en justice, et les autres fuyaient au plus vite, éprouvant une véritable crainte ou feignant l'épouvante pour exciter l'intérêt public[1]. Ils quittaient précipitamment le costume qui les faisait reconnaître, jetant le bâton et la besace, coupant leur barbe. Il fallait prendre un parti pour les rassurer ou pour les poursuivre.

La conscience de Jovien, déjà fort troublée sur ce point, éprouvait une perplexité bien plus grande encore en se trouvant aux prises avec les différentes sectes chrétiennes. Et en effet la conciliation, si généreusement poursuivie et si habilement opérée par Athanase à Alexandrie, n'avait, comme on l'a vu[2], qu'imparfaitement pansé les plaies de l'Église. Des trois groupes que nous avons distingués au sein de l'A-

1. Liban., *Or.* 10, p. 327; *De vita sua*, p. 46. — Soz., VI, 3. — Soc., III, 24, 25. — Thém., *Or.* 7. Il y a ici un malentendu analogue à celui que nous avons rencontré dans le règne de Julien. Sozomène affirme que Jovien interdit la religion païenne et chassa les philosophes. Thémistius, qui devait mieux savoir le fait, puisqu'il y était intéressé, loue Jovien lui-même de la liberté qu'il laissa à tous les cultes. Mais il ajoute qu'on se plaignait pourtant qu'il n'eût pas empêché toute violence. Il est clair que Sozomène a attribué à une loi positive de Jovien les rigueurs exercées sans son ordre, par des magistrats faisant du zèle, ou même les violences causées par l'emportement des populations. Socrate a compris cette différence.

2. Voir, dans ce volume, p. 260-264.

rianisme, et qui s'étaient tour à tour disputé la faveur de Constance, il en était deux au moins que la pacification d'Alexandrie n'avait pu toucher en aucune manière. Elle n'avait point atteint tout le groupe des Ariens extrêmes, connus sous le nom d'Anomæens, et, commandés par Aétius et Eunome, son confident. Tous ceux-là, chefs et fauteurs de l'hérésie, étaient comme tels, les uns nommément, les autres implicitement, exclus de la paix par les décrets mêmes du concile. Ils n'en étaient que plus exaspérés, et ils recueillaient dans leurs rangs tous les prélats politiques et courtisans, auteurs de la formule de Rimini, comme Eudoxe et Acace de Césarée, qui avaient cédé à tous les caprices de Constance, mais qui, pâlissant au seul nom d'Athanase, étaient avant tout décidés à ne rien accepter d'une telle main. Enfin même, dans le troisième parti, celui des semi-Ariens, auquel le concile d'Alexandrie s'était particulièrement adressé, son succès, bien que réel, n'était pas complet. S'il avait réussi à rallier le plus grand nombre des esprits simples, peu compromis dans la lutte et plus égarés que pervertis, en revanche ceux qui avaient joué un plus grand rôle dans les conciles et dans les débats de l'Église, comme Macédonius de Constantinople, Basile d'Ancyre et Éleuze de Cyzique, se montraient plus difficiles à persuader [1]. Ayant au

1. Voir ici, p. 392-400 du premier volume de cette partie, la distinction des trois groupes d'Ariens, à savoir : 1° les semi-Ariens, ne disputant que sur le mot *consubstantiel* et presque d'accord du sens de ce mot ; 2° les Anomæens, philosophes rationalistes et presque alexandrins, voulant

fond conscience de leur erreur, ils ne pouvaient dépouiller leur orgueil au point de venir prendre rang derrière l'homme qu'ils avaient si longtemps persécuté, et solliciter humblement son pardon. L'importune présence d'un ennemi si détesté les retenait dans un état de schisme discret, mais obstiné, dont eux-mêmes ils avaient peine à bien indiquer la nuance, mais dont ils se refusaient à franchir la ligne indécise. Par un nouveau changement de front, ce n'était plus précisément sur le mot *consubstantiel* qu'ils disputaient. Ce terrain leur avait porté malheur, et ils commençaient à reconnaître qu'entre la foi de Nicée et le téméraire philosophisme d'Aétius il n'y avait pas de point suffisamment fixe pour s'y établir. Mais s'ils étaient disposés à admettre l'égalité des deux premières personnes de la Trinité, ils reportaient toutes leurs difficultés sur la troisième. Que le Fils fût égal au Père en substance et en dignité, passe encore; mais prétendrait-on leur faire

faire du Fils quelque chose d'analogue au *logos* de Platon, un intermédiaire entre l'Infini et le Fini; 3° les politiques, peu préoccupés des questions de dogme, et voulant avant tout faire des débats théologiques un moyen d'action et de puissance. Cette distinction est très-importante à garder en mémoire, parce qu'elle donne la clef de tous les mouvements intérieurs du parti. Chacun des trois acteurs joua son rôle encore avec quelques différences dans les discussions qui troublèrent plus tard le règne de Valens, etc. — Les deux groupes des semi-Ariens et des Anomœens vont diminuer progressivement, tandis que le groupe intermédiaire, appuyé par l'autorité impériale, hérite d'une partie de leur force et finit par représenter presque exclusivement l'Arianisme : nouvelle preuve que la question religieuse philosophique n'a joué qu'un rôle secondaire dans l'Arianisme, et que son succès a véritablement tenu à ce qu'il consentait à subordonner la religion à la politique, et l'Église aux empereurs.

reconnaître que le Saint-Esprit, à peine nommé, suivant eux, dans les Écritures comme personne distincte, entrât aussi en participation de la Divinité? C'était là la difficulté soulevée en dernier lieu par Macédonius, et qui allait offrir une retraite au noyau très-réduit des semi-Ariens, chassés de leur position primitive par les traits croisés d'Athanase et d'Aétius [1].

Toutes ces divisions, contenues dans la dernière année du règne de Julien par l'angoisse commune de tout ce qui portait le nom de chrétien, éclatèrent de nouveau lorsque le fardeau qui pesait sur la tête de chacun se trouva soulevé. Aussitôt que l'on sut qu'il y avait un empereur chrétien, ce fut parmi les hérétiques de toutes nuances à qui s'emparerait le premier de son esprit. Déjà, à Édesse, avant qu'il fût parvenu à Antioche, Jovien avait rencontré deux ecclésiastiques de sa parenté, nommés Candide et Arrien, qui étaient de la secte d'Aétius et venaient lui parler en faveur de leur maître. A Antioche même, on lui remit une lettre signée des principaux semi-Ariens, Basile d'Ancyre, Sylvain de Tarse, et d'autres qui le priaient au contraire de se garder de la doctrine d'Aétius et des Anomæens, d'en revenir à ce qui avait été décidé par le concile de Séleucie, ou bien de convoquer lui-même un nouveau concile auquel ils offraient de venir à leurs propres frais. Ils étaient prêts à partir, ajoutaient-ils, et s'ils ne

1. Soc., II, 45. — Soz., IV, 26, 27; V, 14.

se mettaient pas en route, c'était uniquement pour ne pas l'importuner de leur présence [1].

Un enfant des camps, très-attaché à la foi, mais sans bien la connaître, et la pratiquant plus mal encore, était l'homme du monde le moins propre à se tirer de tels embarras. « Je déteste les querelles, dit le bon empereur à celui qui lui apportait la lettre, et j'aime tous ceux qui savent vivre en paix. » Sa peine était très-grande et, pour en sortir, il aurait bien volontiers recouru au moyen le plus simple, qui était d'aller trouver son évêque pour lui demander ce qu'il fallait penser de ces divisions, et quelle conduite il devait tenir. Mais, surcroît d'embarras, Antioche n'avait pas moins de trois évêques chrétiens. Il y avait d'abord Euzoïus, ancien ami d'Arius lui-même, institué par Constance peu de temps avant la mort de ce prince, et qui avait reçu les aveux suprêmes du dernier fils de Constantin. Celui-ci inclinait vers la nuance la plus exaltée de l'Arianisme. Puis il y avait Mélèce, dans sa jeunesse semi-Arien, mais rentré de très-bonne heure dans la communion des orthodoxes. Enfin il y en avait un troisième nommé Paulin, consacré par Lucifer de Cagliari et chéri de la petite secte de catholiques purs qui avaient blâmé comme une faiblesse les démarches conciliantes d'Athanase et les décrets indulgents de l'assemblée d'Alexandrie. Ceux-là se disaient les orthodoxes et les

1. Soc., III, 24. — Soz., VI, 4. — Philost., VIII, 5, 6.

chrétiens par excellence ; ils n'avaient jamais faibli, et faisaient société à part depuis trente ans.

Ne pouvant trouver ni en lui-même, ni à côté de lui, les lumières dont il avait besoin, Jovien fut inspiré d'une idée lumineuse qui fait honneur à la droiture de son cœur et de son sens. Parmi toutes les grandes figures de l'Église qu'on lui avait appris à révérer dès son enfance, il en était une qui dominait toutes les autres, et qui semblait planer entre le ciel et la terre, environnée de l'auréole du martyre et de la gloire. C'était Athanase, le chef reconnu de la plus grande, de la plus sainte partie de l'Église chrétienne. Et pourtant de tous les prélats chefs de partis, c'était le seul qui ne se pressât point de lui écrire ou de lui faire parler. Jovien, sans attendre davantage, résolut de demander conseil à Athanase sur ce qu'il devait croire, comme chrétien, et faire, comme empereur.

Mais où était cet Athanase, et où le trouver? car on disait qu'il avait disparu depuis son quatrième exil, sans indiquer le lieu de sa retraite. La recherche ne fut pas longue : courrier par courrier, on fit savoir en effet à l'empereur qu'Athanase était tranquillement à Alexandrie, dans le palais épiscopal. Un jour, le lendemain de celui où on avait appris la mort de Julien, le peuple étant rassemblé dans l'église, il avait paru tout à coup, était monté à sa place ordinaire, et avait fait continuer l'office comme d'habitude, sans paraître ni partager ni comprendre l'émotion que causait sa pré-

sence. La foule l'avait reconduit en triomphe à sa demeure, et le sol d'Alexandrie ne se ressentait déjà plus de la pluie d'orage dont la *petite nuée* passagère de l'impiété l'avait un instant recouvert [1]. Sur-le-champ, et pour tout mettre en règle, Jovien envoya au prélat un ordre de rappel conçu dans les termes les plus respectueux, le félicitant sur son courage qui lui avait fait considérer toutes les menaces des tyrans « comme l'écume de la mer, » et le priant d'offrir à Dieu, pour lui, ses précieuses prières [2]. Puis, par une seconde lettre, simultanément envoyée, « il le conjura, dit saint Grégoire, de lui enseigner la vérité sur notre foi démembrée, lacérée, divisée en mille opinions diverses, afin d'y ramener tout le monde, s'il était possible, par la vertu du Saint-Esprit; et si une telle réunion ne se pouvait pas, de rester au moins lui-même attaché à la meilleure doctrine et de lui prêter appui pour être soutenu par elle à son tour [3]. »

Une telle lettre eût comblé de joie quelque évêque arien, et l'eût fait accourir tout exalté à la cour pour s'emparer du pouvoir : Athanase la reçut sans s'émouvoir, et ne mit aucun frivole empressement à ré-

1. Soz., v, 7. — C'est ici évidemment, et non après la mort de Georges, qu'il faut placer ce fait, trop analogue d'ailleurs au caractère d'Athanase pour être mis en doute. Nous n'en dirons pas autant des anecdotes rapportées sur ce même retour, dans la vie d'Athanase insérée dans la collection des Bollandistes (texte grec), et qui ne peuvent concorder avec la suite des faits.

2. S. Athan., t. II, p. 33-34.

3. S. Grég. Naz., *Or.* XXI, 33. — Théod., IV, 2. — Soc., III, 24.

pondre. Comme s'il se fût méfié de ses propres lumières, il appela auprès de lui les évêques de sa province, et, de concert avec eux, il rédigea, pour être mise sous les yeux de l'empereur, une consultation qui porta uniquement sur les points de dogme et de foi. Nulle allusion à la politique; nul conseil sur les mesures à prendre ou les lois à faire; nulle ingérence, en un mot, dans le domaine du gouvernement. L'évêque éclairait la conscience du fidèle, sans se mettre en devoir, en aucune manière, d'inspirer la conduite de l'empereur.

La pièce commençait dans ces termes pleins de noblesse : « C'est une chose qui sied fort à un prince pieux que le désir de s'instruire sur les choses du ciel; et c'est par là qu'on voit que, véritablement, votre cœur est placé dans les mains de Dieu. Puis donc que votre piété souhaite apprendre de nous quelle est la foi de l'Église catholique, après avoir rendu grâces au ciel de vous voir un tel désir, nous avons pensé que rien ne convenait mieux que de rappeler à votre religieux souvenir la foi professée par nos pères à Nicée. Quelques hommes, il est vrai, ont répudié cette croyance, lesquels nous ont tendu beaucoup de piéges, parce que nous ne voulions pas suivre la secte d'Arius, et ils ont été cause de beaucoup d'hérésies et de schismes dans l'Église catholique. Mais la foi saine et véritable de Jésus-Christ est restée manifeste pour tous, telle qu'elle se lit distinctement dans les saintes Écritures. Les saints l'ont scellée par leur martyre; et maintenant, délivrés

de leurs peines, ils se reposent dans le Seigneur. Et elle serait restée sans atteinte, si la malice de quelques hommes n'avait essayé de la dénaturer... Sachez donc, religieux empereur, que c'est là ce qui a été annoncé dès le commencement des âges... et que toutes les églises répandues par le monde y rendent témoignage, celles d'Espagne, de Bretagne, de Gaule, de toute l'Italie, de la Dalmatie, de la Dacie, de la Mésie, de la Macédoine et de toute la Grèce, et toute l'Afrique, la Sardaigne, Chypre, la Crète, la Pamphylie, la Syrie, l'Isaurie, l'Égypte, la Libye, le Pont et la Cappadoce... Nous connaissons la foi de toutes ces nations, ou pour en avoir entendu l'expression de leur bouche, ou pour en avoir reçu le témoignage écrit; et un petit nombre d'hommes qui la contredisent ne peuvent prévaloir contre la terre tout entière. (Suivait le texte du symbole de Nicée, rapporté tout entier, sans addition et sans commentaire.) Et voilà, religieux empereur, disaient les rédacteurs de la lettre en terminant, dans quelle foi il faut demeurer, car elle vient de Dieu et des apôtres [1]. »

Et en même temps, pour suivre sous toutes les faces et relancer dans toutes ses retraites l'hérésie qu'il chassait devant lui depuis plus de quarante années, Athanase publiait et répandait en Égypte un long traité dogmatique qu'il avait composé dans les loisirs du désert, sur la divinité du Saint-Esprit. C'était la dernière transformation et comme le dernier masque de l'Arianisme

1. Théod., IV, 3. — S. Athan., t. I, p. 245.

qu'il secouait d'une main vigoureuse; et, cette fois encore, il contraignait l'hérésie, comme le Protée de la fable, à apparaître au jour sous ses véritables traits, ceux de la vieille idolâtrie, qui accordait à une créature les honneurs divins, en refusant au Dieu suprême toute communication avec le monde [1]. Il épuisait toutes les ressources de son langage, toutes les métaphores de sa riche imagination, pour donner une apparence d'explication sur les rapports mystérieux des trois personnes divines entre elles, et faire pénétrer dans ces ombres de la foi quelque reflet de lumière. Le Père est la source, le Fils le fleuve qui en sort, le Saint-Esprit l'eau du fleuve que boit l'âme fidèle : le Père est la lumière, le Fils la splendeur, le Saint-Esprit le rayon [2]. Puis, lassé lui-même de ses efforts impuissants pour faire comprendre l'inintelligible, il en revient aux textes de l'Écriture et entasse verset sur verset pour montrer la même action, le même rôle, attribué indifféremment, en plus d'un endroit, au Fils et au Saint-Esprit; enfin, dans l'impuissance de la raison à sonder de telles profondeurs, il la traine humblement aux pieds de l'autorité : « La Divinité, dit-il, ne peut être atteinte par des démonstra-

1. S. Athan., *Ad Serap.*, *De Spiritu sancto*, p. 203. Ce traité fut composé par Athanase, au désert, comme cela ressort très-évidemment du texte; mais nul doute qu'il ne fût destiné dès lors à répondre aux nouvelles difficultés élevées par les semi-Ariens sur la personne du Saint-Esprit, et qu'il n'ait reçu une plus grande publicité au moment où ces difficultés sont devenues importantes.

2. *Ibid.*, p. 193, 194.

tions logiques ; on y arrive par la foi et les raisonnements de la piété faits avec circonspection [1]. »

La lettre et les instructions d'Athanase furent reçues par Jovien avec un mélange de joie et de respect. Ce langage convenait à son esprit droit et soumis. Il était catholique dès son enfance ; il le devint encore davantage, et plus éloigné que jamais des hérésies. Mais il n'était pas homme à se contenter de directions aussi générales, et il lui fallait, pour agir, des conseils plus précis. Ne pouvant les obtenir, par écrit, de la réserve d'Athanase, il se décida à le mander auprès de lui, et lui envoya une invitation formelle de venir à sa cour. Athanase, on l'a vu, n'avait point de goût pour ces sortes de convocations. Il respectait les princes, mais ne les recherchait pas ; il avait fait de leur humeur mobile une expérience qui n'atténuait pas la répugnance naturelle à toute âme indépendante pour l'atmosphère des cours. Pressé cependant par les conseils de ses plus sages amis, et en particulier des vertueux solitaires Théodore de Tabenne et Pammon d'Antinoé, il se décida à partir pour Antioche, plutôt encore dans la crainte de décourager par un dédain affecté les bons sentiments de l'empereur que dans l'espoir de tirer du pouvoir impérial aucun appui durable pour la vérité [2].

Il arriva donc à Antioche ; mais on chercherait vaine-

1. S. Athan., *ibid*, p. 194 : ἡ γὰρ θεότης οὐκ ἐν ἀποδείξει λόγων παραδίδοται, ἀλλὰ ἐν πίστει καὶ εὐσεβεῖ λογισμῷ μετ' εὐλαβείας.

2. Soz., VI, 5. — S Epiph., *Hær.*, LXVIII.

ment dans ses œuvres les détails de son entrevue avec Jovien. Accueilli dans ce même palais d'où Libanius sortait naguère le visage radieux et illuminé par le soleil de la faveur, Athanase n'a pas jugé à propos, comme le rhéteur, de tenir note de tous les sourires ou de tous les compliments qu'il obtint du maître du monde. Parlant toujours, même à l'empereur, le langage affectueux et sévère de l'Évangile, il ne songea point à donner à des flatteries un tour gracieux et littéraire, dont le modèle dût être conservé pour la dernière postérité. Mais, s'il se tut, par indifférence peut-être encore plus que par discrétion, sur les détails d'une intimité royale qui tint si peu de place dans son existence, ses actes ou plutôt ceux de Jovien parlèrent pour lui. Par les décisions du souverain on peut deviner aisément quelles furent les inspirations du conseiller.

La règle de conduite adoptée par l'empereur et consacrée, on n'en peut douter, dans une loi formelle, fut de laisser à chacun pleine liberté d'adopter et de suivre la religion qui lui convenait. Païens, Ariens de toutes sectes, et catholiques, tous durent également avoir la faculté de professer leur culte et d'aspirer sans distinction à toutes les dignités de l'État. Les scandales seuls de la magie avec ses orgies souvent sanglantes, restèrent exclus de cette liberté commune [1].

1. Thém., *Or.* 5, p. 67, 70.— Soc., III, 24.— Nous ne retrouvons pas dans les codes la loi à laquelle Thémistius fait allusion, et cette lacune est bien naturelle, puisque le malheur des temps et la fin prématurée

Après les égards témoignés à la conscience, vinrent les hommages dus à la vérité. L'armée retrouva ses étendards, symboles de la protection divine et consacrés par la victoire; l'Église recouvra toutes les franchises, toutes les immunités nécessaires au plein exercice de son culte et aux bienfaits de sa charité. Mais Jovien tempéra cependant ses faveurs dans la mesure nécessaire pour ne pas accroître le malheur des temps par des contributions excessives ou d'injustes dispenses des services publics. C'est ainsi que la ration de blé assignée à chaque église par Constantin pour l'entretien de ses ministres, fut provisoirement, en raison de la famine et tant que durerait la disette, réduite au tiers de son chiffre nominal. Une disposition spéciale, enfin, assura aux saintes filles qui se consacraient à Dieu la protection de la loi contre la brutalité de la soldatesque et de la populace [1].

Dans l'application, ce fut la même sagesse et la même douceur. La voie de liberté, tracée par Athanase à Jovien, ne fut point, comme celle que Julien avait semblé ouvrir aux chrétiens, semée de piéges et d'embûches. Tout fut franc et sincère, et l'effet répondit aux paroles. Nulle délation, nulles représailles. Libanius convient lui-même que, dénoncé à Jovien, il ne fut pas même inquiété. En admettant son témoignage, nous ne

de Jovien ne lui laissèrent que peu de durée; mais il n'y a point de doute qu'elle n'ait été portée : les termes de l'orateur grec sont trop formels.

1. Soz., VI, 3. — Théod., IV, 4. — *Cod. Theod.*, IX, t. 25, l. 2.

sommes pas obligés de croire, comme lui, que, si Jovien l'épargna, ce fut parce qu'il pensa qu'on pourrait bien tuer sa personne, mais non la mémoire de ses écrits ; de même que, si les temples commencés restèrent à demi bâtis et devinrent l'objet de la risée des chrétiens, on n'est pas tenu de supposer que ce fut la terreur seule qui empêcha de les achever [1].

Les choses, en effet, abandonnées à l'action de la grâce et de la vérité, reprenaient tout simplement leur cours. Du moment où l'empereur n'intervenait plus pour faire des hérétiques ou des païens, le paganisme rentrait dans l'ombre, et l'hérésie s'affaissait. De toutes parts, pendant les derniers mois de cette année 363, commencée sous de si tristes auspices, on put signaler, par l'heureux effet des conseils d'Athanase, un vif mouvement de retour des populations vers la pure foi catholique. D'Occident en Orient le même souffle sembla s'élever. A Antioche, sous les yeux de Jovien, une réunion de vingt-sept évêques, dont beaucoup avaient partagé les erreurs des semi-Ariens, ou même figuré dans des rangs plus avancés, vint offrir à l'empereur une adhésion très-explicite au symbole de Nicée. La vivacité de ce repentir pouvait bien, à la vérité, être mélangée de quelque secret désir de plaire ; mais à l'autre extrémité de l'empire et à des distances où l'autorité se faisait à peine sentir et où la faveur n'arrivait pas, en Gaule, par exemple, et en Italie, Hilaire et Eusèbe de Verceil re-

1. Liban., *De vita sua*, p. 46; *Or.* 10, p. 327.

cueillaient chaque jour beaucoup de conversions analogues. Ces deux saints évêques parcouraient ensemble, par l'ordre et avec l'aide du pape Libère, toutes les provinces qui avoisinaient les Alpes, exhortant, instruisant, versant partout le baume sur les plaies encore saignantes, et recueillant les pénitents avec cette indulgence paternelle qui convient aux âmes sans reproche. Nulle part ils ne rencontraient de résistance obstinée, et si leur mission de paix était entravée par quelques obstacles, ils leur étaient suscités, non par des Ariens, mais par un petit nombre d'orthodoxes excités par Lucifer de Cagliari, et qui, tout enorgueillis encore du courage qu'ils avaient déployé dans les temps de persécution, répugnaient à tendre la main aux évêques qui avaient faibli. Libère fut obligé de réprimander assez publiquement cet excès de zèle. Mais cette imprudente exaltation même prouvait que des jours de triomphe s'ouvraient de nouveau pour la foi de Nicée. Athanase, qui surprenait à regret les mêmes sentiments dans le petit troupeau de Paulin à Antioche, se vit pourtant obligé de ménager d'anciens frères d'armes qui lui avaient été fidèles dans des jours de péril, et ne put venir tout à fait à bout de les convaincre. Il se borna à déposer dans les esprits de tous les partis des germes de conciliation qui furent assez lents à fructifier [1].

1. Rufin, I, 30. — S. Hil., *Fragm.*, p. 1358, 1359. — S. Bas., *Ep.* CCXIV. On voit par cette lettre qu'Athanase, à Antioche, ne se sépara point ouvertement de Paulin. Ces ménagements lui étaient imposés par

Devant ce retour inattendu de la fortune et de la popularité, les prélats politiques, qui avaient si longtemps manœuvré dans les querelles religieuses, en poursuivant pour but unique le succès de leur ambition, se sentaient fort déconcertés. Pour eux la liberté n'était rien : c'était la faveur qu'ils recherchaient ; la disgrâce était, à leurs yeux, la plus cruelle des persécutions. Trouver du même côté Athanase et l'empereur, l'ennemi qu'ils avaient juré de perdre et le maître qu'ils auraient voulu séduire, c'était un cruel embarras. Fallait-il se rétracter ou se retirer? s'infliger le désaveu de tout le passé, ou se résigner à n'avoir point de crédit? se réconcilier avec Athanase, ou rester brouillés avec le prince? Dans cette alternative douloureuse, chacun se détermina suivant que l'emportait chez lui l'orgueil ou l'ambition. Acace de Césarée, par exemple, digne successeur d'Eusèbe, ne rougit pas de venir apporter sa signature à la profession de foi catholique rédigée à Antioche. Il se promettait sans doute de ne pas se tenir pour plus engagé par cette souscription que son prédécesseur ne l'avait été par celle qu'il avait donnée au symbole de Nicée. D'autres, plus rebelles, résolurent de tenter un dernier effort sur l'esprit du prince. Tout espoir ne semblait pas perdu : il leur était déjà arrivé plus d'une fois de perdre leur cause en première instance, et de la gagner en appel. Constantin, Constance lui-même, les avaient accoutumés à bien des

le souvenir des luttes que les catholiques d'Antioche avaient soutenues en sa faveur sous le règne de Constance.

variations : bien souvent condamnés aujourd'hui, ils s'étaient vu glorifier le lendemain. Ils pouvaient espérer de Jovien les mêmes retours d'humeur. Et en effet, en ne lui supposant pas plus de lumières qu'à Constantin, les ambitieux raisonnaient juste : mais ils avaient oublié qu'il avait au moins plus de modestie, et qu'en matière de foi l'humilité est un meilleur guide que le génie.

Quoi qu'il en soit, on monta tout un petit drame pour être joué devant l'empereur. On fit venir d'Alexandrie un certain nombre d'Ariens, et entre autres un nommé Lucius, consacré évêque, après la mort de Georges, par un très-faible noyau d'hérétiques obstinés, mais dont l'obscure nomination n'avait été reconnue au dehors par aucun prélat de quelque importance. On lui donna pour instructions de redire à Jovien toutes les calomnies qui avaient couru contre Athanase depuis près de quarante ans déjà, et qui avaient été tant de fois discutées et détruites, afin de tâcher de l'engager par là à ouvrir une nouvelle enquête. Pour atteindre ce but, au lieu de demander pour eux une audience qui leur eût probablement été refusée, on les plaça en faction à l'entrée d'Antioche, du côté de la porte Romaine, par où Jovien avait coutume de sortir pour aller passer des revues dans une plaine voisine de la ville. Dès qu'il parut : « Empereur, lui dirent les suppliants, en se jetant à ses pieds, au nom de votre piété et de votre dignité royale, écoutez-nous. — Et qui êtes-vous? dit l'empereur surpris. — Des chrétiens, Seigneur. — Et de quel pays? — D'Alexandrie. — Et

que voulez-vous ? — Nous supplions votre puissance de nous donner un évêque. — Mais, reprit l'empereur, je vous ai déjà rendu celui que vous aviez depuis longtemps, Athanase. — Il est vrai, Empereur ; mais il y a déjà bien des années qu'il est proscrit et accusé. Constantin, Constance, chéris du ciel, le très-sage Julien, ont trouvé juste de le bannir. » Ces grands exemples auraient peut-être un peu troublé Jovien, qui, dans les légions où il avait vécu, n'avait pu suivre avec beaucoup d'attention l'histoire contemporaine. Mais, par bonheur, à ce moment, un officier de sa suite, mieux informé, se pencha vers lui et lui dit : « De grâce, Empereur, demandez à ces gens qui ils sont. Vous verrez que ce sont les débris du parti de ce méchant Cappadocien Georges, qui a mis la discorde partout où il a paru. » Jovien, profitant de l'avis et remis de son trouble, dit en riant aux pétitionnaires : « S'il y a vingt ou trente ans qu'on l'accuse, c'est une trop vieille accusation. » Puis il passa outre au galop et les laissa tout déconcertés [1].

Mais ils n'avaient pas fait un si long voyage pour se laisser rebuter par un premier échec. Ils insistèrent, assaillirent les abords de la cour, s'adressèrent aux eunuques, à l'évêque Euzoïus, demandant à être entendus et à pouvoir exposer tout au long leurs griefs. D'un autre côté, le bruit de leur démarche s'étant répandu à

1. S. Athan., *Colloquia cum Joviano*, t. II, p. 27, 28.

Alexandrie, les amis d'Athanase, toujours inquiets des caprices de la volonté impériale, dont ils avaient été si longtemps le jouet, et craignant qu'on n'abusât la conscience de Jovien, jugèrent à propos d'envoyer à leur tour une députation très-nombreuse pour soutenir le débat et rectifier les faits. Il y eut donc en présence, à Antioche, deux troupes d'Égyptiens qui, se plaçant à plusieurs reprises sur le passage de Jovien, l'étourdirent de leurs réclamations et de leurs accusations contradictoires. « Je ne puis vous entendre au milieu de tout ce tumulte, leur dit-il enfin ; la justice ne peut se distinguer au milieu de tant de violences. Nommez les uns et les autres deux députés, et je pourrai vous écouter. »

La conférence eut lieu, mais à ce qu'il paraît encore en présence de beaucoup de monde, et chacun des deux partis exposa ses griefs. Les catholiques eurent beau jeu à rapporter les méfaits de Georges et de ses amis ; les Ariens furent plus intimidés et, n'osant reproduire contre Athanase des calomnies qu'ils craignaient de voir trop facilement détruire : « Il est vrai, dirent-ils, qu'il parle bien, mais il a de mauvaises intentions. — Il suffit, dit l'empereur, que, d'après votre aveu même, il tienne un bon langage et donne de bons enseignements. Si son âme dément ce que sa langue enseigne, il n'y a que Dieu qui le sache. Nous autres hommes, nous entendons la parole, nous ne voyons pas les cœurs. — Mais au moins, Seigneur, laissez-nous nous assembler en liberté. — Et qui vous en empêche? — Mais il nous traite

d'hérétiques et d'inventeurs de dogmes nouveaux.—Il a raison, si vous l'êtes, et c'est son devoir de le dire. — Il nous enlève les biens des églises.—C'est donc l'argent, et non la foi, qui vous tient au cœur ; et c'est pour cela que vous m'êtes venus trouver? Laissez-moi, dit-il enfin ; rendez-vous demain à l'église, vous y trouverez des évêques et Nemesinus (le greffier) : chacun signera la profession de foi qui lui convient, et Athanase sera là pour instruire ceux qui ne savent pas leur religion. En attendant, laissez-moi passer, je m'en vais au champ de manœuvre. » Et comme on l'empêchait de sortir en l'entourant, il ordonna à ses gardes, avec un peu d'humeur, de frapper à droite et à gauche pour lui frayer un passage.

Il n'atteignit pas la porte sans être arrêté par deux des réclamants qui voulaient tenter un dernier effort. C'étaient deux avocats, dont l'un prétendait que le trésorier d'Alexandrie lui enlevait sa maison pour la donner à Athanase. Jovien reconnut à quelques insignes de leur costume qu'ils n'appartenaient pas à la religion chrétienne, et dit à l'un : « Si c'est le trésorier qui vous dépouille, prenez-vous-en à lui, et non à Athanase. » Et à l'autre : « Qu'est-ce qu'un Grec comme vous a de commun avec des chrétiens? » Enfin, comme il sortait, les catholiques, encouragés par sa fermeté, lui amenèrent le prétendu évêque Lucius, en lui disant : « De grâce, empereur, regardez un peu l'évêque qu'ils se sont donné ! » Il paraît qu'en effet Lucius,

disgracié de la nature, n'avait pas la tournure bien respectable, car Jovien, qui était d'un naturel gai, ne put s'empêcher de rire à sa vue : « Eh ! mon ami, lui dit-il, comment êtes-vous venu ici? par terre ou par mer? — Par mer, mon seigneur, dit Lucius en tremblant. — En vérité, Lucius, que le Dieu du monde, le soleil et la lune, punissent les matelots qui vous ont amené ici et qui ont manqué une si bonne occasion de vous jeter à la mer? » — Cette plaisanterie, un peu militaire, fut le dernier trait de l'entretien, et Jovien défendit, sous des peines graves, à tous les gens de sa cour, de se faire désormais auprès de lui les instruments d'aucune délation [1].

Le temps s'écoulait cependant, et Jovien ne voulait pas laisser commencer la nouvelle année sans aller prendre possession de la capitale de l'empire, où il devait recevoir les insignes du consulat. Il se sépara donc d'Athanase vers le commencement de décembre et se mit en route pour Constantinople à grandes journées. Les païens remarquèrent que, les jours qui précédèrent son départ, tous les présages étaient mauvais; l'hiver était déjà rigoureux, et les marches forcées coûtèrent la vie à beaucoup d'hommes et de chevaux. Arrivé à Tarse, Jovien se fit conduire au lieu de la sépulture de Julien, et ne la trouvant pas digne d'un empereur

1. *Ibid.*, p. 28, 29. Ces anecdotes sont rapportées dans les œuvres d'Athanase d'une façon un peu obscure. Nous en avons pris les traits principaux en retranchant les longueurs et en ajoutant les explications nécessaires. — Soz., VI, 5.

et d'un si grand capitaine, il donna des ordres pour faire embellir et enrichir le mausolée. A Tyane, en Cappadoce, où il fit encore un temps d'arrêt, un courrier lui apporta d'assez tristes nouvelles de l'Occident. Son beau-père, Lucilien, après avoir reçu la soumission de l'Illyrie, avait passé dans les Gaules, accompagné de deux tribuns, pour y faire reconnaître également le nouveau pouvoir. La reconnaissance s'étant opérée sans difficulté, Lucilien, qui était d'un caractère sévère, avait cru pouvoir user de son autorité pour réformer quelques abus dans l'intendance de l'armée. Le comptable accusé, se vengea en sèmant dans les légions le bruit que Julien n'était pas mort, et qu'on les entraînait à leur insu dans la révolte. Cette fable trouva créance, et un grand tumulte s'éleva dans le camp, à la faveur duquel Lucilien et l'un des tribuns qui l'accompagnaient furent mis à mort; l'autre officier, qui était le courageux chrétien Valentinien, trouva moyen d'échapper. A la vérité, dès le lendemain, les troupes étaient rentrées dans le devoir, et leur général Jovinus envoyait à l'empereur leur soumission, portée par les principaux officiers, auxquels Valentinien lui-même s'était joint. Mais Jovien n'en perdait pas moins un parent très-aimé, dont il estimait fort les lumières et dont il espérait se servir comme d'un auxiliaire utile [1].

Cette perte fut suivie d'une seconde qui ne lui fut pas

1. Amm. Marc., xxv, 10. — Zos., iii, 35. — Soc., iii, 26.

moins sensible. Dès les premiers jours de son avénement, Jovien s'était proposé de partager avec son père la dignité consulaire. Il éprouvait beaucoup de joie à la pensée d'associer à son élévation ce vieillard, qu'il aimait beaucoup et qu'il avait hâte d'aller saluer dans sa nouvelle dignité. Varronien, de son côté, s'en réjouissait fort, et se plaisait à raconter à ses amis que toutes ses grandeurs lui avaient été prédites autrefois dans un songe, pendant que Jovien était encore tout enfant, et que, dès lors, il s'était toujours attendu à se voir un jour père d'un empereur, et élevé lui-même au rang de consul. Ce vœu innocent fut trompé au moment où rien ne s'opposait plus à ce qu'il fût satisfait. Varronien mourut subitement, sans avoir pu même embrasser le fils qui couvrait de gloire sa vieillesse [1].

Ce fut à Ancyre que Jovien reçut ce nouveau coup, adouci à la vérité par l'arrivée de sa femme Charito qui lui amenait son jeune fils, en compagnie d'une députation du sénat de Constantinople. L'enfant s'appelait comme son aïeul : Jovien, pour ne pas faire mentir la prédiction, imagina de le lui substituer, et le consulat de l'année 364, qui s'ouvrit ce jour-là, fut décerné à Jovien Auguste et
A. D. 364. au *nobilissime* Varronien [2]. Sans attendre même qu'on fût à Constantinople, on procéda à la cérémonie ; mais quand il s'agit de promener l'enfant sur la chaise curule,

1. Amm. Marc., *loc. cit.*

2. A. D. 364. — Indictio. VII. — U. C. 1117. — Jovianus et Varronianus. Coss.

le petit consul prit peur, se mit à crier, et il n'y eut pas moyen de l'y faire rester [1].

Malgré tous ces incidents, les uns tristes et les autres ridicules, l'orateur député par la ville de Constantinople, et qui ne pouvait être autre que Thémistius, n'en fit pas moins le discours obligé pour célébrer le héros du jour et l'heureuse circonstance. Cette formalité, d'ordinaire fastidieuse, présentait ce jour-là un intérêt plus piquant. Il était singulier de voir un maître et un ami de Julien se réjouir sur sa tombe de l'avénement du successeur qui détruisait toute son œuvre; et probablement les auditeurs étaient curieux de savoir comment Thémistius se tirerait de la difficulté. Mais les ressources oratoires d'un bon rhéteur n'étaient jamais en défaut, et, au sein des plus grandes douleurs, il trouvait, dans la contemplation de sa propre éloquence, d'ineffables consolations. Thémistius, qui, peu de mois auparavant, avait fait l'oraison funèbre du héros mort (morceau que, par prudence sans doute, il ne nous a pas conservé), fit sans sourciller ce jour-là l'éloge de l'ami d'Athanase. Jovien se trouva d'emblée devenu, comme Constance et Julien, le protecteur des lettres et l'espoir de la philosophie. Il eut en outre cette gloire « sans égale d'avoir été élu dans les camps, dans la chaleur même de la

1. Amm. Marc., *loc. cit.* — Thém., *Or.* v, p. 71. Devant le témoignage de ces deux assistants, il n'y a pas moyen d'admettre le récit de Zonare, qui dit que l'impératrice ne vit jamais son époux depuis qu'il avait été porté au trône, et qu'elle venait à sa rencontre quand elle apprit sa mort.

guerre, entre les piques et les glaives. « Il fut » *ce plus digne* auquel Alexandre mourant avait laissé l'héritage de sa vertu aussi bien que de sa puissance. » Tout cela, à la rigueur, pouvait encore se supporter, mais quand l'orateur en vint à féliciter le nouvel empereur d'avoir fait reculer les Perses et conservé l'intégrité de l'empire, Jovien, qui était modeste et se faisait peu d'illusions, dut trouver que l'exagération de la rhétorique allait pourtant trop loin [1].

Il méritait mieux l'éloge suivant, et Thémistius, en le prononçant, eut sans doute un accent plus vrai de reconnaissance et d'admiration.

« La première marque que vous ayez donnée aux hommes, lui dit-il, du soin que vous voulez prendre d'eux, c'est la loi que vous avez faite sur les choses religieuses, et c'est là que mon discours avait hâte d'arriver. Seul, en effet, vous paraissez avoir compris qu'un souverain ne peut tout imposer à ses sujets, qu'il est des choses qui échappent à toute contrainte et demeurent au-dessus de toute menace et de tout commandement. C'est le cas de toutes les vertus, et principalement de la piété envers la divinité. Vous avez pensé qu'il faut laisser sur ces choses excellentes l'âme de chacun libre, souveraine, et maîtresse de suivre le mouvement qui lui convient. C'est une sage pensée. Car s'il ne vous est pas possible à vous-même, empereur, de pénétrer de bons sentiments

1. Thém., *Or.* v, p. 63-67, *passim*.

à votre égard celui qui n'éprouverait pas de telles dispositions, combien n'est-il pas plus impossible encore de rendre les hommes pieux et amis des Dieux par des décrets humains, qui ne peuvent imposer qu'une courte nécessité et inspirer qu'une faible terreur, que le temps apporte et que le temps détruit? C'est par suite de cette ridicule entreprise que nous sommes devenus des adorateurs, non de Dieu, mais de la pourpre impériale, et, en fait de culte, plus changeants que les flots de l'Euripe. Autrefois Théramène seul, par ses changements, a mérité d'être comparé au *cothurne* qui peut chausser tous les pieds. Tous aujourd'hui nous sommes dignes du même surnom... En face de tous les autels, de toutes les victimes, de toutes les images et de toutes les tables saintes, on voit passer tour à tour les mêmes visages. Ce n'est pas là, très-pieux empereur, ce que vous avez voulu ; mais, demeurant en toute autre chose souverain maître (et puissiez-vous l'être toujours!), en ce qui touche la religion et le culte de la divinité vous voulez, par votre loi, que chacun soit souverain par lui-même. »

« Et en cela, ajoute le rhéteur, insinuant ici discrètement une théorie d'indifférence un peu large, que Jovien sans doute n'eût point approuvée s'il l'eût comprise, vous avez imité Dieu lui-même qui a donné à toute la race humaine un penchant commun pour la piété, mais qui a laissé à la discrétion de chacun le choix de la manière de lui rendre hommage. Celui donc qui

fait intervenir la violence, enlève la liberté que Dieu a accordée aux hommes. C'est pourquoi les lois des hommes, les lois de Chéops et de Cambyse, ne durent que la vie de leur auteur; mais celle de Dieu, qui est la vôtre, demeure immuable et éternelle; à savoir : que toute âme soit libre de suivre vers la piété le chemin qui lui convient. Celle-là, ni les spoliations, ni les supplices, ni le feu, ne pourront la détruire. Vous pourrez tuer ou exiler le corps, si vous voulez, mais l'âme s'échappera, emportant avec elle la pensée, libre encore, quand bien même la langue serait contrainte. Je pense aussi, empereur, que vous avez compris le motif de cette loi divine, dont vous avez voulu suivre la trace. C'est que l'homme est ainsi fait, qu'il s'applique avec plus d'ardeur à soutenir une lutte qu'à pratiquer les choses où il ne rencontre point de concurrence. Là où nous ne trouvons point d'adversaire nous tombons dans la paresse. Notre âme soutient mieux la fatigue en vue du combat; c'est pourquoi vous ne défendez pas qu'il s'établisse entre nous une noble émulation de piété; vous ne voulez pas émousser l'aiguillon de notre zèle... Peut-être aussi ce Dieu lui-même ne verrait-il pas sans regret sur ces points un accord trop complet entre les hommes; car la nature, dit Héraclite, aime à se cacher, et l'auteur de la nature doit penser comme elle, et nous avons plus de respect pour lui par là même qu'il nous est moins aisé de le connaître, que nous ne l'atteignons pas sans labeur, et que nous ne pouvons

jamais le saisir que d'une seule main... Laissez donc, ô empereur, la balance des cultes divers en équilibre. Ne la faites pencher d'aucun côté, et souffrez que de toutes parts montent des vœux pour vous vers le ciel [1]. » L'orateur termine en peignant l'impatience de Constantinople et la joie que cette cité va éprouver à revoir, non le fils, non le neveu de Constantin, mais Constantin lui-même. Car ce sont ses yeux, son port, ses mains ; c'est sa manière de porter le diadème et la pourpre. « Hâtez-vous donc, excellent empereur ; pressons le voyage. Le ciel partage les vœux de notre ville, car les nuages se dissipent, et en plein hiver voici le printemps. Envoyez devant vous l'astre précurseur de l'aurore, ce jeune consul qu'on porte encore dans les bras et qui, bien qu'à la mamelle, est déjà tout le portrait de son père. Quel regard fier ! Quel air d'audace ! On dirait qu'il va haranguer le peuple. Puisse le Dieu qui lui fait partager avec vous la première magistrature l'associer aussi plus tard à la pourpre impériale ! »

Mais le pauvre enfant, qui, par ses pleurs, démentait ces compliments, avait, ce semble, un plus juste pressentiment de sa destinée. Il fallut reprendre le voyage, qui continuait d'être fort pénible. L'hiver n'était adouci que dans l'imagination de Thémistius, et d'Ancyre on mit encore plusieurs jours pour arriver à Drépane en Bithynie. Jovien dut y passer la nuit du 16 au 17 février,

1. Thém., *Or.* v, p. 67-70.

On lui avait préparé ses logements dans une maison récemment construite, et la chambre où était disposé son lit était enduite de chaux toute fraîche. Le froid étant très-intense, il fit apporter un réchaud, et ne se coucha que quand on eut allumé un grand feu, après avoir d'ailleurs soupé largement et d'aliments fort lourds. Le lendemain au matin on le trouva mort dans son lit, étouffé par les exhalaisons des murailles et les vapeurs du charbon [1]. Ce fut la fin de ce court principat, tristement commencé et brusquement fini, au moment même où il promettait d'être heureux, et où, à force de simplicité, de bonté d'âme et de justice, l'honnête souverain semblait avoir dissipé toutes les préventions et fléchi les rigueurs de la fortune. « Dieu, dit l'évêque Théodoret, montra un si excellent prince à la terre, pour lui faire voir quels biens il pourrait lui donner si elle était digne de les recevoir. » Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, fait une remarque plus profonde. Il convenait, suivant lui, à la sagesse divine, d'avoir comblé Constantin de prospérité, pour montrer qu'elle sait récompenser ses serviteurs, et que le démon n'est pas le seul dispensateur des biens de ce monde ; mais il lui convenait aussi de frapper Jovien, malgré sa piété, de peur qu'on ne s'attachât désormais à suivre la foi par l'espoir de prospérités temporelles [2].

1. Amm. Marc., XXV, 10. — Zos., III, 35. — Soc., III, 26. — Soz., VI, 6. — Eutr., X, 18. — Philost., VIII, 8. — Zon., XIII, 14.
2. Théod. IV, 5. — S. Aug., *De civ. Dei,* V, 25.

La mort d'un empereur était un incident trop fréquemment renouvelé depuis deux années, pour causer à personne beaucoup de surprise ou beaucoup de douleur. A l'exception de la malheureuse Charito, qui n'avait pas même eu le temps de s'asseoir sur le trône, et qui serrait avec angoisse son jeune fils contre son sein, justement inquiète du sort qui lui était réservé, le bon Jovien, qui avait vécu sans exciter d'inimitiés, mourait sans laisser de regrets. Mais il fallait pourvoir de nouveau à la vacance impériale, et cette fois la circonstance étant moins urgente, et nul ennemi n'étant là pour presser l'élection, on y mit un peu plus de délai. Il ne fut pas question cependant de consulter, ni le sénat de Rome, ni celui de Constantinople. Le petit conseil de hauts dignitaires qui environnait l'empereur fit embaumer son corps, et, précédé de ce cortége funèbre, continua lentement à s'avancer de Drépane à Nicée. Sur la route, on disputait, on intriguait, on pesait les noms et les suffrages, et chacune des nuances et des fractions du conseil mettait en avant son candidat et recrutait des voix. La faveur publique désignait cette fois encore, comme le plus digne du pouvoir suprême, le vieux préfet du prétoire, Salluste Second, étranger à toutes les factions, et qui les dominait toutes par la douceur et la noblesse de son caractère. Pour la forme, on lui en fit de nouveau la proposition, qu'il refusa cette fois comme la précédente. Quelques personnes parlèrent de son fils, mais le vieillard coupa court sur-le-champ

à cette pensée. « Si je suis trop âgé, dit-il, mon fils est trop jeune. » On mit ensuite en avant le nom du tribun des *Scutaires*, Égitius, mais c'était un homme de mœurs trop rudes et sans éducation. Puis on parla d'un parent de Jovien, appelé Januarius, qui commandait sur les frontières d'Illyrie; mais il était trop éloigné, et on n'avait pas le temps d'attendre. Comme l'incertitude se prolongeait, on reçut une lettre du patrice Dacien, qui était resté en arrière à Ancyre, parce que ses infirmités et son grand âge ne lui permettaient plus de voyager rapidement en hiver. Il avait gardé auprès de lui le tribun Valentinien, récemment revenu de Gaule, et, comme il était frappé de ses bonnes qualités, il écrivait à tout hasard pour le recommander à ceux qui cherchaient un maître à donner au monde. L'idée plut généralement, car Valentinien réunissait des mérites divers. Il était originaire de Pannonie, et avait servi vaillamment dans les Gaules sous Julien, ce qui lui conciliait la faveur de tout le parti militaire, principalement recruté dans les provinces septentrionales de l'empire. Mais il était chrétien aussi, et avait même encouru par sa fidélité la disgrâce momentanée de l'apostat. C'était une recommandation pour les anciens amis de Constance. En son absence, et à son insu, Valentinien fut proclamé empereur. On lui manda de venir en diligence, et en l'attendant, tous les Pannoniens, Dagalaïphus en tête, firent bonne garde pour maintenir l'armée en repos et empêcher qu'une élection

improvisée dans le camp ne vînt tout remettre en question [1].

Valentinien arriva, sans se faire prier, le 28 de février. C'était un homme de quarante-trois ans, grand, bien fait de sa personne : sa contenance était militaire; il avait un air de commandement, et, bien qu'il parlât fort mal le grec et qu'il n'eût évidemment aucune teinture des belles-lettres, son élocution était mâle et incisive. Les troupes trouvèrent que c'était un empereur à leur convenance. On attendit cependant jusqu'au surlendemain pour la proclamation définitive, quoique dix longues journées d'interrègne se fussent déjà écoulées; mais l'année était bissextile, et le jour complémentaire de février passait pour une date malheureuse dans les annales de Rome [2].

Pendant ce délai, une idée, qui avait déjà pris naissance dans les jours précédents, circula dans les rangs de l'armée et fut bientôt généralement adoptée. C'était d'imposer à l'empereur nouvellement élu l'obligation de partager le pouvoir et de se donner un collègue. Cette division paraissait présenter plusieurs avantages, dont le moindre n'était pas d'éviter ces fréquents intervalles du pouvoir qui mettaient en question la sécurité de l'empire et les places de tous les fonctionnaires. En cas de mort d'un des empereurs, s'il y en avait deux, l'autre

1. Amm. Marc., XXVI, 1. — Zos., IV, 1. — Philost., VIII, 8. — Zon., XIII, 15.
2. Amm. Marc., *loc. cit.* et XXX, 8. — Aurél. Vict., *Epit.* 45.

serait là pour faire face à tout et désigner le successeur. Puis, l'empire une fois divisé, chacun avait chance de rester plus près de chez soi ; il n'y avait plus lieu à des déplacements si considérables de troupes et de fonctionnaires ; les légions qui étaient en Orient, s'y trouvant beaucoup mieux que dans les Gaules, ne souhaitaient que d'y rester, et ne voulaient pas être exposées à être emmenées, à la suite d'une fantaisie militaire, loin de leurs garnisons préférées. Il fut donc convenu que le vœu général serait exprimé à Valentinien dans la cérémonie même de son installation [1].

Effectivement, le 1er mars 364, à peine Valentinien était-il monté, revêtu de la pourpre et du diadème, sur l'estrade qui lui était préparée, comme il allait ouvrir la bouche et étendait la main pour commander le silence, un cri s'éleva de toutes parts : « Auguste, il nous faut un autre empereur. » La clameur était très-impérieuse, les regards et les gestes des soldats très-animés ; et probablement ils auraient eux-mêmes procédé à la désignation du collègue demandé, si, par une sage précaution, due à la prudence du préfet Salluste, tous les généraux qui avaient pu concourir à l'empire n'étaient convenus entre eux de s'abstenir de paraître à la cérémonie, de peur de fournir à leurs partisans une occasion de tumulte. Telle qu'elle était cependant, la demande n'en contrariait pas moins le nouvel élu, qui avait rapidement

1. Amm. Marc., XXVI, 2. — Philost., VIII, 8. — Zon., XIII, 15. — Soz., VI, 6.

pris goût au pouvoir souverain. Voyant qu'il ne pouvait résister en face à des prières appuyées par des épées, il chercha à se réserver au moins à lui seul le choix de son associé. Prenant donc un ton à la fois doux et ferme. « Je vous dois tout, dit-il aux soldats : hier je n'étais qu'un citoyen, vous venez de me faire empereur. Accablé par le fardeau du pouvoir, et sachant à quoi est sujette l'humanité, je ne refuse pas d'alléger le poids en le partageant. Mais il y faut réfléchir mûrement, car la discorde peut naître de la division, et c'est la concorde seule qui fait la force des États. Le choix me regarde. Que votre patience et votre justice me laissent m'acquitter des fonctions que vous m'avez confiées. Si vous m'avez fait empereur, c'est pour vous commander. » Cette harangue satisfit les uns, intimida les autres, et Valentinien, tiré d'un mauvais pas par sa présence d'esprit, rentra sous sa tente, investi, sans plus de difficultés, d'une autorité dont il venait de se montrer digne [1].

Il n'y aurait pas eu sûreté cependant à méconnaître le vœu public si clairement exprimé. Aussi Valentinien, qui sentait bien cette nécessité, eut bientôt fait son plan pour y pourvoir. Il avait un frère, plus jeune que lui de quelques années, que personne ne connaissait parce qu'il n'avait rempli aucun emploi, ni militaire, ni civil. Mais pour être chargé du rôle de collègue soumis et obéissant, cette nullité (qui d'ailleurs, comme on devait trop s'en apercevoir, n'était qu'apparente) semblait un titre de plus.

1. Amm. Marc., — Philost., — Soz., *loc. cit.*

Ce fut donc sur son frère que, par un calcul où l'égoïsme avait plus de part que l'affection, Valentinien jeta les yeux. Il n'osa pourtant pas déclarer sur-le-champ son intention. La première fois que, dans son conseil, délibérant sur le choix à faire, il nomma timidement Valens (c'était le nom de cet obscur personnage), Dagalaïphus, à qui la part récente qu'il avait prise à l'élection donnait encore l'assurance de parler librement : « Très-excellent prince, dit-il, si c'est le bien de votre famille que vous voulez, prenez votre frère. Si vous songez à la république, cherchez ailleurs. » Valentinien se tut, laissa tomber la discussion et contint son ressentiment. Mais, quelques jours après, quand il crut avoir pris solidement racine au pouvoir et qu'il vit l'obéissance suffisamment établie autour de lui, il fit connaître hautement sa volonté, sans prendre la peine de consulter personne. Le 28 mars, au moment d'entrer dans le faubourg de Constantinople (qu'on nommait Hebdomus[1], parce qu'il était encore à sept milles de la ville), il envoya chercher son frère, le produisit devant l'armée, puis le fit monter dans un char avec les insignes impériaux, le nouvel élu témoignant par son attitude humble et ses yeux baissés qu'il se considérait comme un suivant plutôt que comme un collègue [2].

Personne ne réclama, et dès le lendemain, Thémistius

1. Voir sur le faubourg de Constantinople, nommé Hebdomus, la grande note de Valois sur ce passage même d'Ammien Marcellin.

2. Amm. Marc., XXVI, 4. — Zos., IV, 1.

était à l'œuvre pour comprendre les deux frères dans un même panégyrique. Jamais les rapides évolutions de la politique n'avaient imposé tant d'ouvrage à la rhétorique. Mais cette fois la matière était belle et semblait puisée dans les lieux communs du métier. Le discours de Thémistius intitulé : *Aux deux frères qui s'aiment*, eut pour sujet le mérite de l'amour fraternel, dont le trône donnait ce jour-là la parfaite image. Entre l'empereur que l'amour a créé et celui que les soldats ont fait, l'orateur a peine à choisir. « Il est si beau de devoir la couronne au suffrage de ses concitoyens, mais si touchant aussi de la devoir à la tendresse d'un frère. Il est si généreux de faire part de la moitié de la puissance, et si courageux d'accepter la moitié de la responsabilité. O Jupiter, conserve pour la république ce char attelé de deux nobles coursiers [1]. »

Il fallait procéder au partage de l'empire. Valentinien, jusqu'ici commandant toujours, comme s'il était seul maître, se réserva hardiment le lot le plus périlleux ; il choisit l'Occident et se disposa à partir pour les bords du Rhin, se flattant d'effacer les exploits de Julien, dont il emmenait avec lui les meilleurs officiers. Il laissa à Valens, avec les serviteurs de Constance, le soin de gouverner les provinces d'Orient, dont le repos semblait assuré pour longtemps aux dépens de l'honneur de Rome. Mais, pour l'éclat comme pour la sécurité des deux

1. Thém., *Or.* VI, *in fratres amantes, passim.*

cours, il était nécessaire de doubler tous les emplois, et au milieu de ce mouvement de mutations et de nominations de toute espèce, plus d'une tentative fut faite pour entraîner les empereurs dans une voie de réaction politique et religieuse. Valentinien, d'un naturel assez soupçonneux, aurait facilement cédé à ses préventions, sans les avertissements du préfet Salluste qui, en protégeant les chrétiens dans des jours de péril, avait acquis le droit de plaider aujourd'hui pour ses propres coreligionnaires. Salluste fut écouté, et personne ne perdit sa place uniquement pour cause politique. Après ce dernier service rendu à sa patrie, ce vertueux vieillard résigna un pouvoir devenu trop pesant pour son âge. Les deux empereurs se rendirent à Sirmium, y reçurent en commun le consulat pour l'année suivante, puis se séparèrent pour ne plus se revoir.

Une nouvelle famille impériale était fondée, et la grande révolution que nous avons entrepris de raconter arrivait, en même temps, à sa troisième et dernière phase. Avec Constantin, en effet, le christianisme avait vaincu plutôt que régné ; il s'était assis sur le trône plutôt qu'il n'avait transformé et pénétré l'État. Entrer en conquérant dans une place qui capitule, ce n'est point encore soumettre les populations aux lois, encore moins aux mœurs du vainqueur. L'empire était dompté, mais non changé. Un seul règne, quel que fût son éclat, un seul homme, quel que fût son génie, n'avaient pu suffire à une telle tâche. Malgré la multiplicité de ses efforts

et la variété de ses talents, Constantin, tour à tour guerrier et législateur, gagnant des batailles et fondant des cités, inventant de nouvelles combinaisons politiques et réformant le vieux droit civil, avait tout entrepris sans rien achever, et l'empire sortant de ses mains ressemblait encore à un de ces bustes qu'on rencontre dans les fouilles et qu'a mutilé le zèle hâtif des courtisans. La tête d'un nouveau maître est placée sur les épaules de son prédécesseur mort ou détrôné, sans que personne ait paru s'inquiéter si les proportions se rapportent, et si la couleur et le grain du marbre ne diffèrent pas par de trop visibles contrastes.

C'était aux héritiers de Constantin à continuer et à compléter son œuvre. La fatale déviation imprimée par l'Arianisme les détourna de ce grand but, ou, pour mieux parler et pour voir les choses de plus haut, les deux éléments opposés qui se disputaient la société romaine, et que Constantin avait tenus enchaînés sous sa main, sans les réconcilier ni les confondre, reprirent leur combat après lui, sur un nouveau terrain et en empruntant des traits différents. L'hérésie arienne, qui semble n'être qu'un débat intérieur de l'Église chrétienne, ne fut, en effet, ainsi qu'on l'a pu voir, qu'un des incidents de la lutte engagée entre le vieux monde et la foi nouvelle. Sous sa forme dogmatique, l'Arianisme, c'est la philosophie grecque qui, n'ayant pu anéantir l'Évangile, essaie de le corrompre en l'altérant. On la reconnaît à l'ingénieuse souplesse de son langage, à

l'infinie variété de ses symboles, à la subtilité de ses distinctions métaphysiques. Sous le vêtement des catéchumènes, elle garde l'air et l'accent de l'école. Mais considéré dans son rôle politique, l'Arianisme n'est qu'une transformation du vieux despotisme romain qui, désespérant d'écraser l'Église, consent à s'allier avec elle, en se promettant de l'asservir. Il marche environné de licteurs, il aime le faste des cours ; il dogmatise par voie de formule juridique et d'édit impérial ; il a le geste et le ton du préteur romain. Arius, c'est Porphyre qui s'est fait prêtre pour pénétrer dans le sanctuaire. Constance, c'est Dioclétien qui consent à recevoir le baptême pour demeurer souverain pontife.

L'ennemi, ainsi déguisé, est plus dangereux ; mais à l'épreuve, il se trouve bientôt également frappé d'impuissance. Un homme le démasque, et, en le nommant, le fait évanouir. Athanase sauve des piéges de la cour et de l'école la pureté du dogme et l'indépendance ecclésiastique. Au plus fort de ce conflit, qui n'emploie pas moins d'un quart de siècle, un auxiliaire inattendu lui est envoyé. Julien lui vient en aide en donnant l'alarme à tous les chrétiens et en réunissant contre un péril commun tous ceux qu'égarait la science ou qu'enivrait la prospérité.

Alors le dessein de Dieu sur le monde peut être repris sans interruption ; de toutes parts des ouvriers vont s'élever pour y travailler. Déjà un essaim de génies originaux et puissants sont nés dans l'Église, et vont faire

don à Rome vieillie d'une littérature nouvelle, supérieure par la pensée, sinon par la forme à sa grande école classique. Sous le souffle de leurs inspirations, le christianisme achèvera de s'insinuer dans tous les pores, de circuler dans toutes les veines de la société romaine. En même temps, l'empire ébranlé trouvera pour la dernière fois un capitaine habile et ferme pour lui confier sa destinée ; et cette main un peu rude, par un procédé sommaire que l'Église n'avait jamais réclamé, transformera tous les dogmes en articles de code et prêtera à l'Évangile entier force de loi. Le monde ainsi renouvelé dans sa substance intime, autant que dans sa forme extérieure, tout imbu et tout armé de christianisme, pourra désormais attendre sans trop d'effroi l'invasion menaçante du flot des Barbares. C'est le dernier tableau qui va se dérouler devant nos yeux et qui complétera cette histoire.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TABLE

DU TOME SECOND DE LA DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE V

JULIEN EN GAULE.

(356-361)

CHAPITRE VI

JULIEN AUGUSTE.

(361-363)

CHAPITRE VII

JULIEN PERSÉCUTEUR.

(352-363)

CHAPITRE VIII

LE RETOUR DE L'ARMÉE.

(363-364)

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — E. DE SOYE et FILS, imprimeurs, place du Panthéon, 5






University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

